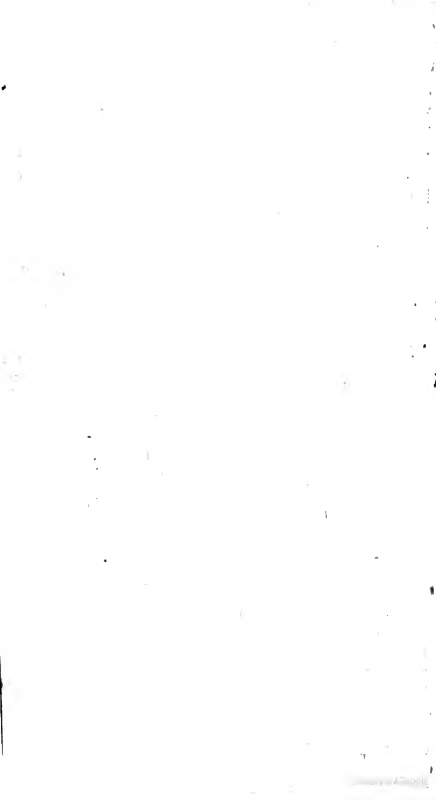


9582



Page XXXI - 2



581409 SBN

DE
LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET
D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES,

Par raport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Royal, & associé à l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres.

Nouvelle Edition.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire,
rue saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Mr. [illegible]

1. The first group of people who are interested in the results of the study are the researchers themselves. They want to know if the study was successful in achieving its objectives and if the results are consistent with their expectations.

[illegible]

1. *Phragmites* (common)

the 1990s, the number of people in the world who are under 15 years of age is expected to increase from 1.1 billion to 1.5 billion. The number of people aged 65 and over is expected to increase from 250 million to 450 million. The number of people aged 15 and over is expected to increase from 3.5 billion to 4.5 billion. The number of people aged 15 and over is expected to increase from 3.5 billion to 4.5 billion. The number of people aged 15 and over is expected to increase from 3.5 billion to 4.5 billion.

1. *Journal of the American Medical Association*, 1997; 277: 1033-1036.



DE LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET D'ÉTUDIER
LES BELLES LETTRES.



LIVRE TROISIEME.
DE LA RHETORIQUE.



UOIQUE les qualités naturelles soient le principal fondement de l'éloquence, & que quelquefois elles fussent seules pour y réus-

sir; on ne peut nier cependant que l'art & les préceptes ne puissent être d'un grand secours à l'orateur;^a soit pour lui

^a Ego in his præceptis hanc vim & hanc utilitatem esse arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus arte ducamur, sed ut ea quæ natura, quæ studio, quæ exercitatio-

ne consequimur, aut recta esse confidamus, aut prava intelligamus; cum, quo referenda sint, didicerimus. Cic. 2. de orat. n. 232.

2 DE LA RHETORIQUE

servir de guides en lui donnant des règles sûres, qui apprennent à discerner le bon du mauvais, soit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

^a Ces préceptes, fondés sur les principes du bon sens & de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses, faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre, & réunies sous de certains chefs: ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art, mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il est aisé par-là de comprendre que la rhétorique sans la lecture des bons écrivains, est une science stérile & muette, & qu'ici, comme dans tout le reste, ^b les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux

^a Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus, non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti; sed, quæ sua sponte homines eloquentes facerent, ea quosdam observasse, atque id egisse. Sic esse

non eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. *de orat. n.* 146.

^b In omnibus ferè minus valent præcepta quam experimenta. *Quintil. l. 2. c. 5.*

jeunes gens la route qu'ils doivent tenir , l'orateur semble les prendre par la main , & les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les règles qu'on leur a données, & à imiter les modèles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le soin des maîtres , par rapport à l'éloquence , se réduit à trois choses , aux préceptes de rhétorique , à la lecture des auteurs , & à la composition.

Quintilien nous apprend que de son tems la seconde de ces trois parties étoit absolument négligée , & que les rhéteurs donnoient tout leur tems aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui regnoit alors , qu'on appelloit déclamation , & qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence , ils entroient dans un détail des préceptes très-long , & dans des questions très-épineuses , & souvent assez inutiles : & c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien , si excellente d'ailleurs , paroît en plusieurs endroits fort ennuyeuse. Il avoit le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture

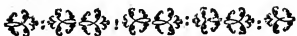
4 DE LA RHÉTORIQUE.

des auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'esprit des jeunes gens. Mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au torrent, & il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, & à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

a Ceterum, sentienti- bus jam tum optima, duæ res impedimento fuerunt: quòd & longa	consuetudo aliter docen- di fecerat legem, &c. <i>Quintil. l. 2. c. 5.</i>
--	---





CHAPITRE PREMIER DES PRECEPTES DE

RHETORIQUE.

LA BONNE maniere d'apprendre la rhétorique , seroit de la puiser dans les sources mêmes , je veux dire dans Aristote , Denys d'Halicarnasse , Longin , Cicéron , & Quintilien. Mais comme la lecture de ces auteurs , surtout des grecs , est beaucoup au-dessus de la portée des écoliers , tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique , les professeurs peuvent se réserver le soin de leur expliquer de vive voix les solides principes qui se trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence , dont ils doivent avoir fait une étude particulière , & se contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron & de Quintilien , où seront traitées les matieres qu'ils leur expliqueront. Car il seroit , ce me semble honteux , qu'on sortît de rhétorique

sans avoir quelque idée & quelque connoissance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de succès.

CE qu'il y a de plus important dans la rhétorique , ne consiste pas tant dans les préceptes en eux-mêmes , que dans les réflexions qui les accompagnent , & qui en montrent l'usage. On peut connoître le nombre des différentes parties du discours , celui des Tropes & des Figures , en sçavoir très-exactement les définitions , & n'en être pas pour cela plus habile dans la composition. Cela est utile , & nécessaire même jusqu'à un certain point , mais ne suffit pas : ce n'est là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les observations qui rendent raison & qui montrent l'effet de chaque précepte , c'est un corps sans ame. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

C'EST UNE des règles de l'Exorde , que l'orateur , pour se concilier la bienveillance des Juges , doit parler fort modestement de lui-même , ne point trop montrer son éloquence & rendre même suspecte , s'il le peut , celle de l'avocat qui plaide contre

lui. Ce précepte est fort bon, & très-nécessaire : mais les réflexions que Quintilien y ajoute, sont d'un bien plus grand prix. ^a « Il est naturel, dit-il, qu'on se sente porté d'inclination pour ceux qui sont les plus foibles ; & un Juge religieux écoute volontiers un avocat qu'il regarde comme incapable de surprendre sa religion, & dont il ne croit point devoir se défier. De là, ajoute-t-il, le soin qu'avoient les anciens de cacher leur éloquence, bien différent de la vanité des orateurs de notre siècle, qui ne songent qu'à la montrer & à l'étaler. »

Il en raporte ailleurs une autre raison encore plus belle, puisée dans la nature même, & fondée sur la connoissance du cœur de l'homme. ^b « Il

^a In his quoque commendatio tacita, si nos infirmos & impares ingeniis contra agentium dixerimus. . . . Est enim naturalis favor pro laborantibus ; & judex religiosus libentissimè patronum audit, quem justitiæ suæ minimè timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multum ab hac nostrorum tem-

porum jactatione distat. *Quintil. l. 4. c. 1.*

^b Omnis sui vitiosa jactatio est, eloquentiæ rammen in oratore præcipuè ; assertque audientibus non fastidium modò, sed plerumque etiam odium. Habet enim mens nostra sublime quiddam, & erectum ; & impatiens superioris. Ideoque abjectos, aut summittentes se, libenter allevamus ;

8 DES PRECEPTES

« ne sied jamais à personne , dit-il ,
 » de se vanter soi-même : mais un
 » orateur sur-tout a mauvaise grace
 » de tirer vanité de son éloquence.
 » Cela rebute ses auditeurs , & sou-
 » vent même le rend odieux. Car il y
 » a naturellement dans le cœur de
 » l'homme je ne sçai quoi de grand ,
 » de noble , d'élevé , qui fait qu'il ne
 » peut rien souffrir au-dessus de lui.
 » C'est pourquoi nous relevons volon-
 » tiers ceux que nous trouvons abba-
 » tus , ou qui s'abaissent eux-mêmes ;
 » parce que cela nous donne un air
 » de supériorité , & que cet état d'a-
 » baissement ne laissant plus de lieu à
 » la jalousie, un sentiment naturel de
 » bonté en prend aussi-tôt la place.
 » Au contraire , celui qui se fait trop
 » valoir , blesse notre orgueil , en ce
 » que nous croions qu'il nous rabaisse
 » & nous méprise , & qu'il ne semble
 » pas tant s'élever lui-même , que
 » faire descendre les autres au-dessous
 » de lui.

ON MET ordinairement la brie-

quia hoc facere tanquam
 majores videmur ; &
 quoties discessit æmula-
 tio , succedit humanitas
 At , qui se supra modum

extollit , primere ac des-
 picere creditur ; nec tam
 se majorem , quam mi-
 nores ceteros facere.

Quintil. l. II. c. I.

veté entre les qualités que doit avoir la Narration , & on la fait consister à ne dire que ce qu'il faut : *quantum opus sit*. Si ce précepte n'est développé , il n'éclaire pas beaucoup l'esprit , & peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien , le met dans tout son jour. ^a « Quand j'avertis que la brieveté consiste à ne dire que ce qu'il faut , je ne prétens pas que l'orateur doive se borner à ce qui suffit pour exposer simplement le fait. La narration , pour être courte , ne doit pas manquer de graces : autrement elle seroit sans art , & ennuyeuse. Car le plaisir trompe & amuse , & ce qui plaît paroît moins durer ; de même qu'un chemin riant & uni , quoique plus long , fatigue moins qu'un chemin plus court qui seroit escarpé ou désagréable. »

ON SENT bien ^b que de telles

^a *Quantum opus est autem , non ita solum accipi volo , quantum ad judicandum sufficit ; quia non inordinata debet esse brevitatis , alioqui sit indolens. Nam & fallit volupras , & minus longæ quæ delectant videntur ; ut amœnum ac molle iter , etiam si est spatii*

amplioris , minus fatigat quam durum arduumque compendium. Quintil. l. 4. c. 2.

^b *His omnibus admiscetur dicendi ratio . . . quæ alere facundiam , vires augere eloquentiæ possit. Nam plerumque nudæ illæ artes , nimia sanctitatis affectatione*

réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, & servent même à former & à nourrir le stile : au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une manière si nue & si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, & qu'à décharner le discours, en ne lui laissant ni force, ni agrément.

M^r Herfan, ancien Professeur au College du Plessis, sous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entières, & qui a contribué à former plusieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Université, avoit composé dans ce genre une excellente rhétorique, où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les anciens. Mais il faudroit un tems trop considérable pour la dicter, ce qui est un grand inconvenient : & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroîtroit plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la source même.

IL ME semble donc que pour ménager le tems, qui est fort précieux

frangunt atque concidunt quicquid est in oratione generosius, & om-

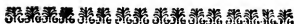
nem succum ingenii bibunt, & ossa detegunt; *Quintil. Proem. li. 1.*

dans les études , il seroit à souhaiter qu'on se servit dans l'Université d'une rhétorique imprimée , qui fût courte , nette , précise ; qui donnât des définitions bien exactes ; qui joignit aux préceptes quelques réflexions & quelques exemples ; & qui indiquât sur chaque matière les beaux endroits de Cicéron , de Quintilien , & même de Longin , dont on a une si bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la classe une partie de ces endroits , & ils pourroient eux-mêmes consulter les autres.

Je sens bien qu'il est difficile , pour ne pas dire impossible , de bien faire tout cela dans le cours d'une année : & le meilleur conseil qu'on puisse donner aux parens qui souhaiteront que leurs enfans fassent un solide progrès dans cette classe , qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reste de leur vie , quelque profession qu'ils doivent embrasser , c'est de les y faire rester pendant deux ans. Quel moien en effet que des écoliers , presque encore enfans , peu avancés pour le jugement , peu formés dans la connoissance & dans l'usage de la langue latine , & pour l'ordinaire peu

laborieux , puissent dans un espace si court saisir les préceptes d'un art si important ?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand , la jeunesse dont on prenoit quelque soin s'y appliquoit sérieusement , & passoit plusieurs années sous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même , comme s'en plaint un ancien , on se relâchoit quelquefois de cette excellente discipline, & des peres ambitieux, uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfans, les pouffoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées ; comme s'il étoit aussi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu que s'ils les avoient fait passer par les différens degrés des études ordinaires , s'ils leur avoient laissé le tems de se mûrir l'esprit par une lecture solide des auteurs , de se remplir des principes de la bonne philosophie , de se former un stile exact & correct ; ils les auroient mis en état de soutenir dignement tout le poids & toute la majesté de l'éloquence.



CHAPITRE SECOND

D E

LA COMPOSITION.

C'EST sur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque chose d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de soin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui est comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réussir, ils doivent avoir fait dans les autres classes, par la lecture des auteurs, un amas & une provision des termes & des manières de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée, & de la revêtir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche trésor, toutes les expressions dont ils auront besoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matieres de Composition.

LES MATIERES de composition sont une espece de plan que le maître trace aux écoliers , pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan , ou de vive voix , en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur le champ , & les aidant à trouver des pensées , à les arranger , à les exprimer : ou par écrit , en dictant sur quelque sujet une matiere de composition qui soit digérée , qui fournisse plusieurs pensées , qui en prescrive l'ordre , & qui ne demande presque que d'être étendue & ornée.

De ces deux manieres , la premiere est la moins pratiquée , mais elle n'est pas la moins utile ; & je suis persuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'essai , on reconnoîtra par l'expérience que rien n'est plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention , que de les faire ainsi composer de tems en tems en sa présence , en les in-

terrogeant de vive voix , & leur faisant trouver ce que l'on peut dire sur un sujet. Je donnerai dans la suite quelques modèles de ces sortes de matieres de composition.

IL EST naturel de commencer par les matieres les plus faciles , & le plus à la portée des jeunes gens , telles que sont les fables : & pour cela il ne sera pas inutile de leur faire lire pendant les premieres semaines celles de Phedre , qui sont un modèle parfait pour cette sorte de composition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de la Fontaine , qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de pensées qu'il n'y en a dans celles de Phedre , comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laissée sur le rat de ville & le rat de campagne.

On fera succeder à ces fables de petites narrations , d'abord très-simples , ensuite plus ornées : des lieux communs : des paralleles , soit entre de grand hommes d'un caractere différent dont on leur aura appris l'histoire ; soit entre différentes professions , comme on voit que Cicéron dans son plaidoyer pour Murena compare en-

semble l'art militaire & la jurisprudence ; soit entre différentes actions , comme le même Cicéron dans le beau discours qu'il fit pour Marcellus , compare les vertus guerrières de César avec sa clémence. Ces sortes de matières fournissent beaucoup , & donnent lieu de trouver bien des pensées.

Les discours , les harangues , sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique ; & par cette raison il est juste de les réserver pour la fin.

LES MATIÈRES de composition , soit latines soit françoises , que le maître donnera , doivent être travaillées avec soin , & c'est de là que dépend principalement le succès des écoliers.

Quintil. lib.
2. cap. 7.

Il faut , comme le remarque Quintilien , leur applanir dans le commencement toutes les difficultés , & leur donner des matières proportionnées à leurs forces , & qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque tems exercés de la sorte , il ne faudra plus que les mettre , pour parler ainsi , sur la voie , & leur tracer légèrement le plan de ce qu'ils auront à dire , pour les accoutumer peu à peu à marcher seuls & sans secours. Ensuite on ne fera pas

mal de les abandonner entierement à leur propre genie , de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui , ils ne contractent une sorte de paresse & d'engourdissement , qui les empêche de faire aucun effort , & de ne rien trouver d'eux-mêmes. ^a C'est à peu près ce que nous voyons que font les oiseaux. Tant que leurs petits sont tendres & foibles , ils leur apportent à manger. Quand ils sont devenus un peu plus forts , la mere les accoutume à sortir du nid , & leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour. Enfin quand elle a essayé leurs forces , elle leur fait prendre l'essor , & les abandonne à eux-mêmes.

ENTRE les devoirs du Professeur de rhétorique , la maniere de corriger les compositions des écoliers est un des plus importants , & n'est pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien sur cette matiere sont tout-à-fait judicieuses , & peuvent beaucoup servir

Lib. 2. c. 4.

a Cui rei simile quidam facientes aves cernimus ; quæ teneris infirmisque fœtibus cibos ore suo collatos pariuntur : at cum vîsi sunt adulti , paululum egredi

hidis , & circumvolare sedem illam præcedentes ipsæ docent : tum expertas vires libero cœlo suæque ipsorum fiduciæ permittunt. *Quintil. l. 2, c. 7.*

aux maîtres. Ils y apprendront sur-tout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, & d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit & de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exactitude & la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avoit parlé de deux sortes de narrations : l'une sèche & sans grace ; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens.^a C'est un défaut, dit-il, de part & d'autre : » le premier pourtant, qui marque di- » sette & stérilité, est pire que le der- » nier, qui est causé par trop d'abon- » dance & de richesse. Car il ne faut » ni exiger ni attendre un discours par- » fait d'un enfant : mais j'augurerai » bien d'un esprit fécond, d'un esprit

^a Vitium utrumque : pejus tamen illud quod ex inopia, quam quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari potest : melior autem est indoles læta generosique conatus, & vel plura justo concipiens interim spiritus. Nec unquam me in his discantis annis offendat, si quid superfuerit. Quin ipsis doctoribus hoc

esse curæ vellem, ut teneras adhuc mentes more nutricum mollius alant, & satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lætæ patiantur. Au- deat hæc ætas plura, & inveniatur, & inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis sicca, & severa. Facile remedium est ubertatis : sterilia nullo labore vincuntur. Q. l. 2. c. 4.

qui fait produire de lui-même, & « faire de nobles efforts, dût-il quel- « quefois se l'aïsser emporter. Je ne hai « point que dans cet âge il y ait quel- « que chose à retrancher. Je veux mê- « me qu'un maître, comme une bon- « ne nourrice, plein d'indulgence pour « ses tendres élèves, leur donne une « douce nourriture, & les laisse se « remplir de ce qu'il y a de plus agréa- « ble & de plus fleuri comme d'un « lait délicieux Permettons-leur « de s'égaier un peu, de prendre quel- « ques hardiesses, d'inventer, & de « se plaire dans ce qu'ils inventent; « quoique leurs productions ne soient « encore ni châtiées, ni justes. On re- « médie facilement au trop d'abon- « dance, mais la stérilité est un mal « sans remede. »

^a Ceux qui ont lû Cicéron, ajoute «

^a Quod me de his atri-
bus sentire nemo mira-
bitur, qui apud Cicero-
nem legerit: *Volo enim se*
efferrat in adolescente fœ-
cunditas. Quapropter in-
primis evitandus, & in
pueris præcipuè, magi-
ster aridus, non minus
quam teneris adhuc
plantis siccum & sine
humore ullo solum. In-

de sunt humiles statim,
& velut terram specta-
tes, qui nihil supra quo-
tidianum sermonem at-
tollere audeant. *Macies*
illis pro sanitate, & ju-
dicis loco infirmitas est:
& dum satis putant vi-
tio carere, in idipsum
incidunt vitium, quod
virtutibus carent. Ibid.

» Quintilien, savent bien que je ne fais
 » ici que suivre son sentiment. Voici
 » comme il s'en explique au second
 » livre de l'Orateur : *Je veux*, dit-il,
 » *qu'un jeune homme donne carrière à*
 » *son esprit, & qu'il montre de la fécon-*
 » *dité.* La sécheresse dans les maîtres
 » n'est donc pas moins à craindre, sur-
 » tout pour les enfans, que ne le sont
 » des terres arides & brûlées pour de
 » jeunes plantes. Un jeune homme entre
 » leurs mains rampe toujours, & n'ose
 » rien hasarder au-dessus de la portée
 » la plus commune. Ce qui n'est que
 » maigreur, leur paroît santé ; & ce
 » qu'ils appellent jugement, est pure
 » foiblesse. Ils se persuadent qu'il suf-
 » fit d'être exempt de défauts : mais par
 » là même ils tombent dans un grand
 » défaut, qui est de manquer de per-
 » fections.

* » Je dois avertir aussi que rien n'ab-
 » bat si fort l'esprit des enfans, que
 » d'avoir un maître trop sévère &
 » trop difficile à contenter. Car ils se

a Ne illud quidem | rant, & dolent, &
 quod admoneamus in- | novissimè oderunt : &
 dignum est, ingenia pue- | quod maximè nocet
 rorum nimiam interim | dum omnia riment, nihil
 emendationis severitate | conantur. *Ibid.*
 deficere. Nam & despe

chagrinent , ils desespèrent du suc-
cès , & ils prennent enfin l'étude en
aversion: ou , ce qui leur nuit autant ,
la fraïeur qu'ils ont de dire mal les
glace à tel point , qu'ils ne tentent
pas même de bien dire. «

^a Qu'un maître, sur-tout par rapport
à cet âge, s'applique donc particulie-
rement à se rendre agréable, afin d'a-
douceir par des manieres insinuan-
tes ce qu'il y a de dur dans la correction. «
Louer un endroit , trouver un autre
supportable , changer celui-ci , & «
dire pourquoi il le change ; raccom-
moder celui-là en y mettant un peu du
sien: voilà comme il doit s'y prendre. «

^b La différence de l'âge en doit
mettre aussi dans la maniere de cor-
riger les compositions , & l'on doit
demander plus ou moins , selon que
les écoliers sont plus ou moins avan-

^a Jucundus ergo tum
maximè debet esse præ-
ceptor: ut, quæ alioqui
naturâ sunt aspera, mol-
li manu leniantur: lau-
dare aliqua, ferre quæ-
dam, mutare etiam,
reddita cur id fiat ratio-
ne; illuminare interpo-
nendo aliquid sui. *Ibid.*

^b Aliter autem alia æ-
tas emendanda est, &

pro modo virium exi-
gendum & corrigendum
opus. Solebam ego dice-
re pueris aliquid ausis
licentius aut lætius, lau-
dare illud me adhuc;
venturum tempus quo
idem non permetterem.
Ita & ingenio gaude-
bant, & judicio non
fallebantur. *Ibid.*

» cés. Pour moi , quand je voiois des
 » enfans qui égaioient un peu trop leur
 » stile, & dont les pensées étoient plus
 » hardies que solides: Quant à présent,
 » leur disois-je , cela est bien : mais il
 » viendra un tems que je ne vous pas-
 » serai pas la même chose. Par là ils
 » se trouvoient flatés du côté de l'es-
 » prit , & n'étoient point trompés du
 » côté du jugement.

Je n'ai rien à ajoûter à de si excel-
 lentes réflexions ; sinon ce que *Quin-*
tilien lui-même y ajoûte dans un autre
 endroit , où il traite des devoirs & des
 qualités d'un bon maître. ^a » Qu'il ne
 » refuse point aux jeunes gens , dit-
 » il , la louange qu'ils méritent ; mais
 » aussi qu'il ne la prodigue pas : car
 » l'un jette dans le découragement ,
 » & l'autre donne une sécurité dan-
 » gereuse. Quand il trouvera quelque
 » chose à corriger , qu'il ne soit ni
 » amer , ni offensant. Rien ne leur
 » donne tant d'aversion pour l'étude ,
 » que de se voir continuellement repris

a In laudandis disci-
 pulorum dictionibus nec
 malignus , nec effusus :
 quia res altera cedium
 laboris , altera securita-
 tem parit. In emendan-
 do quæ corrigenda erant ,

non acerbus , minimè-
 que contumeliosus. Nam
 id quidem multos à pro-
 posito studendi fugat ,
 quod quidam sic objur-
 gant , quasi oderint.
Quintil. l. 2. c. 1.

avec un air chagrin, qui semble venir d'un esprit de haine. «

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai rapporté qu'une partie, que le devoir du maître en corrigeant les compositions de ses écoliers, est de ne se pas contenter de blâmer les expressions & les pensées qui lui paroîtront mauvaises, mais d'en rendre en même tems la raison, & d'y en substituer d'autres; de leur fournir sur le champ quelques phrases, quelques périodes, qui relèvent & embellissent leurs compositions; de les leur faire retoucher une seconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de tems en tems des matières corrigées au moins en partie, qui leur servent de modèles; & sur-tout de ne les point rebuter par un air trop sévère, mais de les animer & de les encourager par l'espérance du succès, par des louanges dispensées à propos & avec mesure, & par tous les moyens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation & l'amour du travail.

CETTE émulation est un des grands avantages des collèges: & Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme

une des plus fortes raisons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

« Un enfant, dit-il, ne peut ap-
 prendre chez lui que ce qu'on lui
 enseigne, mais dans les écoles il
 apprend encore ce qu'on enseigne
 aux autres. Il verra tous les jours
 son maître approuver une chose,
 corriger l'autre, blâmer la paresse
 de celui-ci, louer la diligence de
 celui-là. Tout lui servira : l'amour
 de la gloire lui donnera de l'émula-
 tion : il aura honte de céder à ses
 égaux : il voudra même surpasser les
 plus avancés. Voilà ce qui donne
 de l'ardeur à de jeunes esprits : &
 quoique l'ambition soit un vice, on
 en peut tirer du bien, & la rendre
 utile.

Il parle ensuite de la coutume de distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, & il ne manque

a Adde quod domi ea
 sola discere potest, quæ
 ipsi præcipiuntur : in
 schola, etiam quæ aliis.
 Audiet multa quotidie
 probari, multa corrigi :
 proderit alicujus objur-
 gata desidia, proderit
 laudata industria : exci-

tabitur laude æmulatio :
 turpe ducet cedere pari,
 pulchrum superasse ma-
 jores. Accendunt om-
 nia hæc animos : & li-
 cet ipsa vitium sit am-
 bitio, frequenter tamen
 causa virtutum est.
Quintil. l. 1. c. 3.

pas

pas de jeter à son ordinaire de l'agré-
ment & de l'esprit dans des choses qui
paroissent si petites & si communes.
^a On établissoit , dit-il , réguliere-
ment des examens pour juger du
progrès des écoliers : & quels efforts
ne faisons-nous point pour rempor-
ter la palme ? Mais d'être le premier
de la classe & à la tête des autres ,
c'étoit sur-tout ce qui faisoit l'objet
de notre ambition. Au reste ce n'étoit
point une affaire décidée sans retour
& pour toujours. A la fin du mois ,
celui qui avoit été vaincu pouvoit
prendre sa revanche , & renouveler
la dispute , qui n'en devenoit que
plus échauffée. Car l'un dans l'at-
tente d'un nouveau combat n'ou-
blioit rien pour conserver son avan-
tage ; & l'autre trouvoit dans sa
honte & dans sa douleur des forces
pour se relever de sa défaite. Je puis

^a Hujus rei judicia præ-
bebantur. Ea nobis in-
gens palmæ contentio.
Ducere verò classem
multo pulcherrimum. Nec
de hoc semel decretum
erat : tricesimus dies red-
debat victo certaminis
potestatem. Ita nec su-
perior successu curam
demittebat ; & dolor vi-

ctum ad depellendam
ignominiam concitabat.
Id nobis acriores ad stu-
dia dicendi facies subdi-
disse , quàm exhortatio-
nes docentium , pæda-
gogorum custodiam ,
vota parentum , quan-
tum animi mei conje-
ctura colligere possum ,
contenderim. *Ibid.*

» assurer que cela nous donnoit plus de
 » courage & d'envie d'apprendre, que
 » ni les exhortations de nos maîtres, ni
 » la vigilance de nos surveillans, ni les
 » vœux empressés de nos parens.

Me seroit-il permis de mêler mes réflexions & mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien? A la coutume de donner régulièrement les places chaque mois, dont il parle ici, & qui ne doit jamais être négligée, même dans les classes les plus avancées, j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un grand secours. C'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il falloit avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparois des plus forts, & leur propoisois aussi des récompenses. Par-là je tenois toujours la classe en haleine: toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places: & les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à chaque instant le signal du combat, & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

ESSAI de la maniere dont on peut former les jeunes gens à la Composition, soit de vive voix, soit par écrit.

LE moien le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matieres traitées par de bons auteurs, soit latins, soit François. Comme le maître aura bien lû auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours, & les expressions; il lui sera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes sur le champ une partie de ce qu'il faudra dire, & la maniere même à peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainsi exercés de vive voix pendant quelque tems, on leur donnera par écrit des matieres de composition, tirées aussi, s'il se peut, des

bons auteurs , pour les travailler au logis avec plus de loisir.

J'en proposerai quelques modèles dans l'un & dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un seul endroit tiré des auteurs latins, parce qu'on en trouvera plusieurs autres dans la suite. Le récit de l'aventure arrivée à Canius , cité au nombre VI. de l'Article premier , où l'on traite du Genre simple ; & le combat des Horaces & des Curiaces , qui sera raporté Art. II. du §. II. où il s'agit des pensées ; pourront servir de modèles pour les Narrations.

1. *Eloge de la clémence de César.*

Marcellus en toute occasion s'étoit déclaré contre César d'une manière tout-à-fait injurieuse , & sans garder aucun ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome, il voulut bien, à la prière du senat, pardonner à Marcellus , & lui rendre ses bonnes grâces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il est assez naturel de la comparer avec les victoires de César, & de lui donner la préférence. Ce sera donc là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu commun se rapportera ;

La clémence que César vient de faire paroître en pardonnant à Marcellus , l'emporte de beaucoup sur toutes ses victoires.

Mais cette proposition doit être traitée avec beaucoup d'art & de délicatesse. On demande aux écoliers s'il n'est point à craindre que cette comparaison , qui va , ce semble , à diminuer l'éclat des victoires , ne blesse un conquérant , fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moien de prévenir ce mauvais effet , est de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerrières de César. Et c'est ce que Cicéron fait d'une manière merveilleuse. Cette règle de rhétorique sera expliquée dans la suite sous le titre de *Précautions oratoires*.

* *Nullius tantum est flum en ingenii ,* Pro Marcell.
nulla dicendi aut scribendi tanta vis tan- n. 4. 10.
taque copia , quæ , non dicam exornare ,
sed enarrare , C. Cesar , res tuas gestas

„ * Jamais l'éloquence
 „ avec toutes ses richesses
 „ & toute sa pompe , ja-
 „ mais les plus beaux gé-
 „ nies ne pourront , Cé-
 „ sar , soutenir la gran-
 „ deur de vos exploits ,
 „ loin d'y pouvoir ajou-
 „ ter un nouveau lustre
 „ par la manière de les
 „ raconter. J'ose cepen-
 „ dant assurer , & vous
 „ me permettrez de le
 „ dire ici en votre pré-
 „ sence , que parmi tant
 „ d'actions si éclatantes
 „ il n'en est point qui
 „ vous soit plus glorieuse
 „ que celle dont nous
 „ venons d'être les té-
 „ moins. Je pense sou-
 „ vent en moi-même ,

possit : tamen hoc affirmo , & hoc pace
dicam tua , nullam in his esse laudem am-
plio rem , quàm eam , quam hodierno die
consecutus es. Soleo saepe ante oculos po-
nere , idque libenter crebris usurpare ser-
monibus , omnes nostrorum Imperatorum ,
omnes exterarum gentium potentissimo-
rumque populorum , omnes clarissimorum
Regum res gestas , cum tuis nec conten-
tionum magnitudine , nec numero prali-
orum , nec varietate regionum , nec cele-
ritate conficiendi , nec dissimilitudine bel-
lorum posse conferri : nec verò disjunctis-
simas terras citius cujusquam passibus po-
tuisse peragrari , quàm tuis , non dicam
cursibus , sed victoriis illustrata sunt.
(alias , lustrata , sunt.) Quæ quidem ego

„ & je me fais un vrai
„ plaisir de le publier ,
„ que les hauts faits de
„ nos plus célèbres guer-
„ riers , ceux des plus il-
„ lustres Potentats , ceux
„ des plus belliqueuses
„ nations de l'univers ,
„ ne peuvent entrer en
„ comparaison avec les
„ vôtres , soit qu'on exa-
„ mine la grandeur des
„ guerres , ou la multi-
„ tude des batailles , ou
„ la variété des pays ,
„ ou la rapidité du suc-
„ cès , ou la diversité des
„ entreprises. Vous avez
„ soumis par vos victoi-
„ res un grand nombre

de régions séparées les-
unes des autres par de
vastes espaces ; & vous
les avez parcourues en
conquérant avec au-
tant de vitesse qu'au-
roit pu faire un voia-
geur. Il faudroit s'a-
veugler volontaire-
ment pour ne pas con-
venir que de tels ex-
ploits ont une grand-
eur qui passe presque
tout ce que nos idées
nous en peuvent re-
présenter. Il y a néan-
moins encore quelque
chose de plus grand &
de plus admirable.

*nisi ita magna esse fatear, ut ea vix cu-
jusquam mens aut cogitatio capere possit,
amens sim : sed tamen sunt alia majora.*

Après qu'on a pris cette précaution,
on vient à comparer les actions guer-
rières de César avec la clémence qu'il a
fait paroître en rétablissant Marcellus;
& l'on préfère celle-ci aux autres par
trois raisons, qui peuvent aisément
venir dans l'esprit des jeunes gens, du
moins les deux premières.

I. R A I S O N. Un Général n'a pas
seul toute la gloire d'une victoire, au
lieu que celle de la clémence que César
vient de montrer, lui est propre &
personnelle. Voilà la proposition sim-
ple. L'éloquence consiste à l'étendre,
à la développer, & à la mettre dans
tout son jour. Par des interrogations
faites à propos, on conduit les jeunes
gens à trouver eux-mêmes plusieurs
choses qui partagent avec le Général
la gloire des combats : & ils ajoutent
qu'il n'en est pas ainsi de celle que Cé-
sar s'est acquise en pardonnant à Mar-
cellus.

* *Nam bellicas laudes solent quidam*

„ * Car pour ce qui est | minuer l'éclat, en sou-
„ des actions guerrières, | tenant que le soldat en
„ il se trouve des gens | partage la gloire avec
„ qui prétendent en di- | le Chef, qui dès-là ne

extenuare verbis, easque detrabere ducibus, communicare cum militibus, ne propria sint imperatorum. Et certè, in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multum juvant. Maximam verò partem quasi suo jure Fortuna sibi vindicat, & quidquid est prosperè gestum, id penè omne ducit suum.

** At verò hujus gloria, C. Cesar, quam es paulo antè adeptus, socium habes neminem. Totum hoc, quantumcumque est, quod certè maximum est, totum est, inquam, tuum. Nihil sibi ex ista laude cen-*

„ peut se l'approprier.
 „ En effet la valeur des
 „ troupes, l'avantage des
 „ lieux, les secours des
 „ alliés, les armées na-
 „ valles, la facilité des
 „ convois, tout cela sans
 „ doute contribue beau-
 „ coup à la victoire. La
 „ Fortune sur-tout se
 „ croit en droit de s'en
 „ attribuer la plus grande
 „ partie; & se regarde
 „ presque comme la seule
 „ & unique cause des heu-
 „ reux succès.

„ * Mais ici vous n'a-
 „ vez point de compa-
 „ gnon ni de concurrent
 „ qui puisse vous dispu-
 „ ter la gloire que votre
 „ clemence vient de vous
 „ acquérir. Quelque bril-

lante qu'elle soit, &
 elle l'est infiniment,
 vous la possédez seul-
 toute entiere. Ni le sol-
 dat, ni l'officier, ni les
 troupes de pié, ni cel-
 les de cavalerie n'y
 peuvent prétendre. La
 Fortune même cette
 fiere, maîtresse des éve-
 nemens humains, ne
 peut rien vous déro-
 ber de cet honneur :
 elle vous le cede en-
 tierement, & avoue
 qu'il vous appartient
 en tout & en propre ;
 puisque la témérité &
 le hazard ne se trou-
 verent jamais où pré-
 sident la sagesse & la
 prudence.

virio, nihil prefectus, nihil cohors, nihil arma decerpit. Quamquam illa ipsa rerum humanarum domina Fortuna, in istius societatem gloria non offert. Tibi cedit: tuam esse totam & propriam fatetur. Nunquam enim temeritas cum sapientia commiscetur, nec ad consilium casus admittitur.

2. RAISON. Il est moins difficile de vaincre des ennemis, que de surmonter ses passions.

* Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere abundantes: sed tamen ea vicisti quæ & naturam & conditionem ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis, tanta copia, quæ non ferro

33 * Vous avez soumis 33 des peuples innombrables, 33 répandus en beaucoup 33 de pays différens, 33 formidables par leur 33 ferocité, pourvus à 33 bondamment de tout 33 ce qui est nécessaire 33 pour se défendre. Mais 33 après tout vous n'avez 33 vaincu pour lors que 33 ce qui étoit de nature 33 & de condition à être 33 vaincu: car il n'est 33 rien de si puissant ni 33 de si redoutable, dont 33 le fer & la force ne 33 puissent enfin venir à 33 bout. Mais se dompter	soi-même, étouffer. son ressentiment, mettre un frein à la violence: reléver un ennemi abattu, un ennemi considérable par sa naissance, par son esprit, par son courage, & non seulement le relever, mais le faire monter à un plus haut point de fortune qu'il n'étoit avant sa chute: en user ainsi, c'est se rendre, je ne dis pas comparable aux plus grands hommes, mais presque semblable aux Dieux.
---	---

34. DES MATIERES

*ac viribus debilitari frangique possit. Verum
animum vincere, iracundiam cohibere,
victoriam temperare, adversarium nobili-
tate, ingenio, virtute præstantem, non
modo extollere jacentem, sed etiam ampli-
ficare ejus præstinam dignitatem: hæc qui
faciat, non ego cum cum summis viris
comparo, sed simillimum Deo judico.*

3. R A I S O N. Il y a dans les com-
bats quelque chose de tumultueux,
qui, même dans le récit qu'on en
entend faire, cause je ne sai quel trou-
ble: au lieu que les actions de bonté
& de clémence flatent agréablement
l'esprit & gagnent le cœur de tous
ceux qui en entendent parler.

** Itaque, C. Cesar, bellica tua laudes,
celebrabuntur illæ quidem non solum no-
stris, sed penè omnium gentium literis at-*

* Vos conquêtes, Cé- sar, se liront à la vérité dans nos annales, & dans celles de presque tous les peuples, & la postérité la plus reculée ne se taira jamais sur vos louanges. Mais lorsqu'on lit ou qu'on entend le récit des guer- res & des batailles, il arrive je ne sai com- ment que l'admiration qu'elles excitent, est en quelque sorte troublée par le cri tumultueux	des soldats, & par le son éclatant des trom- pettes. Au contraire le récit d'une action où paroissent la clémence, la douceur, la justice, la modération, la sa- gesse, principalement si elle est faite malgré la colère toujours enne- mie des réflexions, & dans la victoire natu- rellement superbe & insolente, le récit, dis- je, de cette action, même dans des histo-
--	--

ue linguis ; neque ulla unquam aras de
uis laudibus conticescet : sed tamen ejus-
modi res , etiam dum audiuntur aut dum
leguntur , obstrepi clamore militum viden-
tur & tubarum sono. At verò cum aliquid
clementer , mansuete , justè , modè , sa-
pienter factum , in iracundia præsertim qua
est inimica consilio , & in victoria qua na-
turâ insolens & superba est , aut audimus
aut legimus : quo studio incendimur , non
modo in gestis rebus , sed etiam in fictis ,
ut eos sæpe , quos nunquam vidimus , dili-
gamus ?

* Te verò , quem præsentem intuemur ,
cujas mentem sensusque eos cernimus , ut
quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ

„ res qui sont feintes ,
„ produit en nous une si
„ douce & si vive impres-
„ sion d'estime & d'a-
„ mour pour ceux qui en
„ sont les auteurs , que
„ nous ne pouvons nous
„ empêcher de les cherir ,
„ quand bien même nous
„ ne les aurions jamais
„ connus.

„ * Vous donc , que
„ nous avons le bonheur
„ de voir de nos yeux ,
„ dont nous connoissons
„ les dispositions & les
„ sentimens les plus inti-
„ mes ; vous , dont tous
„ les desseins ne tendent
„ qu'à conserver à la

République tout ce que
la fureur de la guerre
a épargné : par quelles
louanges , par quelles
démonstrations de zèle
& de respect pourrons-
nous vous témoigner
notre reconnoissance ?
Oui ; César , tout est
sensé-ble ici à une telle
générosité , même ces
murailles , qui vou-
droient , ce semble ,
marquer leur allegresse
de ce que vous allez
leur rendre leur ancien
éclat , & rétablir le
senat dans son ancienne
autorité.

fecerit , id esse saluum velis , quibus laudibus offeremus ? quibus studiis prosequemur ? qua benevolentia complectemur ? Parietes medius fidius , C. Caesar , ut mihi videtur , hujus curia tibi gratias agere gestiunt , quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum & suis sedibus.

*MATIERE de Composition françoise
donnée par écrit.*

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faisoit paroître de piété & de religion au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu commun , où il montrera combien il est difficile à un Général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse , de ne pas s'élever par l'orgueil , & de ne se pas croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre , le bruit des armes , les cris , &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il est , & ce qu'est Dieu. C'est pour lors que les Salmonées , les Antiochus , les Pharaons , ont l'audace & l'impiété de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion & l'humilité ne paroissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles ren-

dent l'homme soumis à Dieu..

C'est dans ces occasions que M. de Turenne faisoit paroître plus de piété. On l'a vû souvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue se prosterner par terre pour adorer Dieu. Il faisoit dire la Messe tous les jours dans son camp, & y assistoit avec une singuliere devotion.—

Dans le feu même du combat, dans le tems où le succès paroissoit infaillible, & où de toutes parts on lui annonçoit une victoire assurée, il réprimoit la joie des Officiers, en leur disant : Si Dieu ne nous soutient, & s'il n'acheve son ouvrage, il y a encore assez de tems pour être battus. «

En faisant relire cette matiere, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, & on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des pensées..

M A T I E R E précédente traitée par

M. Mascaron dans l'oraison fune-

bre de M. de Turenne..

NE PENSEZ PAS, Messieurs, que « notre Heros perdit à la tête des armées, & au milieu des victoires, ces « sentimens de religion. Certes, s'il y a «

» une occasion au monde où l'ame plei-
 » ne d'elle-même soit en danger d'ou-
 » blier son Dieu, c'est dans ces postes
 » éclatants, où un homme par la sagesse
 » de sa conduite, par la grandeur de son
 » courage, par la force de son bras &
 » par le nombre de ses soldats, devient
 » comme le Dieu des autres hommes ;
 » & rempli de gloire en lui-même,
 » remplit tout le reste du monde d'a-
 » mour, d'admiration, ou de fraieur.
 » Les dehors même de la guerre, le son
 » des instrumens, l'éclat des armes,
 » l'ordre des troupes, le silence des sol-
 » dats, l'ardeur de la mêlée, le com-
 » mencement, le progrès, & la con-
 » sommation de la victoire, les cris
 » différens des vaincus & des vain-
 » queurs, attaquent l'ame par tant d'en-
 » droits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a
 » de sagesse & de modération, elle ne
 » connoît ni Dieu, ni elle-même. C'est
 » alors que les impies Salmonées osent
 » imiter le tonnerre de Dieu, & répon-
 » dre par les foudres de la terre aux fou-
 » dres du ciel. C'est alors que les sacri-
 » leges Antiochus n'adorent que leurs
 » bras & leurs cœurs ; & que les info-
 » lens Pharaons, enflés de leur puissan-
 » ce, s'écrient : C'est moi qui me suis

fait moi-même. Mais aussi la religion & l'humilité paroissent-elles jamais plus majestueuses, que lorsque dans ce point de gloire & de grandeur elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission & la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avoit un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes, où presque tous les autres l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit ses prières. On l'a vû même s'écarter dans les bois, où la pluie sur la tête, & les genoux dans la boue, il adoroit en cette humble posture ce Dieu, devant qui les legions des anges tremblent & s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer la victoire, faisoient porter l'Arche d'alliance dans leur camp : & M. de Turenne croioit que le sien seroit sans force & sans défense, s'il n'étoit tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistoit avec une devotion & une modestie capable d'inspirer du respect à ces âmes dures, à qui la vûe des terribles mystères n'en inspiroit pas.

» Dans le progrès même de la victoire,
 » re, & dans ces momens d'amour pro-
 » pre, où un Général voit qu'elle se dé-
 » clare pour son parti, sa religion étoit
 » en garde, pour l'empêcher d'irriter
 » tant soit peu le Dieu jaloux par une
 » confiance trop précipitée de vaincre:
 » En vain tout retentissoit des cris de
 » victoire autour de lui : en vain les
 » Officiers se flatoient, & le flatoient
 » lui-même de l'assurance d'un heureux
 » succès. Il arrêtoit tous ces emporte-
 » mens de joie, où l'orgueil humain a
 » tant de part, par ces paroles si dignes
 » de sa pitié : *si Dieu ne nous soutient, &*
 » *s'il n'achève son ouvrage, il y a encore*
 » *assez de tems pour être battus.*

MÊME MATIERE: tirée de
 M. Flechier.

L'ORATEUR commencera par dire
 que M. de Turenne a montré par son
 exemple que la pitié attire les bons
 succès, & qu'un guerrier est invinci-
 ble, quand il a beaucoup de foi. Il
 raportoît à Dieu seul la gloire de ses
 victoires, & ne mettoit sa confiance
 qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme
 avec peu de troupes avoit attaqué tou-

tes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire est assurée. M. de Turenne alors leur dit : *Arrêtez, notre sort n'est pas en nos mains, & nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise* : & levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu seul.

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il est difficile d'être victorieux, & d'être humble tout ensemble. Deux pensées, dont chacune sera tournée en différentes manières, & montrée sous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il est ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, & s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de grâces, il est à craindre qu'il ne retienne en secret pour lui-même une partie de la gloire qui n'est dûe qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agissoit pas ainsi. S'il marche, s'il défend des places, s'il se retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, & lui rapporte tout. Il faudra à cha-

eune des parties mettre une pensée particuliere.

» M. DE TURENNE a fait voir
 » que le courage devient plus ferme ,
 » quand il est soutenu par des princi-
 » pes de religion ; qu'il y a une pieuse
 » magnanimité, qui attire les bons suc-
 » cès malgré les perils & les obstacles ;
 » & qu'un guerrier est invincible ,
 » quand il combat avec foi , & quand
 » il prête des mains pures au Dieu des
 » batailles qui les conduit.

» Comme il tient de Dieu toute sa
 » gloire, aussi la lui raporte-t-il toute
 » entiere , & ne conçoit autre con-
 » fiance que celle qui est fondée sur
 » le nom du Seigneur. Que ne puis-
 » je vous représenter ici une de ces
 » importantes occasions où il attaque
 » avec peu de troupes toutes les forces
 » de l'Allemagne ! Il marche trois jours ,
 » passe trois rivières , joint les enne-
 » mis , les combat , & les charge. Le
 » nombre d'un côté , la valeur de l'au-
 » tre , la fortune est lontems dou-
 » teuse. Enfin le courage arrête la mul-
 » titude , l'ennemi s'ébranle , & com-
 » mence à plier. Il s'élève une voix ,
 » qui crie : Victoire. Alors ce Général
 » suspend toute l'émotion que donne

*Combat
 d'Entzen.*

l'ardeur du combat ; & d'un ton « sévère : *Arrêtez* , dit-il , *notre sort* « *n'est pas en nos mains ; & nous serons* « *nous-mêmes vaincus* , *si le Seigneur ne* « *nous favorise*. A ces mots il leve les « yeux au ciel , d'où lui vient son « secours ; & continuant à donner ses « ordres , il attend avec soumission , « entre l'espérance & la crainte , que « les ordres du ciel s'exécutent. «

Qu'il est difficile , Messieurs , « d'être victorieux , & d'être humble « tout ensemble ! Les prospérités mili- « taires laissent dans l'ame une sçai « quel plaisir touchant , qui la rem- « plit & l'occupe toute entière. On « s'attribue une supériorité de puis- « sance & de force : on se couronne « de ses propres mains : on se dresse « un triomphe secret à soi-même : on « regarde comme son propre bien ces « lauriers qu'on cueille avec peine , « & qu'on arrose souvent de son sang. « Et lors même qu'on rend à Dieu de « solennelles actions de grâces , & « qu'on pend aux voutes sacrées de « ses temples des drapeaux déchirés « & sanglans qu'on a pris sur les enne- « mis , qu'il est dangereux que la va- « nité n'étouffe une partie de la re- «

» connoissance , qu'on ne mêle aux
 » vœux qu'on rend au Seigneur des
 » applaudissemens qu'on croit se de-
 » voir à soi-même , & qu'on ne ré-
 » tienne au moins quelques grains de
 » cet encens qu'on va brûler sur ses
 » autels !

» C'est en ces occasions que M. de
 » Turenne , se dépouillant de lui-mê-
 » me , renvoioit toute la gloire à celui
 » à qui seul elle appartient légitime-
 » ment. S'il marche , il reconnoît que
 » c'est Dieu qui le conduit & qui le
 » guide. S'il défend des places , il fait
 » qu'on ne les défend en vain , si Dieu
 » ne les garde. S'il se retranche , il
 » lui semble que c'est Dieu qui lui
 » fait un rempart , pour le mettre à
 » couvert de toute insulte. S'il com-
 » bat , il sçait d'où il tire toute sa for-
 » ce ; & s'il triomphe , il croit voir
 » dans le ciel une main invisible qui
 » le couronne.

J'AJOUTERAI ici quelques en-
 droits tirés des meilleurs auteurs , &
 qui me paroissent fort propres à for-
 mer le goût des jeunes gens , soit
 pour la lecture , soit pour la compo-
 sition. Ce qui fait ordinairement la
 plus grande beauté des discours com-

posés dans le genre démonstratif, sont les descriptions, les paralleles, les lieux communs. Pour en connoître tout l'art & toute la délicatesse, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, & les exprimer d'une maniere commune & ordinaire : c'est ce que j'appelle réduire les choses à une proposition simple. J'essaierai d'en donner quelques modéies dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

I. *VIE PRIVE'E de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacations,*

PROPOSITION SIMPLE. Je souhaiterois pouvoir vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après les travaux du Palais, il alloit passer les vacations à Basville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture: tantôt méditant les discours qu'il devoit prononcer à la rentrée du Palais : tantôt accommodant dans quelque allée de son jardin les différends des payfans.

QUE ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long & pénible travail, loin du bruit de la ville, & du tumulte des affai- Oraison funebre de M. de Lamoignon par M. Flechier.

» res , il alloit se décharger du poids
 » de sa dignité , & jouir d'un noble
 » repos dans sa retraite de Basville !
 » Vous le verriez , tantôt s'adonnant
 » aux plaisirs innocens de l'agricul-
 » ture , élevant son esprit aux choses
 » invisibles de Dieu par les merveilles
 » visibles de la nature. Tantôt médi-
 » tant ces éloquens & graves discours,
 » qui enseignoient & inspiroient tous
 » les ans la justice , & dans lesquels
 » formant l'idée d'un homme de bien,
 » il se décrivoit lui-même sans y pen-
 » ser. Tantôt accommodant les diffé-
 » rends que la discorde , la jalousie , ou
 » le mauvais conseil font naître parmi
 » les habitans de la campagne ; plus
 » content en lui-même , & peut-être
 » plus grand aux yeux de Dieu , lors-
 » que dans le fond d'une sombre allée,
 » & sur un tribunal de gazon , il avoit
 » assuré le repos d'une pauvre famille ,
 » que lorsqu'il decidoit des fortunes
 » les plus éclatantes sur le premier
 » trône de la Justice.

2. *MODESTIE de M. de Turenne ;
 sa vie privée.*

PROPOSITION SIMPLE. Per-

sonne n'a parlé de lui-même plus modestement que M. de Turenne. Il racontoit ses victoires les plus éclatantes, comme s'il n'y avoit point eû de part. Au retour de ses campagnes les plus glorieuses, il fuioit les applaudissemens, & craignoit de paroître devant le Roi de peur d'en être loué. C'est alors que dans une condition privée, & parmi un petit nombre d'amis, il s'exerçoit aux vertus civiles. Il se cache, il marche sans suite & sans équipage : mais tout le monde le remarque & l'admire.

QUI FIT jamais de si grandes choses ? qui les dit avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage : à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille ; il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre : on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, & l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel : il fuioit les accla-

Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Flechier.

» mations populaires , il rougissoit de
 » ses victoires ; il venoit recevoir des
 » éloges comme on vient faire des
 » apologies , & n'osoit presque abor-
 » der le Roi , parce qu'il étoit obligé
 » par respect de souffrir patiemment
 » les louanges dont Sa Majesté ne
 » manquoit jamais de l'honorer.

» C'est alors que dans les doux re-
 » pos d'une condition privée, ce Prince
 » se dépouillant de toute la gloire qu'il
 » avoit acquise pendant la guerre , &
 » se renfermant dans une société peu
 » nombreuse de quelques amis choi-
 » sis , s'exerçoit sans bruit aux vertus
 » civiles : sincere dans ses discours ,
 » simple dans ses actions , fidele dans
 » ses amitiés , exact dans ses devoirs ,
 » réglé dans ses desirs , grand même
 » dans les moindres choses. Il se ca-
 » che : mais sa réputation le décou-
 » vre. Il marche sans suite & sans
 » équipage : mais chacun dans son
 » esprit le met sur un char de triom-
 » phe. On compte , en le voyant , les
 » ennemis qu'il a vaincus , non pas
 » les serviteurs qui le suivent. Tout
 » seul qu'il est , on se figure autour
 » de lui ses vertus & ses victoires qui
 » l'accompagnent. Il y a je ne sai quoi
 de

de noble dans cette honnête simpli-
cité ; & moins il est superbe , plus il
devient vénérable. »

3. *RECEPTION honorable de
M. de Turenne par le Roi au retour de
ses campagnes. Sa modestie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autre-
fois, sous les Empereurs, les plus grands
Capitaines au retour de leurs campa-
gnes étoient obligés d'éviter la rencon-
tre de leurs amis , & de rentrer de nuit
dans la ville , de peur de blesser la ja-
lousie du Prince , qui les recevoit très-
froidement , après quoi ils demeu-
roient confondus dans la foule. M. de
Turenne a eu le bonheur de vivre sous
un Roi qui le combloit de louanges, &
l'auroit comblé de bienfaits , s'il l'a-
voit voulu souffrir. Il revenoit de ses
campagnes comme un simple particu-
lier qui retourneroit d'une promena-
de. Les regards , les louanges , les ap-
plaudissemens de tout le peuple , ne
faisoient aucune impression sur lui.

PERMETTEZ-MOI de rappeler « *Oraison fu-*
dans votre mémoire ces siècles fu- *nebre de M.*
nestes de l'empire Romain , où il « *de Turenne ,*
n'étoit pas permis aux particuliers « *par M. Maj-*
d'être vertueux & illustres , parce « *caron.*

» que les vices des Princes ne laissent
 » ni vertu ni gloire impunies. Après
 » avoir conquis des provinces & des
 » royaumes, bien loin d'aspirer à l'hon-
 » neur du triomphe, il falloit à son
 » retour éviter la rencontre de ses
 » amis, prendre la nuit de peur de
 » trop arrêter les yeux du public. Une
 » embrassade froide, sans entretient,
 » & sans discours, étoit tout l'accueil
 » que le Prince faisoit à un homme
 » qui venoit de sauver l'Empire. Du
 » cabinet de l'Empereur où il ne fai-
 » soit que passer, il étoit rejeté &
 » confondu dans la foule des autres
 » esclaves : *Exceptusque brevi osculo,*
 » *nullo sermone, turba servientium im-*
 » *mixtus est.*

» M. de Turenne a eu le bonheur
 » de vivre & de servir sous un Mo-
 » narque dont la vertu ne laisse rien
 » à craindre à celle de ses sujets. Il
 » n'y a point de grandeur ni de gloire
 » qui puisse faire ombre à celle du
 » soleil qui nous éclaire ; & l'importan-
 » tance des services n'est jamais à char-
 » ge à un prince convaincu par sa pro-
 » pre magnanimité qu'il les mérite.
 » Aussi les distinctions d'estime & de
 » confiance de la part du Roi, valoient

à M. de Turenne la gloire d'un triomphe. Les récompenses fussent allées aussi loin que ces distinctions, si le Roi eût trouvé en lui un sujet docile à recevoir des graces. Mais ce qui étoit l'effet d'une sage politique dans les tems malheureux où la vertu n'avoit rien tant à craindre que son éclat, étoit en lui l'effet d'une modestie naturelle & sans art.

Il revenoit de ses campagnes triomphantes avec la même froideur & la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vuide de sa propre gloire, que le public n'en étoit occupé. En vain les peuples s'empressoient pour le voir. En vain dans les assemblées ceux qui avoient l'honneur de le connoître le mon- troient des yeux, du geste, & de la voix à ceux qui ne le connoissoient pas. En vain sa seule présence, sans train & sans suite, faisoit sur les ames cette impression presque divine, qui attire tant de respect, & qui est le fruit le plus doux & le plus innocent de la vertu héroïque. Toutes ces choses, si propres à faire rentrer un homme en

» lui-même par une vanité raffinée , ou
 » à le faire répandre au dehors par
 » l'agitation d'une vanité moins ré-
 » glée , n'alteroient en aucune ma-
 » niere la situation tranquille de son
 » ame ; & il ne tenoit pas à lui qu'on
 » oubliât ses victoires & ses triomphes.
 [Je croi qu'il faut , *qu'on n'oubliât*. Ce
 peut être une faute d'impression.]

4. *FUITE de la Reine d'Angleterre
 sur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à se retirer de son royaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vûe des vaisseaux des rebelles qui la poursuivoient de fort près. Ce voiage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer , lorsqu'elle alloit prendre possession du sceptre de la Grande Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable : ici tout lui est contraire.

Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre par M. Bossuet. » LA REINE fut obligée à se re-
 » tirer de son royaume. En effet elle
 » partit des ports d'Angleterre à la
 » vûe des vaisseaux des rebelles , qui
 » la poursuivoient de si près , qu'elle
 » entendoit presque leurs cris & leurs

menaces insolentes. O voyage bien « différent de celui qu'elle avoit fait « sur la même mer, lorsque venant « prendre possession du sceptre de la « Grande Bretagne, elle voioit pour « ainsi dire les ondes se courber sous « elle, & soumettre toutes leurs va- « gues à la dominatrice des mers ! « Maintenant chassée, poursuivie par « ses ennemis implacables qui avoient « eu l'audace de lui faire son procès, « tantôt sauvée, tantôt presque prise, « changeant de fortune à chaque quart « d'heure, n'ayant pour elle que Dieu « & son courage inébranlable, elle « n'avoit ni assez de vents ni assez de « voiles pour favoriser sa fuite pré- « cipitée. «

P A R A L L E L E S.

J'appelle ainsi les endroits où l'orateur rapproche & compare ensemble des objets contraires ou différens. Ces sortes de peintures plaisent extrêmement à l'esprit par la variété des images qu'elles lui présentent, & donnent beaucoup d'agrément au discours. On en a déjà remarqué dans les descriptions précédentes : j'en rapporterai encore quelques exemples.

I. *PARALLELE de M. de Turenne & de M. le Cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenoit des places, & vainquoit les ennemis; M. le Cardinal de Bouillon convertissoit les hérétiques, & rétablissoit les temples.

Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Fleischer.

» QUELLE étoit sa joie, lorsqu'a-
 » près avoir forcé des villes, il voioit
 » son illustre Neveu, plus éclatant
 » par ses vertus que par sa pourpre,
 » ouvrir & réconcilier des Eglises?
 » Sous les ordres d'un Roi aussi pieux
 » que puissant, l'un faisoit prospérer
 » les armes, l'autre étendoit la reli-
 » gion : l'un abbattoit des rempars,
 » l'autre redressoit des autels : l'un
 » ravageoit les terres des Philistins,
 » l'autre portoit l'Arche autour des
 » pavillons d'Israël. Puis unissant en-
 » semble leurs vœux, comme leurs
 » cœurs étoient unis, le Neveu avoit
 » part aux services que l'Oncle ren-
 » doit à l'Etat, & l'Oncle avoit part
 » à ceux que le Neveu rendoit à
 » l'Eglise.

2. PARALLELE des maux violens,
& des maladies de langueur.

IL EST VRAI qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, & qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade. . . . Mais si la miséricorde de Dieu a adouci la rigueur de sa penitence, sa justice en a augmenté la durée; & il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve, que si elle avoit été plus courte & plus rigoureuse.

Oraison funebre de M. de Montausier, par M. Flechier.

En effet dans les maux violens la nature se recueille toute entiere, le cœur se munit de toute sa constance. On sent beaucoup moins, à force de trop sentir; & si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long-tems. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter & les maux, & les remèdes, aussi facheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée: les forces diminuent à tous momens, & la patience s'affoiblit aussi bien que celui qui souffre.

3. *P A R A L L E L E . L A R E I N E*
servant les pauvres à l'Hôpital, &
prenant part à la gloire & aux
triomphes du Roi.

Oraison fu-
nebre de la
Reine, par
M. Flechier.

» COMPAGNES fideles de sa pieté
 » qui la pleurez aujourd'hui, vous la
 » suiviez quand elle marchoit dans cette
 » pompe chrétienne; plus grande dans
 » ce dépouillement de sa grandeur, &
 » plus glorieuse lorsqu'entre deux rangs
 » de pauvres, de malades, ou de
 » mourans, elle participoit à l'humili-
 » lité & à la patience de J E S U S -
 » C H R I S T, que lorsqu'entre deux
 » haies de troupes victorieuses, dans
 » un char brillant & pompeux, elle
 » prenoit part à la gloire & aux triom-
 » phes de son Epoux.

4. *P A R A L L E L E d'un Juge mé-*
chant & d'un Juge ignorant.

Oraison fu-
nebre de M.
de Lamoignon,
par M. Fle-
chier.

» I L A U R O I T crû manquer à la
 » partie la plus essentielle de son état,
 » si, comme il sentoit ses intentions
 » droites, il ne les rendoit éclairées.
 » Aussi disoit-il ordinairement, qu'il
 » y avoit peu de différence entre un
 » Juge méchant, & un Juge ignorant.
 » L'un au moins a devant les yeux

les règles de son devoir, & l'image
de son injustice : l'autre ne voit ni
le bien ni le mal qu'il fait. L'un
pèche avec connoissance ; & il est
plus inexcusable : mais l'autre pèche
sans remords, & il est plus incorri-
gible. Mais ils sont également cri-
minels à l'égard de ceux qu'ils con-
dannent ou par erreur, ou par malice.
Qu'on soit blessé par un furieux,
ou par un aveugle, on ne sent pas
moins sa blessure : & pour ceux qui
sont ruinés, il importe peu que ce
soit ou par un homme qui les trompe
ou par un homme qui s'est trompé.

LIEUX COMMUNS.

COMME j'en ai déjà cité plusieurs,
je n'en rapporterai ici qu'un seul, où
l'on fait voir combien l'emploi de
Lieutenant de Police dans Paris est
important & difficile.

LES citoyens d'une ville bien po-
licée jouissent de l'ordre qui y est
établi, sans songer combien il en
coute de peines à ceux qui l'établif-
sent ou le conservent ; à peu près
comme tous les hommes jouissent de
la régularité des mouvemens célestes.

*M. de For-
tenelle.*

» sans en avoir aucune connoissance :
 » & même , plus l'ordre d'une Police
 » ressemble par son uniformité à celui
 » des corps célestes , plus il est insen-
 » sible ; & par conséquent il est tou-
 » jours d'autant plus ignoré , qu'il est
 » plus parfait. Mais qui voudroit le
 » connoître & l'aprofondir , en seroit
 » effraïé. Entretenir perpetuellement
 » dans une ville telle que Paris une
 » consommation immense , dont une
 » infinité d'accidens peuvent toujours
 » tarir quelques sources ; réprimer la
 » tyrannie des marchands à l'égard du
 » public , & en même tems animer
 » leur commerce ; empêcher les usur-
 » pations mutuelles des uns sur les
 » autres , souvent difficiles à démêler ;
 » reconnoître dans une foule infinie
 » tous ceux qui peuvent si aisément
 » y cacher une industrie pernicieuse ,
 » en purger la société , ou ne les
 » tolérer qu'autant qu'ils peuvent lui
 » être utiles , par des emplois dont
 » d'autres qu'eux ne se chargeroient
 » pas , ou ne s'acquiteroient pas si
 » bien ; tenir les abus nécessaires dans
 » les bornes précises de la nécessité
 » qu'ils sont toujours prêts à franchir ,
 » les renfermer dans l'obscurité à

laquelle ils doivent être condan-
 nés, & ne les en tirer pas même
 par des châtimens trop éclatans ;
 ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer
 que punir, & ne punir que rarement
 & utilement ; pénétrer par des con-
 duits souterrains dans l'intérieur des
 familles, & leur garder les secrets
 qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il
 n'est pas nécessaire d'en faire usage ;
 être présent par tout sans être vû ;
 enfin mouvoir ou arrêter à son gré
 une multitude immense & tumultueuse,
 & être l'ame toujours agissante
 & presque inconnue de ce
 grand corps ; voila quelles sont en
 général les fonctions du Magistrat de
 la Police. Il ne semble pas qu'un
 homme seul y puisse suffire ; ni par
 la quantité des choses dont il faut
 être instruit, ni par celle des vûes
 qu'il faut suivre, ni par l'applica-
 tion qu'il faut apporter, ni par la va-
 riété des caracteres qu'il faut tenir,
 & des caracteres qu'il faut prendre.
 Mais la voix publique répondra si
 M. d'Argenson a suffi à tout.

On sent bien que des modèles
 si beaux, si parfaits dans leur genre,
 proposés aux jeunes gens, soit pour

objet de leur lecture , soit pour matière de leurs compositions , sur-tout quand ils sont expliqués & développés par un maître habile , sont fort capables de leur élever l'esprit , & de leur donner beaucoup de fécondité & d'invention. Et c'est une des raisons qui m'a porté à choisir ces exemples dans le genre démonstratif , qui est plus susceptible d'ornemens.

Quand ils auront lû un nombre assez considérable de ces endroits choisis des bons auteurs , il sera utile de leur y faire remarquer la différence des stiles & des caractères , & même les défauts , s'il s'y en rencontre , soit pour le langage , soit pour le stile.

Je n'ai cité jusqu'ici que quatre auteurs ; non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples : mais j'ai dû me borner à un certain nombre ; & ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellens : mais aucun d'eux ne ressemble aux autres , ils ont chacun un caractère particulier qui les distingue ; & peut-être ne sont ils pas exemts de tout défaut.

CE QUI domine dans M. Flechier, est une pureté de langage , une élé-

gance de stile, une richesse d'expressions brillantes & fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination, & ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme sensibles & palpables.

Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie & d'uniformité. Presque par tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manieres. L'antithese saisit presque toutes ses pensées; & souvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle est rare, & placée à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement la magnifique éloge que M. Flechier fait du Roi Louis XIV. *Toujours Roi par autorité, & toujours Pere par tendresse.*

Oraison funebre de M. le Tellier.

Quand elle roule sur un jeu de mots, elle est moins estimable: *Heureux qui n'alla pas après les richesses! Plus heureux qui les refusa quand elles allerent a lui!*

Oraison funebre de M. de Lamoignon.

Elle peut même devenir ennuyeuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée: *Qui ne fait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues: qu'elle eut de la sagesse en un tems où*

Oraison funebre de M. de Montausier.

*l'on n'a presque pas encore de la raison. . .
 & qu'elle fut capable de donner des con-
 seils en un tems où les autres sont à peine
 capables d'en recevoir !*

M. BOSSUET écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des graces légères du discours , & quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage , il tend au grand , au sublime , au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal , & se soutient moins ; & c'est le caractère du stile sublime : mais en récompense il enlève , il ravit , il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires & comme naturelles.

*Oraison fun-
 nère de la
 Reine d'An-
 gleterre.*

» O mere , ô femme , ô reine admi-
 » rable , & digne d'une meilleure for-
 » tune , si les fortunes de la terre étoient
 » quelque chose ! Enfin il faut céder à
 » votre sort.

» Elle vit avec étonnement , que
 » quand l'heure fut arrivée , Dieu alla
 » prendre comme par la main le Roi
 » son fils pour le conduire à son trône.
 » Elle se soumit plus que jamais à
 » cette main souveraine , qui tient du
 » plus haut des cieus les rênes de tous
 » les empires ; & dédaignant les trônes
 » qui peuvent être usurpés , elle attacha

son affection au royaume où l'on ne «
craint point d'avoir des égaux, ^a & «
où l'on voit sans jalousie ses con- «
currens. «

Il fait ainsi le portrait de Cromwel.
Un homme s'est rencontré d'une «
profondeur d'esprit incroyable, hy- «
pocrite raffiné autant qu'habile poli- «
tique, capable de tout entreprendre «
& de tout cacher, également actif «
& infatigable dans la paix & dans «
la guerre, qui ne laissoit rien à la «
fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter «
par conseil & par prévoiance ; mais «
au reste si vigilant, & si prêt à tout, «
qu'il n'a jamais manqué les occasions «
qu'elle lui a présentées : enfin un de «
ces esprits remuans & audacieux, «
qui semblent être nés pour changer «
le monde. «

Il décrit dans un autre endroit la
maniere dont la Princesse Henriette
Anne d'Angleterre fut délivrée com-
me par miracle des mains des rebelles.

Malgré les tempêtes de l'ocean, & « *Oraison fu-*
les agitations encore plus violentes « *nebre de Ma-*
de la terre, Dieu la prenant sur ses « *dame la Du-*
aîles, comme l'aigle prend ses petits, « *chesse d'Or-*
« *leans.*

a Plus amant illud re- | ment habere confortes:
gaum, in quo non ti- | S. Augustin.

» la porta lui-même dans ce royaume ;
 » lui même la posa dans le sein de
 » la Reine sa mere, ou plutôt dans
 » le sein de l'Eglise Catholique.

*Oraif. fune-
bre de Marie
Terefe d'Aut-
riche.*

» Que dirai-je davantage ? Ecoutez
 » tout en un mot. Fille, Femme,
 » Mere, Maîtresse, Reine, telle que
 » nos vœux l'auroient pû faire, plus
 » que tout cela Chrétienne, elle ac-
 » complit tous ses devoirs sans pré-
 » somption, & fut humble non seu-
 » lement parmi toutes les grandeurs,
 » mais encore parmi toutes les vertus.
 » Glaive du Seigneur, quel coup
 » vous venez de frapper ! Toute la
 » terre en est étonnée.

*Oraison fu-
nebre de la
Reine d'An-
gleterre.*

Il emploie quelquefois les antithe-
 ses, mais elles deviennent sublimes
 dans son discours. » Malgré le mau-
 » vais succès de ses armes infortu-
 » nées, (il s'agit de Charles I. Roi
 » d'Angleterre) si on a pû le vaincre,
 » on n'a pû le forcer : & comme il
 » n'a jamais refusé ce qui étoit raison-
 » nable étant vainqueur, il a toujours
 » rejeté ce qui étoit foible & injuste
 » étant captif.

M. M A S C A R O N tient quelque-
 chose du caractère des deux Auteurs
 dont je viens de parler, sans pour-

tant leur ressembler entierement. Il a en même tems beaucoup d'élégance , & beaucoup de noblesse : mais il est , ce me semble , moins orné que l'un , & moins sublime que l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier , ce qui est un grand art , peut-être aussi la nature y est-elle moins riche & moins hardie que dans le second.

Rome profane lui eût dressé des statues sous l'empire des Césars ; & Rome sainte trouve de quoi l'admirer sous les Pontifes de la religion de Jesus-Christ.

Oraison funèbre de M. de Turenne.

M. de Turenne vainqueur des ennemis de l'Etat , ne causa jamais à la France une joie si universelle & si sensible , que M. de Turenne vaincu par la vérité , & soumis au joug de la foi.

Anges du premier ordre , Esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande Ame , dites - nous quelle fut la joie de l'Eglise du ciel à la conversion de ce Prince , & avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons.

„ de ce nouveau Catholique , lorsque
 „ du pié des autels de l'Agneau sacrifié
 „ vous les portâtes au pié de l'autel de
 „ l'Agneau régnañt dans la gloire.

„ Jamais homme ne fut plus pro-
 „ pre à donner de grands spectacles
 „ à l'univers : mais jamais homme ne
 „ songea moins aux applaudissemens
 „ des spectateurs.

„ Sa maniere , sans avoir rien de
 „ dur , mettoit pourtant sur son visage
 „ tout le ressentiment d'une modestie
 „ indignée.

„ Aussi éloigné dans ses récits du
 „ faste de la modestie , que de celui de
 „ l'orgueil.

„ Que ne peut pas un grand Maî-
 „ tre , lorsqu'il trouve un génie du
 „ premier ordre à former ? A peine
 „ M. de Turenne a-t-il donné ses pre-
 „ miers conseils , qu'il se voit hors
 „ d'état d'en donner d'autres , pré-
 „ venu par les lumieres , par la péné-
 „ tration , & par l'heureuse & sage
 „ impétuosité du courage de ce grand
 „ Monarque. (Louis X^V.) Comme
 „ on voit la foudre conçue presque en
 „ un moment dans le sein de la nue,
 „ briller , éclater , frapper , abattre ;

ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumés dans le cœur du Roi, qu'ils brillent, éclatent, frappent par tout.

L'AUTEUR du lieu commun sur les fonctions du Lieutenant de Police a un caractère tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai rapporté est d'un goût exquis, & doit paroître d'autant plus beau, que les beautés y paroissent moins affectées, quoique la matiere fût fort susceptible de ces tours brillans & fleuris, auxquels on a mieux aimé substituer la solidité des choses & des pensées.

Les Eloges Académiques, composés par le même auteur, étant dans le genre d'éloquence que les latins appellent *tenuis & subtilis*, le stile en est plus simple, comme il a dû l'être, mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer. Ils feront connoître, pour me servir des termes mêmes que l'auteur emploie en parlant de l'un de ses confreres, que « tout ce qu'il dit lui appartient : j'ajouterois volontiers, & la maniere dont il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature, & des descriptions très naïves, mais très vives.

» M. Dodart, dit-il, dans l'éloge
 » de cet illustre Académicien, étoit
 » né d'un caractère sérieux ; & l'at-
 » tention chrétienne avec laquelle il
 » veilloit perpétuellement sur lui-mê-
 » me, n'étoit pas propre à l'en faire
 » sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir
 » rien d'austère ni de sombre, laissoit
 » paroître assez à découvert un fonds
 » de cette joie sage & durable, qui
 » est le fruit d'une raison épurée, &
 » d'une conscience tranquille. Cette
 » disposition ne produit pas les em-
 » portemens de la gaieté, mais une
 » douceur égale, qui cependant peut
 » devenir gaieté pour quelques mo-
 » mens, & par une espèce de surprise.
 » Et de tout cela ensemble se forme
 » un air de dignité qui n'appartient
 » qu'à la vertu, & que les dignitez
 » même ne donnent point.

» M. DE VAUBAN méprisoit cette
 » politesse superficielle dont le monde
 » se contente, & qui couvre souvent
 » tant de barbarie : mais sa bonté,
 » son humanité, sa libéralité, lui

composoient une autre politesse plus rare, qui étoit toute dans son cœur. Il seioit bien à tant de vertus de négliger des dehors, qui, à la verité lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité.

A LA FORME de dialogue, & à cette maniere de traiter la philosophie, on reconnoît que Cicéron a servi de modele : (il s'agit de la philosophie de M. du Hamel.) Mais on le reconnoît encore à une latinité pure & exquise ; &, ce qui est plus important, à un grand nombre d'expressions ingénieuses & fines, dont ces ouvrages sont semés. Ce sont des raisonnemens philosophiques, qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle, ou du moins ordinaire, en passant au travers d'une imagination fleurie & ornée, & qui n'y ont pris cependant que la juste dose d'agrément qui leur convenoit. Ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une mesure précise, est ce qui coûte le plus à embellir.

IL REGNE en cet ouvrage (la recherche de la verité du Pere Malle-

branche) » un grand art de mettre des
 » verités abſtraites dans leur jour , de
 » les lier enſemble , de les fortifier
 » par leur liaison La diſtion ,
 » outre qu'elle eſt pure & châtiée , a
 » toute la dignité que les matieres de-
 » mandent , & toute la grace qu'elles
 » peuvent ſouffrir. Ce n'eſt pas qu'il
 » eût apporté aucun ſoin à cultiver
 » les talens de l'imagination : au con-
 » traire il s'eſt toujours fort attaché à
 » les décrier. Mais il en avoit natu-
 » rellement une fort noble & fort vive,
 » qui travailloit pour un ingrat mal-
 » gré lui , & qui ornoit la raiſon en ſe
 » cachant d'elle.

» LA BOTANIQUE n'eſt pas une
 » ſcience ſédentaire & pareſſeuſe , qui
 » ſe puiſſe acquerir dans le repos &
 » dans l'ombre d'un cabinet . . . Elle
 » veut que l'on coure les montagnes
 » & les forêts , que l'on graviſſe contre
 » des rochers eſcarpés , que l'on s'ex-
 » poſe aux bords des précipices. Les
 » ſeuls livres qui peuvent nous in-
 » ſtruire à fond dans cette matiere ,
 » ont été jettés au hazard ſur toute
 » la ſurface de la terre ; & il faut ſe
 » réſoudre à la fatigue & au peril de

les chercher & de les ramasser «
 Son inclination dominante (de M. de «
 Tournefort) lui faisoit tout sur- «
 monter. Ces rochers affreux & pres- «
 que inaccessibles qui l'environnoient «
 de toutes parts *dans les Pyrenées* , «
 s'étoient changés pour lui en une «
 magnifique bibliothèque où il avoit «
 le plaisir de trouver tout ce que sa «
 curiosité demandoit , & où il passoit «
 des journées délicieuses. »

L'auteur des Eloges fait employer à propos certains traits d'histoire & d'antiquité , fort propres à apprendre aux jeunes gens l'usage sobre & raisonnable qu'on en doit faire dans la composition.

On lui a reproché (à M. Parent) « d'être obscur dans ses écrits. Car « nous ne dissimulons rien , & nous « suivons en quelque sorte une loi de « l'ancienne Egypte , où l'on discutoit « devant des Juges les actions & le « caractère de morts , pour régler ce « qu'on devoit à leur mémoire. »

Un roi d'Armenie demanda à Ner- « ron un acteur excellent & propre « à toutes sortes de personnes , pour « avoir, disoit-il, en lui seul une Troupe »

» entiere. Ou eût pû dire de même
» avoir en M. de la Hire seul une Aca-
» démie entiere des sciences.

En parlant de M. Leibnitz qui avoit
embrassé presque toutes les sciences :
» Nous sommes obligés de le partager
» ici , & pour parler philosophique-
» ment , de le décomposer. De plu-
» sieurs Hercules l'antiquité n'en a fait
» qu'un : & du seul M. Leibnitz , nous
» ferons plusieurs savans.

» Il alla (M. Fagon) en Auvergne,
» en Languedoc , en Provence , sur les
» Alpes & sur les Pyrenées, & n'en re-
» vint qu'avec de nombreuses colonies
» de plantes destinées à repeupler ce
» désert : c'est-à-dire, le Jardin Royal,
qui étoit si dénué de plantes , que ce
n'étoit presque plus un jardin.

S'il étoit permis de chercher quel-
que tache parmi tant de beautés , on
pourroit peut-être en soupçonner
quelqu'une dans un certain tour de
pensées un peu trop uniforme , quoi-
que les pensées soient fort diversifiées,
qui termine la plûpart des articles par
un trait court & vif en forme de sen-
tence , & qui semble avoir ordre de
s'emparer de la fin des periodes com-

me

me d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre.

Ce qui élève l'esprit , devoit toujours aussi élever l'ame.

La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Eglise , l'en éloignoit.

La même cause qui l'éloignoit , l'en rendoit digne.

Plus les yeux ont vu , plus la raison voit elle-même.

Ce qu'il croioit , il le voioit ; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient , &c.

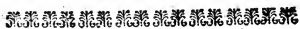
Je craindrois qu'un modèle si autorisé ne fit un jour dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits , appelés dans Sénèque , *stimuli quidam & subiti ictus sententiarum* ; qui , selon le même auteur , semblent par leur affectation étudiée mandier l'applaudissement , & qui étoient inconnus à la saine antiquité. *Apud antiquos nondum captabatur plausibilis oratio.*

Epist. 100.

Epist. 59.

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejetés : ils peuvent donner beaucoup de grace , & même beaucoup de force au discours , comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'Auteur dont il s'agit , & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire est à craindre , &

74 DE LA LECTURE ET DE L'EXP.
c'est cette raison qui m'oblige à insister
souvent & fortement sur ce point.



CHAPITRE TROISIÈME.

DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'AI déjà remarqué, en parlant des différens devoirs du Professeur de Rhétorique par rapport à l'éloquence, que cette partie étoit une des plus essentielles, & qu'on pouvoit dire en un sens qu'elle renfermoit toutes les autres. En effet c'est en expliquant les auteurs que le maître fait l'application des préceptes, & qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes usage dans la composition.

Les règles qui regardent l'explication des auteurs conviennent sans doute jusqu'à un certain point à toutes les classes: mais cependant elles appartiennent d'une manière plus particulière à la Rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens aiant l'esprit plus formé, sont aussi plus en état d'en profiter. Jusques-là on s'est plus appliqué à leur apprendre

les règles & les principes de la grammaire, & à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté, & l'élégance du langage.^a Mais le devoir propre du Rhéteur, c'est de leur faire sentir l'économie d'un discours, les beautés qui s'y trouvent, & les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

^b Il fera observer comment dans l'exorde on se rend les auditeurs favorables : quelle clarté il y a dans la narration, quelle brièveté, quel air de sincérité, quel dessein caché quelquefois, & quel artifice ; car ici le secret de l'art n'est guères connu que des maîtres de l'art : quel ordre ensuite & quelle justesse dans la division ; comment l'orateur fait trouver avec esprit & entasser les uns sur les autres un grand nombre de moiens & de raisonnemens ; comment il est

^a Demonstrare virtutes, vel, si quando ita incidat, vitia, id professionis ejus atque promissi, qui se magistrum eloquentiæ pollicetur, maxime proprium est. *Quintil. l. 5. c. 2.*

^b Quæ in præmio conciliandi Judicis ratio : quæ narrandi lux, brevitæ, fides, quod aliquando concilium &

quàm occulta calliditas. (namque ea sola in hoc ars est quæ intelligi nisi ab artifice non possit) quanta deinceps in dividendo prudentia : quàm subtilis & crebra argumentatio ; quibus viribus inspiret, qua jucunditate permulceat, quanta in maledictis asperitas, in joci urbauitas, ut denique dominetur in

» tantôt véhément & sublime, tantôt
 » au contraire doux & insinuant; quelle
 » force & quelle violence il met dans
 » ses invectives, quel sel & quel agré-
 » ment dans ses railleries : enfin com-
 » ment il remue les passions, comment
 » il se rend maître des cœurs, & tourne
 » les esprits selon qu'il lui plaît. De là
 » passant à l'élocution, il leur fera re-
 » marquer la propriété, l'élégance, la
 » noblesse des expressions : en quelle
 » occasion l'amplification est louable,
 » & quelle est la vertu opposée : la
 » beauté des métaphores, & les dif-
 » férentes figures, ce que c'est qu'un
 » stile coulant & périodique, mais
 » pourtant mâle & nerveux.

On peut regarder cet endroit de
 Quintilien comme un excellent abrégé
 des préceptes de Rhétorique, & des
 devoirs du maître en expliquant les
 auteurs. Tout ce que je dirai dans
 la suite ne servira qu'à le développer
 & à le mettre dans un plus grand
 jour.

affectibus, atque in pe-
 ctora irrupat, animum-
 que judicium similem iis
 quæ dicit efficiat. Tum
 in ratione eloquendi,
 quod verbum proprium
 ornatum, sublime : ubi

amplificatio laudanda,
 quæ virtus ei contraria :
 quid speciosè translatum :
 quæ figura verborum : quæ
 lenis & quadrata, virilis
 tamen compositio.
Quintil. l. 2 c. 5.

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caracteres d'éloquence, & j'établirai dans cet article quelques règles generales de Rhétorique qui me paroîtront les plus propres à former le goût, ce qui est proprement le but que je me propose dans cet ouvrage. Je passerai ensuite aux observations principales que je croi que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions sur l'éloquence du barreau, de la chaire, & sur celle de l'Ecriture sainte.

A V A N T tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être superficielle & rapide. Il faut revoir souvent les mêmes endroits, sur tout les plus beaux : les relire avec attention : les comparer les uns avec les autres : en approfondir le sens & les beautés : se les rendre familiers presque jusqu'à les savoir par cœur. Le moien le plus assuré de profiter de cette lecture, qu'on doit

a Optimus quisque legendus est, sed diligenter, ac penè ad scribendi sollicitudinem . . . Repe- tamus autem, & tractamus : & ut cibos man- sos ac prope liquefactos	dimittimus, quo faciliùs digerantur, ita lectio non cruda, sed multa iteratione mollita, & ve- lut confecta, memoriæ imitationique tradatur. <i>Quintil. l. 10. c. 1.</i>
--	--

regarder comme la nourriture de l'esprit, est de la digérer à loisir, & de la convertir par là, pour ainsi dire, en sa propre substance.

Pour cela ^a il ne faut pas se piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. On peut dire d'une trop grande lecture, ce que ^b Sénèque dit d'une vaste bibliothèque, qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'esprit, elle ne sert le plus souvent qu'à y jeter le desordre & la confusion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choisis, & les étudier à fond, que de promener sa curiosité sur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer & parcourir rapidement.

§. 1.

DES TROIS DIFFERENS
genres ou caractères d'éloquence.

* COMME il y a trois devoirs

^a Tu memineris suis
cujusque generis auctores
diligenter eligere. Aiunt
enim multum legendum
esse, non multa. *Plin.*
Epist. 9. l. 7.

^b Quo mihi innume-
rabiles libros & biblio-
thecas? . . Onerat discen-
tem turba, non instruit:

multoque satius est pau-
cis te auctoribus tradere,
quàm errare per multos.
Senec. de Tranq. an. c. 9.

^c Erit eloquens is qui
ita dicet, ut probet, ut
delectet, ut flectat. Proba-
te, necessitatis est; dele-
ctare, suavitatis; flecte-
re, victoriæ . . sed quot

principaux de l'orateur, qui sont d'instruire, de plaire, & de toucher; il y a aussi trois genres d'éloquence qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement le genre simple, le genre sublime, & le genre temperé.

^a Le premier paroît convenir plus particulièrement à la Narration & à la Preuve. Son caractère principal est la clarté, la simplicité, la précision. Il n'est pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut souffrir que de simples, & rejette ceux qui sentent l'affectation

officia oratoris, tot sunt genera dicendi: subtile, in probando; modicum, in delectando; vehemens, in flectendo.

Orat. n. 69.

a Illo subtili præcipue rationarrandi probandique consistet. *Quintil. l. 12. c. 10.*

Ut mulieres esse dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipsum deceat, sic hæc subtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque, quo sit venustius, sed non ut appareat. Tum removebitur omnis insignis ornatus, quasi margaritarum: nec calamiſtri quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta candoris &

ruboris omnia repellentur: elegantia modò & munditia remanebit. Sermo purus & latinus: dilucidè planeque dicitur.

Orat. n. 78. 79.

Verecundus erit usus oratoris quasi suppellectilis. *n. 80.*

Figuras adhibet quidem hic subtilis, sed paulo parcus. Nam sic, ut in epularum apparatu à magnificentia recedens, non se parcum solum, sed etiam elegantem videri volet; eliget quibus utatur... Aberunt quæ sitæ venustates, ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium in delectationis manifestè deprehensum appareat.

Ibd. n. 84.

D iij

& le fard. Ce n'est pas une beauté vive & éclatante, mais douce & modeste, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en relève encore le prix. La naïveté des pensées, la pureté du langage, & je ne sais quelle élégance qui se fait plus sentir qu'elle ne paroît, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, & qui semblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en est de ce genre d'écrire comme de ces tables servies proprement & simplement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout raffinement, toute délicatesse étudiée, tout ragoût recherché.

^a Il y a un autre genre d'écrire, tout différent du premier; noble, riche, abondant, magnifique: c'est ce qu'on appelle le grand, le sublime. Il met en usage tout ce que l'éloquence

a Tertius est ille amplius, copiosus, gravis, ornatus: in quo profectio vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere passæ sunt, sed hanc eloquentiam	quæ cursu magno sonituque ferretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se assequi possent diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos; hujus omni modo permovere. <i>Orat. n. 97.</i> Nam & grandiloqui,
---	--

a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de frapper les esprits: la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvemens. C'est cette sorte d'éloquence qui dominoit autrefois souverainement à Athènes & à Rome, & qui s'y étoit rendu maitresse absolue des délibérations publiques. C'est elle qui enlève & qui ravit l'admiration & les applaudissemens. C'est elle qui tonne, qui foudroie, & qui ^a, semblable à un fleuve rapide & impétueux, entraîne & renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin il y a un troisième ^b genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres: qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second: qui en approche, mais sans leur ressem-

ur: ita dicam, fuerunt, cum ampla & sententiarum gravitate, & maiestate verborum; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos & convertendos animos instructi & parati. *Orat.* n. 20.

a At ille qui saxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas sibi faciat, multus & torrens, iudicem vel nitentem contrà feret, cogetque

ire quâ rapit. *Quintil.* l. 12. c. 10.

b. Est quidam interjectus intermedius, & quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum; vicinus amorum, in neutro excellens, utriusque princeps, vel utriusque, si verum quærimus, potius expers. Isque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit nihil afferens.

32^e DU GENRE SIMPLE.

bler; qui participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juste, qui s'en éloigne également. Il a plus de force & d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures*, l'éclat des métaphores, le brillant des pensées, l'agrément des digressions, l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins, semblable à une belle rivière, dont l'eau est claire & pure, & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

ARTICLE PREMIER.

Du Genre simple.

I. **D**E ces trois genres d'écrire, le premier, qui est le simple, n'est pas le plus facile, quoiqu'il le paroisse.

præter facilitatem & æqualitatem. *Orat. n. 92.*

Uberius est aliquantoque robustius quàm hoc humile, summissius autem quàm illud amplissimum... Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimumque est in hac orationis forma suavitatis. *Ibid. n. 92.*

Melius hic modus & translationibus crebrior,

& figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque sylvis inumbatus. *Quintil. l. 12. c. 10.*

a Summissus est & humilis, consuetudinem imitans, ab indifertis re plus quàm opinione differens. Itaque cum qui

Comme le stile qu'on y emploie est fort naturel, & qu'il s'écarte peu de la maniere commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réussir; & quand on lit ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins éloquens se croient capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe; & pour s'en convaincre, il ne faut qu'en faire l'essai: car après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pas pû y parvenir^b. Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, & qui y sont le plus versés, reconnoissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse & solidité, & cependant d'une maniere si simple & si naturelle, que chacun se flatte d'en pouvoir faire autant.

audiunt, quamvis ipsi
infantes sint, tamen il-
lo modo confidunt se
posse dicere. Nam ora-
tionis subtilitas, imita-
bilis quidem illa videtur
esse existimanti, sed ni-
hil est experienti minus.
Orat. n. 76.

a Ut sibi quivis speret
idem, fudet multum;
frustra que laboret ausus
idem *Horat.*

b Rem indicare ser-
monis quotidiani, & in

quemcumque etiam in-
doctiorum cadentis esse
existimant: cum inre-
rim, quod tanquam fa-
cile contemnunt, nes-
cias præstare minus ve-
lint, an possint. Neque
enim aliud in eloquen-
tiâ cuncta experti diffi-
cilis reperient quàm
id quod se dicturos
fuisse omnes putant,
postquàm audierunt.

Quintil. l. 4. c. 2.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'orateur, fait remarquer ^a que dans les autres arts ce qui est le plus excellent, est le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire; au lieu qu'en matière d'éloquence c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le stile de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui regne dans les conversations: mais il veut que l'orateur évite avec soin, les expressions, les tours, les pensées, qui par trop de raffinement, ou par trop d'élévation, rendroient le discours obscur & inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes. ^b Car ils sont, à peu de chose près,

^a In ceteris artibus id maximè excellit, quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum: in dicendo autem vitium vel maximum est, à vulgari

genere orationis atque à consuetudine communis sensus abhorrere. *Lib. 1. de Orat. n. 12.*

^b Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba; neque ex alio

DU GENRE SIMPLE. 85

les mêmes de part & d'autre, & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source : mais l'orateur fait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particulière, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur la matière que nous traitons ici, fait une réflexion très-judicieuse. « Cicéron, » dit-il, « écrit quelque part »

genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur : sed ea nos cum jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus.

Lib. 3. de Orat. n. 177.

« Cicero quodam loco scribit id esse optimum, quod cum te facile credideris consequi imitatione, non possis. Alio vero, non se id egisse, ut ita diceret quomodo se quilibet posse confide-

rer, sed quomodo nemo. Quod potest pugnare inter se videri. Verum utrumque, ac meritò, laudatur. Causa enim modoque distat : quia simplicitas illa, & velut securitas in affectata orationis mirè tenues causas decet ; majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero : ex quibus alterum imperiti se posse consequi credent, neutrum qui intelligunt.

Quintil. l. 11. c. 1.

» que la perfection consiste à dire de
 » ces choses qu'il semble que tout le
 » monde pourroit aisément dire de
 » même, à quoi néanmoins on trouve
 » plus de difficulté qu'on ne pensoit
 » quand on vient à le tenter. Et dans
 » un autre endroit il dit qu'il ne s'est
 » point étudié à parler comme chacun
 » s'imagineroit pouvoir le faire, mais
 » comme personne n'oseroit l'espérer :
 » en quoi il semble se contredire.
 » Cependant l'un & l'autre est fort
 » juste : car de l'un à l'autre il n'y a
 » de distance que le sujet que l'on
 » traite. En effet cette simplicité, &
 » cet air négligé d'un stile naturel où
 » il n'y a rien d'affecté, sied admira-
 » blement bien aux petites causes ; &
 » le grand, le merveilleux convient
 » fort aux grandes. Cicéron excelle
 » en ces deux qualités : dont l'une, à
 » ce qu'il semble aux ignorans, est
 » fort aisée à attraper ; mais au juge-
 » ment des connoisseurs ni l'une ni
 » l'autre ne l'est. On voit par là que
 le stile simple doit être employé quand
 on parle de choses simples & commu-
 nes ; & qu'il convient sur-tout aux
 récits, & aux parties du discours où
 l'orateur ne songe qu'à instruire ses

auditeurs , ou à s'insinuer doucement dans leurs esprits.

IV. ^a De là venoit cette attention des anciens à cacher l'art , qui cesse en effet de l'être s'il est visible , bien différente de l'ostentation & du faste de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur esprit. ^b De là certaines négligences qui ne choquent point & ne déplaisent point , parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choses que des mots. ^c De là enfin cet air de modestie & de retenue que les anciens avoient soin ordinairement de faire paroître dans l'exorde & dans la narration , pour le stile , pour l'expression , pour les pensées , pour le ton même & le geste. L'orateur , n'est pas encore admis dans

^a Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio: multum ab hac temporum nostrorum jactatione diversa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

^b Habet ille stilus quiddam quod indicet non ingratiâ negligentiam , de re hominis magis quàm de verbis laborantis. *Orat. n. 77.*

^c Frequentissimè proœmium decebit & sententiarum , & compositio-

nis, & vultûs modestia... Dilingenterne suspectissimus in illa parte vitandum : propter quod minime ostentari debet in principiis cura , quia videtur ars omnis dicentis contra judicem adhiberi... Nondum recepti sumus , & sustodit nos recens audientium attentio. Magis conciliatis animis , & jam calentibus , hæc libertas feretur. *Quintil. l. 4. c. 1.*

les esprits. On l'observe avec attention. Alors tout ce qui sent l'art est suspect à l'auditeur, & le met en défiance, en lui faisant craindre qu'on ne veuille lui dresser des embuches. Dans la suite il est moins sur ses gardes, & laisse plus de liberté.

^a Cicéron remarque que Démosthène a suivi cette règle dans son beau plaidoyer pour Ctésiphon, où il parle d'abord d'un ton doux & modeste, & ne passe à ce stile vif & véhément qui regne dans la suite, qu'après s'être infinué peu à peu & comme par degrés dans les esprits, & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raison que l'on marque quelque timidité en commençant, & ^b il relève dans Crassus ce caractère de modestie & de retenue, qui bien loin de nuire à son discours, rendoit l'orateur même plus aimable & plus estimable par

^a Demosthenes in illa pro Ctésiphonte oratione longè optima, summissus à principio; deinde, dum de legibus disputat, pressius; post sensim incedens, judices ut vidit ardentes, in reliquis exultavit audacius. *Orat. n. 26*
Principia verecunda,

non elatis intensa verbis. *Ibid. n. 121.*

^b Fuit mirificus quidam in Crasso pudor, qui tamen non modo non obesset ejus orationi, sed etiam probitatis commendatione prodesset. *r. de Orat. n. 122.*

l'idée avantageuse qu'il donnoit de sa personne.

Homere & Virgile, dont la poesie est si noble & si sublime, ont commencé l'un & l'autre leurs poemes par un début fort simple, & très-éloigné de l'enflure de ce vers qu'Horace critique avec raison dans un poëte de son tems.

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

^a Il est ridicule en effet de crier si haut, & de promettre de si grandes choses dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être simple & sans affectation. ^b Ce feu, cet éclat si vif, dégénèrent souvent en fumée; au lieu qu'un stile plus simple d'abord & moins éclatant plaît extrêmement quand il est suivi d'une grande lumière.

Cette règle, Que l'exorde doit être simple & modeste, n'est point générale, ni pour la prose, ni pour la poesie. Il y a des harangues dont le sujet souffre, & demande même, que l'orateur commence d'un air noble &

^a Quid dignum tanto | ^b Non fumum ex
feter hic promissior hia- | fulgore, sed ex fumo
tu? Horati de art. poet. | date lucem cogitat Ibid.

grand ; & le début le plus sublime convient parfaitement à l'Ode , au lieu qu'il pourroit blesser ailleurs. M. de la Mothe , dans le discours qui est à la tête de ses Odes , apporte une bonne raison de cette différence , pour ce qui regarde la poésie. » C'est , dit-il , » que le Poëme étant un ouvrage de » longue haleine , il est dangereux de » commencer d'un ton difficile à soutenir : au lieu que l'Ode étant resserrée dans d'étroites bornes , on ne court aucun risque à échauffer d'abord le lecteur , qui n'aura pas le tems de se refroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainsi un homme qui auroit à faire une longue course , devroit se ménager d'abord , pour ne pas épuiser trop tôt ses forces : & au contraire , celui qui n'auroit à fournir qu'une petite carrière , pourroit par un premier effort augmenter sa légèreté naturelle , & en achever plus rapidement sa course.

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractère de simplicité qui regne dans les anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature , & leur répéter souvent que la meilleure éloquence est celle

qui est la plus naturelle & la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici consiste dans une certaine naïveté & dans une élégance qui plaît extrêmement par cette raison-là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent^a un nom qui est fort expressif: c'est ἀφελὴς. Α'φελὴς, se dit d'un genre de vie simple, frugale, modeste, honnête, sans luxe, sans faste, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien aussi de superflu. C'est à peu près ce qu'Horace appelle *simplex munditiis*: une élégante simplicité.

VI. Le récit de l'aventure arrivée à Canius est de ce genre. Il se trouve dans le troisième livre des Offices de Cicéron: je le rapporterai tout entier, avec la traduction qu'en a fait M. Dubois.

* C. Canius, equus Romanus nec infacetus, & satis literatus, cum se Syracusas, otandi, ut ipse dicere solebat, non

a Ipsa illa ἀφελὴς simplex & inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum. *Quintil. l. 8. c. 3.*

„ * C. Canius, Che-
„ valier Romain, hom-
„ me agréable & de bon

esprit, & qui n'étoit „ point sans étude, étant „ allé à Syracuse, non „ pour affaire, mais pour „ ne rien faire, comme „ il avoit accoutumé de „ dire, fit savoir qu'il „ seroit bien aise d'ache- „ ter une maison de „

negotiandi causa, contulisset; diētitabat se hortulos aliquos velle emere, quō invitare amicos, & ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quelle élégance dans ces mots, *nec infacetus, & satis literatus!* Le françois en rend très bien le sens, mais n'est ni si court ni si vif. Il y a un agrément dans cette espece de jeu de mots, *otiandi, negotiandi;* & dans ces diminutifs, *diētitabat, hortulos*, qui ne peut se transporter dans une langue étrangere.

* *Quod cum percrebuisse, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syraensis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis; & simul ad coenam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Cum ille promississet, tum Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratosus,*

„plaisance proche de la
„ville, pour y aller quel-
„quēfois se divertir avec
„les amis, & se dérober
„aux visites.

„* Ce bruit s'étant ré-
„pandu dans la ville, un
„certain Pithius, qui fai-
„soit la banque à Syra-
„cuse, lui dit qu'il en
„avoit une qui à la verité
„n'étoit point à vendre,
„mais qu'il la lui offroit
„pour en user comme si

elle étoit à lui, & le
„pria d'y venir manger
„le lendemain. Canius
„l'ayant promis, l'au-
„tre, qui par son com-
„merce s'étoit acquis
„toutes sortes de gens,
„fit venir les pêcheurs,
„les pria de venir le len-
„demain pêcher devant
„sa maison, & leur
„donna quelques autres
„ordres qui convenoient
„à son dessein.

piscatores ad se convocavit, & ab his petivit ut ante suos hortulos postridie piscarentur, dixitque quid eos facere vellet. Un petit mot fait la beauté de ce récit *Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines graciosus.* Elle n'est pas si bien rendue dans le françois, qui ne fait pas assez entendre que sa caisse lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les personnes de toute condition. Il y a auparavant, *hominem invitavit*, qui est bien plus élégant, que s'il avoit mis, *illum*.

* *Ad coenam tempore venit Canius. Opiparè à Pythio apparatus convivium. Cymbarum ante oculos multitudo. Pro se quisque quod ceperat; afferebat: ante pedes Pythii pisces abjiciebantur.* Le stile concis, où les verbes sont supprimés, est fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'est une beauté, dont notre langue est rarement susceptible. Il y a ce me semble dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii pisces abjiciebantur*, une belle image de gens

» * Canius ne manqua » pas au rendez-vous. Il » trouva un festin magni- » fique, & toute la mer » couverte de barques de » pêcheurs, qui venoient	l'un après l'autre ap- porter à Pythius une grande quantité de poissons, comme s'ils fussent venus de les prendre devant lui.
---	---

qui s'empressoient de jeter aux piés de Pythius une grande quantité de poissons. Je ne sçai pourquoi le Traducteur y a substitué une autre pensée qui n'est point dans le latin.

* *Tum Canius : Quæso , inquit , quid est hoc , Pythi ? Tantùmne piscium , tantùmne cymbarum ? Et ille : Quid mirum , inquit ? Hæc loco est , Syracusis quidquid est piscium : hæc aquatio : hæc villa isti carere non possunt.*

** *Incensus Canius cupiditate , contendit à Pythio ut venderet. Gravaté ille primò. Quid multa ? Impetrat : emit homo cupidus & locuples tanti , quanti Pythius voluit , & emit instructos : nomina facit : negotium conficit.* Rien n'est plus admirable que tout ce récit. Mais ces

„ * Canius , tout surpris
„ de ce qu'il voioit :
„ Quoi , dit il à Pithius
„ y a-t-il donc ici tant de
„ poissons , & y voit-on
„ tous les jours tant de
„ barques de pêcheurs !
„ Tous les jours , dit
„ Pithius, Il n'y a que
„ ce seul endroit autour
„ de Syracuse où l'on
„ trouve du poisson , & où
„ les pêcheurs puissent
„ même venir prendre de
„ l'eau , & tous ces gens-
„ là ne sauroient se passer
„ de cette maison.

** Voilà Canius a-
„ moureux de la maison “
„ Il presse Pithius de la “
„ lui vendre. Pithius pa- “
„ roît avoir bien de la “
„ peine à s'y résoudre : “
„ il s'en fait beaucoup “
„ prier ; enfin il y con- “
„ sent. Canius , homme “
„ riche , qui aimoit son “
„ plaisir , l'achete tout “
„ ce que l'autre voulut , “
„ & l'achete même tou- “
„ te meublée. On fait le “
„ contrat : voilà l'affaire “
„ consommée.”

deux mots , *homo cupidus & locuples* : font d'un goût exquis. Ils renferment les deux raisons qui déterminent Canius à acheter si cher cette petite maison : c'est qu'il en avoit grande envie & qu'il étoit fort riche. Le traducteur n'a pas bien pris le sens du premier mot : *Canius*, homme riche, qui aimoit son plaisir. Ce n'est pas ce que signifie, *homo cupidus*.

* *Invitat Canius postridie familiares suos : venit ipse mature. Scalmum nullum videt. Querit ex proximo vicino , num feria quædam piscatorum essent , quod eos nullos videret. Nulla , quod sciam , inquit ille : sed hic piscari nulli solent. Itaque heri mirabar quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret ? Nondum enim Aquillius , collega & familiaris meus , protulerat de dolo malo formulas : in*

„ * Canius prie de ses „ amis de l'y venir voir „ dès le lendemain. Il s'y „ rend lui-même de fort „ bonne heure. Mais il „ ne voit ni pêcheurs , „ ni barques. Il demande „ à quelque voisin s'il „ étoit fête ce jour-là „ pour les pêcheurs. Nulle „ fête , que je sache , dit „ le voisin. Jamais on „ ne pêche ici : & hier „ je ne savois ce que tout „ cet appareil vouloit	dire. Voila Canius en grande colere. Mais que faire ! Car Aquil- lius , mon collègue & mon ami , n'avoit pas encore établi ses for- mules contre le dol & la mauvaise foi. Or ce qu'on appelle <i>dol</i> , <i>mauvaise foi</i> , c'est disoit le même Aquil- lius , donner lieu à quel- qu'un de s'attendre à une chose , & en faire une autre.
---	---

*quibus ipsis , cum ex eo quareretur quid
esset dolus malus , respondebat , cum esset
aliud simulatum , aliud actum.*

Qu'on ôte a ce récit certains tours,
& certain nombre de pensées & d'ex-
pressions, on ne changera rien au
fonds, & l'on n'aura omis aucune des
circonstances nécessaires, ^a mais l'on
en ôtera tout l'agrément & toute la
délicatesse, c'est-à-dire, tout ce qui
rend le discours orné.

VII. Je ne puis m'empêcher de
raporter encore ici une petite histoire
que Pline le naturaliste nous a conser-
vée, où l'on verra dans un seul mot
ce que c'est que cet ornement simple
& naturel dont nous parlons. Un es-
clave, qui s'étoit tiré de servitude,
ayant acheté un petit champ, le cul-
tiva avec tant de soin, qu'il devint le
plus fertile de tout le pays. Un tel
succès lui attira la jalousie de tous ses
voisins, qui l'accusèrent d'user de ma-
gie, & d'employer des sortilèges, pour
procurer à son petit champ une si
étonnante fertilité, & pour rendre
leurs terres stériles. Il fut appelé en

a Caret ceteris Jeno- | stare, jaceat necesse est.
ciniis expositio ; & nisi | Quintil. l. 4. c. 2.
commendetur hac venu-

jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'assignation étant venu, il comparut. On fait que l'assemblée du peuple se tenoit dans la place publique. ^a Il amena avec lui sa fille, qui étoit une grosse paysanne très-laborieuse, bien nourrie & bien vêtue, dit l'historien de qui ce fait est tiré. Il fit apporter tous ses instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoiaux très-pesans, une charrue bien équipée & bien entretenue, & fit aussi venir ses bœufs qui étoient gros & gras. Puis se tournant vers les Juges : Voilà, dit-il, mes sortilèges, & la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, Quirites, hæc sunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour & de nuit : *Nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere, lucubrationes meas, vigiliæque, & sudores.* Les suffrages ne furent point partagés, & il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui à la simple

^a Instrumentum rusticum omne in forum attulit, & adduxit filiam validam. atque (ut ait Piso) bene curatam ac vestitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves faturos.

lecture de ce récit ne soit frappé de la beauté de cette réponse, *veneficia mea, Quirites, hac sunt*. Mais en quoi donc consiste cette beauté ? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque pensée extraordinaire, quelque expression brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure sublime ? Rien de tout cela, C'est la naïveté seule de cette réponse & une ingénieuse simplicité, puisée dans la nature même, qui plaît & qui charme. Qu'on substitue à ce peu de paroles si simples & si peu recherchées le discours le plus spirituel & le plus orné qu'il soit possible d'imaginer, on ôte à la réponse du paysan toute sa grace. C'est ainsi, comme le rapporte le même Pline, que Neron par un mauvais goût qui lui faisoit préférer le brillant à la simplicité, gâta une des plus belles statues de Lysippe, en la faisant dorer : parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il fallut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art. *Cum pretio perisset gratia artis, deductum est aurum* : & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la statue recouvra son ancien prix.

ARTICLE SECOND.

Du Genre Sublime.

LE SUBLIME, le merveilleux, est ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Mothe le définit ainsi dans le discours qui est à la tête de ses Odes : *Je crois, dit-il, que le sublime n'est autre chose que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & précision.* Il rend ensuite raison de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lû, & renferme des réflexions fort judicieuses. Je ne sais pourtant si la dernière partie de cette définition est bien juste : *exprimés avec élégance & précision*. Ces deux qualités sont-elles donc si essentielles au sublime, que sans elles il ne puisse subsister? Je croiois que *l'élégance*, bien loin de faire le caractère propre du sublime, souvent lui étoit opposée; & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Mothe. L'un est de Moyse : *Dieu dit, que la lumière se fasse, & la lumière se fit;* l'autre d'Homere : *Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.*

Pour la *précision*, ou *brièveté*, elle convient quelquefois au sublime, lorsqu'il consiste dans une pensée courte & vive, comme dans les deux exemples précédens ; mais il me semble qu'elle n'en fait pas l'essence. * Il y a dans Démosthène & dans Cicéron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui sont pourtant très-sublimes, quoique la brièveté ne s'y rencontre point. J'use de la liberté que M. de la Mothe donne à ses lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, & j'expose simplement mes doutes, mais en les soumettant à ses lumières. L'admirable traité de Longin sur cette matière seroit seul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai presque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui seront poureux comme autant de règles & de principes.

M. Despreaux prétend que par sublime, ce Rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le *stile sublime* : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte. Le *stile sublime*,

* Ce n'est point apparemment cette espèce de sublime qu'on définit ici.

dit-il , veut toujours de grands mots ; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui souffre plusieurs difficultés , je me contente d'avertir que par sublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue , & se trouve dans la suite du discours ; & celui qui est plus court, & consiste dans des traits vifs & frappans : parce que dans l'une & dans l'autre espèce , j'y trouve également une manière de penser & de s'exprimer avec noblesse & grandeur , ce qui fait proprement le sublime.

I. Le stile simple dont j'ai d'abord parlé , quoique parfait dans son genre, & rempli de graces souvent inimitables, est bon pour instruire , pour prouver , & même pour plaire : mais il ne produit point ces grands effets , sans lesquels ^aCicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés simples & naturelles n'ont rien de grand, & qu'on y voit un orateur toujours tranquille , cette égalité de stile n'échauffe & ne remue point l'ame. Au lieu que le genre

^a Eloquentiam ; quæ | hæc , nullam judico. Cic.
admiracionem non ha. | in Epist. ad Brut.

sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du sublime. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'ame de quiconque nous écoute . . . Par ce ton de majesté & de grandeur, par ces mouvemens vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y regnent, il enlève l'auditeur, & le laisse comme abbatu & ébloui, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs.

II. C'est ce que^a Quintilien remarque au sujet d'un endroit sublime &

^a Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii : qui non assecutus esset docendo judicem tantum, & utiliter demum ac latinè perspicuèque dicendo, ut populus Romanus admirationem suam non acclamatione tantum, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas, expressit illum fragorem. Nec tam insolita laus esset profectura dicentem si usitata & ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo, qui aderant, nec sensisse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, & quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum. *Quintil., l. 8. c. 3.*

éclatant du plaidoyer de Cicéron pour Cornelius Balbus, où il avoit inferé Pro Cornel. Baldo. n. 9. un éloge magnifique du grand Pompee. Il fut interrompu, non seulement par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu : ce qui ne seroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eû en vûe que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un stile simple & élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui arracherent à tout son auditoire ces cris & ces applaudissemens qui ne furent point libres & volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espee de ravissement & d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le tems de songer ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient.

III. Voilà proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, & du genre sublime. Celui-ci remue, agite, élève l'ame au-dessus Longin. de. 8. d'elle-même, & fait d'abord sur les lecteurs ou sur les auditeurs une im-

pression, à laquelle il est difficile, pour ne pas dire impossible, de résister, & dont le souvenir dure, & ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le stile commun & ordinaire, quoique rempli de beautés & de graces, ne touche, pour ainsi dire, que la surface de l'ame, & la laisse dans sa situation tranquille & naturelle. En un mot, l'un plaît & flatte, l'autre ravit & transporte. C'est ainsi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage : mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur-tout.

IV. On distingue plusieurs sortes de sublime. Il n'est pas toujours véhément & impétueux. Le stile de Platon ne laisse pas d'être élevé, bien qu'il coule sans être rapide, & sans faire de bruit. Démosthène est grand, quoique serré & concis ; & Cicéron l'est aussi, quoique diffus & étendu. On peut comparer Démosthène à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, &

chap. 29.

chap. 10.

emporte tout , à une tempête & à un foudre. Pour Cicéron , on peut dire que comme un grand embrasement il dévore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point , qu'il répand diversément dans ses ouvrages , & qui à mesure qu'il s'avance , prend toujours de nouvelles forces. Au reste , continue Longin , le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes , & dans les violentes passions , quand il faut , pour ainsi dire , étonner l'auditeur. Au contraire , l'abondance est meilleure , lorsqu'on veut , si j'ose me servir de ces termes , répandre une rosée agréable dans les esprits.

V. Le vrai sublime consiste dans *Chap. 7.*
une maniere de penser noble, grande, magnifique ; & il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant , mais qui soit au contraire rempli de hautes idées , de sentimens genereux , & de je ne sai quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit & de stile doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit la moitié de l'Asie avec

sa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui disoit Parmenion, *si j'étois Alexandre*, j'accepterois ces offres. Et *moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parmenion*. N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Je rapporterai ici quelques exemples de pensées sublimes, qui en feront mieux sentir la beauté & le caractère que tous les préceptes.

Æn. l. 6. Excudent alii spirantia mollius æra . . .
v. 847. &c. Orabunt causas melius, &c.

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Hæ tibi erunt artes ; pacisque imponere morem,

Parcere subjectis ; & debellare superbos.

Horat. Od. 1. lib. 2. Et cuncta terrarum subacta

Præter atrocem animum Catonis.

M. de Pelisson dans l'éloge du Roi parle ainsi : *Ici il détruisoit le duel Ici il sçavoit pardonner nos fautes , supporter nos faiblesses , descendre du plus haut de sa gloire dans nos moindres intérêts ; tout à ses peuples , Général , Législateur , Juge , Maître , Bienfaiteur , Pere , c'est-à-dire , véritablement Roi.*

Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; & le monde, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles. *Boissuet hist. univ.*

Il restoit environ cinq cens ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son Fils de faire taire les Prophetes durant tout ce tems, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Que peuvent contre lui (contre Dieu) tous les Rois de la terre ? *Rec. Escl.*

*En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.*

Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,

*Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.*

Cet autre trait du même poete n'est pas moins grand, quoiqu'en un seul vers.

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime

vient de la noblesse & de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste. Aussi est-il juste que devant lui tout disparoisse & s'anéantisse.

VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus dignes de mépris que d'admiration. En effet l'enflure n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse : mais au-dedans elle est creuse & vuide... Ce défaut n'est pas facile à éviter. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons surtout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui au rapport de ^a Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut; ou comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme... Ces déclamateurs latins, dont Sénèque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au-delà de l'Océan, sont outrés & excessifs. Les uns disent, ^b qu'Alexandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire; ^c qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer: ^d les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites, que la nature met au monde; qu'Alexandre ^e est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Alexandre; ^f qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre, non plus qu'au-delà de l'Océan.

^a Non supra modum elatus Tullius. *Quintil.* l. 12. c. 10.

^b Satis sit haecenus vixisse Alexandro, quæ mundo lucere satis est.

^c Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere.

^d Eundem fortuna

victoriæ tuæ, quem natura, finem facit.

^e Alexander orbi magnus est; Alexandro orbis angustus est.

^f Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quàm ultra oceanum. *Suaser.* 1.

Ce que dit un Historien au sujet de Pompée, n'est guères moins outré. *Telle fut, dit-il, la fin de Pompée, après trois Consuls & autant de triomphes, ou plutôt après avoir domté l'univers; la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture.*

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus. Il parle de la pénitence de S. Pierre.

C'est alors que ses cris en tonneres s'éclatent :

Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;

Et ses pleurs qui jantôt descendoient mollement,

Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes

Ravageant & noiant les voisines campagnes,

Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Cet excellent Poëte sort ici visiblement de son caractère, & nous

a Hic post tres consulatus & totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus in tantum in illo	vito à se discordante fortuna, ut, cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. Vellei. Patere. lib. 2.
--	--

montre combien il est aisé que l'enflure prenne la place du grand & du sublime. Cette piece étoit sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe, que ses autres compositions semblent défavouer.

VII. Les figures ne font pas une Longin.ch. 141 des moindres parties du sublime, & ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthène, après la perte de la bataille de Chéronée, veut justifier sa conduite, & rendre le courage aux Athéniens intimidés & abbattus par cette défaite. *Non, Messieurs, leur dit-il, non, vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée.* Il pouvoit dire simplement que l'exemple de ces grands hommes justifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires & si nouveaux, il élève ces anciens citoiens au-dessus de la condition humaine, il inspire à ses auditeurs l'esprit & le sentiment de ces illustres morts, & il égale en quelque

forte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juste colere des dieux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une maniere fort sublime, en apostrophant & les autels & les dieux, & employant les plus grandes figures de Rhétorique. * *Vos*

Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor; vosque Albanorum obruta ara, sacrorum populi Romani sociæ & æquales, quas ille præceps amentia, cæsis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat: vestra tum ara, vestra religiones viguerunt, vestra vis vâluit, quam ille omni scelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte,

„ * Je vous atteste &	vos mysteres pollus, „
„ vous implore, saintes	vos dieux outragés, „
„ Collines d'Albe, que	ont enfin fait éclater „
„ Clodius a profanées ;	leur pouvoir & leur „
„ Bois respectables qu'il	vengeance. Et vous, „
„ a abbatu; sacrés Au-	divin Jupiter Latial, „
„ tels, lien de notre u-	dont il avoit fouillé les „
„ nion & aussi anciens	lacs & les bois par tant „
„ que Rome même, sur	de crimes & d'impure- „
„ les ruines desquels cet	tés, du sommet de vo- „
„ impie avoit élevé ces	tre sainte montagne „
„ masses énormes de bâti-	vous avez ensui ouvert „
„ mens : votre religion	les yeux sur ce scelerat „
„ violée, votre culte aboli	pour le punir. C'est à „

Latialis sancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, finesque, sæpe omni nefas igni stupro & scelere macularat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuisti. Vobis illa, vobis, vestro in conspectu, sera, sed justæ tamen & debita pœna soluta sunt.

Mr. Flechier décrit une mort bien différente d'une manière fort sublime, en faisant usage aussi des plus vives figures. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez & des vainqueurs, & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres, que vous avez tant de fois couronnées. Cet endroit est grand certainement, & le seroit peut-être encore plus, s'il y avoit moins d'antitheses.

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique ; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle & sanglant, auprès duquel fume encore

Oraison funèbre de M. de Turenne,

„ vous, & sous vos | vengeance, a immolé “
 „ yeux ; c'est à vous | cette victime, dont le “
 „ qu'une lente, mais juste | sang vous étoit dû. “

la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion & de la Patrie éplorées.

ARTICLE TROISIÈME.

Du Genre Tempéré.

ENTRE les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir le simple & le sublime, il y en a un troisième, qui tient comme le milieu entre les deux autres, & que nous pouvons appeller le genre orné & fleuri, parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Il nous reste à faire sur cette sorte de stile quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à discerner les ornemens solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Jen'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la composition, & plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite, sont dans le genre fleuri, & peuvent servir pour la matiere que je traite ici.

I. On appelle ornement en matiere.

d'éloquence, certains tours, certaines manières, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, & même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une manière toute simple, pourvû qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but est de convaincre & de toucher : à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moien de plaire. Il veut aller à l'esprit & au cœur : mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures & des images, parce qu'elle n'est frappée & remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien, que le plaisir aide à la persuasion, & que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair & intelligible, ni qu'il soit plein de raisons & de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément, certain éclat :

a Multum ad fidem | credit facilius quæ au-
adjuvat audientis volu- | dienti jucunda sunt, &
pras. *Quintil l. 5. c. 14.* | voluptate ad fidem du-
Nescio quomodo etiam | citur. *lib. 4. cap. 2.*

& c'est ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur satisfait en même tems l'esprit & l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité & la solidité des pensées & des preuves, qui est comme sa nourriture naturelle; & il accorde à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions & des tours qui sont plus de son ressort, & lui appartiennent plus particulièrement.

II. ^a Il y a des gens ennemis de tout ornement du discours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le stile simple & nud ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité, & qui croient que c'est deshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, & qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des Philosophes, ou devant des personnes exemptes de toute pas-

^a Quidam nullam esse naturalem eloquentiam putant, nisi quæ sit quotidiano sermoni simillima, . . . contenti promovere animi voluntatem, nihilque accersiti & ela-

borati requirentes: quicquid huc sit adjectum, id esse affectationis, & ambitiosæ in loquendo jactantix, remotumque à veritate. *Quintil. l. 12. c. 12.*

sion & de toute prévention, peut-être ce sentiment pourroit-il paroître raisonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi ; & si l'orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, & les entraîner par une douce violence, la justice & la vérité succumbéroient souvent sous les efforts des méchans. ^a C'est ce qu'autrefois Rutilius, le plus juste & le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui ; parce que, comme s'il eût été dans la République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour sa défense que celles de la simple vérité. Il n'en auroit pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la manière des philosophes, mais à la vôtre : & quelque corrompus que

^a Cum esset ille vir
(Rutilius, exemplum, ut
scitis, innocentiz... no-
luit ne ornatius quidem
aut liberius causam dici
suam, quam simplex ra-
tio veritatis ferebat...
Quod si tibi, Crasse, pro
P. Rutilio, non philo-
sophorum more, sed tuo
licuisset dicere ; quamvis
feelerati illi fuissent, si-

enti fuerunt pestiferi ci-
ves suppliciiisque digni,
tamen omnem eorum
importunitatem ex inti-
mis mentibus evellisset
vis orationis tuæ. Nunc
talis vir amissus est, dum
causa ita dicitur, ut si
in illa commentitia Pla-
tonis civitate res agere-
tur. 1. de Orat. II. 229.
230.

fussent les Juges , votre éloquence victorieuse auroit surmonté leur méchanceté , & auroit arraché à leur injustice un citoyen si digne d'être conservé.

III. C'est cette habileté à orner & à embellir un discours , qui met de la différence entre un homme disert , & un homme éloquent. ^a Le premier se contente de dire sur une matière ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent , il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme disert , c'est-à-dire , qui s'explique seulement avec clarté & solidité , laisse son auditeur froid & tranquille ; & n'excite point en lui ces sentimens d'admiration & de surprise , qui ^b , selon Cicéron , ne peuvent être l'effet que d'un discours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant , soit pour les pensées , soit pour les expressions ,

^a M. Antonius ait (*l. 1. de Orat. n. 94.*) à se disertos visos esse multos , eloquentem autem neminem. Disertis satis putat , dicere quæ oporteat ; ornate autem dicere , proprium esse eloquentissimi.

Quintil. Præm. l. 8.

^b In quo igitur homines exhorrescunt ? Quem stupefacti dicentem audiunt ? qui distinctè , qui explicatè , qui abundanter , qui illuminatè & rebus & verbis dicunt : id est , quod dico ornate. *lib. 3. de Orat. n. 53.*

IV. Il y a un genre d'éloquence qui est uniquement pour l'ostentation, & qui n'a d'autre but que le plaisir de l'auditeur, comme les discours Académiques, les complimens qu'on fait aux Puissances, certains panégyriques, & d'autres pieces semblables; ^a où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art, & d'en étaler toute la pompe, Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'orateur ^b peut non seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, & dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance & de beautés.

^a Illud genus ostentationi compositum solam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit... Quare quicquid erit sententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificum, compositione elaboratum,

velut instititor quidam eloquentiæ, intueudum & penè pertrastandum dabit. *Quintil. l. 8. c. 3.*

^b In hoc genere, permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem, quæ latere plerumque in judiciis debet, non conficeti modo, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Q. l. 2. c. 11.*

V. ^a Il est pourtant nécessaire , même dans ce genre , que les ornemens soient dispensés avec une sorte de sobriété & de sagesse , & l'on doit surtout y jeter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe , comme sur une des règles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il , choisir un genre d'écrire , qui soit agréable & qui plaise à l'auditeur , de sorte néanmoins que cet agrément & ce plaisir ne viennent point enfin à lui causer du dégoût. Car c'est l'effet que produisent ordinairement les choses qui frappent d'a-

a Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus , id non debet esse fusum æquabiliter per omnem orationem. Genus dicendi est eligendum , quod maxime teneat eos qui audiant , & quod non solum delectet , sed etiam sine satietate delectet . . . Difficile enim dictu est , quænam causa sit cur ea quæ maxime sensus nostros impellunt voluptate & specie prima acerrime commovent , ab iis celerrime fastidio quodam & satietate abalienemur . . . Omnibus in rebus voluptatibus maximis fastidium finiti-

mum est : quo hoc minus in oratione miremur , in qua vel ex poetis , vel ex oratoribus , possumus judicare , concinnam , distinctam , ornatam , festivam , sine intermissione , sine reprehensione , sine varietate , quamvis claris sit coloribus picta vel poësis vel oratio , non posse in delectatione esse diuturna. Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam & recessum ; quo magis id , quod erit illuminatum , extare atque eminere videatur. 3. de Orat. n. 96. 97. 98. 100. 101.

bord

bord les sens par un vif sentiment de plaisir , sans qu'on puisse trop en rendre la raison. Il en apporte plusieurs exemples , tirés de la peinture , de la musique , des odeurs , des liqueurs , des viandes ; & après avoir établi ce principe , que le dégoût & le rassasiement suivent de près les grands plaisirs , & que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade & insipide , il en conclut qu'il n'est pas étonnant que soit en prose , soit en vers , un ouvrage , quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs , s'il est trop uniforme , & toujours sur le même ton , ne se fasse pas longtemps goûter. Un discours qui est par tout ajusté & peigné , sans mélange & sans variété , où tout frappe , tout brille ; un tel discours cause plutôt une espèce d'éblouissement , qu'une véritable admiration : il lasse & il fatigue par trop de beautés , & il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence , comme dans la peinture , des ombres pour donner du relief , & tout ne doit pas être lumière.

VI. Si cela est vrai , même dans ces fortes de discours qui ne sont que pour l'apparat & pour la cérémonie , com-

bien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses & importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire & du barreau ? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, & ce qui est bien plus considérable, du salut éternel ; est-il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation, & de chercher à faire paroître de l'esprit ? ^a Ce n'est pas qu'on prétende bannir de ces discours les graces & la beauté du stile. Mais les ornemens qu'il est permis d'y employer, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères, ^b & partir plutôt du fonds de la matière même, que du génie de l'orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue. ^c On ne peut trop le répéter : il faut que cette parure soit mâle, noble, & chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de toute afféterie ; qui brille

^a Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus sit ornatus, sed uti pressior, & severior. *Quintil.* l. 8. c. 3.

^b Omnia potiùs à causa, quam ab oratore, profecta credantur. *Quintil.* l. 4. c. 2.

^c Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, & sanctus sit : nec effeminatam levitatem, nec fucò eminentem colorem amet. Sanguine & viribus nitear.

Quintil. l. 8. c. 3.

pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi dire, & qui ne doive sa beauté qu'à ses forces. ^a Car il en doit être du discours, comme du corps humain, qui tire ses véritables agrémens de sa bonne constitution : au lieu que le fard & l'artifice ne servent qu'à gâter le visage par le soin même qu'on prend de l'embellir.

VII. ^b C'est un grand principe, qui se verifie également dans les ouvrages de la nature & dans ceux de l'art, que les choses qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont aussi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace. ^c Qu'on fasse quelque attention sur la symétrie &

^a Corpora sana, & integri sanguinis & exercitatione firmata, ex iisdem his speciem accipiunt, ex quibus vires : namque & colorata, & abstricta, & laetis expressa sunt. Sed eadem si quis vulsa atque fucata muliebriter comat, foedissima sunt ipso formæ labore. *Quintil. Proëm. l. 8.*

^b Ut in plerisque rebus incredibiliter hoc natura est ipsa fabricata, sic in oratione ut ea, quæ maximam in se utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel sæpe etiam

venustatis. *de Orat. n. 178.*

^c Singula hanc habent in specie venustatem, ut non solum salutis, sed etiam voluptatis causâ inventa esse videantur... Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis... Capirolii fastigium illud, & ceterarum ædium, non venustas, sed necessitas ipsa fabricata est. *n. 180.*

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè necessitatem, suavis quædam ac lepos consequatur. *n. 181.*

l'arrangement des différentes parties qui composent un édifice ou un vaisseau, qui entrent dans la structure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne se lasse point d'y admirer ; on reconnoîtra que chacune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité sembleroit avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours. Ce qui en fait la force, en fait aussi l'agrément;^a & jamais la vraie beauté n'est séparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornemens vrais & naturels, de ceux qui sont faux & étrangers : il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite.^b Il y a un stile éblouissant, qui impose par le vain éclat de l'expression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides & pueriles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux communs

^a Nunquam vera species ab utilitate dividitur
Quintil. l. 8. c. 3.

^b Vitiosum est & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus sententiis lascivi-

vit, aut immodico tumore turgescit ; aut inanibus locis bacchatur, aut casuris si leviter excutiantur flosculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet. *Quintil. l. 12. c. 10.*

vuides de sens, ou qui brille de je ne
 fai quelles petites fleurs qui tombent
 dès qu'on vient à les secouer, ou qui
 se guinde enfin jusqu'aux nues pour
 attraper le sublime. Tout cela n'est
 point vraie éloquence, mais vaine &
 ridicule parure : & pour le bien faire
 sentir aux jeunes gens, il faut les
 rendre extrêmement attentifs à cette
 exacte sévérité des bons écrivains, soit
 anciens, soit modernes, qui ne sor-
 tent point de leur sujet, & n'outrent
 rien.^a Car ces fausses graces, & ces
 fausses beautés disparoissent, quand on
 leur en oppose de solides.

IX. Je dirois volontiers des graces
 du stile fleuri par raport aux beautés
 d'un stile plus solide & plus mâle, ce
 que Pline remarque des fleurs en les
 comparant aux arbres.^b La nature,

^a Evanescent hæc arque
 emoriuntur comparatio-
 ne meliorum : ut lana
 tincta fuco citra purpu-
 ram placet . . . Si vero ju-
 dicium his corruptis a-
 crius adhibeas ; jam illud
 quod fefellerat , exuat
 mentitum colorem , &
 quadam vix enarrabili
 fœditate pallescat.

^b Inenarrabilis florum
 varietas : quando nulli
 potest facilius esse loqui,

quam rerum naturæ pin-
 gere , lascivientis præser-
 tim, & in magno gaudîo
 fertilitatis tam variè lu-
 denti. Quippe reliqua usus
 alimentique gratia genuit
 ideoque sæcula ænosque
 tribuit iis Flores verò
 odoresque in diem gi-
 gnit : magna (ut palam
 est) admonitione homi-
 num, quæ spectatissimè flo-
 reant , celerrimè marces-
 cere. *Pl. hist. nat. l. 21. c. 1.*

dit-il, semble avoir voulu se jouer & comme s'égaier dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs & les jardins : variété incompréhensible, & que nulle description ne peut exprimer ; parce que la nature est bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour : au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme & aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années, & quelquefois des siècles entiers ; sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite, & perd bientôt sa vivacité & son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du stile dont nous parlons ici, auxquelles on fait que les orateurs donnent ordinairement le nom de ^a fleurs.

^a Ut conspersa sit verborum sententiarumque floribus, id non debet	esse fufum æquabiliter per omnem orationem.
--	--

3. de Orat. n. 96.

ARTICLE QUATRIÈME.

Réflexions générales sur les trois Genres d'Eloquence.

IL seroit inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, puisqu'il doit les embrasser tous, ^a & que son habileté consiste à savoir les employer à propos-selon la différence des matieres qu'il traite, de sorte qu'il puisse les tempérer l'un par l'autre, & mêler également tantôt la force à la douceur, & tantôt la douceur à la force.^b D'ailleurs ces trois genres, dans la diversité de styles qui les distingue, ont pourtant quelque chose de commun qui les réunit, savoir un certain goût de beauté solide & naturelle, ennemie de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de re-

^a Magni judicii, summæ etiam facultatis esse debet moderator ille & quasi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam & judicabit quid cuique opus sit, & poterit, quocumque modo postulabit causa, dicere. *Orat. n. 70.*

^b Si habitum etiam orationis & quasi colorem aliquem requiritis, est

plena quædam, & tamen teres; & tenuis, & non sine nervis ac viribus, & ea, quæ particeps utriusque generis, quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris insidere quidam venustatis non fuso illitus, sed sanguine diffusus debet color.

3. *de Orat. n. 199.*

marquer que cette éloquence fleurie & brillante, qui, pour ainsi dire, petille par tout d'esprit, qui prodigue sans mesure les graces & les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne assez souvent la préférence sur toutes les autres, qui paroît si fort du goût de notre siècle, & qui étoit presque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, est pourtant d'un très médiocre usage, & renfermée dans des bornes très étroites. Cette sorte d'éloquence n'est point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'est pas propre non plus pour les écrits de piété, & de morale, pour les livres de controverse, pour les dissertations savantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de littérature. L'histoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un stile si affecté; & il paroîtroit encore plus insupportable dans les lettres, dont la simplicité fait le principal caractère. A quoi se trouvera donc réduite cette éloquence si vantée? Je laisse au lecteur le soin de parcourir les endroits & les occasions où elle peut être raisonnablement admise, & de juger si elle mérite tous nos soins & toute notre estime.

Ce n'est pas que tous ces autres ouvrages soient ennemis de l'ornement. Cicéron en est une grande preuve, & il peut seul nous suffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juste idée du stile épistolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remerciement, de louange. Quelques-unes sont gaies & enjouées, où il badine avec esprit; d'autres graves & sérieuses, où il examine des questions importantes: dans d'autres il traite des affaires publiques; & celles-là ne sont pas à mon sens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte, d'abord au Sénat & au peuple Romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de sa province, sont un parfait modèle de la netteté, de l'ordre, & de la précision qui doivent regner dans des mémoires & dans des relations; & l'on doit sur-tout y remarquer la manière adroite & insinuante qu'il emploie pour se concilier les bonnes grâces de Caton, & pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa

*Epist. 3.
& 4. lib. XV.
ad Famil.*

lib. V. Famil. 12. fameuse lettre à Lucceius , où il le prie
ad d'écrire l'histoire de son Consulat, sera
toujours regardée avec raison comme
un monument éclatant de son élo-
quence , aussi bien que de sa vanité.
J'ai parlé ailleurs de la belle lettre
qu'il écrivit à son frere Quintus , où
toutes les graces & toutes les finesses
de l'art sont mises en usage. Ses trai-
tés de Rhétorique & de Philosophie
sont des chef-d'œuvres dans leur gen-
re ; & les derniers montrent comment
les matières les plus subtiles & les
plus épineuses peuvent être traitées
avec élégance & délicatesse. Pour ses
harangues , elles renferment tous les
genres d'éloquence , toutes les diffé-
rentes sortes de stiles, le simple, l'orné,
le sublime.

Que dirai-je des Auteurs Grecs ? Le
caractere propre d'Homere n'est - ce
pas d'exceller également dans les peti-
tes & dans les grandes choses , & de
joindre à une sublimité merveilleuse
une simplicité qui n'est pas moins ad-
mirable ? Y a-t-il un stile plus délicat,
plus élégant , plus nombreux , plus
élevé , que celui de Platon ? Est - ce
sans raison que parmi cette foule
d'orateurs qui parurent en même-tems

SUR LES 3. GENRES D'ÉLOQ. 131

à Athènes, ^a Démosthène a eu le premier rang, & a été regardé presque comme la règle de l'éloquence ? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens historiens, est-il un homme sensé qui se lasse de la lecture de Plutarque ? Or de tous ces auteurs si anciennement & si généralement estimés, y en a-t-il un seul qui ait donné dans ce goût de pointes, de pensées brillantes, de figures recherchées, des beautés entassées les unes sur les autres ? Et combien ce stile, qui est banni de presque tous les discours sérieux, doit-il paroître quelque chose de petit, de mince, de puerile, en comparaison de cette noble simplicité, ou de cette sage grandeur, qui font le caractère de tous les bons ouvrages, & qui sont d'usage pour toutes les matières, pour tous les tems, & pour toutes les conditions ?

M A I S pour en juger ainsi, il ne faut que consulter la nature. On ne peut nier que ces jardins si peignés, si ajustés, si enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant ; ces parterres d'un goût si délicat, ces jets-d'eau,

^a Quorum longe principem lex orandi fuit.
 ceps Demosthenes, ac Quintil. l. 10 c. 1.

ces cascades, ces bosquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oseroit-on comparer tout cela au magnifique spectacle que présente une belle^a campagne, où l'on ne fait ce qu'on doit le plus admirer : ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ses eaux avec majesté ; ou ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paissent sans cesse rendent comme vivantes & animées ; ou ces gazons naturels qui semblent inviter au repos,^b & dont l'éclatante verdure n'est point ternie par des ouvrages de marbre ; ou ces riches coteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons, des arbres, des vignes, & encore plus par un champêtre inculte ; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues ; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, presque aussi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui

^a Terra vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo infatigabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos amnium, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas al-

titudes, saxorum asperitates, impendentium montium altitudines, immensitatesque camporum. *Lib. 2. de nat. deor. n. 98.*

^b Viridi si margine clauderet undas Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum.

Juven. l. 1. Saty. 3.

qui en est le créateur ? Voila ce qu'est le
style le plus fleuri auprès de la grande
& sublime éloquence.

Le célèbre Atticus, si connu par
les lettres que Cicéron lui a écrites,
se promenant avec lui dans une île
fort agréable près de l'une des mai-
sons de campagne que ce fameux
Orateur ^a aimoit plus que toutes les
autres, parce que c'étoit le lieu de sa
naissance ; lui disoit, en admirant
la beauté du paysage, que la magni-
ficence des plus superbes maisons de
campagne, ces sales pavées de mar-
bre, ces lambris dorés, ces vastes
pièces d'eau qui faisoient l'admiration
des autres, que tout cela lui paroissoit
petit & méprisable, quand il le com-
paroît avec cette île, ce ruisseau,
cette campagne si riante qu'il avoit
pour lors devant les yeux : & il re-

^a Hoc ipso in loco . . .
scito me esse natum.
Quare id est nescio quid
& latet in animo ac sensu
meo, quo me plus hic
locus fortasse delectet.

^{2. de leg. n. 3.}

Equidem, qui nunc
primum huc venerim,
satiari non queo : ma-
gnificasque villas, &
paramenta marmorea,
& laqueata tecta con-

temno. Ductus verò a-
quarum, quos isti tubos
& euripos vocant, quis
non, cum hæc videat,
irriserit. Itaque, ut tu
paulo antè de lege & jure
differens, ad naturam
referebas omnia : sic in
his ipsis rebus, quæ ad
quietem animi delecta-
tionemque quærentur,
natura dominatur. *Ibid.*
n. 2.

marque judicieusement que ce sentiment n'est point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il est dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'esprit ; & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens , pour les mettre en garde contre un mauvais goût de pensées brillantes & de tours ingénieux & recherchés, qui semble vouloir prendre le dessus, & qui a toujours été l'avant-coureur de la chute & de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien avoit raison de dire que s'il falloit ^a nécessairement choisir entre la simplicité encore grossière des anciens écrivains, & la licence démesurée des nouveaux, il préféreroit sans hésiter les premiers aux seconds.

J E terminerai cet article par quelques extraits d'un discours, que l'on peut, ce me semble, proposer comme un modèle achevé de cette éloquence noble & sublime, & en même tems naturelle, & sans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caractères. Ce discours fut prononcé par M. Ra-

a Si necesse sit, vete- | istam novam licentiam,
rem illum horrorem di- | Quintil. l. 8. c. 5.
cendi malim, quàm-

SUR LES 3. GENRES D'ELOQ. 135
cine dans l'Académie Françoisé à la
réception de deux Académiciens, dont
l'un étoit Thomas Corneille, qui suc-
cedoit au célèbre Pierre Corneille son
frere. M. Racine après avoir com-
paré ce dernier aux Eschyles, aux
Sophocles, aux Euripides, dont la fa-
meuse Athènes ne s'honore pas moins
que des Themistocles, des Periclès, des
Alcibiades, qui vivoient en même
tems qu'eux, continue ainsi :

Où, Monsieur, que l'ignorance «
rabaisse tant qu'elle voudra l'élo- «
quence & la poesie, & traite les «
habiles écrivains de gens inutiles «
dans les Etats ; nous ne craindrons «
point de le dire à l'avantage des let- «
tres, & de ce corps fameux dont «
vous faites maintenant partie : du «
moment que des esprits sublimes, «
passant de bien loin les bornes com- «
munes, se distinguent, s'immortali- «
sent par des chef-d'œuvres comme «
ceux de Monsieur votre frere ; quel- «
que étrange inégalité que durant «
leur vie la fortune mette entre eux «
& les plus grands Heros, après leur «
mort cette différence cesse. La po- «
stérité, qui se plaît, qui s'instruit «
dans les ouvrages qu'ils lui ont «

» laissés, ne fait point de difficulté de
» les éгалer à tout ce qu'il y a de plus
» considérable parmi les hommes, fait
» marcher de pair l'excellent Poete
» & le grand Capitaine. Le même
» siecle qui se glorifie aujourd'hui d'a-
» voir produit Auguste, ne se glorifie
» gueres moins d'avoir produit Ho-
» race & Virgile. Ainsi, lorsque dans
» les âges suivans on parlera avec
» étonnement des victoires prodigieu-
» ses, & de toutes les grandes choses,
» qui rendront notre siecle l'admira-
» tion de tous les siecles à venir, Cor-
» neille, n'en doutons point, Cor-
» neille tiendra sa place parmi tou-
» tes ces merveilles. La France se sou-
» viendra avec plaisir, que sous le
» regne du plus grand de ses Rois a
» fleuri le plus grand de ses Poëtes.
» On croira même ajoûter quelque
» chose à la gloire de notre auguste
» Monarque, lorsqu'on dira qu'il a
» estimé, qu'il a honoré de ses biens-
» faits cet excellent génie: que même
» deux jours avant sa mort, & lors-
» qu'il ne lui restoit plus qu'un rayon
» de connoissance, il lui envoya encore
» des marques de sa liberalité; &
» qu'enfin les dernieres paroles de Cor-

SUR LES 3. GENRES D'ELOQ. 137
neille ont été des remercimens pour "
LOUIS LE GRAND. "

A l'occasion de M. Bergeret, Secre-
taire du Cabinet, qui fut reçu ce
même jour à l'Académie Françoisé,
M. Racine fit un éloge magnifique de
LOUIS XIV. dont j'insererai ici une
partie.

Qui l'eût dit au commencement "
de l'année dernière, & dans cette "
même saison où nous sommes, lors- "
qu'on voioit de toutes parts tant de "
haines éclater, tant de ligue se "
former, & cet esprit de discorde & "
de défiance qui souffloit la guerre "
aux quatre coins de l'Europe : qui "
l'eût dit, qu'avant la fin du prin- "
tems tout seroit calme ? Quelle ap- "
parence de pouvoir dissiper si-tôt "
tant de ligue ? Comment accorder "
tant d'interêts si contraires ? Com- "
ment calmer cette foule d'Etats & "
de Princes, bien plus irrités de no- "
tre puissance, que des mauvais trai- "
temens qu'ils prétendoient avoir "
reçus ? N'eût-on pas cru que vingt "
années de conférences ne suffisoient "
pas pour terminer toutes ces que- "
relles ? La diete d'Allemagne, qui "
n'en devoit examiner qu'une par- "

» tie, depuis trois ans qu'elle y étoit
» appliquée, n'en étoit encore qu'aux
» préliminaires. Le Roi cependant,
» pour le bien de la chrétienté, avoit
» résolu dans son cabinet qu'il n'y eût
» plus de guerre. La veille qu'il doit
» partir pour se mettre à la tête d'une
» de ses armées, il trace fix lignes,
» & les envoie à son ambassadeur à la
» Haie. Là-dessus les Provinces déli-
» bèrent, les Ministres des Haut-Alliés
» s'assemblent : tout s'agite, tout se
» remue. Les uns ne veulent rien céder
» de ce qu'on leur demande : les au-
» tres redemandent ce qu'on leur a
» pris : mais tous ont résolu de ne
» point poser les armées. Le Roi cepen-
» dant, d'un côté fait prendre Luxem-
» bourg, de l'autre s'avance lui-même
» aux portes de Mons : ici il envoie
» des Généraux à ses Alliés, là il fait
» foudroier Gènes : il force Alger à lui
» demander pardon : il s'applique mê-
» me à régler le dedans de son royaume,
» soulage les peuples, & les fait jouir
» par avance des fruits de la paix :
» & enfin, comme il l'avoit prévu,
» voit ses ennemis, après bien des
» conférences, bien des projets, bien
» des plaintes inutiles, contraints d'ac-

cepter ces mêmes conditions qu'il « leur a offertés, sans avoir pû en rien « retrancher, y rien ajouter ; ou pour « mieux dire, sans avoir pû, avec « tous leurs efforts, s'écarter d'un seul « pas du cercle étroit qu'il lui avoit « plû de leur tracer. »

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du sublime. Tout y plaît, tout y frappe ; & ce n'est point par des graces affectées, par des antitheses bien mesurées, par des pensées éblouissantes : rien de tout cela ne s'y trouve. C'est la solidité & la grandeur des choses mêmes & des idées qui enleve, ce qui fait le caractère de la vraie & de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admirée dans Démosthene. L'éloge du Roi est terminé par une pensée magnifique, qui laisse infiniment plus à découvrir qu'elle ne montre : *sans avoir pû s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plû de leur tracer.* On s'imagine assister à l'entrevûe où le fier Romain Popilius aiant prescrit de la part du Sénat des conditions de paix à Antiochus, & voiant que ce Roi cherchoit à éluder, l'en-

140 REFLEX. GEN. DES 3. GENR. &C.
 ferma^a dans un cercle qu'il traça au-
 tour de lui avec la baguette qu'il avoit
 à la main , & l'obligea de lui rendre
 une réponse positive avant que d'en
 sortir. Ce trait d'histoire , dont on
 laisse au lecteur le soin & le plaisir de
 faire lui-même l'application , a beau-
 coup plus de grace , que si l'on avoit
 cité l'endroit d'où il est tiré.

§. II.

DE CE QUE L'ON DOIT principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.

JE RÉDUIRAI ces observations
 à sept ou huit chefs , qui sont le raï-
 sonnement & les preuves, les pensées,
 le choix des mots , leur arrangement,
 les figures , certaines précautions ora-
 toires , les passions. Je mêlerai quel-
 quefois à ces observations des exem-
 ples tirés des meilleurs Auteurs , qui
 serviront à éclaircir les préceptes , &
 apprendront l'art de composer.

a Popilius virga quam in manu gerebat cir- cumscripsit regem , ac : Priusquam hoc circulo excedas , inquit , redde responsum senatui , quod	referam Obstupefactus tam violento impetio , parumper cum hæsitaf- set : Fuiam , inquit , quod censet senatus Liv. lib. 45. n. 12.
--	---

ARTICLE PREMIER.

Du Raisonnement & des Preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres se rapportent. Car les expressions, les pensées, les figures, & toutes les autres sortes d'ornemens dont nous parlerons dans la suite, viennent au secours des preuves, & ne sont employées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. ^a Elles sont au discours ce que sont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la solidité; qui couvrent & embellissent les os & les nerfs; mais qui les supposent, & n'en peuvent tenir lieu. ^b Je ne disconviens pas qu'il ne faille s'étudier à plaire, &

^a Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nervisque illis, quibus causa continetur, adjiciunt superinducti corporis speciem.
Quintil. l. 5. c. 8.

^b Nec abnuerim esse aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipsa plus valent, cum se didicisse Judex putat: quod consequi nisi argumentatione, aliæque omni fide rerum, non possumus, *Ibid.*

encore plus à toucher : mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de succès, lorsque l'on aura instruit & convaincu les auditeurs ; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raisonnement & des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens , quand ils examinent un discours , une harangue , un ouvrage , se rendent sur tout attentifs aux preuves & aux raisons ; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne , dont ils pourroient se laisser éblouir ; qu'ils les pesent & les considèrent en elles-mêmes ; qu'ils examinent si elles sont solides , si elles sont au sujet , & si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite , toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit ; & qu'après qu'on le leur aura expliqué , ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur , & de dire sur chaque endroit : Ici il veut prouver telle chose , & il la prouve par telles raisons.

^a P A R M I les preuves il y en a de fortes & de convaincantes , sur cha-

^a Firmisſimis argumen- } se fortiora non oportet
torum ſingulis inſtan- } circumſtantibus obſcu-
dum , infirmiora congre- } rare , ut qualia ſunt ap-
ganda ſunt : quia illa per- } pareant ; hæc imbecilla

cune desquelles il faut insister, & qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraires plus foibles & plus légères, qu'il faut entasser ensemble; afin qu'elles se prêtent un mutuel secours en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces dernières. Il s'agissoit d'un homme accusé d'avoir tué un de ses proches pour recueillir sa succession; & voici les preuves qu'on en apportoit : *Hereditatem sperabas, & magnam hereditatem; pauper eras, & tum maximè à creditoribus appellabaris, & offenderas eum cujus heres eras, & mutaturum tabulas sciebas.*^a Ces preuves, considérées séparément, sont légères & communes, mais jointes ensemble elles ne laissent pas de frapper, non comme la foudre qui renverse, mais comme la grêle dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des

naturâ, mutuo auxilio
sustinentur. Itaque si non
possunt valere quia magna
sunt, valebunt quia mul-
ta sunt.

Quintil. l. 5. c. 12.

a singula levia sunt
& communia, universa
verò nocent, etiam si
non ut fulmine, tamen
ut grandine. *Ibid.*

choses qui ne le méritent pas:^a car alors nos preuves, outre qu'elles sont ennuyeuses, deviennent encore suspectes par le soin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui semble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

*Quintil. l. 1.
c. 12.*

On demande s'il faut placer les meilleurs preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des esprits; ou à la fin, pour y laisser une plus forte impression; ou partie au commencement, partie à la fin, selon l'ordre de bataille

*Iliad. l. 4.
v. 297.*

que nous voions dans Homere; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus foibles, afin qu'elles aillent toujours

*Cic. l. 2. de
Orat. n. 315.
& in Orat.
n. 30.*

en augmentant. Cicéron semble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer & finir par ce que l'on a de plus fort, & jeter entre deux ce qu'on a de plus foible: mais dans ses Partitions Ora-toires^b il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger les preuves comme on le voudroit, & qu'un Orateur sage & pré-

^a Nec tamen omnibus semper quæ inven-tinus argumentis one-randus est iudex: quia & sædium afferunt, & fi-dem detrahunt. *Ibid.*

^b Semperne ordinem collocandi, quem volu-

mus, tenere possumus? Non sanè. Nam auditorum aures moderantur oratori prudenti & provido, & quod respuunt immutandum est.

In Partition. Orat. n. 15.

voiant

voiant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs, & se régler sur leur goût. Quintilien aussi sans rien décider, marque que l'ordre & l'arrangement des preuves doit être différent selon l'exigence des matieres que l'on traite, de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant, & ne finisse par de minces & de foibles raisons, après qu'on en a employé d'abord de fortes.

LA liaison des preuves entr'elles n'est pas une chose indifférente, & elle contribue beaucoup à la clarté & à l'ornement du discours. Elle dépend de la justesse & de la délicatesse des transitions, ^a qui sont comme un nœud dont on se sert pour unir des parties & des propositions, qui souvent paroissent n'avoir aucun raport, qui sont indépendantes & comme étrangères à l'égard les unes des autres, & qui sans ce lien commun s'entre-heurteroient mutuellement, & ne pourroient quadrer ensemble. L'art de l'orateur consiste donc alors à savoir par de certains tours, & de certaines pensées

a ita res diversæ distantibus ex locis, quasi invicem ignotæ, non collidentur, sed aliqua societate cum prioribus ac sequentibus se copulaque tenebunt... Ita ut corpus sit, non membra... Ac videbitur non solum composita oratio, sed etiam continua.

Quintil. l. 7. c. ult.

146 DU RAISONNEMENT
ménagées adroitement, mettre entre
ces différentes preuves une union si
naturelle, qu'elles semblent faites les
unes pour les autres, & que toutes en-
semble elles forment, non des mem-
bres & des morceaux détachés, mais
un corps & un tout continu.

M. Fléchier avoit commencé l'éloge
de M. de Turenne par celui de l'an-
cienne & illustre Maison de la Tour-
d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui
des Rois & des Empereurs; qui a
donné des Maîtres à l'Aquitaine, des
Princesses à toutes les Cours de l'Euro-
pe, & des Reines même à la France.

Il vent ensuite parler du malheur
qu'a eu ce Prince de naître dans l'hé-
résie. Pour joindre cette partie avec la
précédente, il emploie une figure nom-
mée par les Rhéteurs Correction, qui
lui fournit une transition toute natu-
relle. » Mais que dis-je? Il ne faut pas
» l'en louer ici, il faut l'en plaindre.
» Quelque glorieuse que fût la source
» dont il sortoit, l'hérésie des derniers
» tems l'avoit infectée.

IL Y A encore une observation plus
importante. ^a Il ne suffit pas d'avoir

^a Quædam argumenta | adjuvanda sunt. *Quintil.*
ponere satis non est: | l. 5. c. 22.

trouvé des preuves solides, de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient; de les avoir bien unies ensemble: il faut savoir les développer, & leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage possible. C'est ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'est en cela que consiste principalement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur: & c'est en quoi Cicéron a surtout réussi. J'en rapporterai un seul exemple, tiré de son plaidoyer pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonstance du tems, & il demande s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple Romain où se devoient donner les charges, Milon qui songeoit à demander le Consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, Iudices, cum honoris Pro Mil. §. 42. & 43. amplissimi contentio & dies comitiorum subesset.* Cette réflexion est fort sentée: mais si l'orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, sans lui prêter

le secours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comment dans une telle conjoncture on est circonspect & attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes grâces & les suffrages des citoyens. » Je sai, dit Cicéron, jusqu'où va la timidité de ceux qui briguent les charges, & combien la demande du Consulat entraîne avec elle de soins & d'inquiétudes. Nous craignons, non-seulement ce qu'on peut nous reprocher ouvertement, mais ce qu'on peut penser de nous en secret & dans le fond du cœur. Le moindre bruit, la fable la plus vaine & la moins fondée nous allarme & nous déconcerte. Nous étudions avec inquiétude les yeux, les regards, les paroles de tout le monde. Car rien n'est si délicat, si fragile, si incertain, ni si variable que la volonté des citoyens à l'égard de quiconque prétend aux charges publiques. Non-seulement ils s'irritent & s'offensent de la faute la plus légère : ils conçoivent même souvent de capricieux & d'injustes dégoûts pour les

plus belles actions. Quo quidem tempore (scio enim quàm timida sit ambitio, quantaque & quàm sollicita cupiditas Consulatus) omnia, non modo quæ reprehendi palam, sed etiam quæ obscure cogitari possunt, timemus : rumorem, fabulam fictam, falsam perhorrescimus : ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim est tam molle, tam tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quàm voluntas erga nos sensusque civium, qui non modo improbitate irascuntur candidatorum, sed etiam in rectè factis sepe fastidiunt. Est-il possible de mieux peindre, d'un côté la bizarre légereté du peuple, de l'autre les craintes & les inquiétudes continuelles de ceux qui briguoient ses suffrages ? Il conclut ce raisonnement d'une manière encore plus vive, en demandant s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis si longtemps de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple les mains encore fumantes du sang de Clodius, & portant sur son front & dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime. *Hunc diem igitur campi spectatum atque exoptatum sibi proponens*

Milo, cruentis manibus scelus & facinus præ se ferens & confitens, ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat? Quàm hoc non credibile in hoc! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui se, interfecto Milone, regnaturum putaret!

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlèvent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, & se défier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ses saillies, s'arrête mal à propos sur des choses étrangères au sujet, ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop longtems sur les choses mêmes qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un sac, & ensuite jettés dans la mer.^a L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'orateur par ses applaudissemens. En effet il est difficile de rien trouver de plus lumi-

*Pro Rosc.
Amer. 70. 72.*

^a Quantis illa clamori- | de supplicio parricidarum
bus adolescentuli diximus | Cic. in Orat. 107.

neux ni de plus brillant. ^a Cependant Cicéron dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long usage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une espèce de maturité, reconnu dans la suite que si cet endroit avoit été si fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés solides & réelles, que dans l'espérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

C'EST, comme je l'ai déjà remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur proposer un sujet traité par quelque bon auteur, & de leur faire trouver sur le champ ce qu'on peut dire sur ce sujet, en les interrogeant de vive voix, & en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

S. Roscius, pour qui Cicéron plaida, étoit accusé d'avoir tué son pere, & l'accusateur n'apportoit aucune preuve contre lui. On demandera aux jeunes

^a Cum ipsa oratio jam nostra canesceret, haberetque suam quandam maturitatem, & quasi senectutem. *Brut. n. 8.*

Quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquando sentire cœpimus...

sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quam spe & expectatione laudati. *Orat. n. 107.*

Illa pro Roscio juvenilis redundantia. *Ibid. n. 108.*

gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accusateur. Ils répondront sans doute que pour donner quelque vraisemblance à une telle accusation, il faut que les preuves soient en grand nombre, bien convaincantes, & tout-à-fait incontestables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de son pere : montrer dans sa vie précédente des déréglemens & des desordres qui préparent à croire un tel crime : & quand tout cela seroit démontré, produire des preuves certaines d'un fait si incroyable, marquer le lieu, le tems, les témoins, les complices, sans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action si noire, qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentimens de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire des deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué, & que les Juges renvoierent absous, persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés : & les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours, en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains

dans le sang de leurs meres, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les parricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes, & bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons : & des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron, & les harangues de Tite-Live, peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte, mais fort éloquente, & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la maniere dont il faut lire les auteurs, & celle dont ils doivent composer.

*EXPLICATION d'une harangue
de Tite-Live.*

JE SUPPOSE qu'on donne à un *Tit. Liv. l. 2. p. 23. n. 9.*
jeune homme pour matiere de compo-

sition le discours de Pacuvius à son fils Perolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, & malgré l'opposition de Magius qui tenoit pour les Romains, & avec qui Perolla étoit uni d'amitié & de sentimens, s'étoit rendue à Annibal, qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie & en festins. Deux freres, qui étoient les plus considerables de la ville, donnerent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius seuls de tous les Capouans furent admis à ce repas; & le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour son fils Perolla, dont les engagemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la priere de son pere. Après le repas Perolla conduisit son pere dans un endroit écarté, & là tirant de dessous sa robe un poignard, il lui déclara le dessein qu'il avoit formé de tuer Annibal, & de sceller par son sang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner son fils d'une si funeste résolution. Ce discours, dans de telles circonstances, doit être fort court,

& n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en soi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en présente trois assez naturellement. Le premier se tire du danger où il s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes. Le second regarde le pere même, qui est résolu de se mettre entre Annibal & son fils, & qu'il faudra par conséquent percer le premier. Un troisième se tire de ce que la religion a de plus sacré, la foi des traités, l'hospitalité, la reconnoissance. Voila le premier pas qu'il faut faire en composant, qui est de trouver des preuves & des moiens : & c'est ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention*, & qui en est la premiere partie.

Après qu'on a trouvé des raisons, on songe à l'ordre qu'il faut leur donner : & cet ordre demande, dans une harangue aussi courte que celle-ci, qu'elles aillent toujours en croissant, & que les plus fortes soient mises à la fin. La religion n'est pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractère de celui dont il s'agit : c'est donc par là qu'il faut commencer. Son propre

156 DU RAISONNEMENT
 intérêt, son danger personnel, le touchent bien plus vivement : ce motif doit tenir la seconde place. Le respect & la tendresse pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, passent tout ce qu'on peut imaginer : c'est donc par où il faudra finir. Voilà ce qui s'appelle en Rhétorique *Disposition*, & qui en est la seconde partie.

Reste l'*Elocution*, qui fournit les expressions & les tours, & qui par la variété & la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément & à la force du discours. Voions comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'EXORDE, est courte, mais vive & touchante.
 * *Per ego te, fili, quaecumque jura liberos jungunt parentibus, precor quesoque, ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis.* Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un pere qui est tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quaecumque jura liberos jun-*

„ * Mon fils, je vous	mettre sous les yeux de
„ prie & vous conjure par	votre pere une action
„ tous les droits les plus	également criminelle
„ sacrés de la nature &	en elle-même, & fu-
„ du sang, de ne point	nestre par les suites qu-
„ entreprendre de com-	elle aura pour vous.

gunt parentibus, renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette proposition, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*, qui représente le crime & les suites funestes d'un tel meurtre, est comme l'abrégé de tout le discours. Il pouvoit dire simplement, *ne occidere Annibalem in conspectu meo velis*. Quelle différence !

I. MOTIF, tiré de la religion. Il se subdivise en trois autres, qui ne sont presque que montrés, mais d'une manière fort vive & fort éloquente, sans qu'il y ait aucune circonstance omise, ni aucun mot qui ne porte.

1. La foi des traités confirmée par le serment & les sacrifices. 2. Les droits sacrés & inviolables de l'hospitalité. 3. L'autorité d'un pere sur son fils.

** Pauca hœc sunt, intra quas jurantes quicquid deorum est, dextra dextras jungentes, fidem obstrinximus, ut sacras fide manus digressi ab colloquio ex-*

„ * Il n'y a que peu de „ momens que nous „ nous sommes liés par „ les sermens les plus „ solennels, que nous „ avons donné à Anni- „ bal les marques les „ plus saintes d'une ami- „ tié inviolable : & sor- „ tis à peine de cet en-	„ tretien, nous arme- „ rions contre lui cette „ même main, que nous „ lui avons présentée „ pour gage de notre fi- „ delité ! Cette table, où „ président les dieux ven- „ geurs des droits de „ l'hospitalité, où vous „ avez été admis par une
--	---

templò in eum armaremus ? Surgis ab hospitali mensa , ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es , ut eam ipsam mensam cruentares hospitis sanguine ? Annibalem pater filio meo potui placare : filium Annibali non possum ?

II. MOTIF. * *Sed sit nihil sancti ; non fides , non religio , non pietas : au-
deantur infanda , si non perniciem nobis
cum scelere afferunt.* Ce n'est là qu'une transition : mais combien est-elle ornée ! Quelle justesse & quelle élégance dans cette distribution , qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif ! *fides* , pour le traité : *religio* , pour l'hospitalité : *pietas* , pour le respect qu'un fils doit à son pere. *Au-
deantur infanda , si non perniciem nobis
cum scelere afferunt.* Cette pensée est fort belle , & conduit naturellement du premier motif au second.

„ faveur que deux seuls
„ Campaniens partagent
„ avec vous , vous ne la
„ quittez cette table sa-
„ ctée que pour la souil-
„ ler un moment après
„ du sang de votre hôte ?
„ Hélas ! après avoir ob-
„ tenu d'Annibal la gra-
„ ce de mon fils , seroit-il
„ bien possible que je ne
„ pusse obtenir de mon
„ fils celle d'Annibal ?

* Mais ne respectons rien , j'y consens , de tout ce qu'il y a de plus sacré entre les hommes : violons tout ensemble la foi , la religion , la piété : rendons nous coupables de l'action du monde la plus noire si notre perte ne se trouve pas ici infailliblement jointe avec le crime.

* *Unus aggressurus es Annibalem? Quid illa turba tot liberorum servorum-que? Quid in unum intenti omnium oculi? Quid tot dextrae? Torpescunt-ne in amentia illa? Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu sustinebis?* Quelle foule de pensées, de figures, d'images! & cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal, sans s'exposer à un danger certain de mourir. Quelle admirable opposition entre des armées entières qui ne peuvent soutenir le visage d'Annibal, le peuple Romain même que ses regards font trembler, & un foible particulier! *iii.*

III. MOTIF. ** *Et, alia auxilia desint, me ipsum ferire, corpus meum oppo-*

„ * Seul vous préten- „ dez attaquer Annibal? „ Mais quoi? Cette fou- „ le d'hommes libres & „ d'esclaves qui l'envi- „ ronnent : tous ces yeux „ attachés sur lui pour „ veiller sans cesse à sa „ sûreté, tant de bras „ toujours prêts à s'em- „ ploier à sa défense : „ espérez vous qu'ils de- „ meurent glacés & im- „ mobiles au moment „ que vous vous porte-	rez à cet excès de fu- „ reur? Soutiendrez-vous „ le regard seul d'An- „ nibal, ce regard re- „ doutable, que ne peu- „ vent soutenir les ar- „ mées entières, qui fait „ trembler le peuple Ro- „ main? „ ** Et quand même „ tout autre secours lui „ manqueroit, aurez- „ vous le courage de me „ fraper moi-même lorf- „ que je le couvrirai de
--	---

nentem pro corpore Annibalis sustinebis ? Atqui per meum pectus petendas ille tibi transfigendusque est.

Je n'admire pas moins la simplicité & la brièveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme seroit bien tenté d'ajouter ici quelques pensées, & d'étendre cet endroit : Pourrez-vous tremper vos mains dans le sang d'un pere? arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue, &c. Mais un maître comme Tite-Live sent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, & que vouloir l'amplifier, c'est l'affoiblir.

PERORAISON. * *Deterreri hic sine te potius, quàm illic vinci. Valeant preces apud te meæ, sicut pro te hodie valuerunt.* Jusqu'ici Pacuvius avoit employé les figures les plus vives & les plus pressantes : tout étoit animé & plein de feu : ses yeux, son visage, ses mains en disoient sans doute encore plus que sa langue. Tout d'un coup il s'adoucit : il

„ mon corps, & que je	plûtôt que de vouloir
„ me présenterai entre	„ périr dans une entre-
„ lui & vos coups ? Car	„ prise si mal concertée.
„ je vous le déclare, ce	„ Souffrez que mes prie-
„ n'est qu'en me perçant	„ res aient sur vous quel-
„ le flanc que vous pou-	„ que pouvoir, après
„ vez aller jusqu'à lui.	„ qu'elles ont été au-
„ * Laissez-vous flé-	„ jourd'hui si puissantes
„ chir en ce moment	„ en votre faveur.

prend un ton plus tranquille , & finit par les prieres, qui dans la bouche d'un pere sont plus fortes que toutes les raisons. Aussi le fils ne put-il tenir contre cette derniere attaque. Les larmes, qui commencerent à couler de ses yeux , firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baisers du pere , qui le tint longtems tendrement embrassé , & ses prieres redoublées avec instance , acheverent de le persuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens , medium complectitur , atque osculo hærens , non antè precibus abstitit , quàm pervicit ut gladium poneret , fidemque daret nihil facturum tale.*

ARTICLE SECOND.

Des Pensées.

PENSE'E est un mot fort vague & fort général, qui a plusieurs significations bien différentes, aussi bien que le mot latin *sententia*. On voit assez que ce que nous examinons ici sont les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui en font une des principales beautés.

C'est ici proprement ce qui fait le fond , & comme le corps du discours :

^a car l'élocution n'en est que le vêtement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, si souvent répété dans Cicéron & dans Quintilien, ^b que les mots ne sont que pour les choses : qu'ils ne sont destinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir nos pensées : ^c que les expressions les plus choisies & les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un son vuide & méprisable, qui n'a rien que de ridicule & d'insensé. Qu'au contraire il faut faire cas des pensées & des raisons solides, quoique destituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle se montre, est toujours estimable : en un mot que ^d l'orateur peut donner quelque soin aux mots,

^a Quorundam elocutio res ipsas effeminat ; quæ illo verborum habitu vestiuntur.

Quintil. Proæm. l. 8.

^b Sit cura elocutionis quam maxima, dum sciamus tamen nihil verborum causa esse faciendum, cum verba ipsa rerum gratiâ sint reperta.

Quintil. Proæm. l. 8.

Quibus (verbis) soluni à natura sit offi-

cium attributum, servire sensibus.

Quintil. l. 12. c. 10.

^c Quid est tam furiosum quam verborum vel optimorum atque ornatis-
simorum sonitus inanis, nulla subiecta sententia nec scientia.

1. de Orat. n. 51.

^d Curam ergo verborum, rerum volo esse sollicitudinem.

Quintil. Proæm. l. 8.

mais qu'il doit sa principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leur discours sont simples, naturelles, intelligibles : qu'elles ne sont point affectées ni recherchées, & comme amenées par force, pour faire montre d'esprit, mais qu'elles naissent toujours du fonds même de la matière qui y est traitée, dont elles paroissent si inséparables, qu'on ne voit pas comment les choses auroient pû se dire autrement, & que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même manière. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

COMBAT DES HORACES & des Curiaces.

LA DESCRIPTION de ce combat est, sans contestation, un des plus beaux endroits de Tite-Live, & des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des pensées naturelles & ingénieuses. Pour en bien connoître l'art & la délicatesse, il ne faut que la réduire à un récit tout simple, en n'omettant aucune des circonstances essentielles, mais les dé-

Lib. 1. cap.

pouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres pour les mieux distinguer, & pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

1. *Fœdere iëto trigemini, sicut convenerat,*
2. *arma capiunt. Statim in medium inter*
3. *duas acies procedunt. Considerant utrinque*
4. *pro castris duo exercitus, in hoc spectaculum*
5. *totis animis intenti. Datur signum, infestisque armis terni juvenes concurrunt.*
6. *Cùm aliquandiu inter se equis viribus pugnassent; duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes cor-*
7. *raerunt. Illi superstitem Romanum circum-*
8. *sistunt. Foriè is integer fuit. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, cepessit fugam;*
9. *ita ratus secururos, ut quemque vulnere*
10. *affectum corpus sineret. Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cùm respiciens videt magnis intervallis sequentes: unum haud procul ab sese abesse; in eum magno impetu redit; eum-*
11. *que interficit. Mox properat ad secundum,*
12. *eumque pariter neci dat. Jam equato Marte singuli supererant, numero pares, sed longè*
13. *viribus diversi. Romanus exultans, Duos*
14. *inquit, FRATRUM MANIBUS DEDI, TER-*
15. *TIUM CAUSÆ BELLII HUIUS-CE, UT RO-*

MANUS ALBANO IMPERET, DABO.

*Tum gladium supernè illius jugulo defigit :
jacentem spoliat. Romani ovantes ac gratu-
lantes Horatium accipiunt. Inde ex utra-
que parte suos sepeliunt.*

11

12

Il s'agit d'étendre ce récit, & de l'enrichir de pensées & d'images qui intéressent & qui frappent vivement le lecteur, & lui rendent cette action si présente, qu'il s'imagine, non la lire, mais la voir de ses propres yeux, en quoi consiste la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que consulter la nature; en bien étudier les mouvemens; examiner attentivement ce qui a dû se passer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains; & peindre chaque circonstance avec des couleurs si vives, mais si naturelles, qu'on s'imagine assister à ce combat. C'est ce que Tit-Live fait d'une manière merveilleuse.

* *Fœdere icto trigemini, sicut convenerat, arma capiunt. Cùm sui utrosque adhortarentur, Deos patrios, patriam, ac parentes, quicquid civium domi, quicquid*

„ 1 Le traité conclu, siens à bien faire leur
„ les trois freres de côté devoir, en leur repré-
„ & d'autre prennent les sentant que les dieux,
„ armes comme on en la patrie, leurs peres &
„ étoit convenu. leurs meres, tout ce
„ 2. Pendant que cha- qu'il y avoit de ci-
„ que parti exhorte les toiens dans la ville &

in exercitu sit , illorum tunc arma, illorum intuerimanus ; feroces & sumpte ingenio , & pleni adhortantium vocibus , in medium inter duas acies procedunt.

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les siens : & leur représentât que la patrie entière étoit attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle , mais le devient bien plus par la manière dont elle est tournée. Une exhortation plus longue seroit froide & languissante. En lisant les derniers mots on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

* *Confederant utrinque pro castris duo exercitus , periculi magis presentis quam cura expertes : quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna*

„ dans l'armée, ont les
 „ yeux attachés sur leurs
 „ armes & sur leurs bras ;
 „ ces généreux Athletes,
 „ pleins de courage par
 „ eux-mêmes, & animés
 „ encore par de si puissantes
 „ exhortations ,
 „ s'avancent au milieu
 „ des deux armées.

„ * 3. Elles étoient rangées
 „ de côté & d'autre
 „ au tour du champ de
 „ bataille , exentes à la
 „ vérité du péril présent,
 „ mais non pas d'inquié-

tude , parcequ'il s'agissoit de savoir lequel des deux peuples commanderait à l'autre , & que la valeur d'un si petit nombre de combattans alloit décider de leur sort. Occupés de ces pensées , & dans l'attente inquiète de ce qui alloit arriver , ils donnent donc toute leur attention à un spectacle qui ne pouvoit pas ne les point allarmer.

positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur. Rien ne convenoit mieux ici que cette pensée, *periculi magis præsentis quàm curæ expertes* : & Tite-Live en apporte aussi-tôt la raison. Quelle image ces deux mots, *erecti suspensique*, peignent à l'esprit !

* *Datur signum, infestisque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, publicum imperium, servitiumque obversatur animo, futuraque ea deinde patria fortuna quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit ; & neutro inclinata spe, torpebat vox spiritusque.* On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des com-

„ * 4. On donne le
„ signal : & ces braves
„ héros, marchent trois
„ à trois les uns con-
„ tre les autres, por-
„ tant en eux fix le
„ courage de deux gran-
„ des armées. Insensibles
„ de part & d'autre à
„ leur propre péril, ils
„ n'ont devant les yeux
„ que la servitude ou la
„ liberté de leur patrie,
„ dont le sort désormais
„ dépend uniquement de

leur courage. Dès qu'on
entendit le choc de
leurs armes, & qu'on
vit briller leurs épées,
les spectateurs saisis de
crainte & d'alarme,
sans que l'espérance
pâchât encore de part
ou d'autre, restèrent
tellement immobiles,
qu'on eût dit qu'ils
avoient perdu l'usage
de la voix & de la res-
piration.

battans. Ces trois freres étoient de part & d'autre comme des armées entieres & en avoient le courage : insensibles à leur propre péril , ils ne s'occupoient que de la destinée publique , confiant uniquement à leurs bras. Deux pensées magnifiques , & puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit, sans se sentir encore saisi d'horreur & de frissonnement , aussi-bien que les spectateurs du combat? Ici les expressions sont toutes poetiques ; & l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poetiques, dont il ne faut user que rarement & avec sobriété, étoient appelées par la grandeur même du sujet, & par la nécessité d'égaliser par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne & triste silence , qui les tenoit tous comme suspendus & immobiles, se changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horacés. De l'autre côté les Romains demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude. Allarmés & tremblans pour celui des Horacés qui restoit seul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de son péril. N'étoit-ce pas là la véritable disposition des deux armées après la chute des deux

deux

deux Romains ; & le tableau qu'en fait Tite-Live n'est-il pas copié d'après nature ?

Confertis deinde manibus, cum jam non s. motus tantum corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque & sanguis spectaculo essent; duo Romani super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cum conclamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimis vice unius, quem tres Curiatii circumsteterant.

Je rapporterai le reste de ce récit sans presque y faire aucune réflexion, pour éviter une ennuyeuse longueur.

Je dois seulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, aussi bien que de l'histoire en général, selon la judicieuse remarque

„ 5. Ensuite, lorsqu'en „ étant venus aux mains, „ ce ne fut plus seule- „ ment le mouvement „ des bras & l'agitation „ des armes qui fervirent „ de spectacle, mais qu'on „ aperçut des blessures, „ & qu'on vit couler le „ sang, deux Romains „ tomberent morts aux „ piés des Albains, qui „ tous trois avoient été	bleffés. A leur chute, l'armée ennemie poussa de grands cris de joie, pendant que de l'autre côté les légions Romaines demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude, tremblant pour le Romain qui étoit resté seul, & que les trois Albains avoient entouré.
--	---

de Cicéron, c'est la merveilleuse variété qui y regne par tout, & les divers mouvemens de crainte, d'inquiétude, d'espérance, de joie, de désespoir, de douleur, causés par des changemens subits & des vicissitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable surprise, qui tiennent jusqu'à la fin l'esprit du lecteur comme en suspens, & qui par cette incertitude même lui procurent un plaisir incroyable, sur-tout quand le récit se termine par un événement intéressant & singulier. Il sera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui suit.

6. *Fortè is integer fuit ; ut. universis solus nequaquam par , sic adversus singulos ferox. Ergo , ut segregaret pugnam eorum , capeffit fugam , ita ratus secuturos , ut*

a Multam casus nostri cibivarietatem in scribendo suppeditabunt , plenam cujusdam voluptatis quæ vehementer animos hominum in legendo scripto retinere possit : Nihil est enim aptius ad delectationem lectoris , quam temporum varietates fortunæque vicissitudines Ancipites varique casus habent admirationem , expectationem , lætitiâ , molestiam , spem , timorem. Si vero exitu notabili

concluduntur , expletur animus jucundissimæ lectionis voluptate.

Cic. Ep. 12. l. 5. ad famil.

6. Heureusement il étoit sans blessure ; ainsi trop foible contre tous ensemble , mais plus fort que chacun d'eux , il use d'un stratagème qui lui réussit. Pour dire ses ennemis , il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivroient plus ou moins vite , selon qu'il leur restoit plus ou moins de force.,

quemque vulnere affectum corpus sineret.

Jam aliquantum spacii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cum respiciens videt magnis intervallis sequentes : unum haud procul ab sese abesse. In cum magno impetu redit. Et, dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis ut opem ferant fratri, jam Horatius caeso hoste victor secundam pugnam petebat.

Tum clamore, qualis ex insperato fa-ventium solet, Romani adjuvant militem suum : & ille desungi praelio festinat. Prius itaque quam alter, qui nec procul aberat, consequi posset, & alterum Curiatium conficit.

Jamque equato Marte singuli supererant, sed nec spe nec viribus pares. Al-

7. Déjà il étoit assez loin de l'endroit où l'on avoit combattu, lorsque tournant la tête il voit les Curiaces à une assez grande distance les uns des autres, & l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force : & tandis que l'armée d'Albe crie à ses freres de le secourir, déjà Horace, vainqueur de ce premier ennemi, court à une seconde victoire.

8. Alors les Romains animent leur guerrier

par des cris, tels que le mouvement subit d'une joie inespérée en fait pousser, & lui de son côté se hâte de mettre fin au second combat. Avant donc que l'autre qui n'étoit pas fort éloigné, eût pu l'atteindre, il couche son ennemi par terre.

9. Il ne restoit plus de chaque côté qu'un combattant : mais si le nombre étoit égal, les forces & l'espérance ne l'étoient pas. Le Romain sans blessure, & fier d'une double vi-

terum intactum ferro corpus, & geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant: alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit.

Quelle beauté d'expressions & de pensées! Quelle vivacité d'images & de descriptions!

10. *Romanus exultans, Duo s, inquit, FRATRUM MANIBUS DEDI: TERTIUM CAUSÆ BELLII HUIUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. Malè sustinenti armâ, gladium supernè jugulo defigit: jacentem spoliât.*

11. *Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propius metum res fuerat.*

„ stoire, marche plein de „ confiance à ce troisié- „ me combat. L'autre au „ contraire, affoibli par „ le sang qu'il a perdu. „ & épuisé par la cour- „ se, se traîne à peine, „ & déjà vaincu par la „ mort de ses freres, „ comme une victime „ sans défense, présente „ la gorge à son vain- „ queur. Aussi ne fut ce „ point un combat. „ 10. Horace, rtiom- „ phant déjà par avance: „ J'ai immolé, dit-il, „ les deux premiers aux	manes de mes freres, “ j'immolerai le troisié- “ me à ma patrie, afin “ que Rome devienne “ maitresse d'Albe, & “ lui fasse la loi. A pei- “ ne Curiace pouvoit-il “ soutenir ses armes: il “ lui enfonce son épée “ dans la gorge, & en- “ suivre le dépouille. 11. Les Romains re- “ çoivent Horace dans “ leur camp avec une “ joie & une reconnois- “ sance d'autant plus vi- “ ves, qu'ils avoient été “ plus près du danger.
---	--

Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienae facti. 12.

Je ne sai s'il y a rien plus capable de former le goût des jeunes gens & pour la lecture des auteurs, & pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, & les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par là, comment il faut trouver des pensées, & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins & françois, & qui sont tirées de son livre sur la manière de bien penser.

DIFFÉRENTES RÉFLEXIONS sur les pensées.

I. LA VÉRITÉ est la première qualité, & comme le fondement des

„ 12. Après cela, cha- „ que parti songe à ense- „ velir les siens, mais „ avec des dispositions „ bien différentes; les	Romains étant deve- nus maîtres de leurs ennemis, & les Albains se voyant soumis à une domination étrangère.
--	--

pensées. Les plus belles sont vicieuses, ou plutôt celles qui passent pour belles, & qui semblent l'être, ne le sont pas en effet, si ce fonds leur manque. *page 9.*

Les pensées sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées : & penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or les images & les peintures ne sont véritables, qu'autant qu'elles sont ressemblantes. Ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidèlement ; & elle est fautive, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appelons la justesse de la pensée. C'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte ; les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement.

aux choses qu'elles représentent : de sorte qu'une pensée juste est , à parler proprement , une pensée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. *page 41.*

Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine sur Didon , qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre il faut supposer ce que raconte l'histoire , que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tué ; & ce que feint la poésie , qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Infelix Dido , nulli bene nupta marito : *Auson.*
Hoc pereunte , fugis ; hoc fugiente , peris.

Pauvre Didon , où t'a * réduite
De tes maris le triste sort ?
L'un , en mourant , cause ta fuite :
L'autre , en fuyant , cause ta mort.

* On a remarqué ici une faute contre la latine , qui demande réduit au masculin parce que le nominatif est après le verbe.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours tant de symétrie , ni tant de jeu : il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue , & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne.

pages 41. 42.

Plutarque, qui étoit un esprit solide; condanne la pensée fameuse d'un historien sur l'incendie du temple d'Ephèse: *Qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde: parce que la déesse aiant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il est surprenant que ^a Cicéron trouve cette pensée jolie, lui qui pense & juge toujours sainement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque ce censeur si austere, ait oublié sa sévérité, en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide, qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie. *pages 49. & 50.*

Quintilien se moque avec raison de quelques Orateurs qui disoient comme quelque chose de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur source, & Que les bons arbres portioient du fruit en naissant.* (^b Ces comparai-

^a Concinnè, ut multa Timæus, qui cùm in historia dixisset, quæ nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagavisse: adjunxit, minimè id esse mirandum, quòd Diana, cum in partu Olympiæ adesse vo-

luisse, abfuisse domo. *Denat. deor. l. 2. n. 69.*

^b Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solebant: Magnorum fluminum navigabiles fontes sunt: & generosioris arboris statim planta cum fructu est. *Quintil. l. 8. c. 3.*

sons peuvent éblouir d'abord, & elles étoient fort vantées du tems de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoit le faux.)

page 72.

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées, à force d'être vraies, sont quelquefois triviales : & pour ce sujet Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines & si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles & si peu communes : *Sententia Crassi tam integra, tam vera, tam nova.* C'est-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe & qui le surprenne... La vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices ; elle la soutient, & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons bien bâties : & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité, qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en de-

H v.

mande ici ; & cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraie : mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manière qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainsi, comme vous savez :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,

Regumque turres. Carm. lib. 1. od. 4.

» La mort renverse également les pa-
» lais des Rois, & les cabanes des pau-
» vres. Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le
couvre

Est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barrières du
Louvre

N'en défend pas nos Rois.

Le tour du poëte latin est plus figuré, & plus vif ; celui du poëte françois est plus naturel & plus fin : il y

a de la noblesse dans l'un & dans l'autre. pages 75. 78. 79.

1. (Ce qui relève sur-tout un discours,) ce sont^a les pensées qui ont de l'élevation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. La sublimité, la grandeur dans une pensée, est justement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvu que la pensée convienne au sujet. Car c'est une règle générale, qu'il faut penser selon la matiere qu'on traite; & rien n'est moins raisonnable^b que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes. page 80.

c Vous n'avez reçu rien de plus grand de la fortune, que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire. C'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain; & voici

a Non ad persuasione nem, sed ad stuporem rapiunt grandia. Long. de sublimi sect. 1.

b A sermone tenui sublime discordat, si que corruptum, quia in pla-

no tumet. Q. l. 18. c. 3.

c Nilul habet nec fortuna tua majus; quam ut possis, nec natura tua melius quam ut velis conservare quam plurimos. Orat. pro Lig. n. 38.

Hvj,

comme un historien parle de ce dernier : ^a *Il n'a dû son élévation qu'à lui-même ; & son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur.* Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que ^b *Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son empire.* pages 83. & 84.

Cicéron parle bien noblement de César, ^c en disant, qu'il n'étoit pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemans ; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec, l'Italie n'auroit rien à craindre ; & que les belles actions, les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. page 87.

^a Omnia incrementa sua sibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne, quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur.

Vell. Paterc. lib. 1.

^b Illud ingenium quod solum proprius Romanus

par imperio suo habuit. *Controv. lib.*

^c Perfecit ille, ut, si montes resedissent, amnes exaruiscent non natura præsidio, sed victoria sua rebusque gestis Italianam munitam haberemus. *Centra Pis. n. 62.*

Pompée aiant défait Tigranes roi d'Armenie, ne le souffrit pas long-temps à ses piés & lui remit sa couronne sur la tête. ^a *Il le rétablit en sa première fortune*, dit un historien, *jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des rois, que d'en vaincre.* page 88.

L'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre (par M. Bossuet,) sont pleines de ces pensées qu'Hermogene nommé majestueuses.

Son grand cœur a surpassé sa naissance : toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle.

Douce, familiere, agréable autant que ferme & vigoureuse, elle savoit persuader & convaincre aussi bien que commander, & faire valoir la raison non moins que l'autorité.

Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées; (*c'est de Charles I. roi d'Angleterre dont parle l'auteur*) si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; & comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable étant vain-

a. In pristinum fortune habitum restituit, | cans., & vincere reges,
 & facere. Val. Max. -
 aequè pulcrum esse judi- | lib. 5. c. 3.

» queur, il a toujours rejeté ce qui étoit
 » foible & injuste étant captif. p. 105.

Ces sortes de pensées portent la conviction avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos passions, & nous laissent l'éguillon dans l'ame.

2. Voilà donc une première espèce de pensées, qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espèce sont les agréables, qui surprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les sublimes; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. Les pensées sublimes sont aussi agréables, mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est comme en certaines peintures quelque chose de doux, de tendre, & de gracieux. C'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans

ce que nous appellons plaisant; mais dans je ne sai quelle grace qu'on ne sauroit définir en général, & dont il y a plus d'une sorte. p. 131. & 132.

Les comparaisons tirées des sujets fleuris & délicieux font des pensées agréables, de même que celles qu'on tire des grands sujets font des pensées nobles. Il me paroît, dit Costar, que « c'est un grand avantage d'être porté « au bien sans nulle peine; & il me « semble que c'est un ruisseau tran- « quille qui suivant sa pente naturelle, « coule sans obstacle entre deux rives « fleuries. Je trouve au contraire que « ces gens vertueux par raison, qui « font quelquefois de plus belles choses « que les autres, sont de ces jets-d'eau « où l'art fait violence à la nature, & « qui après avoir jailli jusques au ciel, « s'arrêtent bien souvent par le moindre obstacle. » C'est encore penser joliment que de dire avec Balzac d'une petite rivière : « Cette belle « eau aime tellement ce pays, qu'elle « se divise en mille branches, & fait « une infinité d'îles & de tours afin de « s'y amuser davantage. p. 137. 138 »

Les fictions ingénieuses ne font point un moins bel effet en prose qu'en

vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées Pline le Jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusques dans la chasse, lui dit^a que l'exercice du corps réveille l'esprit : que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort à bien penser : & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forets & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord ^b qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, relevant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportât au moins ses tablettes pleines.

^a Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur. In undique sylva, & solitudine, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt. . . . Experietis non Dianam magis in montibus quam

Minervam inerrare, *Lib. 1. ep. 6.*

^b Ad rētia sedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuus, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

Cela est pensé joliment : mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois ; qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes.

pages 139. 140.

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens, & comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence est très-élégante. Sophocle dit que les présents des ennemis ne sont pas des preseus ; & qu'une mere inhumaine n'est pas mere. Sénèque, ^a qu'une grande fortune est une grande servitude : Tacite, ^b qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour régner. ^c Horace parle d'une folle sagesse d'une paresse empressée, & d'une concorde discordante. Quelqu'un a dit ; que les rois sont esclaves sur le trône ; que le corps & l'ame sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, & deux amis qui ne se peuvent souffrir.

^a Magna servitus est magna fortuna. *De Consil. ad Polyb.*

^b Omnia serviliter pro dominatione. *Hist. lib. 1.*

^c Infanientis dum sapientiae consultus error... Strenua nos exercet inertio... Rerum concordia discors. *Horat.*

Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté, est que le corps soit agité & que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre. *page 146.*

Cependant il ne faut pas croire qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sai quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. *page 150.*

3. Il y a une troisième espèce de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, vient de ce qu'elles sont délicates On peut dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit Il faut à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ou-

ouvrages d'esprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. ^a Les plus délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, & dont la matière presque imperceptible fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse. Tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vûe, selon l'auteur de l'histoire naturelle. *page 158. & 160.*

Difons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, & que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué. ^b Il semble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine : ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout à fait quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons

^a Rerum natura nusquam magis, quam in minimis, tota. *Plin. l. 11. c. 2.*

In arctum coacta rerum naturæ majestas, multis nulla sui parte mirabilior. *Idem. l. 37. Præm.*

^b Auditoribus grata sunt hæc, quæ cum intellexerint, acumine suo delectantur, & gaudent, non quasi audiverint, sed quasi invenerint. *Quintil. l. 8. c. 2.*

yeux, & employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chefs-d'œuvres de la nature : il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystère est comme l'ame de la délicatesse des pensées : en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entières à la première vûe, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sais quoi au sublime & à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire. pages 160. 161.

Pline le Panégyriste dit à son Prince qui avoit refusé longtemps le titre de pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *a Vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être pere de la patrie, avant que de le devenir.* page 162.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ses inondations réglées, ne

a Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ esses, antequam fieres.

s'étant point débordé une fois, Trajan envoya des blés en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre.^a *Le Nil*, dit Pline, *n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* page 163.

Le même auteur dit sur l'entrée de Trajan dans Rome : ^b *Les uns publioient après vous avoir vu, qu'ils avoient assez vécu; les autres, qu'ils devoient encore vivre.* page 165.

Il y a beaucoup de délicatesse dans la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la foiblesse d'Orphée, qui en ramenant sa femme des enfers, la regarda, & la perdit au même moment : ^c *Folie pardonnable à la vérité, si les dieux des enfers savoient pardonner !* page 178.

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à César : ^d *Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures.* page 209.

Outre la délicatesse des pensées qui

a Nilus Ægypto quidem sæpe, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit.

b Alii se satis vixisse, te viso, te recepto : alii nunc magis esse vivendum prædicabant.

c Cum subita incautum dementia cepit amantem; Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes. Georg. l. 4.

d Oblivisci nihil soles nisi injurias. Orat. pro Ligar. n. 35.

sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence.

^a *Je ne vous verrai plus jamais*, dit un poete au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément: *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie: mais je vous aimerai toujours.* Un autre parle ainsi d'une personne qui lui étoit extrêmement chere: ^b *Dans les lieux les plus solitaires & les plus déserts vous êtes pour moi une grande compagnie.* Mais rien n'est plus délicat que les plaintes d'une Tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue est entre un Passant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis: j'ai perdu ma compagne fidele.

LE PASSANT.

Ne crains tu point que l'Oïseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

^a *Nunquam ego te, | te semper amabo. Catul.*
vicâ frater amantior, | b In solis tū mihi tucta
Aspiciam posthac: at cer- | locis. Tibul.

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

pages 213. 216. & 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également sensée & spirituelle du Pere Bouhours, qui se trouve dans un autre livre qui a pour titre, PENSÉES INGÉNIEUSES. *Ce qu'il y a, dit-il, de plus délicat dans les pensées & dans les expressions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse (& de délicatesse,) se perd quand on les veut mettre dans une autre langue : à peu près comme ces essences exquisés, dont le parfum subtile s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre.* page 195.

DES PENSÉES BRILLANTES.

IL Y A une sorte de pensées, peu connues chez les écrivains du bon siècle, & qui n'ont commencé à avoir du cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles consistent dans une manière de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plaît sur-tout par une certaine pointe d'esprit, qui frappe par une nouveauté hardie, & par un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Sénèque con-

tribua beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût : ^a & du tems de Quintilien il y étoit si général & si dominant, que les Orateurs se faisoient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît & se récriât.

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. ^b Il ne condamne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes, qui peuvent annoblir le discours, & lui donner en même tems de la force, de la grace, & de l'élévation : il en condamne seulement l'abus & la trop grande affectation. ^c Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours : & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. ^d Il consent qu'on ajoute à la maniere d'écrire des anciens cette nouvelle grace,

^a Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat autem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, respirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. *Quintil. l. 8. c. 5.*

^b Quod tantum in sententia bona crimen est? Non causa prodest? non iudicem movet?

non dicentem commendat? *Ibid.*

^c Ego hæc lumina orationis velut oculos quosdam eloquentiæ esse credo: sed neque oculos esse toto corpore velim. *Ibid.*

^d Patet media quædam via: sicut in cultu victuque accessit, aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Id.*

comme

comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne maniere de vivre une certaine propreté & une élégance , qu'on ne peut condamner, & dont même on doit tâcher de faire une sorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. ^a Car après tout l'ancienne simplicité seroit encore plus estimable que cette nouvelle licence.

^b En effet, lorsque ces pensées sont en trop grand nombre, elles s'entre-nuisent & s'étouffent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui sont plantés trop près les uns des autres : & elles causent la même obscurité & la même confusion dans le discours, que la trop grande multitude de personnages dans un tableau.

^c D'ailleurs, comme ces sortes de pensées, dont la beauté consiste à être

^a Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quam istam novam licentiam.

^b Densitas earum obstat invicem, ut in satis omnibus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adlescere potest, quod loco, in quem crescat, caret. Nec pictura, in qua nihil circumlium est, eminet: ideoque artifices etiam, cum plura in unam tabulam opera contulerunt,

spatiis distingunt, ne umbræ in corpora cadant. *Ibid.*

^c Facit res eadem concisam quoque orationem. Subsistit enim omnis sententia; ideoque post eam utique aliud est inirium. Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris sed frustis collata, structurâ caret; cum illa rotunda & undique circumcisa insistere invicem nequeant. *Ibid.*

courtes & vives, sont détachées les unes des autres, & qu'elles forment chacune un sens complet, il arrive de là que le discours est extrêmement coupé & conças, sans liaisons & comme décousu, composé plutôt de pieces & de morceaux, que de membres & de parties qui fassent un tout. Or une telle composition paroît entierement opposée au nombre & à l'harmonie du discours, qui demande plus de suite & plus d'étendue.

^a On peut dire aussi que ces pensées brillantes ressemblent moins à une flamme lumineuse, qu'à ces étincelles de feu qui échapent au travers de la fumée.

^b Enfin comme on n'est attentif qu'à les entasser, on devient peu délicat dans le discernement & le choix, & il ne se peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénèque, on sent bien que ce que je viens de dire est son portrait, & le caractère propre de

^a Lumina illa non flammæ, sed scintillis inter fumum emicantibus, similia dixeris. *Ib.*

^b Hoc quoque accidit, quod solas captant sententias, multas necesse est dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim potest esse delectus, ubi numero laboratur. *Ibid.*

ses ouvrages ? & Quintilien le marque clairement dans un autre endroit ,^a où après avoir rendu justice au mérite & à l'érudition de ce grand homme , & avoir reconnu qu'on trouve dans ses écrits beaucoup de belles pensées & de maximes solides pour les mœurs , il ajoute que par rapport à l'éloquence ils sont d'un goût dépravé & corrompu presque en tout , & d'autant plus dangereux qu'ils sont pleins de défauts agréables , & qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'est pourquoi il dit qu'il auroit été à souhaiter qu'un si beau génie , capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence , si riche & si fertile pour l'invention, eût eu un goût plus épuré , & un discernement plus exact ; qu'il eût été moins amoureux de toutes ses productions ; qu'il eût su en faire le choix , & sur-tout qu'il n'eût

a Multæ in eo claræque sententiæ , multa etiam morum gratiâ legenda : sed in eloquendo corrupta pleraque , atque eo perniciosissima , quod abundant dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse , alieno judicio. Nam . . . si non omnia sua amasset , si rerum pondera minutissimis sententiis non fre-

gisset , consensu potius eruditorum , quàm puerorum amore comprobaretur . . . Multa probanda in eo , multa etiam admiranda sunt , eligere modò curæ sit ; quod utinam ipse fecisset ! Digna enim fuit illa natura , quæ meliora vellet , quæ quod voluit effecit.

Quintil. l. 10. c. 1.

point affoibli l'importance des matières qu'il traite par un amas de petites pensées, ^a qui peuvent flater d'abord par une apparence & une lueur d'esprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je rapporterai quelques endroits de cet auteur, afin que les jeunes gens puissent comparer son stile avec celui de Cicéron & de Tite-Live, & voir si le jugement qu'en porte Quintilien est fondé sur de bonnes raisons, ou s'il n'est que l'effet de sa prévention contre Sénèque.

1. *Entretien de Démarate avec Xerxes.*

Senec. de
Benef. l. 6.
c. 31.

* *Cum bellum Græciæ indiceret Xerxes, animum tumentem, oblitumque quàm caducis consideret, nemo non impulit. Alius aiebat, non laturos nuncium*

^a Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excussarum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur.

Quintil. l. 8. c. 5.

„ * Dans le tems que „ Xerxès, enflé d'orgueil, „ & aveuglé par une „ vaine confiance en ses „ forces, songeoit à por- „ ter la guerre contre la

Grèce, tous les cour- „ tisans qui l'environ- „ noient travaillèrent à „ l'envie à le pousser par „ des flatteries outrées „ dans le précipice où „ son ambition l'entraî- „ noit. L'un disoit que „ la nouvelle seule de „ la guerre jetteroit le „ trouble parmi les Grecs, „ & qu'au premier bruit „

belli, & ad primam adventus famam terga versuros. Alius, nihil esse dubii quin illa mole non vinci solum Gracia, sed obrui posset: magis verendum ne vacuas desertasque urbes invenirent, & profugis hostibus vastæ solitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius, illi vix rerum naturam sufficere: angusta esse classibus maria, militi castra, explicandis equestribus copiis campestria: vix patere cœlum satis ad emittenda omni manu tela.

* Cum in hunc modum multa undique jactarentur, quæ hominem nimia estimatione sui furentem concitarent; Demaratus Lacedæmonius solus dixit, ipsam

„de sa marche ils pren-
 „droient la fuite: un
 „autre qu'avec une ar-
 „mée si nombreuse il
 „étoit sûr, non seulement
 „de vaincre la Grece,
 „mais de l'accabler; &
 „que tout ce qu'il avoit
 „à craindre étoit de trou-
 „ver à son arrivée les
 „villes désertes, & les
 „campagnes réduites en
 „solitudes par la retraite
 „précipitée des habitans,
 „& de n'avoir plus de
 „quoi employer de si
 „grandes forces. D'un
 „autre côté on lui faisoit
 „entendre qu'à peine la
 „nature entière lui suffi-

roit-elle: que les mers
 étoient trop étroites
 pour contenir ses flotes;
 que nul camp ne pour-
 roit renfermer ses trou-
 pes de pié; qu'il n'y
 avoit point de plaine
 assez étendue pour sa
 cavalerie; & qu'à peine
 l'air suffiroit-il pour les
 traits qu'on auroit à
 lancer.

* Parmi tous ces dis-
 cours, si capables de
 faire tourner la tête à
 un Prince déjà enivré
 de l'idée de sa gran-
 deur, Démarate La-
 cédémonien fut le seul
 qui osât représenter au

illam qua sibi placeret multitudinem, indigestam & gravem, metuendam esse ducenti ; non enim vires , sed pondus habere : immodica nunquam regi posse ; nec diu durare , quicquid regi non potest.

** In primo , inquit , statim monte Lacones objecti dabunt tibi sui experimentum. Tot ista gentium millia trecenti morabuntur : harebunt in vestigio fixi , & commissas sibi angustias tuebuntur , & corporibus obstruent. Tota illos Asia non movebit loco. Tantas minas belli , & penè totius humani generis ruinam , paucissimi sustinebunt. Cum te mutatis legibus suis*

„ Roi, que ce qui faisoit
„ le sujet de sa confiance,
„ étoit ce qui devoit lui
„ inspirer le plus de
„ crainte : Que ce vaste
„ corps d'armée , cette
„ masse énorme & mon-
„ strueuse , n'avoit que
„ de la pesanteur , & non
„ de la force : Qu'il n'est
„ pas possible de gouver-
„ ner ce qui n'a ni borne
„ ni mesure , & que ce
„ qui ne peut être gou-
„ verné , ne peut subsister
„ longtemps.

„ * Une poignée de
„ gens que vous rencon-
„ trerez d'abord à une
„ première montagne ,
„ vous fera connoître ce
„ que sont les citoyens de
„ Sparte, Trois cens Spar-

tiates arrêteront ces
„ millions d'hommes que
„ vous traînez avec vous.
„ Inébranlables dans le
„ poste qu'on leur aura
„ confié, ils le défen-
„ dront jusqu'au dernier
„ soupir, & feront une
„ barrière & un rempart
„ de leurs corps. Toutes
„ les forces de l'Asie ne
„ leur feront pas faire un
„ pas en arrière. Seuls ils
„ soutiendront le choc
„ formidable de presque
„ tout l'univers réuni
„ contre eux. Après avoir
„ forcé la nature à chan-
„ ger toutes ses loix pour
„ vous ouvrir un passage,
„ vous demeurerez tout
„ court à un défilé. Vous
„ pourrez juger des per-
„

natura transmiserit, in semita harebis, & estimabis futura damna, cum putaveris quanti Thermopylarum angusta constiterint. Scies te fugari posse, cum scieris posse retineri.

** Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modo ablati, cujus cum magno terrore prima vis defluit: deinde hinc atque illinc coorientur, & tuis te viribus prement.*

*** Verum est quod dicitur, majorem belli apparatus esse, quam qui recipi ab his regionibus possit, quas oppugnare constituis. Sed hac res contra nos est. Ob hoc ipsum, te Gracia vincet, quia non capit. Uti toto te non potes.*

**** Præterea, quæ una rebus salus est*

„tes que vous fetez dans
„la fuite, par ce que
„vous aura coûté le
„passage des Thermopy-
„les. En voyant qu'on
„peut vous arrêter, vous
„comprendrez qu'on
„pourra aussi vous met-
„tre en fuite.

„* Vos armées, com-
„me un torrent impé-
„tueux dont rien ne peut
„soutenir le premier
„effort, pourront d'a-
„bord tout dissiper: mais
„bientôt vos ennemis se
„rallieront, & vous at-
„taquant de divers côtés,
„vous détruiront par vos

propres forces.

„** On dit vrai, quand
„on avance que le pays
„que vous voulez atta-
„quer n'a pas un espace
„suffisant pour un appa-
„reil de guerre si im-
„mense: mais c'est pré-
„cisément ce qui fait
„contre nous. La Grece
„vous vaincra, parce
„qu'elle ne peut vous
„contenir. Vous ne pou-
„vez faire usage que
„d'une partie de vous-
„même.

„*** D'ailleurs, ce qui
„fait la sûreté & la res-
„sourced'une armée, vous

occurrere ad primos rerum impetus & inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo antè vinceris, quàm victum esse te sentias.

** Ceterum, non est quod exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse, quia numerus ejus Duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est, quod perire non possit, cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsa magnitudine sua causa.*

*** Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana impellentem, & mutantem quicquid obstiterat, trecenti stare jusserunt: stratusque per*

„devient absolument im-
„praticable. Vous ne
„poutrez ni donner les
„ordres à propos, ni
„vous trouver à tems au
„premier mouvement,
„ni soutenir ceux qui
„plient, ni rassurer ceux
„qui commencent à s'é-
„branler. Vous serez
„vaincu longtems avant
„que d'être à portée de
„vous en apercevoir.

„* Au reste, ne vous
„flâchez pas que vos trou-
„pes ne puissent rien
„trouver qui leur résiste,
„parce que le nombre
„prodigieux en est in-
„connu même à leur
„Chef. Il n'y a rien de
„si grand qui ne puisse
„périr: puisqu'au défaut
„de tout autre obstacle,

sa grandeur même est
une cause de ruine.

„** Tout ce que Dé-
„marate avoit prédit à
„Xerxes, arriva. Ce
„Prince, qui se piquoit
„de surmonter tous les
„obstacles que les dieux
„& les hommes met-
„toient à ses entrepri-
„ses, qui changeoit &
„tenversoit tout ce qui
„s'opposoit à son passa-
„ge, fut arrêté par trois
„cents hommes: & bien-
„tôt Xerxes, voyant les
„détris de ses formi-
„dables armées répân-
„dus dans toutes les par-
„ties de la Grèce, com-
„prit quelle différence
„il y avoit entre une
„foule d'hommes, &
„une armée.

totam passim Graciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba distaret.

** Itaque Xerxes, pudore quàm damno miserior, Demarato gratias egit, quòd solus sibi verum dixisset, & permisit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes, maximam Asia civitatem, curru vectus intraret, rectam capite tiaram gerens: id solis datum regibus. Dignus fuerat premio, antequam peteret. Sed quàm miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi!*

Il faut avouer que ce morceau de Sénèque est fort beau, & que le discours de Démarate est plein de sens & de réflexions solides: mais il me semble que le stile en est trop uniforme, & que l'antithèse s'y montre trop souvent. Les pensées sont trop serrées &

„ * Alors ce Prince, „ plus malheureux enco- „ re par la honte d'une „ si folle expédition, que „ par la perte qu'il y fit, „ remercia Démarate de „ ce que seul il lui avoit „ dit la vérité, & lui per- „ mit de lui demander „ telle grace qu'il vou- „ droit. Celui-ci demanda „ d'entrer à Sardes, l'une „ des plus grandes villes „ d'Asie, monté sur un	char, portant la tiare droite sur la tête, pri- vilège qui n'étoit ac- cordé qu'aux rois. Il au- roit mérité cette ré- compense, s'il ne l'a- voit pas demandée. Mais que doit-on pen- ser d'une nation, où il ne se trouva personne pour dire la vérité au Roi, qu'un homme qui ne se la disoit pas à lui- même?
--	---

trop entassées. ^a Elles font toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raison rendent le stile trop concis & sautillant. ^b Une espece de pointe finit presque chaque période. *Scies te fugari posse, cùm scieris posse retineri.... Ob hoc ipsum te Græcia vincet, quia non capit..... Multo antè vinceris, quàm victum esse te sentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit séparé; mais quand tout un ouvrage est sur ce ton, il est difficile d'en soutenir sans peine une lecture un peu longue & suivie, au lieu que celle de Cicéron & de Tite-Live ne fatigue jamais. D'ailleurs un stile si coupé & si brusque peut-il être employé dans les discours où il s'agit d'instruire & de toucher les auditeurs; & par cette raison convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces sortes de pensées qui terminent la période d'une manière courte & vive: mais il fait employer avec discrétion & sobriété ces graces du discours, qui en font le sel & l'assaison-

^a Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris sed frustis collata.

^b Nunc illud voluit, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aurem.

nement, & qui par cette raison ne doit pas être prodiguées.

* *Leviculus sanè noster Demosthenes*, Lib. 5. Tuscul. n. 103.
qui illo susurro delectari se dicebat aquam ferentis muliercula, ut mos in Græcia est, insusurrantisque alteri : Hic est ille Demosthenes. Quid hoc levius ? at quantus orator ! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipse secum. Cette pensée a beaucoup de rapport avec celle de Sénèque : *Quam miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi !*

2. Réflexion de Sénèque sur une parole d'Auguste.

Sénèque rapporte une parole d'Auguste, qui se repentant extrêmement d'avoir lui-même divulgué les desordres de sa fille, disoit que cette imprudence ne lui seroit pas échappée, si Agrippa ou Mécène eussent vécu. De Benef. l. 6. c. 32.

„ * Il falloit que Dé- ne : Vois-tu bien c'est
 „ mosthene, que nous là ce Démosthene.
 „ admirons tant, fût Quelle petitesse ! Et
 „ bien vain, d'être aussi cependant quel grand
 „ sensible qu'il avoue lui- orateur que Démo-
 „ même qu'il l'étoit à sthene ! Mais c'est qu'il
 „ ce petit mot flateur avoit appris à parler
 „ d'une porteuse d'eau, aux autres, & qu'il se
 „ qui le montrant au parloit rarement à lui.
 „ doit, disoit à sa voisi- même.

Horum nihil mihi accidisset, si aut Agrippa; aut Mecenas vixisset. Sèneque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très sensée : * *Adeo tot habenti millia hominum, duos reparare difficile est ! Casa sunt legiones, & protinus scripta : fracta classis, & intra paucos dies natavit nova : sevitum est in opera publica ignibus, surrexerunt meliora consumptis. Tota vita, Agrippæ & Mecenatis vacavit locus.* Rien n'est plus beau ni plus solide que cette pensée, Toutes les pertes se réparent excepté celle d'un ami : mais il falloit en demeurer là.

** *Quid putem ?* ajoute Sèneque. *De-
fuisse similes qui assumerentur, an ipsius
vitium fuisse, qui maluit queri quam qua-
rere ? Non est quod existimemus Agrippam*

„ * Tant il est difficile
„ de trouver parmi tant
„ de millions d'hommes
„ de quoi en remplacer
„ deux ! Des légions ont
„ été taillées en pièces,
„ on en a bientôt levé
„ d'autres : une flotte a
„ été brisée, en peu de
„ jours, on en bâtit une
„ nouvelle : le feu a
„ consumé des édifices
„ publics, on en voit
„ d'autres plus somptueux
„ que les premiers sortir
„ presque aussitôt de ter-
„ re. Mais, tant que vé-

cut Auguste, la place
d'Agrippa & de Mécé-
ne demeura toujours
vacante.

** Que penserai-je de
cette parole d'Auguste ?
Dois-je croire qu'en
effet il ne restoit plus
dans tout l'Empire de
tels hommes qu'il pût
choisir pour amis,
ou si c'étoit la faute
du Prince, qui aimoit
mieux se plaindre, que
d'en chercher ? Il n'y
a pas d'apparence
qu'Agrippa & Mécène

Et Mecenatem solitos illi vera dicere : qui , si vixissent , inter dissimulantes fuissent . Regalis ingenii mos est , in presentium contumeliam amissa laudare , & his virtutem dare vera dicendi , à quibus jam audiendi periculum non est .

Outre que rien n'est plus petit que ce jeu de mots , *maluit queri quàm quærere* ; la seconde réflexion ruine absolument la première . Celle-ci suppose qu'il est fort difficile de remplacer de bons amis , & l'autre dit tout le contraire . D'ailleurs pourquoi Sénèque fait-il cette injure à Auguste , ou plutôt à ses deux amis , d'avancer qu'ils n'avoient pas coutume de dire la vérité à ce Prince , & qu'ils n'auroient pas osé le faire dans l'occasion dont il s'agit ? Mécène étoit de tout tems en possession de lui parler librement ; & l'on sait que dans un jugement où Auguste paroissoit panacher vers la cruauté , ce favori ne pouvant approcher de lui à cause de la presse , lui jetta un billet

„ eussent coutume de lui	bien des morts pour
„ dire la vérité : & s'ils	faire honte & peine
„ avoient vécu , ils au-	aux vivans ; & de louer
„ roient dans cette occa-	„ dans les premiers une
„ sion gardé le silence	liberté courageuse de
„ comme les autres . Mais	dire la vérité , dont
„ le caractère des Princes	ils n'ont plus rien à
„ est d'aimer à dire du	craindre .

Surge tan- où il avoit écrit : *Levez-vous, & ne*
dem carnifex. *faites point le bourreau.* Pour Agrippa ,
 lorsqu'Auguste , maître de l'Empire ,
 délibéra sur le parti qu'il devoit pren-
 dre , il osa bien lui conseiller de réta-
 blir la République dans son ancienne
 liberté.

On voit par là que Sénèque man-
 quoit d'une qualité essentielle à l'ora-
 teur , qui est de savoir se tenir dans les
 bornes du vrai & du beau ; & de re-
 trancher impitoyablement tout ce qui
 est au delà du parfait , selon cette belle
Satyr. 10. règle d'Horace : *Recideret omne quod*
lib. 1. *ultra perfectum traheretur.* ^a Il étoit trop
 amateur de son propre génie: il ne pou-
 voit se résoudre à perdre ni à sacrifier
 aucunes de ses productions : & souvent
 par de petites & minces pensées il affoi-
 blissoit la force & avilissoit la noblesse
 des choses dont il parloit.

3. *Autre pensée de Sénèque sur la rareté*
des vrais amis.

Senec. de On trouve dans le même endroit
Benef. l. 6. une autre pensée au sujet des amis qui
6. 34.

a Si aliqua contem- | gisset, consensu potiùs
 plisset . . . si non om- | eruditorum quàm pue-
 nia sua amasset, si re- | rorum amore compro-
 rum pondera minutissi- | baretur. *Quintil. l. 10.*
 mis sententiis non fre- | c. 1.

est fort belle. Sénèque parle de cette foule de personnes qui font leur cour aux grands Seigneurs. * *Ad quemcumque istorum veneris*, dit-il, *quorum saluatio urbem concutit, scito, etiamsi animadverteris obsessos ingenti frequentia vicos, & commeantium in utramque partem catervis itinera compressa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio quaeritur. Illo recipiendus est, illic retinendus, & in sensus recondendus.* On ne peut rier qu'il n'y ait une grande beauté & une grande vivacité dans cette pensée & dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* Après tout ce qui a été dit du fracas que cause dans la ville ce concours incroyable de citoiens qui s'empressent d'aller chez les grands, & qui remplissent leur maison, cette opposition

» * Si vous allez » chez quelqu'un de ces » grands seigneurs chez » qui toute la Ville abor- » de pour leur faire la » cour, sachez que bien » que vous trouviez les » rues assiegées & les » chemins bouchés par » une foule innombrable » de personnes qui vont » & qui retournent, ce-	pendant vous venez dans un lieu rempli d'hommes, & vuide d'amis. C'est dans le cœur qu'il faut cher- cher l'ami, & non dans l'antichambre. C'est là où il faut le recevoir & le retenir, & l'y mettre comme en dépôt & en sûreté.
---	--

est fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum* : foule de courtisans, solitude d'amis. Mais que signifie ce qui suit : *in pectore amicus, non in atrio queritur* ? » Il faut chercher l'ami dans le cœur, & non dans l'antichambre. J'y voi une antithese, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le sens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il falloit porter de cet auteur. » De tous les écrivains vains ingénieux, dit-il, celui qui fait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Sénèque. Il veut toujours plaire, & il a si peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut être vûe, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable : de sorte qu'on peut dire de lui ce que son pere disoit d'un orateur de leur tems : ^a *En répétant la même pensée, & la tournant de plusieurs façons, il la gâte : n'étant pas content d'avoir bien dit une chose une fois, il fait en*

^a Habet hoc Montanus vitium, sententias suas repetendo corrumpit : dum non est contentus unam rem semel bene dicere, efficit ne bene dixerit. *Controvers.* 5, lib. 9.

sorte qu'il ne l'a pas bien dit. » Il cite un mot du Cardinal Palavicin, qui sent bien le stile Italien, mais qui a du sens. Seneque, dit ce Cardinal, *parfume ses pensées avec un ambre & une civette qui à la longue donnent dans la tête : elles plaisent au commencement, & lassent fort dans la suite.* »

Un autre auteur fort célèbre porte le même jugement de Seneque ; & donne en peu de mots d'excellentes règles sur les pensées.

M. Nicola dans l'éducat. d'un Prince, 2. part. n. 39. & 40.

Il y a, dit-il, deux sortes de beautés dans l'éloquence, auxquelles il faut tâcher de rendre les enfans sensibles. L'une consiste dans les pensées belles & solides, mais extraordinaires & surprenantes. Lucain, Seneque, & Tacite sont remplis de ces sortes de beautés. L'autre, au contraire, ne consiste nullement dans les pensées rares ; mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élégante, & délicate, qui ne bande point l'esprit, qui ne lui présente que des images communes, mais vives & agréables, & qui fait si bien le suivre dans ses mouvemens, qu'elle ne manque jamais de lui proposer sur

» chaque sujet les objets dont il peut
 » être touché , & d'exprimer toutes
 » les passions & les mouvemens , que
 » les choses qu'elle représente y doi-
 » vent produire. Cette beauté est celle
 » de Térence & de Virgile. Et l'on
 » voit par là qu'elle est encore plus
 » difficile que l'autre , puisqu'il n'y a
 » point d'auteurs dont on ait moins
 » approché que de ces deux là.

» Si l'on ne fait mêler cette beauté
 » naturelle & simple avec celle des
 » grandes pensées , on est en danger
 » d'écrire & de parler d'autant plus
 » mal , que l'on s'étudiera davantage
 » à bien écrire & à bien parler : &
 » plus on aura d'esprit , plus on tom-
 » bera dans un genre vicieux. Car c'est
 » ce qui fait qu'on se jette dans le stile
 » des pointes , qui est un très mauvais
 » caractère. Quand même les pensées
 » seroient solides & belles en elles-
 » mêmes , néanmoins elles lassent &
 » accablent l'esprit , si elles sont en
 » trop grand nombre , & si on les em-
 » ploie en des sujets qui ne les deman-
 » dent point. Sénèque , qui est admi-
 » rable étant considéré par parties ,
 » lasso l'esprit quand on le lit tout de
 » suite ; & je croi que si Quintilien

adit de lui avec raison, qu'il est rem-
pli de défauts agréables, *abundat dul-*
cibus vitiis, on en pourroit dire avec
autant de raison, qu'il est rempli de
beautés désagréables par leur multi-
tude, & par ce dessein qu'il paroît
avoir eû de ne rien dire simplement,
& de tourner tout en forme de pointe.
Il n'y a point de défaut qu'il faille
plus faire sentir aux enfans, lorsqu'ils
sont un peu avancés, que celui-là :
parce qu'il n'y en a point qui fasse plus
perdre le fruit des études en ce qui
regarde le langage & l'éloquence.

^a Cela n'empêche pas que la lecture
de Sénèque ne puisse être fort utile aux
jeunes gens ; quand ils commenceront
à avoir le goût & le jugement formés
par celle de Cicéron. Sénèque est un
esprit original, propre à donner de
l'esprit aux autres, & à leur faciliter
l'invention. On peut tirer du traité de
la clémence, & de celui de la brièveté
de la vie, beaucoup d'endroits, qui
accoutumeront les jeunes gens à trou-
ver d'eux-mêmes des pensées. Cette
lecture leur servira aussi à faire le

^a Verum sic quoque jam robustis, & seve-
more genere satis fir-
matis, legendus, vel
ideo, quod exercere po-
test utrinque judicium.
Quintil. l. 10. c. 1.

discernement du bon & du mauvais. Mais le maître doit les conduire dans cette étude, & ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices mêmes de Sénèque, d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractère de leur âge, & que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, ils sont mêlés de charmes capables de séduire les plus clairvoians.

ARTICLE TROISIÈME.

Du choix des Mots.

ON A vû dans tous les exemples que j'ai cités jusqu'ici, combien le choix des mots sert à mettre les pensées & les preuves dans leur jour, & à en faire sentir la beauté & la force. Ce sont en effet les expressions qui donnent aux choses une nouvelle grace, & qui leur prêtent ce vif colori si propre à faire de riches peintures & des tableaux parlans; de sorte que par le changement, & quelquefois par le dérangement seul des expressions, pres-

que toute la beauté du discours disparoît & s'évanouit.

Il semble que le principal usage que l'homme devoit faire de sa raison, seroit de n'être attentif qu'aux choses mêmes qu'on lui dit, sans se mettre en peine de la manière dont elles lui sont présentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire : & c'est peut-être une des suites de la corruption & de la dégradation de notre nature, qui fait que plongés dans les sens nous ne sommes presque touchés que de ce qui les frappe & les remue, & que souvent nous ne jugeons des pensées aussi bien que des hommes, que par le vêtement & la parure.

Ce n'est pas que je regarde comme un défaut en soi-même de préférer ce qui est orné & embelli à ce qui ne l'est pas. Nous portons en nous un attrait, non seulement pour le bon & le vrai, mais aussi pour le beau. Et cet attrait, ce sentiment, nous vient de l'auteur même de la nature, qui n'y a presque rien offert à nos yeux qui ne soit gracieux & aimable. Le désordre consiste en ce que l'on est plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on est uniquement touché des

embellissemens, sans faire attention aux choses mêmes. Mais il est dans l'ordre, & c'est le premier dessein du Créateur, que la beauté & l'agrément extérieur servent à faire valoir & à faire aimer ce qui d'ailleurs est bon & vrai.

C'est donc une nécessité absolue à l'orateur de donner un soin particulier à l'élocution, ^a qui le met en état de produire ses pensées au dehors, sans quoi tous les autres talens, quelque grands qu'ils fussent, deviendroient inutiles. Il faut que cette partie soit bien essentielle à l'éloquence, puisqu'elle lui a donné son nom.^b Aussi voyons-nous que c'est elle qui décide principalement du mérite des orateurs, qui fait la différence des styles, d'où dépend pour l'ordinaire le succès d'un discours, & qui est à proprement parler ce que nous enseigne l'art : car le reste dépend plus du génie & de la nature.

^a Eloqui, hoc est omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre : sine quo supervacua sunt priora, similia gladio condito, atque intra vaginam suam hærenti.

Quintil. in Proem. l. 8.

^b Hoc maximè docetur : hoc nullus nisi arte assequi potest : hoc maximè orator oratore præstantior ; hoc genera ipsa dicendi alia aliis potiora ; ut appareat in hoc & vitium & virtutem esse dicendi. *Ibid.*

Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots : il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'est une chose merveilleuse comment des mots qui sont entre les mains de tout le monde, & qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particulière, maniés avec art, & appliqués à certains usages, acquièrent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il signifie *bâtir une maison*, est un mot fort simple. Quand le poète l'emploie pour exprimer ces parures à différens étages, dont les dames ornoient leur têtes :

Tot premit ordinibus, tot adhuc compa-
gibus altum
Ædificat caput :

Juvenal ;
Satyr. 7. v.
509.

c'est comme un diamant qui brille d'une vive lumière. M. Despreaux a bien su profiter de la pensée & de l'expression de Juvenal :

Et qu'une main savante, avec tant d'artifice ;
Bâtit de ses cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, & que c'est l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils sont destinés pour exprimer les pensées, c'est d'elles qu'ils

doivent naître : a car les bonnes expressions sont ordinairement attachées aux choses mêmes , & les suivent comme l'ombre suit le corps. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de son sujet , comme si elles se déroboient à nous & qu'il fallût leur faire une espèce de violence pour les employer. Les plus naturelles sont les meilleurs. b Je suppose, comme je l'ai déjà dit ailleurs , qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit , que par une lecture exacte &

a Res & sententia verba parient, quæ semper satis ornata mihi quidem videri solent, si ejusmodi sunt ut ea res ipsa peperisse videatur. *2. de Orat. n. 146.*

Rerum copia, verborum copiam gignit. *Cit. 3. de Orat. n. 125.*

Cum de rebus grandioribus dicas, ipsæ res verba rapiunt. *Lib. 3. de fin. n. 19.*

Verba erunt in officio... sic ut semper sensibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus sequi. *Quintil. in Præm. l. 8.*

Plerumque optima res cohererent, & cernuntur suo lumine. At nos quærimus illa, tanquam lateant semper,

seque subducant... Optima sunt minime accersita, & simplicibus atque ab ipsa veritate profectis similia. *Ibid.*

b Qui rationem loquendi primum cognoverit, tum lectione multa & idonea copiosam sibi verborum suppellectilem comparavit... ei res cum nominibus suis occurrent. Sed opus est studio precedente, & acquisita facultate & quasi reposita. *Ibid.*

Onerandum completumque pectus maximarum rerum & plurimarum suavitate, copia, varietate. *Lib. 3. de Orat. n. 121.*

Celeritatem dabit consuetudo. Paulatim te facilius se ostendent ver-
sérieuse

sérieuse des bons auteurs on s'est fait un amas de riches expressions, mais sur-tout qu'on s'est rempli l'esprit de routes les connoissances nécessaires à l'orateur : pour lors la diction ne coûte presque rien. Quand on compose, il en est des mots comme des domestiques dans une maison bien réglée : ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, & sont toujours prêts au besoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, & de savoir les employer chacun dans leur place.

Ce choix coûte d'abord plus de tems & de peine, parce qu'alors il faut examiner, peser, comparer : mais dans la suite il devient si facile & si naturel, que ^a les mots s'offrent d'eux-mêmes, & naissent sous la plume, presque sans qu'on y pense. ^b Un soin scrupuleux & exact est bon pour les commencemens : mais il doit diminuer & disparaître à mesure qu'on

ba respondebunt, compositio sequetur : cuncta denique, ut in familia bene instituta in officio erunt . . . sic ut non requisita respondere, sed ut semper sensibus inhærere videantur. *Quintil. l. 10. c. 3. & l. 8. in Proam.*

^a Verba omnia, quæ sunt cujusque generis, maximè illustria, sub acumen styli subeant & succedant necesse est.

Lib. 1. de Orat. n. 151.

^b Ista quærendi, judicandi, comparandi anxietas, dum discimus adhibenda est, non cum

avance. Cependant il y a des orateurs qui toujours mécontents d'eux-mêmes, & ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux quelque bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires ; & qui perdent le tems à se donner ainsi à eux-mêmes la torture en disputant avec chaque mot & presque avec chaque syllabe. ^a Travail infructueux, délicatesse mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, & à rendre l'orateur malheureux ! L'art de bien parler ne seroit pas fort estimable, s'il coûtoit toujours tant de peine, & s'il

dicimus . . . Quibusdam tamen nullus finis calumniandi est, & cum singulis penè syllabis commorandi : qui, etiam cum optima sint reperta, quærent aliquid quod sit magis antiquum, remotum, inopinatum . . . increduli quidam, & de ingenio suo pessimè meriti, qui diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem. *Quint. in Proem. l. 3.*

^a Abominanda hæc infelicitas erat, quæ & cursum dicendi refrenat,

& calorem cogitationis extinguit mora & diffidentia. *Ibid.*

Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna, si infelix usque ad ultimum sollicitudo persequitur, ac oratorem macerat & coquit, ægrè verba verentem, & perpendendis coagmentandisque eis intabescens. Nitidus ille, & sublimis, & locuples, circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quint. l. 12. c. 10.*

faloit être condanné toute sa vie à l'ennuieuse occupation de chercher, de peser, d'ajuster des mots. L'orateur, s'il est digne de ce nom, possédera tous les trésors de l'éloquence ; & les maniera en maître qui dispose de son bien comme il lui plaît.

On trouvera dans l'article, où j'ai traité de l'élégance & de la délicatesse du latin, plusieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le siège de Veies pendant l'hyver, se sert d'une comparaison tirée de la chasse, & il dit que le plaisir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, & entraîne les hommes malgré la rigueur des saisons dans les lieux les plus âpres & les plus escarpés. *Obsecro vos, venandi studium ac voluptas homines per nives ac pruin- Liv. lib. 5.
nas in montes sylvasque rapit : belli necessitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel lusus ac voluptas elicere solet ?* Quelle force n'a point cette expression *rapit* ? Pour la bien sentir, il ne faut que la comparer avec une autre expression que Sénèque emploie

dans une pensée à peu près semblable, Il s'agit des marchands à qui l'ardeur insatiable du gain fait entreprendre de longs & dangereux voïages par terre & par mer. *Alium mercandi praeceptus cupiditas circa omnes terras, omnia maria, spe lucri ducit.* Ce mot, *ducit*, a trop de lenteur pour une passion aussi violente que l'avarice : *praeceptus cupiditas*,

De brevit.
vita, c. 2.

Salluste décrit l'acharnement des soldats contre les vaincus, & en apporte la raison, *Igitur hi milites, postquam victoriam adepti sunt, nihil reliqui victis fecere, Quippe secunda res sapientium animos fatigant : ne illi, corruptis moribus, victoria temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expression, *fatigant*, Est-il possible de marquer d'une manière plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à essuier dans la prospérité ? Elle les attaque, elle les poursuit sans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni treve ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu ; & si elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle semble espérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue & de lassitude. *Secunda res sapientium animos fatigant,*

Cette expression m'en rappelle une autre de Tacite, qui n'est pas moins énergique. *An cum Tiberius, post tantam rerum experientiam, vi dominationis convulsus & mutatus sit, C. Casarem, &c.* M. d'Ablancourt traduit ainsi ce passage. « Si Tibere, après une longue expérience, s'étoit laissé corrompre à la fortune, que deviendrait Caligula, &c. » Cette traduction énerve toute la force de la pensée, qui consiste dans ces deux mots, *convulsus*, & *vi dominationis*. *Convellere*, signifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire sortir de sa place par violence. Il y a dans l'autorité souveraine un faste, un orgueil, une hauteur, qui attaquent les meilleurs princes avec tant de violence qu'ils ne peuvent y résister, en sorte qu'arrachés à eux-mêmes, & à leurs bonnes inclinations, ils sont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulsus & mutatus.*

Le même Tacite dans ses histoires parle de la prospérité dans le même sens que Salluste, mais sous une autre idée. *Fortunam adhuc tantum adversam tulisti. Secunda res acrioribus stimulis animos explorant: quia miseria tolerantur,*

felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis, sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiæ pessimum veri affectûs venenum, sua cuique utilitas. Cet endroit est tiré du discours que Galba fit à Pison en l'adoptant & l'associant à l'empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit : » La fortune jusqu'ici t'a été » contraire, maintenant elle se change. » Prends garde de pouvoir aussi bien » supporter ses faveurs que ses injures. Car la prospérité a des éguillons » bien plus puissans que l'adversité : » parceque nous cédon's aux uns, & » que nous résistons aux autres. Quand » tu conserverois ta vertu, ceux qui » approcheront de toi perdront la leur. » La flatterie prendra la place de la vérité, l'intérêt celle de l'affection, » dont il est le poison & le venin. Il y auroit bien des choses à dire, sur cette traduction : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Je remarque seulement qu'elle n'a point conservé la beauté de cette expression, *irrumper adulatio*. Elle signifie que quelque mesure, quelque précaution que prenne Pison pour fermer tout accès à la fla-

terie, elle saura bien, malgré toutes les barrières qu'on lui opposera, s'ouvrir une entrée, & comme forcer les passages, pour arriver jusqu'à lui. Le françois ne présente point cette idée : *La flatterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliste attribue la ruine & la décadence des mœurs aux dépenses énormes que fit Scaurus pendant qu'il étoit Edile. Il exprime merveilleusement cette pensée par un seul mot qui est tout-à-fait énergique. *Cujus nescio an edilitas maximè prostravit mores.* Son édilité acheva d'ab- « battre & de renverser les mœurs. »

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs françois, pour y trouver une foule de belles expressions, tantôt vives & énergiques, tantôt brillantes & pleines d'agréments.

Cet homme (Machabée) que Dieu M. Fléchier. avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se briserent tant de fois toutes les forces de l'Asie, après avoir défait de nombreuses armées... venoit tous les ans, comme le moindre des Israelites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire.

On l'a vû (M. de Turenne) dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les

armes des mains des soldats étrangers, qu'une féroce naturelle acharnoit sur les vaincus.

Il attacha par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices . . . Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés ?

Combien de fois essayait-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité ?

On a pu remarquer dans plusieurs des exemples que je viens de citer, que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du discours. Elles produisent sur-tout cet effet, selon la remarque de Quintilien, lorsqu'elles sont figurées & métaphoriques. *Discamus spes effrenatas. & animum in futura eminentem velut in vinculis habere*

Senec. de
tranq. anim.

Idem Epist. 95. *Vide quantum rerum per unam gulam transiurarum permisceat luxuria, terrarum marisque vastatrix.* Le même Sénèque dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un gouverneur de province, parle ainsi : *Loquax & ingeniosa in contumelias præfectorum provincia, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicum sanctitatis exemplum suspexit.* Cicéron dit

De consol.
ad Helv. c.
17.

quelque chose de pareil de son frere.

Qua cum honesta sint in his privatis nostris quotidianisque rationibus; in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provincia, divina videantur necesse est.

*Epist. 1. ad
Quint. frat.
lib. 1.*

^a Sans les épithetes le discours languit, & paroît presque sans ame & sans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car pour me servir de la comparaison de Quintilien, il en est des épithetes dans le discours, comme des valets dans l'armée, qui la surchargeroient extrêmement, & ne serviroient qu'à l'embarasser, si chaque soldat avoit le sien : parce qu'alors on doubleroit le nombre sans doubler les forces.

ARTICLE QUATRIÈME.

De l'arrangement des Mots.

ON NE PEUT disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quel-

^a Talis est ratio hujusce virtutis, ut sine appositis nuda sit, & incompta oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam fit longa & impedita, ut . . .

eam judices similem a gmini totidem lixas habenti, quot milites quotque : in quo & numerus est duplex, nec duplum virium. *Quint. l. 8. c. 6.*

quefois même à la force du discours.^a Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend sensible au nombre & à la cadence : & pour introduire dans les langues cette espèce d'harmonie & de concert, il n'a falu que consulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que sonder & interroger, pour ainsi dire, les oreilles, que ^b Cicéron appelle avec raison un juge fier & dédaigneux. En effet quelque belle que soit une pensée en elle-même, si les mots qui l'expriment sont mal arrangés, la délicatesse de l'oreille en est choquée. ^c Une composition dure & rude la blesse, au lieu qu'elle est agréablement flatée de celle qui est douce

^a Natura ducimur ad modos. *Quint. l. 9. c. 4.*

Aures, vel animus aurium nuntio naturalem quandam in se continet vocum omnium mentionem . . . Animadversum est eadem natura admonente, esse quosdam certos cursus conclusionesque verborum. *Orat. n. 177. 178.*

^b Graves sententiæ inconditis verbis elatae offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. *Orat. n. 150.*

Aurium sensus fastidio-

fissimus. *Lib. . . ad Herenn. n. 32.*

^c Itaque & longiora & breviora judicat, & perfecta ac moderata semper expectat. Mutila sentit quædam, & quasi decurtata, quibus tanquam debito fraudetur productiora alia, & quasi immoderatiùs excurrentia; quæ magis etiam aspernantur aures. *Orat. n. 177. 178.*

Optimè de illa (compositione) judicant aures, quæ & plena sentiunt, & parum expleta desiderant, & frago-

& coulante. Si le nombre est mal soutenu, & que la chute en soit trop prompte, elle sent qu'il y manque quelque chose, & n'est point satisfaite. Si au contraire il a quelque chose de traînant & de superflu, elle le rejette & ne le peut souffrir. En un mot il n'y a qu'un discours plein & nombreux qui puisse la contenter.

Une preuve que ce goût est naturel, ^a c'est qu'il est commun au savant & à l'ignorant : avec cette différence néanmoins, que ^b le premier en connoît les raisons, & que l'autre n'en juge que par le sentiment. Aussi ^c Cicéron ne comprend-il pas qu'on puisse être homme, & ne pas sentir le nombre & l'harmonie du discours : & il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvoit lui-même, que par ce qui arrivoit souvent à tout un peuple, qui

sis offenduntur, & lenibus mulcentur, & contortis excitantur, & stabilia probant, clauda deprehendunt, redundancia & nimia fastidiunt.

Quintil. l. 9. c. 4.

^a Unum est & simplex aurium judicium, & promiscuè ac communiter stultis ac sapientibus à natura datum.

Cic. pro Font. n. 12.

^b Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem. *Quint. l. 9. c. 4.*

^c Quod qui non sentiunt, quas aures habeant, aut quid in his hominis simile sit, nescio. Meæ quidem, &c. Quid dico meas ? Conciones sæpe exclamare vidi, cum aptè verba cecidissent.

Orator. n. 16

K vj

228 DE L'ARRANGEMENT
charmé par des chutes nombreuses de
périodes , témoignoit son contente-
ment & son goût par des acclamations
publiques & générales.

Il est donc très important que les
jeunes gens soient formés de bonne
heure à discerner dans les auteurs cet
arrangement. ^a Il faut leur faire ad-
mirer comment les mots sont dans la
main de l'Orateur comme une eire
molle & flexible , qu'il manie & qu'il
tourne comme il veut , & à laquelle
il fait prendre toutes les formes qu'il
lui plaît : comment par la différente
structure qu'il leur donne , le discours
tantôt marche avec une gravité maje-
stueuse , ou coule avec une prompte &
légère rapidité ; tantôt charme & en-
leve l'auditeur par une douce harmo-

^a Nihil est tam tene-
rum , neque tam flexi-
bile , neque quod tam
facile sequatur quocum-
que ducas , quam ora-
tio . . . Ea nos (verba)
cum jacentia sustulimus
è medio , sicut molliissi-
mam ceram ad nostrum
arbitrium formamus &
figimus . Itaque tum
graves sumus , tum sub-
tiles , tum medium quid-
dam tenemus : sic insti-
tutam nostram senten-

tiam sequitur orationis
genus. *Lib. 3. de Orat. n.*
176. 177.

Rebus accommodan-
da compositio , ut aspe-
ris asperos etiam nume-
ros adhiberi oporteat ,
& cum dicente æquè au-
dientem exhorrescere.

Quintil. l. 8. c. 4.

Idque ad omnem ra-
tionem , & aurium vo-
luptatem , & animorum
motum mutatur & verti-
tur. *Ibid.*

nie, ou le pénètre d'horreur & de faififfement par une cadence dure & âpre, felon la différence des fujets qu'il traite. On leur fera observer que cet arrangement a une vertu merveilleufe non feulement pour plaîre, mais encore pour faire impreflion fur les efprits.
^a Car, comme le remarque Quintilien, il n'eft gueres poffible qu'une chofe aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en eft comme le vestibule & l'entrée. Au contraire l'homme écoute volontiers ce qui lui plaît, ^b & il eft conduit par le plaifir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité & la mefure des mots ne dépendent point de l'orateur, & qu'il les trouve pour ainfi dire tout taillés; ^c fon habileté confifte à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger enfemble de telle forte, que leur concours & leur union, fans laiffer aucun vuide, ni causer aucune rudelfe,

^a Nihil intrare potest in affectum, quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit. *Ibid.*

^b Voluptate ad fidem ducitur. *Quintil.*

^c Collocationis est componere & struere verba sic, ut neve asper eorum

concurfus, neve hiulus sit, sed quodammodo coagmentatus & lævis... Hæc est collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ coherentem, quæ lævem, quæ æquabiliter fluentem. 3. *de Orat.* n. 171, 172.

rendent le discours doux, coulant, agréable. Et il n'est point de mots, quelque durs qu'ils paroissent par eux-mêmes, qui placés à propos par une main habile ne puissent contribuer à l'harmonie du discours : ^a comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulières y trouvent leur place, Isocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence : & nous verrons bientôt que Cicéron rendit le même service à la langue de son pays.

Les règles que Cicéron & Quintilien ont données sur cette matiere, en marquant la nature des différens piés qu'on doit emploier dans le discours, peuvent servir aux jeunes gens, pourvû qu'on en fasse un choix judicieux. Les observations de Sylvius, intitulées *progymnasmata*, qui sont à la fin de l'apparat de Cicéron, peuvent aussi leur être d'un grand usage. Mais le meilleur maître qu'ils puissent consulter & étudier sur cette matiere, est Cicéron lui-même. Ce fut lui qui le premier

a Sicut in structura | cui applicari, & in quo
saxorum rudium etiam | possit insistere. *Quintil.*
ista enormitas invenit | l. 9. c. 4.

s'aperçut que la langue latine manquoit d'une beauté que les anciens Romains avoient absolument ignorée ou négligée, & qui pouvoit cependant en relever beaucoup le prix & l'excellence. Comme il étoit extrêmement jaloux de l'honneur de sa patrie, il entreprit, en donnant au discours latin du son, de la cadence, & de l'harmonie, d'égaliser, s'il se pouvoit, la langue de son pays à celle des Grecs, qui a de ce côté un merveilleux avantage. Il est étonnant de voir comment en peu d'années il amena sur ce point la langue latine à une souveraine perfection, qui n'est ordinairement le fruit que d'une longue expérience, & qui s'avance peu à peu par des accroissemens fort lents. C'est donc lui que les jeunes gens doivent se proposer pour modèle en ceci comme dans tout le reste. Ils trouveront dans les historiens de belles pensées, & de riches expressions : mais ils ne doivent pas y chercher un arrangement de mots nombreux & périodiques. ^a Le stile de l'histoire, qui doit être aisé, naturel, coulant, ne s'accom-

^a *Historia, quæ cur- | stentis clausulæ. Quintil.*
tere debet ac ferri, mi- | l. 9. c. 4.
hus conveniunt interis.

mode point de ces cadences graves & mesurées que demande la majesté d'un discours oratoire.

Le moïen le plus facile & le plus sûr de faire sentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots, est de pratiquer ce que Cicéron lui-même a fait dans les livres de l'orateur en traitant cette matiere: c'est-à-dire de choisir dans les livres qu'on leur explique, quelques endroits des plus nombreux & des plus périodiques, & d'en déranger l'ordre & la structure.^a Les mêmes pensées & les mêmes expressions demeureront, mais non pas la même grace, ni la même force: & plus ces endroits brilleront par le sens & par la diction, plus ils deviendront choquans par ce dérangement, parce que la magnificence même des mots le rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens, formées de cette sorte par une lecture assidue de Cicéron, & accoutumées à la cadence douce & harmonieuse de ses périodes, de-

^a Quod cuique visum erit vehementer, dulciter, speciosè dictum, solvat & turbet: aberit omnis vis, jucunditas, decor Illud

pulchriora & sensu & elocutione dissolveris, hoc orationem magis deformem fore: quia negligentia collocationis ipsa verborum luce deprehenditur. *Ibid.*

viendront fines, délicates, difficiles à contenter; & , comme il le dit de lui-même, ^a elles discernent parfaitement une période pleine & nombreuse, & elles sentiront aussi si quelque chose y manque ou est de trop.

^b Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tissu de la période, & que ce soit de cette union & de ce concert de toutes les parties que résulte l'harmonie dont nous parlons : cependant on convient que c'est à la fin surtout qu'il paroît & se fait sentir. Les oreilles, entraînées dans le reste par la continuité des paroles comme par un torrent, ne sont en état de bien juger des sons, que lorsque le cours rapide du discours s'arrêtant pour un moment leur laisse une espèce d'entrepos. Aussi est-ce en cet endroit que l'admiration de l'au-

^a *Mæx quidem (aures) & perfecto completoque verborum ambitu gaudent, & curta sentiunt, nec amant redundantia. Orat. n. 168.*

^b *In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu numeris inserta est (compositio.) Magis tamen desideratur in clausulis, & apparet.*

Aures continuam vocem secutæ, ductæque velut prono decurrentis orationis flumine, tum magis judicant, cum ille impetus stetit, & intuenti tempus dedit. Hæc est sedes orationis : hoc auditor expectat : hic laus omnis declamat. Quintil. l. 9. c. 4.

234 DE L'ARRANGEMENT
diteur, suspendue jusques-là par un
plaisir enchanteur, éclate tout à coup
par des cris & des applaudissemens
publics.

^a Le commencement demande aussi
un soin particulier, parceque l'oreille
y donnant une attention toute nou-
velle, en remarque aisément les dé-
fauts.

C'est donc sur le commencement &
sur la fin de la période que doit prin-
cipalement rouler l'examen qu'on en
fera faire aux jeunes gens : & il ne
faut pas manquer de les rendre atten-
tifs à la merveilleuse variété que Cicé-
ron a répandue dans ses nombres,
pour éviter l'ennuyeuse uniformité des
mêmes cadences, qui lassent & rebu-
tent l'auditeur. J'en excepte pourtant
cette chute devenue si triviale, *esse vi-
deatur*, dont on lui a justement repro-
ché l'affectation, & par laquelle il ter-
mine un grand nombre de ses phrases.
Elle se trouve plus de dix fois dans la
seule harangue *pro lege Manilia*.

Il y a un arrangement plus marqué
& plus étudié, qui peut convenir aux
discours d'appareil & de cérémonie,

^a Proximam clausulis | tia : nam & ad hæc in-
diligentiam postulant ini- | tentus auditor est. *Ibid.*

tels que sont ceux du genre démonstratif, ^a où l'auditeur n'étant point sur ses gardes contre les surprises de l'art, ne craint point qu'on tende des pièges à sa religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences mesurées & nombreuses, il fait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux & innocent plaisir. Il n'en est pas ainsi quand il s'agit de matières graves & sérieuses, où l'on ne cherche qu'à instruire & qu'à toucher. La cadence pour lors doit avoir aussi quelque chose de grave & de sérieux, ^b & il faut que cette amorce du plaisir qu'on prépare aux auditeurs soit comme enveloppée & cachée sous la solidité des pensées & sous la beauté des expressions, dont ils soient tellement occupés, qu'ils paroissent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

^a Cùm is est auditor, qui non vereatur ne compositæ orationis insidiis sua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium servienti. *Orat. n. 208.*

^b Sic minimè animadvertetur delectationis aucupium, & quadrandæ orationis industria: quæ latebit eo magis, si &

verborum & sententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, & jucunda sibi censent, verba dico & sententias: ea que dum animis attentis admittantur excipiunt, fugit eos & prætervolat numerus; qui tamen si abesset, illa ipsa delectarent. *Ibid. n. 197.*

E X E M P L E S.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour se convaincre par ses propres yeux, ou plutôt par ses oreilles, de tout ce qui a été dit jusqu'ici.

Pro Mur. n. 4. *Quòd si è portu solventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere summo studio solent & tempestatum rationem, & prædonum, & locorum, quòd natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos persuncti sumus, ingrediuntur: quo tandem me animo esse oportet, prope jam ex magna jactatione terram videntem, in eam, cui video maximas reipublica tempestates esse subeundas? Rien n'est plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement.*

Idid. n. 22. *Omnes urbana res, omnia hac nostra præclara studia, & hac forensis laus & industria, latent in tutela ac præsidio bellica virtutis. Simul atque increpuit suspicio tumultus, artes illico nostræ conticescunt.* Cette cadence finale, qui est un dichorée, est extrêmement nombreuse; & c'est par cette raison même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'employer trop souvent dans le discours;

parceque l'affectation, même dans les meilleures choses, devient vicieuse.

Animadverti, Iudices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes. Pro Cluent.
n. 1.

L'ordre naturel demandoit qu'on mît, *in duas partes divisam esse*. Quelle différence ! *Rectum erat, sed durum & incomptum*, dit Quintilien, en faisant remarquer cet arrangement.

Quam spem cogitationum & consiliorum meorum, cum graves communium Lib. 1. de
Orat. n. 2.

temporum, tum varii nostri casus fefellerunt. Nam qui locus quietis & tranquillitatis plenissimus fore videbatur, in eo maxima molestiarum & turbulentissima tempestates extiterunt. La musique a-t-elle une harmonie plus douce & plus nombreuse que l'est celle de ces périodes ?

Hac Centuripina navis erat incredibili Verrin. 7.
n. 87.

celeritate velis, . . . Evolarat jam è conspectu ferè fugiens quadriremis, cum etiam tunc ceteræ naves in suo loco moliebantur. Tout contribue ici à la rapidité : le choix des mots, aussi bien que leur arrangement ; & le choix des lettres mêmes, presque toute liquides & coulantes : *incredibili celeritate velis*. Cette cadence du commencement, *evolarat jam, &c.* est aussi prompte & légère

238 DE L'ARRANGEMENT
que le vaisseau même : au lieu que celle
de la fin , composée d'un seul mot fort
long & pesant , représente merveilleu-
sement les efforts d'une flotte mal équi-
pée : *moliebantur.*

Epist. 99. *Respice celeritatem rapidissimi temporis :*
cogita brevitatem hujus spatii , per quod
citatissimi currimus. Il est visible que
Séneque a voulu ici marquer la rapi-
dité du tems par celle des mots & des
lettres.

Pro Mur. 21. *Servius agit rem militarem : inse-*
statutur totam hanc legationem : assiduita-
tis , & operarum harum quotidianarum
putat esse consulatum. On ne peut pas
douter que Cicéron n'ait affecté de
mettre ici trois genitifs pluriels assez
longs & de même terminaison , qui
par tout ailleurs feroient un très mau-
vais effet , pour rendre plus méprisa-
ble & plus dégoûtante la profession
que son adversaire prenoit à tâche de
relever. Il paroît avoir copié cet en-
droit d'après Térence. *O faciem pul-*
cram ! Deleo omnes dehinc ex animo
mulieres. Tadet quotidianarum harum
formarum.

Le même orateur , voulant prouver
que Milon n'étoit point parti de Ro-
me dans le dessein d'attaquer Clodius,

décrit ainsi son équipage. *Cum hic insidiator, qui iter illud ad eadem faciendam apparasset, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri & delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne sent pas à la simple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'employer ici de longs mots, composés de plusieurs syllabes, & qu'il les a exprès entassés les uns sur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes & de valets, plus propre à embarrasser qu'à servir dans un combat ?

D'une seconde sorte d'arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé jusqu'ici, n'a pour but, à parler proprement, que le plaisir de l'oreille, & se termine à rendre le discours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ses pensées de la grace, que de la force. Cet arrangement consiste à disposer de telle sorte certaines expressions, que le discours aille toujours en croissant, & que les dernières soient toujours les plus fortes, & ajoutent quelque

chose à celles qui ont précédé. Quelquefois aussi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particulière, & qui font la principale force d'une pensée ou d'une description, afin que séparés, pour ainsi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produisent sur l'esprit tout leur effet. Cette sorte d'arrangement n'est pas moins remarquable que la première, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés aussi de Cicéron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui seules seroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les auteurs.

Philip. 2.
p. 63.

1. *Tu istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiae nuptiis exhauseras, ut tibi necesse esset in populi Romani conspectu vomere postridie. Quintilien pèse tous les mots de cette description. Quid fauces & latera, dit-il, ad ebrietatem? Minime sunt otiosa. Nam respicientes ad hac possumus astimare quantum ille vini in Hippiae nuptiis exhausserit, quod ferre & coquere non possit*

posset illa gladiatoria corporis firmitate.

On sent assez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus, lateribus, gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croissant.

On remarqueroit peut-être moins la raison qui a porté Cicéron à rejeter à la fin de ce mot, *postridie*, si Quintilien ne nous y rendoit attentifs. *Sape-*

est vehemens aliquis sensus in verbo : Quint. l. 9.

quod si in media parte sententiae latet, transiri intentione, & obscurari circum-

jacentibus solet, in clausula positum assi-

gnatur auditori & infigitur, quale est

illud Ciceronis : UT TIBI NECESSE

ESSET INCONSPECTU POPULI

ROMANI VOMERE POSTRIDIE.

Transfer hoc ultimum, minus valebit.

Nam totius ductus hic est quasi mucro,

ut per se fixæ vomendi necessitati, jam

nihil ultra expectantibus, hanc quoque

adjiceret deformitatem, ut cibus teneri

non posset POSTRIDIE.

Mais écoutons Cicéron qui développe lui même sa pensée, & nous fait

toucher au doigt tout ce qui y est ren-

fermé. *O rem non modo visu fœdam,*

sed etiam auditu ! Si hoc tibi inter cœnam

in tuis immanibus illis poculis accidisset,

quis non turpe duceret ? In cœtu verò

Quint. l. 8.
c. 4.

populi Romani , negotium publicum gerens , magister equitum , cui ructare turpe esset , is vomens frustis esculentis , vinum redolentibus , gremium suum & totum tribunal implevit. Il est visible que les dernieres expressions enchérissent toujours sur les premieres. *Singula incrementum habent. Per se deforme , vel non in cœtu vomere : in cœtu etiam non populi : populi etiam non Romani : vel si nullum negotium ageret , vel si non publicum , vel si non magister Equitum. Sed alius divideret hæc , & circa singulos gradus moraretur : hic in sublime etiam currit , & ad summum pervenit non nixu , sed impetu.* Voila un beau modèle d'explication pour les maîtres.

Au reste quelque belle que soit la description que fait ici l'orateur Romain du vomissement d'Antoine , & quelque précaution qu'il prenne en avertissant d'abord de l'effet qu'elle doit produire : *O rem non modo visu fœdam , sed etiam auditu :* je ne crois pas que notre langue , délicate comme elle est sur les bienséances , pût souffrir ce détail de circonstances qui blessent & révoltent l'imagination , & elle n'emploieroit jamais ces termes , *vomere , ructare , frustis esculen-*

tis. * C'est une occasion de faire sentir aux jeunes gens la différence du génie des langues, & l'avantage incontestable que la nôtre a en cela sur la grecque & sur la latine.

2. *Stetit soleatus Prator populi Romani cum pallio tunicaque talari mulierculanixius in littore.* Ce dernier mot, *in littore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la pensée de Cicéron. J'en rendrai ailleurs la raison, lorsque je tâcherai de développer la beauté de cette description, & je rapporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit.

3. *Aderat janitor carceris, carnifex pratoris, mors terrorque sociorum & civium Romanorum, licitor Sextius.* Qui mettroit *licitor Sextius* au commencement, gâteroit tout : il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période, ôteroit toute la beauté du discours, * qui doit, selon les règles de la Rhétorique & du bon sens, aller toujours en croissant.

* Peut-être la coutume de s'exciter exprès au vomissement après le repas, fort ordinaire pour lors, rendoit-elle ces expressions moins choquantes.

a Crescere solet oratio verbis omnibus altius atque altius insurgentibus. Quintil. l. 8. c. 4.

Cette règle cependant cede ici à la délicatesse de l'oreille, qui auroit été blessée, si l'on eût mit *terror morsque socio-rum*, comme l'ordre naturel le demandoit, *mors* étant plus fort que *terror*.

ARTICLE CINQUIÈME.

Des Figures.

ON APPELLE Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune & simple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au discours. Elles consistent ou dans les mots, ou dans les pensées. Je renferme dans les premières ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puisse y avoir quelque différence.

Il est bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des auteurs l'usage que la bonne éloquence fait faire des figures, le secours qu'elle en tire, non seulement pour plaire, mais aussi pour persuader & pour toucher; & comment sans elles le discours languit,

tombe dans une espèce de monotonie, & est presque comme un corps sans ame. Quintilien nous en donne une juste idée par une comparaison qui est fort naturelle. ^a Une statue, dit-il, toute unie & toute d'une pièce depuis le haut jusqu'en bas, la tête droite sur les épaules, les bras pendans, les piés joints, n'auroit aucune grace, & paroîtroit immobile & comme morte. Ce sont les différentes attitudes des piés, des mains, du visage, de la tête, qui variées en une infinité de manières selon la diversité des sujets, communiquent aux ouvrages de l'art une espèce d'action & de mouvement, & leur donnent comme une ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

^b LA MÉTAPHORE est une figure, qui à la place des mots propres qui

^a Recti corporis vel minima gratia est. Neque enim adversa sit facies, & demissa brachia, & juncti pedes, & à summis ad ima rigens opus. Flexus ille, & ut sic dixerim motus, dat actum quemdam effectis. Ideo nec ad unum modum formatae manus, & in vultu mille species... Quam quidem gratiam

& delectationem afferunt figurae, quæque in sensibus quæque in verbis sunt. *Quintil. l. 2. c. 14.*

^b Tertius ille modus transferendi verbi latè patet; quem necessitas genuit inopiâ coacta primo & angustiis, post autem delectatio jucunditatisque celebravit. Nam ut vestis frigoris depei-

manquent ou ne sont pas assez énergiques, substitue des termes figurés qu'elle emprunte d'ailleurs par une espèce d'échange. Ainsi l'on a appelé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer : on a dit, *incensus irâ, inflammatus furore*, au lieu de dire *iratus furens*, pour mieux peindre l'effet de ces passions. Par où l'on voit que ce qui n'avoit d'abord été inventé que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, a contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours : de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps. & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embellir & à l'orner. * Toute métaphore doit donc trouver vuide la place dont elle se saisit, ou du moins, si

lendi causâ reperta primò, post adhiberi cõpta est ad ornatum etiam corporis & dignitatem : sic verbi translatio instituta est inopiæ causa, frequentata delectationis. . . Ergo hæc translationes quasi mutationes sunt, cum, quod non habeas, aliunde sumas, illæ pau-

lo audaciores, quæ non inopiam incidant, sed orationi splendoris aliquid accersunt. 3. de Orat. n. 155. 156.

a Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, si in alienum venit, plus valere eo quod expellit. Quintil. l. 8. c. 6.

elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée.

Cette figure est une de celles qui donnent le plus de grace, de force, & de noblesse au discours; & l'on a pu remarquer dans tous les passages que j'ai cités, que les expressions les plus exquisés sont presque toutes métaphoriques, & qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet ^a elle a cet avantage particulier, comme le remarque Quintilien, de briller de sa propre lumière dans le discours le plus éclatant, & de s'y faire distinguer. En substituant le figuré au simple, elle enrichit en quelque sorte la langue d'une infinité d'expressions: elle jette une grande variété dans le discours: elle relève & annoblit les choses les plus petites & les plus communes: ^b elle plaît extrêmement par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des

^a Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, propterea tamen lumine eluceat.

Quintil. l. 8. c. 6.

^b In suorum verborum maxima copia tamen ho-

mines aliena multo magis, si sunt ratione translata, delectant. Id accipere credo, vel quod ingenii specimen est quoddam transilire ante pedes posita, & alia longè re-

naturelles qui sont sous la main : elle fait une agréable illusion à l'esprit, en lui montrant une chose, & lui en signifiant une autre : enfin elle donne du corps, pour ainsi dire, aux choses les plus spirituelles, & les fait presque toucher au doigt & à l'œil par les images sensibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore, il faut avoir grand soin de commencer toujours par l'explication du sens simple & naturel, sur lequel est fondé le sens figuré, & sans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moyen le plus sûr aussi & le plus facile de faire sentir la beauté de la métaphore, & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs, est de substituer le simple au figuré, & de dépouiller une phrase fort brillante de tous ses ornemens, en la réduisant à une proposition toute simple. C'est la méthode.

petita sumere : vel quod is, qui audit, alio duci- tur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ ma- xima est delectatio.. vel quod omnis translatio,	quæ quidem sumpra ra- tione est, ad sensus ipsos adinoveatur, maxime oculorum, qui est sensus acerrimus. <i>Lib. 3. de</i> <i>Orat. n. 159. 160.</i>
--	---

que Cicéron lui-même a pratiquée : & quel meilleur modèle pouvons-nous suivre ? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expression métaphorique qui se trouve dans ces vers d'un ancien poëte :

Vive , Ulysses , dum licet :
Oculis postremum lumen radiatum rape.

Voici comme il s'y prend : *Non dixit CAPE , non PETE ; haberet enim mortem sperantis diutius esse se se victurum : sed RAPE. Hoc verbum est ad id aptatum , quod antè dixerat , dum licet.* Horace emploie la même pensée :

Dona præsentis cape latus horæ.

Od. 8. l. 3.

Un habile Interprète prétend qu'il faut lire *rape* , au lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raison. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui libre de tout soin & de toute inquiétude , & se flatant de l'espérance d'une longue vie , jouit paisiblement des plaisirs que chaque jour lui présente ; & le mot *cape* convient fort à une telle situation : au lieu que chez l'ancien poëte on exhorte Ulysse à saisir le moment présent , de peur qu'il ne lui

L'v.

échape , & ne lui soit enlevé par une mort prompte & imprévûe : *Postremum lumen radiatum rape*. Cicéron s'est servi d'un mot pareil , & non avec moins de grace. *Quo quisque est solertior & ingeniosior , hoc docet iracundius & laboriosius. Quod enim ipse celeriter arripuit : id cum tardè percipit videt , discuciatur*. Il suffit d'avertir qu'il ne dit pas *facile didicit*, mais *celeriter arripuit* : on en sent bien la différence.

Quand la métaphore est continuée, & qu'elle ne consiste pas en un seul mot, on l'appelle ALLEGORIE. *Equidem ceteras tempestates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum semper Miloni putavi esse subeundas*. On pouvoit dire simplement : *Equidem multa pericula in populi concionibus semper Miloni putavi esse subeunda*.

M. Flechier. Souvenez-vous du commencement & des suites de la guerre , qui n'étant d'abord qu'une étincelle , embrase aujourd'hui toute l'Europe.

Jamais il ne s'éleva sur son front sérieux aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connoître au public , & produisirent cette première fleur

de réputation qui repand son odeur a plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie.

^b Il faut, quand on emploie cette figure, avoir soin de demeurer toujours dans la même similitude, & ne pas sauter brusquement d'une image à une autre, ni par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers :

Et malè tornatos incudi reddere versus :

où il joint ensemble deux idées bien différentes, le tour, & l'enclume.

Mais quelques interprètes l'excusent.

Je ne sai si l'on ne pourroit pas faire aussi justement le même reproche à

Cicéron dans ce passage du second livre

de l'Orateur : *Ut cum in sole ambulem,*

etiamsi ob aliam causam ambulem, fieri

tamen naturâ ut colorer : scè, cum istos

libros ad Misenum studiosius legerim,

sentio orationem meam illorum quasi cantu

colorari. Comment concilier ces deux

^a Melius est nomen bonum, quàm unguenta pretiosa. *Ecclef. 7. 2.*

^b Id imprimis est custodiendum, ut quo ex genere cœperis translationis, hoc desinas. Mul-

ti enim, cùm initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruina finiunt : quæ est inconsequentia rerum scdissima. *Quintil. lib. 8. cap. 6.*

Lib. 2. de
Orat. n. 60.

derniers mots , *cantu & colorari* ! & quel raport *cantus* peut-il avoir avec un écrit ?

LA PERIPHRASE, OU CIRCONLOCUTION. Cette figure est quelquefois absolument nécessaire , comme lorsque l'on parle de choses que la bienséance ne permet pas d'exprimer : par leurs noms , *ad requisita natura*. Souvent elle n'est employée que pour l'ornement : & cela est assez ordinaire aux poëtes. Quelquefois on s'en sert pour exprimer plus noblement une chose qui sans cela paroîtroit basse , ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propositions qui blefferoient si elles étoient présentées nuement & simplement.

I. Pour l'ornement.

Mascaron. Le Roi . pour donner une marque immortelle de l'estime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine (M. de Turenne) donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces Maîtres de la terre , qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes. Au lieu de dire : simplement : donne une place à ses cendres dans le tombeau des Rois. .

C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît *Despr.*
l'aurore ,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore .

2. *Pour relever des choses communes
ou basses.*

Déjà prenoit l'effor pour se sauver dans *Élechi.*
les montagnes cet Aigle , dont le vol hardi
avoit d'abord effrayé nos provinces. C'est-
à-dire, l'armée des Allemans. Ces foudres
de bronze , que l'enfer a inventés pour la
destruction des hommes ; tonnoient de tous
côtés. C'est-à-dire, les canons.

3. *Pour adoucir des propositions dures.*

Cicéron , dans le plaidoier pour
Milon , forcé d'avouer que ses gens
avoient tué Clodius, ne le dit pas ainsi ;
interfecerunt , jugularunt Clodium : mais
en usant de périphrase il cache l'hor-
reur de ce meurtre sous une idée qui
ne pouvoit déplaire aux Juges , & qui
sembloit même les intéresser. *Fecerunt* *Pro MN.*
id servi Milonis (dicam enim non deri- n. 29.
vandi criminis causa , sed ut factum est)
neque imperante , neque sciente , neque
présente domino , quod suos quisque ser-
vos in tali re facere voluisset.

Vibius Virius , lorsqu'il exhorte les Sénateurs de Capoue à prendre du poison pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains , au lieu de dire que ce poison leur procurera une prompte mort, décrit par une élégante périphrase les malheurs dont ce breuvage les délivrera , & leur cache par cette figure les horreurs de la mort.

Liv. lib. 26. Satiatis vino ciboque poculum idem quod mihi datum fuerit , circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu , animum a contumeliis , oculos , aures , à videndis audiendisque omnibus acerbis indignisque quæ manent victos , vindicabit.

Manlius savoit combien le nom seul de Roi étoit odieux aux Romains; & capable de les révolter : il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une manière adroite en se contentant de prendre le titre de Protecteur , mais en leur insinuant que celui de Roi, qu'il se donne bien de garde de nommer, le mettroit

Liv. lib. 6. plu en état de leur rendre service. Ego me patronum profiteor plebis , quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos , si quo insigni magis imperii honorisve nomine vestrum appellabitis ducem , eo utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.

On a remarqué avec raison ^a certains tours dont les anciens se sont servis pour adoucir des propositions dures & choquantes. Thémistocle voiant approcher Xerxes avec une armée formidable, conseilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville ; mais il le fit en termes plus doux , & les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux : *Ut urbem apud deos deponerent ; quia durum erat dicere , ut relinquerent.* Un autre étoit d'avis qu'on fit fondre des statues d'or dressées à la Victoire , pour subvenir aux nécessités de la guerre. Il employa un détour , & dit qu'il faisoit faire usage des victoires. *Et qui victorias aureas in usum belli consulari volebat , ita declinavit , victoriis utendum esse.*

LA REPETITION est une figure assez commune , à laquelle on donne différens noms , parce qu'il y en a de différentes sortes. Elle est fort propre à exprimer le caractère des passions vives & impetueuses , telles que sont par exemple la colere & la douleur , qui s'occupent fortement d'une

^a Celebrata apud Græcos schemata , per quæ res asperas mollius significant. Quint. l. 9. c. 2.

même chose ; qui ne voient que cet objet , & qui par cette raison repetent souvent les termes qui le representent. C'est ainsi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

Lib. 4. Geor. v. 465. Te dulcis conjux : te solo in littore secum ;
Te veniente die , te decedente canebar.

Lib. 2. ep. 1. Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginius , qui avoit été son tuteur , & qu'il regardoit comme son Pere. *Volui tibi multa alia scribere , sed totus animus in hac una contemplatione defixus est. Virginium cogito , Virginium video , Virginiū jam vanis imaginibus , recentibus tamen , audio , alloquor , teneo.*

Cicéron en fournit une infinité d'exemples. *Bona , miserum me ! (con-*
2. Philip. n. 64. *sumptis enim lacrymis tamen infixus animo hareret dolor) bona inquam , Cn. Pompeii*
1. Catil. n. 1. *acerbissima voci subjecta preconis... Vivis , & vivis non ad deponendam , sed ad confirmandam audaciam... Cadebatur virgis in medio foro Messanae civis Romanus , Judices Cum ille imploraret sepius usurparetque nomen civitatis , crux , crux , inquam , infelici & arumnofo , qui nunquam istam potestatem viderat , comparabatur.*
7. Verr. n. 161.

Cette figure est excellente aussi pour insister fortement sur quelque preuve, sur quelque vérité. Pline l'ancien veut *Lib. 2. c. 58.* faire sentir la folie des hommes qui se donnent tant de peines pour s'assurer ici un établissement, & qui souvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leur pays. Après avoir représenté la terre entière comme un petit point presque indivisible en comparaison de tout l'univers : Voila, dit-il, où nous cherchons à nous établir & à nous enrichir : voila où nous voulons être les maîtres & dominer : voila ce qui agite le genre humain par de si violentes secousses : voila ce qui est l'objet de notre ambition, la matière de nos disputes, la cause de tant de guerres sanglantes même entre des concitoyens & des frères. *Hac est materia gloria nostra, hac sedes: hic honores gerimus, hic exercemus imperia, hic opes cupimus, hic tumultuatur humanum genus: hic instauramus bella etiam civilia, mutuisque cadibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacité de cet endroit consiste dans la répétition qui semble à chaque membre montrer ce petit

point de terre pour lequel les hommes se donnent tant de tourmens , jusqu'à s'entrebattre & s'entretuer pour y avoir quelque petite part. Et encore que leur en reste-t-il après leur mort qu'ils puissent occuper ?
Quarta terrarum parte gaudeat ? vel , cum ad mensuram sua avaritia propagaverit , quam tandem portionem ejus defunctus obtineat !

Racine. Rompez , rompez tout pacte avec l'impie-
 piété
 Daigne , daigne , mon Dieu , sur Mathan
 & sur elle
 Répandre cet esprit d'imprudence & d'erre-
 reur ,
 De la chute des Rois funeste avant-coureur...
 Dieu des Juifs, tu l'emportes!...
 David , David triomphe. Achab seul est
 détruit

Despreaux. L'argent , l'argent , dit-on : sans lui tout est
 stérile,
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble
 inutile.
 L'argent en honnête homme érige un sce-
 lerat.
 L'argent seul au palais peut faire un magi-
 strat.

acine. Quel carnage de toutes parts !
 On égorge à la fois les enfans , les vieil-
 lards ;

Et la sœur , & le frere ;
 Et la fille , & la mere ;
 Le fils dans les bras de son pere.

Retrancher de tous ces endroits la répétition, c'est en effacer toute la beauté en affoiblir toute la force, & ôter aux passions le langage qui leur est naturel.

*ANTITHESE, DISTRIBUTION ,
 & autres figures pareilles.*

LES ANTI THESES bien ménagées , dit le pere Bouhours, plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles y font à peu près le même effet que dans la peinture les ombres & les jours qu'un bon peintre a l'art de dispenser à propos ; ou dans la musique les voix hautes & les voix basses qu'un habile maître fait mêler ensemble. *Vicit pudorem libido , timorem audacia ; rationem amentia . . . Odit populus Romanus privatam luxuriam , publicam magnificentiam diligit* Les Capitaines chrétiens doivent avoir le cœur doux & charitable , lors même que leurs mains sont sanglantes ; & adorer intérieurement le Créateur , lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

Pro Cluent.

n. 15.

Pro Mur.

n. 76.

Fléchier.

IL Y A d'autres figures qui consistent principalement dans un certain arrangement & un raport de paroles, qui placées avec art & justesse & comme avec symétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellement les unes aux autres; & par cette espece de concert étudié & mesuré flatent agréablement l'oreille & l'esprit.

^a Ciceron n'a pas négligé cette grace du discours, à laquelle quelques anciens, comme Isocrate, s'étoient livrés sans réserve: & il nous a montré l'usage qu'on devoit faire de ces figures, en les employant rarement & avec sobriété, & ayant toujours pris soin de les relever par la force & la solidité des pensées, sans quoi elles seroient d'un léger mérite.

Pro Mil. *Est enim hæc, Judices, non scripta, sed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verum ex natura ipsa arripimus, hausimus, expressimus; ad quam non docti sed facti, non instituti sed imbuti sumus: ut, si vita nostra in aliquas insidias, si in vim, si in tela*

^a Delectatus est his etiam M. Tullius: verum & modum adhibuit non det, voluptati; & temperantiam, sententiarum pondere implevit. Quintil. l. 9. c. 1.

aut latronum aut inimicorum incidisset ,
 omnis honesta ratio esset expedienda salu-
 tis . . . Et sine invidia culpa plectatur , & Pro Cluentia
 sine culpa invidia ponatur. n. 5.

Séneque est plein de ces sortes de Senec. Ep. 30
 figures, *Magnus est ille qui fœtilibus sic*
utitur , quemadmodum argento ; nec ille
minor est , qui sic argento utitur , quem- De brev.
admodum fœtilibus. Infirmi animi est , vita. c. 18.
pati non posse divitias . . . Tu quidem or-
bis terrarum rationes administras , tam
abstinenter quàm alienas , tam diligenter
quàm tuas , tam religiosè quàm publicas.
In officio amorem consequeris , in quo
odium vitare difficile est.

Un homme grand dans l'adversité par Fléchier.
 son courage , dans la prospérité par sa
 modestie , dans les difficultez par sa pru-
 dence , dans les perils par sa valeur , dans
 la religion par sa pitié ,

Il ne fit que changer de vertu , quand la
 fortune changeoit de face ; heureux sans
 orgueil , malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeunesse toute la prudence
 d'un âge avancé , & dans un âge avancé
 toute la vigueur de la jeunesse.

On imagine aisément avec quelle ar- Fonten.
 deur & quelle persévérance s'attache à
 une étude un homme d'esprit ; dont elle
 est le plus grand plaisir ; & un homme

de bien , dont elle est devenue le devoir essentiel.

Il avoit cette innocence & cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres ; & il n'avoit point cette rudesse , & une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes.

Bossuet. Un seul est frappé, & tous sont délivrés. Dieu frappe son fils innocent pour l'amour des hommes coupables. & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent.

Toutes ces pensées sont fort belles & fort solides par elles-mêmes : mais il faut avouer que le tour & la manière dont elles sont exprimées y ajoutent beaucoup de grace. Pour le mieux sentir , il n'y a qu'à les réduire à une manière de parler simple & commune. C'est ce que je vais tâcher de faire observer dans deux beaux endroits de Cicéron , où paroît sur-tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur , en plaidant pour Ligarius , avoit dit à César , que les princes n'ont rien par où ils puissent

approcher de plus près des dieux,
qu'en faisant du bien aux hommes.

Il pouvoit ajouter simplement que sa
fortune & son bon naturel lui pro-
curoient ce glorieux avantage : c'est là
le fond de la pensée. Mais Cicéron
l'exprime avec bien plus de noblesse &
d'élégance, en marquant séparément
par une espèce de distribution ce qui
lui vient de la fortune, & ce qu'il faut
attribuer à son bon naturel. L'une lui
donne le pouvoir de faire du bien ;
l'autre lui en donne la volonté : &
c'est en cela que consiste la grandeur
de sa fortune, & l'excellence de son
naturel. *Nihil habet nec fortuna tua*
majus quàm ut possis, nec natura tua
melius quàm ut velis conservare quàm
plurimos. Tous les mots se répondent
ici avec une justesse merveilleuse. *For-*
tuna, natura : majus, melius : possis,
velis. Est-il possible de dire plus de
choses en moins de mots, & d'une ma-
nière plus ornée ?

L'éloge de Roscius le comédien
est du même goût. *Etenim cum arti-*
fex ejusmodi sit (Q. Roscius) ut so-
lus dignus videatur esse qui scenam in-
troeat : tum vir ejusmodi est, ut solus
videatur dignus, qui eò non accedat.

Pro Lig. na

38.

Pro Quint.

n. 78.

Cicéron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roscius , qui peut nous apprendre aussi comment la même pensée peut être tournée en différentes manières.

Pro Quint. Rosc. com. n.
17.
Quid mediis fidius (audacter dico) plus fidei quàm artis , plus veritatis quàm disciplina possidet in se : quem populus Romanus meliorem virum quam histrionem esse arbitratur : qui ita dignissimus est scena propter artificium , ut dignissimus sit curia propter abstinentiam. Ce double éloge se réduit à dire que Roscius est encore plus honnête homme , qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette pensée nous est-elle montrée ? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne ? » Roscius est un si » excellent acteur , qu'il paroît seul » digne de monter sur le théâtre : mais » d'un autre côté il est si homme de » bien , qu'il paroît seul digne de n'y » monter jamais. Il n'y a pas moins de délicatesse dans le second éloge. Le dernier membre auroit eu peut-être plus de grace , si au mot d'*artificium* on en eût substitué un qui se terminât comme *abstinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont nous

nous parlons ici, qui consistent dans un arrangement étudié & mesuré, est que les mots se répondent non seulement pour le sens, mais, s'il se peut, pour le son & la cadence. *Ita dignissimus est scena propter artis peritiam, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Mais Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du sens par une expression moins propre : & il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien sur l'usage qu'il faut faire de ces sortes de figures.

^a Comme elles ne consistent que dans certains tours & certain arrangement de paroles, & que les paroles ne doivent servir qu'à exprimer les pensées ; on sent assez qu'il seroit absurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fond même des pensées & des choses. Mais quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être employées rarement : parce que plus l'art

^a Sunt qui neglecto cerum pondere & viri- bus sententiarum, si vel inania verba in hos mo- dos depravarint, sum- mos se judicent artifices, ideoque non desinunt eas	nectere : quas sine senten- tia sectari tam est ridi- culum, quam quære- re habitum gestumque sine corpore. <i>Quintil. l. 9. c. 3</i> Sed ne hæc quidem den- sandæ sunt nimis. <i>Ibid.</i>
--	---

& l'étude s'y montrent, plus l'affectation se fait sentir, & devient vicieuse. ^a Enfin il faut que la nature des choses qu'on traite soit susceptible de ces sortes d'ornemens. Car quand il s'agit, par exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effraier par la vûe des maux dont ils sont menacés, d'exciter en eux une juste indignation contre le crime, d'employer des supplications vives & empressées, un orateur ne se rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes mesurées, par des antitheses, & de pareilles figures qui ne sont propres qu'à éteindre le feu des passions, & à faire sentir la vanité d'un orateur occupé de lui seul & du soin de faire admirer son esprit, lorsqu'il ne devrait songer qu'à tirer les larmes des yeux de ses auditeurs, & à les remplir des sentimens de crainte, de colere, ou de douleur qu'il veut leur inspirer ?

^a Sciendum imprimis quid quisque in orando postulet locus: quid persona, quid tempus... Ubi enim atrocitate, invidia, miseratione pugnandum est, quis ferat contrapositis, & pariter

cadentibus, & confusilibus, irascentem, flentem, rogantem: cum in his rebus cura verborum derogat affectibus fidem, & ubicumque ars ostentatur, veritas abesse videatur. *Ibid.*

FIGURES PAR ALLUSION.

JE NE dois pas finir cet article qui regarde les figures de mots, sans dire quelque chose de celles qui consistent dans une ressemblance affectée, & dans une espece de jeux de mots. *Amari jucundum est, si curetur ne quid insit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex oratore arator factus.* Le seul Verr. 3. §. 21 nom de Verres, qui en latin signifie un porc, en fournit plusieurs. *Hinc illi homines erant, qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore: quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse, JUSTAM NEQUAM ESSE VERRINUM: alii etiam frigidiores erant, sed quia stomachabantur, ridiculi videbantur esse, cum SACERDOTEM execrabantur, qui VERREM TAM NEQUAM reliquisset.* (Le Preteur à qui Verres avoit succédé s'appelloit Sacerdos.) *Quæ ego non commemorarem (neque enim persacetè dicta, neque porro hac severitate digna sunt) nisi, &c. Ex nomine istius* Verr. 4. n. 18. & 71. *quid in provincia facturus esset perridiculi homines augurabantur... ad EVER-* Verr. 6. n. 53. *RENDAM provinciam venerat. Quod unquam, Iudices: hujusmodi EVERRICULUM ulla in provincia fuit? Cicé.*

ron , en rapportant ces plaisanteries , a soin de marquer combien elles lui paroissent froides & pueriles ; & par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penser , & les met en garde contre un mauvais goût , qui seroit assez de leur âge , & qui leur feroit trouver de l'esprit dans ces sortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les allusions. Il y en a de véritablement ingénieuses , qui donnent beaucoup de grace au discours ; & elles doivent paroître telles , quand elles sont pleines de sens , & fondées sur une pensée solide , & sur une ressemblance naturelle. Cicéron avoit rapporté la manière juste & désintéressée dont Verres s'étoit conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion, *Est adhuc , id quod vos omnes admirari video , non Verres , sed Q. Mucius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum existimationem ? equius ad levandam mulieris calamitatem ? vehementius ad questoris libidinem coercendam ? Summè hac omnia mihi videntur esse laudanda. Sed repente è vestigio EX HOMINE , tanquam aliquo Circeopoculo , FACTUS EST VERRES.*

Redit ad se, ad mores suos. Nam ex illa pecunia magnam partem ad se vertit: mulieri reddit quantulum visum est. Il me semble que cette allusion, fondée sur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux, (& c'est ce que signifie *Verres* en latin) est ici fort heureuse & fort naturelle.

Dans l'examen qu'avoit fait Cicéron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il se trouva que les cinq dernières lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenoit souvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en restoit que les quatre premières lettres, *Verr.* C'étoit un nom supposé sous lequel Verres s'étoit caché pour exercer une criante usure. Cicéron produisit cette pièce dans le procès; *ut omnes mortales, dit-il, istius avaritia non jam vestigia, sed ipsa cubilia videre possint. Videtis Verrutium? videtis primas literas integras? videtis extremam partem nominis, caudam illam Verris, tanquam in luto, demersam esse in litura?* Peut-on condamner un tel jeu de mots, surtout dans une occasion où l'orateur croioit avoir besoin d'égaier les Juges, & où il vouloit rendre Verres ridicule & méprisable.

Quelquefois la ressemblance des mots, ou le simple changement de préposition, ou le même mot pris en différens sens, produit une sorte d'agrement, qui n'est point à rejeter,

1. Catil. n. 30. *Hanc reipublica pestem paulisper reprimi, non in perpetuum comprimī posse . . .*

n. 7. *non emissis ex urbe, sed immisus in urbem*

Pro Cal. n. 77. *esse videatur . . . Crvis bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien disoit d'un esclave qui voloît dans la maison, qu'il n'y avoit rien de fermé pour lui :

2. de Orat. *Solum esse cui domi nihil sit nec obsequium, nec occlusum :* ce qui convient aussi à un fidèle serviteur, à qui l'on se fie pleinement.

FIGURES DE PENSEES.

Je me contenterai d'en rapporter seulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, sont des figures fort communes, mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus fort, plus vif, plus touchant.

En. l. 12. v. 646. *Usque adeo ne mori miserum est ?* C'est de ce ton que parle un homme près d'aller au combat : au lieu qu'un vieil-

l'ard malade & près de mourir, diroit froidement : *Non est usque adeo miserum mori.*

Enée dans un récit remarque que si on avoit été attentif à un certain événement, Troie n'auroit pas été prise :

Trojaque nunc stares , Priamique arx alta *Æn. l. 2.*
maneres. *v. 56.*

L'apostrophe fait sentir toute la tendresse d'un bon citoyen pour sa patrie. Changez une lettre , *staret* , *maneret* , ce sentiment disparoît.

Cicéron termine ainsi le récit qu'il avoit fait du supplice d'un citoyen Romain : *O nomen dulce libertatis ! O jus* *Verr. 7. §.*
eximium nostræ civitatis ! O lex Porcia , *161. & 162.*
legesque Sempronia ! O graviter desiderata ,
& aliquando reddita plebi Romana ,
tribunitia potestas ! Huccine tandem omnia
reciderunt , ut civis R. in provincia
populi R. in oppido fœderatorum ab eo qui
beneficio populi R. fasces & secures haberet ,
deligatus in foro virgis caderetur ? Voilà le vrai langage de la douleur & de l'indignation.

Cicéron reunit presque toutes ces figures , & y en joint encore d'autres, dans un endroit qui est fort vif. *Quid* *Pro Ligari*
enim , Tubero , tuus ille districtus in acie *n. 9.*

Pharſalica gladius agebat ? cujus latus ille mucro petebat ? qui ſenſus erat armorum tuorum ? que tua mens ? oculi ? manus ? arâor animi ? quid cupiebas ? quid optabas ? Tout cela ſe réduit à dire que Tubéron lui-même ſ'étoit trouvé à la bataille de Pharſale , & qu'il avoit porté les armes contre Céſar. Mais quelle force ne donnent point à cette penſée tant & de ſi vives figures , entaffées les unes ſur les autres ? Ne ſemblent-elles pas inſinuer que l'épée de Tubéron alloit par tout dans la mêlée chercher Céſar ? Car Cicéron avoit dit immédiatement auparavant : *contra ipſum Caſarem eſt congreſſus armatus.*

Eoſſuet.

Princeſſe dont la deſtinée eſt ſi grande & ſi glorieuſe , faut-il que vous naiſſiez en la puiſſance des ennemis de votre maiſon ? O Eternel , veillez ſur elle. Anges ſaints , rangez à l'entour vos eſcadrons inviſibles , & faites la garde autour du berceau d'une Princeſſe ſi grande & ſi delaiſſée.

Elieſier.

Retraites ſombres où la honte renferme la pauvreté , combien de fois a-t-elle fait couler juſqu'à vous ſes conſolations & ſes aumônes , inquiète de vos beſoins & de vos chagrins , & plus ſoigneuſe de cacher ſes charités , que vous ne l'étiez de cacher votre miſère.

O fortuné séjour ! O champs aimés des cieux ! *Despreaux.*
 Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
 Et connu de vous seul, oublier tout le monde.

O rives du Jourdain ? O champs aimés *Racine.*
 des cieux !

Sacrés monts, fertiles valées
 Par cent miracles signalées :
 Du doux pays de nos ayeux
 Serons-nous toujours exilées ?

Abner s'étoit plaint qu'on ne voioit
 plus de miracles. Joab plein d'une
 sainte indignation lui répond ainsi :

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son
 pouvoir ?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne
 point voir,

Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus gran-
 des merveilles,

Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ?

LA PROSOPOPE'E est une figure
 qui prête de l'action & du mouvement
 aux choses insensibles ; qui fait parler
 les personnes soit absentes soit présen-
 tes, les choses inanimées, & quelque
 fois même les morts.

Il est ordinaire aux poëtes de donner
 de l'indignation, & de l'admiration

aux fleuves, aux arbres ; de la tristesse
aux bêtes , &c.

Virgile. Atque indignatum magnis stridoribus æquor.
Pontem indignatus Araxes.
Miraturque novas frondes, & non sua poma.
It tristis arator ,
Mœrentem abjungens fraterna morte juven-
cum.

Despreaux. Sous les fougueux courriers l'onde écume,
& se plaint...
J'entens déjà frémir les deux mers étonnées.
De voir leurs flots unis au pié des Pyrénées.

Plîne l'ancien dans ses descriptions
approche souvent de la hardiesse poe-
tique. Il peint merveilleusement par
deux traits la douleur & la honte d'un
pan , qui ayant perdu sa queue ne
Lib. 10. c. 20. cherche plus qu'à se cacher : *Caudâ
amissâ pudibundus ac mœrens querit la-
tebram.* Dans un autre endroit il don-
ne un sentiment de joie à la terre qui
se voioit autrefois cultivée par des
laboureurs victorieux , & fendue avec
Lib. 18. c. 3. un soc chargé de lauriers : *Gaudente
terra gemere laureato , & triumphali
aratore.* Il dit ailleurs que les mai-
sons où étoient disposées par ordre
les statues des héros d'une noble
race , se sentoient encore de leurs
triumphes après avoir changé de mai-

tres, & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipsa domus; & erat hac stimulatio ingens, exprobrantibus testis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* La traduction de cet endroit, qui est du pere Bouhours, ne pouvant rendre l'ingénieuse brièveté de la dernière pensée, *intrare in alienum triumphum*, y a substitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, & par cette raison moins vif.

Cicéron emploie la même pensée, mais il lui donne plus d'étendue, comme il convient à l'orateur. C'est en parlant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis, & des becs de vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien vu ni entendu sous Pompée que de

2. Philip. n.
c8. 09.

sage & d'honnête, & qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Anroine. *An tu illa in vestibulo rostra, & hostium spotia cum aspexisti, domum tuam te introire putas? fieri non potest. Quamvis enim sine mente, sine sensu sis, ut es; tamen & te, & tua, & tuos nosti. Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa viderat nisi pudicum, nisi ex optimo more & sanctissima disciplina? Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro tricliniis popine sunt.*

Cette figure, qui personifie les choses inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au discours. Cicéron en plaidant pour Milon avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette conclusion : *Quis est qui, quoquo modo quis interfectus sit, puniendum putet, cum videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipsis porrigi legibus?* Il pouvoit dire simplement: *cum videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere.* Au lieu de cela il personifie les loix, & nous les représente comme si elles accouroient au secours d'un

Homme qui se trouve attaqué par des voleurs, & comme si elles lui mettoient elles-mêmes l'épée en main pour se défendre. Cela est tout autrement vif. Il emploie encore la même figure quelques lignes après : *Silent n. 10. enim leges inter arma, nec se expectari jubent : cum ei, qui expectare velit, ante injusta pœna lucenda sit, quam iusta repetenda.*

A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voutes du temple s'ébranlerent; le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : COMMENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAËL ? Fléchier.

Vous savez que naturellement la victoire est cruelle, insolente, impie. Monsieur de Turenne la rendoit douce, raisonnable, & religieuse.

Depuis que la justice gémit sous un amas de loix & de formalités embarrassées, & qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les rois n'ont pû suffire à cette fonction.

Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ? Bossuet.

Je ne vous raconterai point la suite trop fortunée de ses entreprises. (de Cromwel)

ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée , ni cette longue prospérité qui a étonné l'univers.

Fonten.

La raison conduit l'homme jusqu'à une entière conviction des preuves historiques de la religion chrétienne , après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumière , non pas contraire mais toute différente , & infiniment supérieure.

IL EST une autre espece de prosopopée, encore plus vive & plus hardie que la première. C'est lorsqu'on apostrophe des choses insensibles & inanimées, ou qu'on les fait parler elles-mêmes ; ou qu'au lieu de rapporter indirectement les discours de ceux dont il s'agit, on met ces discours dans leur propre bouche ; ou enfin lorsqu'on va jusqu'à faire parler les morts.

1. *Apostropher des choses insensibles.*

Cicéron après avoir décrit la mort de Clodius , & l'avoir attribuée à une providence particuliere , dit que la religion même & les autels des dieux y ont été sensibles , & leur adresse ensuite son discours. *Religiones mehercule ipse , araque , cum illam belluam cadere viderunt , commovisse se videntur*,

Pro Mil.
85.

Et jus in illo suum retinuisse. Vos enim Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor, vosque Albanorum obruta ara, &c.

Sans cette paix, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, tu aurois accru le nombre de nos provinces, & au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires. Fléchier.

Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de fraper? Bossuet.

2. Faire parler des choses inanimées.

Cicéron dans l'une des Catilinaires introduit la Patrie, & la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. 1. Catil. n. 18. & 27.
Appius dans le beau discours qu'il fait au sujet de la continuation du siège de Veies, introduit de même la République, qui représente aux soldats; que puisqu'elle les paie pour toute l'année, ils doivent le service pour toute l'année. An si Tit. Liv. li. ad calculos eum Respublica vocet, non 5. n. merito dicat: Annua era habes, annuam operam ede? An tu aequum censas militia semestri solidum te stipendium accipere?

3. Les discours mis dans la bouche même des personnes font tout un autre effet, que si on se contentoit de les rapporter par un simple recit; & ils sont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compassion.

C'est par cette figure que Cicéron dans le dernier de ses plaidoiers contre Verres peint la cruelle avarice d'un geolier, qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faisoit acheter cherement la triste consolation de voir & d'embrasser leurs enfans, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un seul coup ces malheureuses victimes de la cruauté de

Verr. 7. n.
117. 1. 8.

Verres. *Aderat janitor carceris, carnifex pratoris, mors terrorque sociorum & civium, licitor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis: ut tibi cibum introferre liceat, tantum. Nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis asseram mortem filio tuo, quid dabis? ne diu crucietur? ne saepius feriat? ne cum sensu doloris aliquo aut cruciatu spiritus auferatur? Etiam ob hanc causam pecunia licitori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem! O gravem acerbamque fortunam! Non vitam liberum, sed mortis celeritatem pretio redimere cogeantur.*

Milon n'étoit pas d'un caractère qui lui permît de descendre à de basses supplications. Cicéron lui met dans la bouche un discours plein de grandeur & de noblesse, & en même tems extrêmement tendre & touchant. *Valeant* ; *inquit* , *valeant cives mei*. *Sint incolumes* , *sint florentes* , *sint beati*. *Stet hac urbs preclara* , *mihique patria carissima* , *quoquo modo merita de me erit*. *Tranquilla Republica cives mei* (*quoniam mihi cum illis non licet*) *sine me ipsi* , *sed per me tamen* , *perfruantur*. *Ego cedam atquo abibo* , &c. ^{Peo Mil. nr 93.} L'effet de cette figure est de rendre comme présentes les personnes que l'on fait parler , & de faire qu'on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes.

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux , & en fait sortir les morts , pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoyer de Cicéron pour Cœlius. On peut les consulter. ^{Pro Cœl. nr 35. 36.}

D'autre fois il adresse son discours

a Non audire iudex vi-	serorum , quorum etiam
detur aliena mala despen-	mutus aspectus lacrimas
tes , sed sensum ac vo-	mover. <i>Quintil. lib. 6.</i>
cem auxibus accipere mi-	cap. 8.

Boissier. aux morts. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célèbre ce Monarque : & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout cendre qu'il est, & devient sensible ; même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher.

^a Ces fortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choses extraordinaires, incroyables, & qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au delà du vrai ; ou qu'elles soient regardées comme des puerilités, parce qu'elles sont fausses.

^b L'HYPOTYPOSE est une figure qui

^a Magna quædam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim & incredibilia natura necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt ; aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quintil. lib. 9. c. 2.*

^b ὑποτύπωση dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potius videatur, quàm au-

diri. *Quintil. l. 9. c. 2.*

Magna virtus est, res, de quibus loquimur, clarè, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volat, atque ea sibi iudex, de quibus cognoscere, narrari credit, non exprimi, & oculis mentis ostendi. *Quint. l. 8. cap. 2.*

peint l'image des choses dont on parle avec des couleurs si vives, qu'on s'imaginerait les voir de ses propres yeux, & non simplement en entendre le récit. Et c'est en quoi consiste principalement la force & le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point assez pleinement, & qui n'a pas tout le succès qu'elle doit avoir, si elle frappe simplement les oreilles, sans remuer l'imagination, & sans aller jusqu'au cœur.

1. Ces images se font quelquefois en peu de mots, & ce ne sont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la consternation de la mer d'Euryale au moment qu'elle apprit sa mort :

Miseræ calor ossa relinquit : *En. l. 9. v.*

Excussi manibus radii, revolutaque pensa. 475.

Cicéron peint en deux lignes la colère, ou plutôt la fureur de Verres. *Verr. 7. no. 160.*

Ipse inflammatus scelere ac furore in forum venit. Ardebant oculi : toto ex ore crudelitas eminebat.

Il fait ailleurs en aussi peu de mots une autre portrait de Verres encore plus beau, quoiqu'il frappe moins d'abord : comme il est de certains tableaux, dont la beauté n'est aperçue

Verr. 7. n. 85. que par les connoisseurs. *Stetit soleatus Prætor populi Romani cum pallio purpureo tunicaque talari, muliercula nixus in littore.* Quintilien développe d'une manière admirable toute la force & toute l'énergie renfermée dans cette courte description. J'en rapporterai les paroles mêmes parce qu'elles peuvent servir de modèle aux maîtres pour entendre & pour expliquer les auteurs.

Quint. l. 8. v. 3. *An quisquam; dit-il, tam procul à concipiendis imaginibus rerum abest, ut cum illa in Verrem legit, STETIT SOLEATUS, &c. non solum ipsum os intueri videatur, & locum, & habitum, sed quedam etiam ex iis, quæ dicta non sunt, sibi ipse astruat? Ego certè mihi cernere videor & vultum: & oculos, & deformes utriusque blanditias, & eorum qui aderant tacitam aversationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la description de Cicéron, & qu'on en dérrange d'autres, en mettant *stetit Verres in littore... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de sa vivacité & de ses couleurs. La principale beauté consiste à peindre un Préteur du peuple Romain dans l'attitude où le représente Cicéron, appuyé noncha-

flamment sur une femme. Ces deux mots, *muliercula nixus*, sont une peinture parlante, qui présente aux yeux & à l'esprit tout ce que Quintilien y voit, *In littore* réservé pour la fin, y ajoute le dernier trait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, & marque la licence effrénée de Verres, qui paroissant en cette indigne posture sur le rivage, & aux yeux de tout le monde, semble braver insolemment la bienfiance & l'honnêteté publique.

Nos poëtes sont pleins de ces descriptions courtes & vives.

Son courfier écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Despreaux

Et ailleurs :

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille &
lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Mais rien n'est plus achevé que le portrait qui suit :

La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler ; succombant sous l'effort,
Soupire , étend les bras , ferme l'œil , &
s'endort.

2. Les descriptions que j'ai rapportées jusqu'ici sont courtes , & ne peignent qu'un simple objet. Il y en a de plus longues & de plus détaillées , qui ressemblent à ces tableaux où l'on représente plusieurs personnages, dont toutes les attitudes frappent , & se font remarquer. Telle est cette description d'un repas de débauche qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes , alios autem exeuntes , partim ex vino vacillantes , partim hesternæ potatione oscitantes. Versabatur inter hos Gallius unguentis oblitus , redimitus coronis. Humus erat immunda lutulenta vino , coronis languidulis & spinis cooperta piscium.* Quintilien , qui nous a conservé ce beau morceau , nous en fait sentir la beauté & le prix par un seul mot , mais plein de vivacité , & qui dit tout : *Quid plus videret , qui intrasset ?* Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut & pillée , qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Cicéron , qui n'échaperont pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos auteurs françois , soit poètes soit ora-

teurs , en peuvent fournir aussi un grand nombre.

Josabet dans Athalie décrit merveilleusement la manière dont elle sauva Joas du carnage.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit, Racine,
 Revient à tout moment effraier mon esprit.
 Deprinces égorgés la chambre étoit remplie,
 Un poignard à la main l'implacable Athalie
 Au carnage animoit ses barbares soldats,
 Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
 Joas laissé pour mort, frapa soudain ma vûe.
 Je me figure encore sa nourrice éperdue.
 Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en
 vain,
 Et foible le tenoit renversé sur son sein.
 Je le pris tout sanglant. En baignant son
 visage
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'u-
 sage ;
 Et soit fraieur encore , ou pour me caresser,
 De ses bras innocens je me sentis presser.

La peinture que fait M. Fléchier des hôpitaux peut servir de modèle dans ce genre : c'est dans l'oraison funèbre de la Reine: *Voions-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques ; dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où les gémissemens & les plaintes de ceux qui*

souffrent, remplissent l'ame d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût & la défaillance; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, & où l'image de la misère & de la mort entre presque par tous les sens: c'est-là que s'élevant au-dessus des craintes & des délicatesses de la nature pour satisfaire à sa charité au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuier les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes & des adoucissements à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit & des secours pour la conscience.

Ces endroits sont fort propres à former le goût des jeunes gens. ^a On doit les avertir que le moien le plus sûr de réussir dans ces sortes de descriptions est de consulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide, en sorte que chacun sente en soi-même la vérité de ce qu'on

^a Naturam intueamur, hanc sequamur. Omnis eloquentia circa operavitur est: ad se refert quis-

que quæ audit; & id facillimè accipiunt animi, quod cognoscunt. Quintil. l. 8. c. 3.

dit,

dit, & trouve dans son propre fond les sentimens qui sont exprimés dans le discours. ^a Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire, & se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vît de ses propres yeux. ^b Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées; d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces especes de songes & de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur

^a Per quas (φαντασιαι) imagines rerum absentium ita representantur animo, ut eas cernere oculis ac praesentes habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidam dicunt εἰδωλολογιστῶν, qui sibi res, voces, actus secundum verum optimè finget. Quintil. l. 6. cap. 3.

^b Nam si inter otia animorum, & spes inanes, & velut somnia quaedam vigilantium, ita nos hæc de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, præliari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere: hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? Ibid.

passion, & en sont si fortement occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, & en être les maîtres ?

Il fournit lui-même un modèle de cette manière de faire une description, que je rapporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum*

Quint., l. 6.

6. 7.

querar, non omnia, quæ in re presenti accidisse credibile est, in oculis habebō? Non percussor ille subitus erumpet? non expavescet circumventus? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet? non ferientem, non concidentem videbō? non animo sanguis, & pallor, & gemitus, extremus denique expirantis hiatus insidet? Cet endroit paroît copié d'après Ci-

Pro Rosc.

Antist., n. 98.

action: Nonne vobis hæc, quæ audistis, cernere oculis videmini, Iudices? Non illum miserum ignarum casus sui, redeuntem à cœna videtis? non positis insidias? non impetum repentinarum? Non versatur ante oculos vobis in cade Glaucia? Non adest iste Roscius? non suis manibus in curru collocat Automedontem illum, sui sceleris acerbissimi nefariusque victorij nunciū?

I M A G E S.

Les derniers mots de la description que je viens de citer m'avertissent d'indiquer ici aux jeunes gens une des sources des plus ordinaires des beautés du discours, qui consiste à donner, pour ainsi dire, du corps, & de la réalité aux choses dont on parle, & à les peindre par des traits visibles qui frappent les sens, qui remuent l'imagination, & qui montrent un objet sensible. Cette manière a quelque rapport à la figure précédente, qui est l'Hypotypose, si elle n'en fait pas partie. *Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum?* ces mots, *suis manibus*, produisent ici l'effet dont je parle & présentent à l'esprit une image. Il en est de même de ces deux vers que j'ai déjà cités.

Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manières de peindre ainsi les objets qu'on décrit: j'en rapporterai plusieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la règle que j'ai indiquée.

N ij

Pro M. Font.
n. 37, 38.

Tendit ad vos virgo Vestalis manus supplices easdem, quas pro vobis diis immortalibus tendere consuevit . . . , Prospicite ne ignis ille aternus, nocturnis Fonteie laboribus vigiliisque servatus, sacerdotis Vestæ lacrymis extinctus esse dicatur.

Pro Rosc.
Auer. n. 68.

Hæc magnitudo maleficiæ facit, ut, nisi penè manifestum parricidium profertur, credibile non sit Penè dicam respersas manus sanguine paterno iudices videant oportet, si tantum facinus, tam immane, tam acerbum credituri sint,

Eléahier.

Quel peuple n'a pas ressenti les effets de sa valeur, & quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire ?

Dans le tumulte des armées il s'entretenoit des douces & secrètes espérances de sa solitude. D'une main il foudroioit les Amalecites, & il levoit déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes.

Elle lui a montré à lever ses mains pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions.

Quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquêtes, & que marchant sur ses rempars qu'il venoit de foudroier, il

alloit lui offrir pour premier hommage ,
au pié de ses autels renouvelles , les lau-
riers qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de mêler ses louanges
au sacrifice qu'on offre pour elle , & je
prends sur l'autel tout l'encens que je brûle
sur son tombeau.

Qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle
a jeté sur ses actions.

Il s'appliqua à découvrir la vérité au
travers des voiles du mensonge & de
l'imposture , dont les cupidités humaines
la couvrent.

Est-ce dans la Cour , est-ce dans les *Mascar.*
armées , est-ce sous le casque & sous la
cuirasse que s'apprennent de telles vérités ?

Vous croiez donc que les déplaisirs & les *Boisnet.*
plus mortelles douleurs ne se cachent pas
sous la pourpre , ou qu'un royaume est un
remède universel à tous les maux ?

Il me semble que je voi encore tomber
cette fleur. On parle de la mort d'un
Prince enfant.

Quand tout cedit à Louis , & que
nous crûmes voir revenir le tems des mira-
cles où les murailles tomboient au bruit des
trompettes , tous les peuples jetoient les
yeux sur la Reine , & croioient voir partir
de son oratoire la foudre qui accabloit tant
de villes.

Pel Son. : Sous un air serain & tranquille (il s'agit de Louis XIV.) il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui sont encore sur le point d'éclater.

Résine. Pour comble de prospérité
Il espere (*Pimpie*) revivre en sa postérité :
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

A V A N T que de finir cet article, je dois avertir en général, ^a que l'usage des figures demande beaucoup de discernement & de prudence. Elles servent comme de sel & d'assaisonnement au discours, pour relever le stile, pour éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour prévenir le dégoût que causeroit une ennuyeuse uniformité ; & dès lors elles doivent être employées avec mesure & discrétion. Car si l'usage en devient trop fréquent, elles perdent cette grace même de la

^a Una in re maximè utilis, ut quotidiani & semper eodem modo formati sermonis fastidium levet, & nos a vulgari dicendi genere defendat. Quo si quis parcè, & cum res poscet, uterur, velut asperso quodam condimento, jucundior erit. Ar qui nimiam affectaverit, ipsam illam gratiam varietatis amitteret . . . Nam & secretæ, & extra vulgarem usum positæ, ideoque magis nobiles, ut novitate autem excitant, ita co-

variété qui fait leur principal mérite ; & plus elles sont brillantes , plus elles choquent & lassent par une affectation vicieuse , qui marque qu'elles ne sont point naturelles, mais recherchées avec trop de soin , & comme amenées par force.

Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il y a des figures qui sont devenues si communes & si triviales , qu'elles ont perdu toute leur grace , sur-tout lorsqu'elles sont trop lon-

gues. *Miserum est exturbari fortunis omnibus : miserius est injuriâ. Acerbum* Pro Quint. n. 95.

est . . . acerbius. Calamitosum est . . . calamitosius. Funestum est . . . funestius. Indignum est . . . indignius. Luctuosum est . . . luctuosius. Horribile est . . . horribilius.

L'auditeur prévient la réponse , & est fatigué par cette espece de refrain qui est toujours sur le même ton. Il en est de même de cette autre figure ,

qui est encore plus ennuyeuse : *Qui sunt qui fœdera saepe ruperunt ? Carthaginienses. Qui sunt qui in Italia crudele bellum gesserunt ? Carthaginienses. Qui sunt , &c. ?* Cornif. l. 4.

piâ fatiant : nec se ob-
vias fuisse dicenti , sed
conquistas , & ex om-
nibus latebris extractas
congestasque declarant.

Quintil. l. 9. c. 3.

ARTICLE SIXIÈME.

Des Précautions Oratoires.

JE donne ici ce nom à de certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point blesser la délicatesse de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux dont il se sert pour dire de certaines choses qui autrement paroîtroient dures & choquantes. J'appelle tout cela *précautions oratoires*, parce qu'en tout cela il y a un art & une adresse propres certainement à la Rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la chose plus sensible.

Chrysoïgonus affranchi de Sylla avoit tant de crédit auprès de son maître, tout-puissant alors dans la République, qu'aucun avocat n'osa plaider contre lui en faveur de Roscius. Il n'y eut que Cicéron qui eut le courage, tout jeune qu'il étoit, de se charger d'une cause si délicate. Il a grand soin dans toute la suite de son plaidoyer d'avertir en plusieurs endroits que Sylla n'avoit eu aucune connoissance de toutes les injustices de son affranchi; qu'on s'étoit fort

Pro Rosc.
Amer. n. 21.
et 21. 25. 91.
110. 127.

appliqué à les lui cacher ; qu'on avoit fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auroient pû lui en donner avis ; qu'enfin il n'étoit pas étonnant que ^{n. 131.} Sylla chargé seul du soin de rétablir & de gouverner la République, eût ignoré ou négligé plusieurs choses, puisqu'il en échapoit beaucoup à la connoissance & à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'univers. On sent bien que de telles précautions étoient absolument nécessaires.

Cicéron, dans le plaidoyer intitulé, *Divinatio in verrem*, est obligé de montrer qu'il est plus digne que Cécilius de plaider contre Verres. ^a Une telle cause, pour ne point choquer, devoit être maniée avec beaucoup d'adresse & d'habileté : car les louanges qu'on se donne à soi-même sont toujours odieuses ; sur-tout quand elles roulent sur l'esprit & sur l'éloquence. Cicéron, après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités nécessaires pour soutenir un plaidoyer si important, n'a garde de se les attribuer à lui-même : une vanité si grossière auroit révolté

^a Intelligo quàm scopoloso difficilique in loco verser. Nam cum omnis arrogantia odiosa est, tum illa ingenii atque eloquentiæ multo molestissima. ^{n. 36.}

298 DES PRECAUTIONS
 tous les esprits. ^a Il dit seulement qu'il
 a travaillé toute sa vie pour les acquerir, & que si malgré un long travail il
 n'a pu en venir à bout, il n'est pas
 étonnant que Cécilius, qui n'a jamais
 eu aucune idée de cette noble profes-
 sion, en soit absolument incapable.

En plaidant pour Flaccus, il avoit à
 réfuter le témoignage de plusieurs Grecs
 qui avoient déposé contre sa partie.
 Pour le faire avec plus de succès, il en-
 treprend de décrier la nation même,
 comme peu délicate sur ce qui regarde
 la bonne foi & la sincérité. Il ne com-
 mence pas brusquement par un repro-
 che si dur. Il met d'abord comme à l'é-
 cart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont
 point pris de part à l'aveugle passion de
 quelques-uns de leurs compatriotes. Il
 donne ensuite de grandes louanges à la
 nation entière, dont il relève extrême-
 ment le génie, l'habileté, la politesse,
 le goût pour les arts, & le merveilleux
 talent pour l'éloquence : mais il ajoute
 que cette nation ne s'est jamais piquée
 d'exactitude & de sincérité dans les té-
 moignages. *Verumtamen hoc dico de toto*

Pro Flacco
 n. 9.

a-Forstasse dicces : Quid ?	esse possent magno stu-
Ergo hæc in te sunt om-	dio mihi à pueritia est
n'ia ? Utinam quidem	elaboratum. n. 40.
essent ! Verumtamen ut	

*genere Gracorum : tribuo illis litteras ; do
 multarum artium disciplinam ; non adimo
 sermonis leporem , ingeniorum acumen ,
 dicendi copiam ; denique etiam , si qua sibi
 alia sumunt , non repugno : testimoniorum
 religionem & fidem nunquam ista natio
 coluit , totiusque hujus-ce rei quæ sit vis ,
 quæ auctoritas , quod pondus , ignorant.*

On fait que Cicéron excelloit sur-
 tout à émouvoir les passions ; & que
 par les discours tendres & touchans
 qu'il mettoit dans la bouche de ses par-
 ties, en finissant ses plaidoiers, il faisoit
 souvent couler les larmes des yeux de
 tous ceux qui l'écoutoient. La grandeur
 d'ame , & la noble fierté dont se pi-
 quoit Milon, ôtoient à son avocat cette
 ressource si puissante.^a Mais Cicéron
 sut tirer avantage de son courage mê-
 me pour lui gagner la faveur des Juges,
 & il prit sur lui le caractère & le per-
 sonnage de Suppliant, qu'il ne pou-
 voit donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfans
 doivent à leurs peres & meres , lors
 même qu'ils en sont traités avec dureté
 & avec injustice , rend très-difficiles

^a Ergo & ille capta-
 vit ex illa præstantia
 animi favorem , & in

locum lacrymarum ejus
 ipse successit. *Quintili-*
l. 6. c. 1.

certaines conjonctures, où ils sont obligés de parler contre eux ; & c'est dans ces occasions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagemens , qui sans rien faire perdre des avantages de la cause , savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû.^a Il faut alors qu'on sente qu'il n'y a qu'une nécessité indispensable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur voudroit supprimer, & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fond non seulement de respect, mais d'amour & de tendresse. On peut voir un bel exemple de ce précepte dans le plaidoyer pour Cluentius , que sa mere avoit traité avec une cruauté inouïe.

n. 12 & 17. La règle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un supérieur qu'il doit respecter & honorer.

Il y a des occasions , où des raisons d'intérêt ou de bienfaisance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs & précis ,^b & où cepen-

^a Hoc illis commune remedium est, si in tota actione aequaliter appareat, non honor modò, sed etiam caritas : præterea causa sit nobis justa sic dicendi ; neque id

moderatè tantùm faciamus, sed etiam necessarium. *Quintil. l. 11. c. 1.*

^b In quo per quandam suspensionem, quod non dicimus, accipi volumus. *Quintil. l. 9. c. 2.*

dant nous voulons faire entendre au Juge ce que nous n'osons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner son procès sans découvrir un crime dont son pere est coupable.^a Il faut, dit Quintilien, que les choses mêmes conduisent insensiblement le Juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire; que tout autre motif étant écarté, il soit comme forcé à voir l'unique qui reste, mais que le respect pour un pere empêche de découvrir. Et pour lors il faut que le discours du fils suspendu, entrecoupé, & interrompu de tems en tems comme par un silence forcé & par de vifs sentimens de tendresse, fasse connoître la violence qu'il se fait pour ne pas laisser échaper des paroles que la force de la vérité semble vouloir arracher de sa bouche. Par là le Juge est porté à chercher ce je ne sais quoi qu'il ne croiroit peut-être pas, si on le lui avoit découvert, mais dont il est pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

a Res ipsæ perducant
judicem ad suspicionem,
& amoliamur cetera, ut
hoc solum supersit: in
quo multum etiam af-
fectus juvant, & inter-
rupta silentio dictio, &

cunctationes. Sic enim
fiet, ut Judex quærat
illud nescio quid, quod
ipse fortasse non crede-
ret, si audiret: & ei,
quod à se inventum exi-
stimat, credat. *Ibid.*

Il y a aussi des personnes d'un caractère si respectable, & d'une réputation si universelle, que leur nom seul est un poids qui accable leurs adversaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna ; & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel Cicéron, sans toucher à la personne même de Caton, qui devoit être pour lui comme sacrée, & qui certainement étoit inaccessible & invulnérable à la censure la plus maligne, fut pourtant lui ôter une partie de son autorité & de son crédit par le portrait qu'il fit de la secte des Stoiciens, qu'il tourna en ridicule avec tant d'esprit & d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate & plus difficile à manier que celle dont Cicéron se chargea en osant se déclarer contre la loi Agraire. On appelloit ainsi la loi qui ordonnoit des distributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étoient les plus pauvres. Cette loi avoit dans tous les tems servi d'appas & d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, & pour se

a Quam molli autem articulo tractavit Catonem; cujus naturam summe admiratus, non ipsius vitio, sed Stoicæ sectæ, quibusdam in rebus factam duriores videri volebat. *Q. l. 11. c. 2.*

l'attacher. Elle paroissoit en effet lui être très favorable, en lui procurant un repos tranquille & une retraite assurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejeter par le peuple même, qui venoit de le nommer Consul avec une distinction qui étoit sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette loi, il auroit trouvé toutes les oreilles & tous les cœurs fermés, & le peuple se seroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoissoit trop les hommes, pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir pendant combien de tems il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune manière le parti qu'il avoit pris, ni le sentiment qu'il vouloit leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnoissance dont il étoit pénétré pour le bienfait signalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en relève avec soin toutes les circonstances, qui lui étoient si honorables. Il marque ensuite les devoirs & les obligations que lui impose un consentement si unanime du peuple à lui donner le Consulat. Il déclare que

lui étant redevable de tout ce qu'il est, il prétend bien & dans l'exercice de sa charge & pendant toute sa vie être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a besoin d'explication : & après en avoir démêlé les différens sens ; après avoir découvert les secrettes intrigues des tribuns qui couvroient de ce spécieux nom leurs desseins ambitieux ; après avoir loué hautement les Gracques zelés défenseurs de la loi Agraire, & dont la mémoire par cette raison étoit si chère au peuple Romain ; après s'être ainsi insinué peu à peu & par degrés dans l'esprit de ses auditeurs, & s'en être enfin rendu maître absolu, il n'ose pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agissoit, mais il se contente de protester qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnoisse pas que cette loi, sous un dehors flatteur, donne en effet atteinte à son repos & à sa liberté, il se joindra à lui, & se rendra à son sentiment. C'est ici un modèle parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par insinuation*, & il me semble qu'un seul endroit comme celui-ci est bien capable de former l'esprit

des jeunes gens , & de leur apprendre la manière adroite & respectueuse avec laquelle ils doivent combattre le sentiment de ceux à qui la reconnoissance & la soumission ne leur permettent pas de résister directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devoit attendre , & le peuple détrompé par l'éloquent discours de son Consul , rejetta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius où l'on examine ce qu'il falloit penser du parti de Pompée , demandoit d'être traité avec une extrême délicatesse. Tubéron avoit taxé de crime la conduite de ceux qui avoient porté les armes contre César. Cicéron relève & condamne la dureté de cette expression ; & après avoir rapporté les différens noms qu'on donnoit à la démarche de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée ; erreur, crainte, cupidité, passion, prévention, entêtement, témérité : « Pour moi , dit-il , si l'on me demande quel est le propre , & « véritable nom que l'on doit donner « à notre malheur , il me semble que « c'est une fatale influence qui a aveu- « glé les hommes , & les a entraînés « comme malgré eux ; en sorte qu'on «

» ne doit pas s'étonner que la volonté
 » insurmontable des dieux l'ait emporté
 » sur les conseils des hommes. *Ac mihi
 quidem, si proprium & verum nomen
 nostri mali queratur, fatalis quaedam
 calamitas incidisse videtur, & improvi-
 das hominum mentes occupavisse: ne
 nemo mirari debeat, humana consilia di-
 vina necessitate esse superata.* Il n'y avoit
 rien dans cette définition d'injurieux
 pour le parti de Pompée, & loin de
 devoir choquer César, elle étoit très-
 flatteuse pour lui.

Nos écrivains, quand ils ont eu à
 parler des dernières guerres civiles qui
 troublèrent la France, semblent avoir
 eu en vûe l'endroit de Cicéron que je
 viens de rapporter: mais ils ont bien en-
 chéri sur leur modèle.

*Mascaron,
 dans l'Orat.
 funebre de M.
 de Turenne.*

*Hélas, malheureuse France! pour être
 défaite de cet ennemi, ne t'en resti-il
 pas assez d'autres sans tourner tes mains
 contre toi-même? Quelle fatale influen-
 ce te porta à répandre tant de sang?...
 Que ne peut-on effacer ces tristes années
 de la suite de l'histoire, & les déro-
 ber à la connaissance de nos neveux!
 Mais puisqu'il est impossible de passer
 sur des choses que tant de sang répandu
 a trop vivement marquées, montrons-*

les du moins avec l'artifice de ce peintre , qui pour cacher la difformité d'un visage , inventa l'art du profil. Dérobons à notre vûe ce défaut de lumière , & cette nuit funeste , qui formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts , fit égarer ceux même qui cherchoient le bon chemin.

Souvenez-vous , Messieurs , de ce tems Fléchier dans l'Oraif funeb. de M. de Turenne. de désordre & de trouble , où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion , le devoir avec l'intérêt , la bonne cause avec la mauvaise ; où les Astres les plus brillants souffrirent presque tous quelque éclipse , & les plus fideles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis , comme ces pilotes , qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer , sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir , & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle est la justice de Dieu : telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi ; & il y a dans la politique , comme dans la religion , une espece de penitence plus glorieuse que l'innocence même ; qui repare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires , & par une ferveur continuelle.

M. Fléchier
dans l'Orais.
funèbre de M.
le Tellier.

Que dirai-je donc ? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'ébranler, & la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos péchés avoient allumées rompirent les digues de la justice & de la raison ; & les plus sages même, entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, se trouverent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir.

ARTICLE SEPTIÈME.

Des Passions.

J'E S E R O I S extrêmement long, si j'entreprendois de toucher même légèrement tout ce qui regarde cette matière, l'une des plus importantes qui soient dans la Rhétorique. On sait que les passions sont comme l'ame du discours : que c'est ce qui lui donne une impétuosité & une véhémence qui emportent & entraînent tout : & que l'orateur exerce par là sur ses

a Tantam vim habet illa, quæ rectè à bono poeta dicta est *flexanimis atque omnium regina rerum oratio*, ut non modò inclinantem erigere, aut

stantem inclinare, sed etiam adversantem & repugnantem, ut imperator bonus ac fortis, capere possit. *Lib. 2. de Orat. n. 287.*

auditeurs un empire absolu, & leur inspire tels sentimens qu'il lui plaît ; quelquefois en profitant adroitement de la pente & de la disposition favorable qu'il trouve dans les esprits, mais d'autres fois en surmontant toute leur résistance par la force victorieuse du discours, & les obligeant de se rendre comme malgré eux, César ne put s'en défendre lorsqu'il entendit le plaidoyer de Cicéron en faveur de Ligarius, quoiqu'il se tint fort sur ses gardes contre son éloquence, étant sorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoyer les jeunes gens à la lecture des peroraisons de Cicéron, & de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellens préceptes que Cicéron & Quintilien nous ont laissés sur ce sujet. ^a Le plus important de tous est que pour toucher les autres, il faut être touché soi-même : & pour l'être, il faut se bien pénétrer du sujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en sentir

^a Summa circa medios affectus in hoc posita est, ut moveamur ipsi... Primum est ut apud nos valeant ea quæ valere

apud Judicem volumus, afficiamurque antequam afficere conemur... Ubi miseratione opus erit, nobis ea de quibus queri-

toute la vérité & toute l'importance, se représenter fortement l'image des choses dont on veut se servir pour émouvoir les auditeurs, en faire des peintures vives & touchantes; & elles seront telles, si l'on a bien soin d'étudier la nature, & de la prendre toujours pour guide.^a Car d'où vient qu'on voit des personnes ignorantes s'exprimer si éloquemment dans le premier mouvement de leur douleur ou de leur colere, sinon parce que ces sentimens ne sont point étudiés, ni contrefaits, mais puisés dans la vérité & dans la nature même?

*Plut in vit.
Demosth.*

Un Athénien vint trouver Démosthene, & le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoien de qui il disoit avoir été fort outragé. Et comme il racontoit ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille & froid, sans s'émouvoir, sans s'échauffer: Il

mur, accidisse credamus, atque id animo nostro persuadeamus. Nos illi simus, quos gravia, indigna, tristia passos queramur. Nec agamus rem quasi alienam, sed assumamus parumper illum dolorem. Itadicemus, quæ in simili nostro casu dicturi essemus. *Q. l. 6. c. 3.*

^a Quid enim aliud est cause, ut lugentes utique in recenti dolore disertissime quædam exclamare videantur, & ira nonnunquam indoctis quoque eloquentiam faciat, quàm quòd illis inest vis mentis, & veritas ipsa morum? *Ibid.*

n'est rien de tout cela, dit Démosthène; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment, répliqua l'autre en haussant la voix & paroissant tout ému? je n'ai point été maltraité, je n'ai point été outragé? A ce ton Démosthène reconnut la vérité, & se chargea de la cause. ^a Cicéron raporte quelque chose de pareil d'un orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi! lui dit-il, s'il étoit vrai qu'on en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui bien loin de remuer vos auditeurs, n'étoit propre qu'à les endormir? Est-ce là le langage de la douleur & de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans mêmes des plaintes vives & animées? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché soi-même, si l'on veut toucher

^a Hoc ipsam posuit pro argumento, quod ille tam solute egisset, tam leniter, tam oscitanter. Tu isthuc, M. Callidi, nisi fingeres, sic ageres? ... Ubi dolor? ubi ardor animi, qui etiam ex infantium

ingeniis elicere voces & querelas solet? Nulla perturbatio animi, nulla corporis... Itaque tantum absuit ut inflammares nostros animos; somnum isto loco vix tenebamus, *Brut. n. 277. 278,*

les autres, & ressentir en soi les mouvemens qu'on veut leur inspirer,

Horat. Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.

Quint. l. 6. s. 1. LA PERORAISON, à proprement parler, est le lieu des passions. C'est-là que l'orateur pour achever d'abattre les esprits, & pour enlever leur consentement, déploie sans ménagement, selon l'importance & la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre, & de plus affectueux.

Quelquefois il n'attend pas à la fin du discours pour exciter ainsi les mouvemens. Il les place après chaque récit, quand la cause en a plusieurs; ou après chaque partie du récit, quand il est trop long; ou enfin après la preuve de chaque fait: & c'est ce qu'on appelle amplification. Les Verrines en fournissent beaucoup d'exemples.

Ibid. L'Orateur emploie aussi les mouvemens dans les autres parties du discours,^a mais d'une manière plus courte & avec beaucoup plus de retenue & de réserve. *Omnes hos affectus, . . . alia quoque partes recipiunt, sed breviores.* Et c'est

^a Degustanda hæc (miscratio) præmio, non consumenda. *Quintil. lib. 4. cap. 1.*

ce qu'Antoine observa avec tant de succès dans son beau plaidoier pour Norbanus : *Ut tu illa omnia odio, invidia, misericordia miscuisti !* dit Sulpicius, après avoir parcourru & indiqué toute la suite & toutes les parties de ce discours.

J'admire, dit Quintilien, ceux qui prétendent que dans le récit on ne doit point exciter de passions. Si par là ils entendent seulement qu'on ne doit pas s'y arrêter longtems, comme on le fait dans la peroraison, ils ont raison : car il faut y éviter les longueurs. Mais je ne voi pas pourquoi en instruisant les Juges, on ne songeroit point à les toucher, vû que, si on a pû réussir dès-lors à leur inspirer quelques sentimens de colere ou de compassion, on les trouvera bien mieux disposés à recevoir & à goûter les preuves. C'est ainsi que Cicéron en a usé en décrivant le supplice d'un citoyen Romain, & en rapportant dans un autre endroit la cruauté que Verres exerça sur Philodamus. *Quid? Philodami casum nonne PER TOTAM EXPOSITIONEM incendit invidia?* (paroles qui montrent que cette narration entière est touchante & pathétique.)

» En effet, ^a d'attendre à la fin d'un
 » discours pour attirer la compassion
 » sur des choses qu'on aura racontées
 » d'un œil sec, c'est s'y prendre un
 » peu tard. Un récit de choses graves
 & touchantes seroit très imparfait, s'il
 n'étoit vif & passionné.

n. 157. 171. L'ENDROIT du supplice de Gavius
 dans la dernière Verrine, suffit seul
 pour justifier les règles qu'on vient d'é-
 n. 157. 158. tablir. Cicéron, après avoir préparé
 au fait par une espèce d'exorde qui est
 n. 159. fort animé, & avoir raconté comment
 & pourquoi Gavius fut amené à Mes-
 n. 160. 161. sine devant Verres; vient à la description
 du supplice. Il insiste d'abord sur deux
 circonstances : sur ce qu'un citoyen Ro-
 main a été frappé de verges au milieu
 de la place publique de Messine, & sur
 ce qu'il a été mis en croix. Ces cir-
 constances sont racontées, non froi-
 dement & sans passion, mais d'une ma-
 nière extrêmement vive & touchante.
Cadebatur virgis in medio foro Messanae
civis Romanus, Judices, cum interea nul-
lus gemitus, nulla vox alia illius miseri
inter dolorem crepitumque plagarum au-
diebatur, nisi hæc: CIVIS ROMANUS SUM.

a Serum est advo- | quas securus narrave-
 care his rebus affectum, | ris.

Hac se commemoratione civitatis omnia verbera depulsurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modo hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur : sed, cum imploraret sæpius usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.

Ce récit, déjà fort pathétique par lui-même, est suivi de l'amplification dans laquelle Cicéron, avec son éloquence ordinaire, fait sentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis ! O jus eximium nostræ civitatis ! &c.* n. 161. 167.

Il rapporte une dernière circonstance du supplice, & reproche à Verres d'avoir choisi exprès pour faire mourir ce citoyen Romain un endroit, d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence envisager l'Italie en expirant : *Ut ille, qui se civem Romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum suam prospicere posset.* Cette pensée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux lignes, est aussitôt après étendue & développée. *Italia conspectus ad eam rem ab isto electus est, ut ille in dolore cruciatuque moriens, perangusto freto divisa serviutis ac libertatis jura cognosceret ;* n. 168.

Italia autem alumnum suum extremo summoque supplicio affectum videret.

n. 169. L'amplification ne manque pas de suivre, & elle met cette circonstance dans tout son jour. *Facinus est vinciri civem Romanum, &c.*

n. 170. 171. Enfin Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathétique, & par une dernière réflexion qui intéresse tous les citoyens, & qui semble tenir lieu d'épilogue, en disant que s'il parloit dans une solitude, les rochers les plus durs seroient touchés du récit d'un traitement si indigne : combien donc à plus forte raison doivent l'être des Sénateurs & des Juges, qui par leur état & leur place sont les protecteurs des loix, & les défenseurs de la liberté Romaine ? *Si in aliqua desertissima solitudine ad saxa & scopulos hæc conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanimata tanta & tam indigna rerum atrocitate commoverentur, &c.*

Voilà un modèle parfait de la manière dont une narration peut être passionnée, soit dans le récit même, soit par les réflexions qui le suivent.

^a UNE espèce de hazard fournit sur le

^a Quas tragædias egit | su in eadem causa cum
idem (Crassus,) cum ca- | funere efficeretur anus Ju-

Champ à Crassus un trait d'éloquence très-vif & très-véhément. Cicéron nous l'a conservé dans le second livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidoit contre Brutus, le convoi d'une Dame Romaine, parente de ce dernier, passa dans la place publique, où l'on fait qu'étoit le barreau. Alors interrompant son discours : « Quelle nouvelle voulez-vous, dit-il à Brutus, que cette morte aille porter à votre pere ? Que souhaitez vous qu'elle dise à ces illustres Romains dont on porte ici les images, à vos ancêtres, à ce Brutus qui délivra le peuple de la domination des rois ? A quoi leur dira-t-elle que vous vous appliquez ? De quelle belle action, de quelle vertu, de quelle sorte de

nia ! Prò, dii immortales, quæ fuit illa, quanta vis ? quàm inexpectata ? quàm repentina ? eùm, coniectis oculis, gestu omni imminenti, summa gravitate & celeritate verborum : Brute, quid sedes ? Quid illam anum patri nuntiare vis tuo ? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides ? quid majoribus tuis ? quid L. Bruto,

qui hunc populum dominatu regio liberavit ? quid te facere ? cui res, cui gloriæ, cui virtuti studere ? Patrimonio ne augendo, &c. Tu lucem aspicere audes ? tu hos insuere ? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium esse conspectu ? tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis ? 2. de Orat. 11. 225. 226.

O iiij.

» gloire leur apprendra-t-elle que vous
 » vous piquez ? Et après avoir fait un
 long dénombrement de tous ses dé-
 fauts : » Pouvez-vous encore après
 » cela, continua-t-il, soutenir la lu-
 » mière du jour ? vous montrer dans
 » cette ville ? vous présenter devant
 » vos citoiens ? La vue même de cette
 » morte & de ces images, qui sem-
 » blent vous reprocher tous vos dérè-
 » glemens, ne doit-elle pas vous rem-
 » plir de crainte & d'horreur ?

QUELQUEFOIS ce n'est qu'un trait
 & un sentiment jetté dans le discours,
 qui produit cet effet. Cicéron dans le
 court récit qu'il fait en parlant pour
 Ligarius, pouvoit selon la remarque
 de Quintilien, se contenter de dire :

Pro Lig. n. *Tum Ligarius nullo se implicari negotio*
 3. *passus est.* ^a Mais il y joint une image
 qui rend ce récit & plus vraisemblable,
 & plus touchant. *Tum Ligarius*
domum spectans & ad suos redire cupiens
nullo se implicari negotio passus est.

Virgile, en moins d'un vers, décrit
 d'une manière fort tendre la mort d'un
 jeune homme qui avoit quitté Argos,

^a Ita, quod exponerat, | & affectus quoque imple-
 & ratione fecit credibile, | vit. Quintil. l. 4. c. 2.

lieu de sa naissance , pour s'attacher à Evandre :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Ce ^a tendre regard d'un jeune homme mourant vers sa patrie qu'il ne reverra plus ; & ce triste souvenir de ce qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde , forment en trois mots un tableau parfait : *dulces... reminiscitur... moriens.*

Ces endroits sont fort touchans , parce que les images qu'ils expriment réveillent un sentiment d'amour & de tendresse pour la patrie que chacun porte dans son cœur ; & ils ont plus de rapport à cette sorte de mouvemens dont il va être parlé.

^b O U T R E cette première espèce de passions plus fortes & plus véhémentes , à laquelle les Rhéteurs donnent le nom de παῖς ; il y en a une autre sorte , qu'ils appellent ἡδύς

^a Quid ? Non idem poeta penitus ultimi fati cepit imaginem , ut diceret , ET DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS ? *Ibid.*

^b Affectus igitur hos concitatos , illos mites atque compositos esse di-

xerunt : in altero vehementer commotos , in altero lenes : denique hos imperare , illos persuadere : hos ad perturbationem , illos ab benevolentiam prevalere. *Quintil. l. 6. c. 3.*

qui consiste dans des sentimens plus doux, plus tendres, plus insinuans, mais qui n'en sont pas pour cela moins touchans ni moins vifs :^a dont l'effet n'est pas de renverser, d'entraîner, d'emporter tout comme de vive force ; mais d'intéresser & d'attendrir, en s'insinuant doucement jusqu'au fond du cœur. Ces passions ont lieu entre des personnes liées ensemble par quelque union étroite ; entre un prince & des sujets, un pere & des enfans, un tuteur & des pupilles, un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles consistent, pour ceux qui sont supérieurs & qu'on

a H^{et} id erit, quod ante omnia bonitate commendabitur : non solum mitè ac placidum, sed plerumque blandum & humanum & audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo summa virtus ea est, ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur, quo mores dicentis ex oratione pelluceant & quodammodo agnoscantur. Quod est sine dubio inter conjunctas maxime personas, quoties perferimus, ignoscimus, satisfacimus, monemus, procul

ab ira, procul ab odio... Hoc omne bonum & comem virum poscit. *Quintil. l. 6. c. 3.*

Duo sunt, quæ benè tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciunt : quorum alterum est quod Græci κατὰ φύσιν vocant, ad naturam, & ad mores, & ad omnem vitæ consuetudinem accommodatum : alterum quod iidem κατὰ νόμον nominant, quo perturbantur animi & concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud superius come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam

a offensés , dans un certain caractère de douceur , de bonté , d'humanité , de patience , qui est sans fiel & sans aigreur , qui fait souffrir l'injure & l'oublier , & qui ne peut résister aux prières & aux larmes ; & pour les autres , dans une facilité à reconnoître leurs fautes , à les avouer , à en marquer leur douleur , à s'humilier , à se soumettre , & à donner toutes les satisfactions qu'on peut désirer. Tout cela doit se faire d'une manière simple & naturelle , sans étude & sans affectation ; l'air , l'extérieur , le geste , le ton , le stile , tout doit respirer je ne sai quoi de doux & de tendre , qui parte du cœur , & qui aille

paratum ; hoc , vehemens , incensum , incitatum , quo causæ eripiuntur ; quod cum rapidè fertur , sustineri nullo pacto potest. *Orat. n. 123.*

Non semper fortis oratio queritur , sed sæpe placida , summissa , lenis , quæ maximè commendat reos . . . Horum igitur exprimate mores oratione , justos , integros , religiosos , timidos , perferentes injuriarum , mirum quiddam valet : & hos vel in principiis , vel in re narra-

da , vel in perorando tantam habet vim , si est suaviter & cum sensu tractatum ut sæpè plus quàm causa valeat. Tantum autem efficitur sensu quodam ac ratione dicendi : ut quasi mores orationis effingat oratio. Genere enim quodam sententiarum , & genere verborum , adhibita etiam actione leni facilitateque significandi , efficitur ut prohi , ut bene morati , ut boni viri esse videantur. 2. *de Orat. n. 183.*
184.

droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent se peindre dans son discours sans qu'il y pense. On sent bien que non seulement pour l'éloquence, mais pour le commerce ordinaire de la vie, rien n'est plus aimable qu'un tel caractère ; & l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs, à l'étudier, & à l'imiter.

Homel. 20.

On en trouve un bel exemple dans l'une des homélies de S. Jean Chrysostome au peuple d'Antioche. Comme cet endroit est fort éloquent, & fort capable de former le goût des jeunes gens, qu'il me soit permis de m'y étendre un peu plus que ne semble peut-être demander la matière que je traite actuellement, & d'en faire une espèce d'analyse & d'abrégé.

L'Empereur Théodose avoit envoyé des officiers & des troupes à Antioche pour punir cette ville rebelle d'une sédition, dans laquelle on avoit renversé les statues de l'Empereur, & de l'Impératrice Flaccille sa femme, qui pour lors étoit morte. Flavien Evêque d'Antioche, malgré la rigueur de la saison, malgré son extrême vieillesse, & la maladie d'une sœur qu'il laissoit

mourante , partit sur le champ pour aller implorer la clémence du Prince en faveur de son peuple. Quand il fut arrivé dans le palais , & qu'il fut en présence du Prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arrêta de loin , baissant les yeux , versant des larmes , se couvrant le visage , demeurant muet , comme s'il eût été lui-même coupable. Voila un exorde plein d'art , & un silence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il auroit pû employer. Aussi S. Chrysostome remarque-t-il que par cet extérieur lugubre & pathétique , son dessein étoit de préparer une entrée à son discours , & de s'insinuer peu à peu dans le cœur du Prince , pour y faire succéder aux sentimens de colere & de vengeance dont il étoit plein , ceux de douceur & de compassion dont sa cause avoit besoin.

L'Empereur le voiant en cet état , ne lui fit point de durs reproches, comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point : Quoi ! vous venez me demander grace pour des rebelles , pour des ingrats , pour des gens indignes de vivre , & qui méritent les derniers supplices ? mais prenant un ton de douceur , il lui fit un long dénom-

brement de tous les bienfaits dont il avoit comblé la ville d'Antioche ; & à chacun de ces bienfaits il ajoute : Est-ce donc là la reconnoissance que j'en devois attendre ? Quel sujet de plainte ses citoyens avoient-ils contre moi ? Quel mal leur avois-je fait ? Mais pourquoi porter leur insolence jusques sur les morts ? En avoient-ils reçu quelque injure ? Quelle tendresse n'avois-je pas témoigné pour leur ville ? Ne fait-on pas que je l'aimois plus que ma patrie même , & que c'étoit pour moi la joie la plus douce de penser que bientôt je serois en état d'y faire un voiage ?

Pour lors le saint Evêque ne pouvant soutenir plus longtemps de si tendres reproches : Il est vrai , dit-il , en poussant de profonds soupirs , la bonté dont vous nous avez honorés , Seigneur , ne pouvoit aller plus loin : & c'est ce qui augmente notre crime & notre douleur. De quelque manière que vous nous traitiez , vous ne pouvez nous punir comme nous le méritons. Helas ! l'état où nous sommes est déjà pour nous une cruelle punition. Quoi ! toute la terre saura notre ingratitude ?

Si les barbares avoient renversé no-

tre ville, elle ne seroit point sans ressource & sans esperance, tant qu'elle vous auroit pour protecteur. Mais à qui, maintenant a ira-t-elle recours, depuis qu'elle s'est rendu indigne de votre protection ?

L'envie du démon, jaloux de son bonheur, l'a précipitée dans cet abyme de maux dont vous seul la pouvez tirer. J'ose le dire, Seigneur : c'est votre affection même qui nous les a attirés, en excitant contre nous la jalousie de cet esprit malin. Mais, à l'exemple de Dieu, vous pouvez tirer un bien infini du mal qu'il a prétendu nous faire.

Votre clémence dans cette occasion vous fera plus d'honneur que vos victoires les plus éclatantes. On a renversé vos statues. Si vous nous pardonnez ce crime, on vous en élèvera d'autres, non de marbre ou d'airain que le tems fait périr, mais qui subsisteront éternellement dans le cœur de tous ceux qui entendront parler de cette action.

Il lui propose ensuite l'exemple de Constantin, qui étant pressé par les courtisans de se venger de quelques séditieux qui avoient défiguré une de

ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, & leur répondit en souriant qu'il ne se sentoit point blessé.

Il lui remet devant les yeux sa propre clémence, & le fait souvenir d'une de ses loix, dans laquelle après avoir ordonné qu'on ouvrît les prisons, & qu'on fit grace aux criminels dans le tems de la solennité de Pâque, il avoit ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je pusse de même ouvrir les tombeaux, & rendre la vie aux morts !* Ce tems est venu, Seigneur : vous le pouvez maintenant, &c.

Il interesse l'honneur de la religion dans cette affaire. Tous les Juifs & les païens, lui dit-il, ont les yeux ouverts sur vous, & attendent l'arrêt que vous allez prononcer. S'il nous est favorable, pleins d'admiration ils s'écrieront : Certes il faut que le Dieu des chrétiens soit bien puissant. Il met un frein à la colere de ceux qui ne reconnoissent point de maître sur la terre, & des hommes il fait en faire des anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire sur les suites fâcheuses qu'il y avoit à craindre si ce

crime demeritoit impuni; & avoir montré que Théodose par un exemple si rare de clémence pouvoit édifier toute la terre & instruire tous les siècles à venir, il continue ainsi :

Il vous sera infiniment glorieux , Seigneur , d'avoir accordé ce pardon à la priere d'un ministre du Seigneur : & l'on verra bien que sans faire attention à l'indignité de l'ambassadeur , vous n'aurez respecté en lui que la puissance du Maître de la part de qui il vient.

Car ce n'est pas seulement au nom des habitans d'Antioche que je paroiss ici. J'y viens de la part du souverain Maître des hommes & des anges vous déclarer , que si vous pardonnez aux hommes leurs fautes , le Pere céleste vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous , grand Prince , de ce jour terrible , où vous paroîtrez devant le Roi des rois pour y rendre compte de vos actions. Vous allez vous-même prononcer votre jugement. Les autres ambassadeurs ont coutume d'étaler devant les princes vers qui ont les envoies des présens magnifiques. Pour moi je ne présente à votre majesté que le saint livre des Evangiles ; & j'ose

vous exhorter à imiter votre Maître qui tous les jours ne cesse de faire du bien à ceux qui l'outragent.

Enfin il conclut tout son discours, en assurant le Prince, que s'il refuse à cette ville infortunée la grace qu'elle lui demande, il n'y rentrera jamais; & ne considérera plus comme sa patrie une ville que le Prince le plus doux qui soit sur la terre regarde avec indignation, & à qui il n'aura pû se résoudre de pardonner.

Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, & dissimulant autant qu'il pouvoit son émotion, il dit ce peu de mots au patriarche : Si Jesus-Christ, tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifioient ; dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui m'ont offensé ; moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, & serviteur du même Maître ! Alors Flavien se prosterna, & lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire. Et comme ce Prélat rémoignoit quelque envie de passer la fête de Pâque à Antioche : Allez, mon Pere, lui dit Théodose en l'em-

brassant, & ne différez pas d'un moment la consolation que votre peuple recevra par votre retour, & par les assurances que vous lui donnerez de la grace que je lui accorde. Je sai qu'il est encore dans la douleur & dans la crainte. Partez, & portez-lui pour la fête de Pâque l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il benisse mes armes, & soiez assuré qu'après cette guerre j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche.

Le saint Prélat partit sur le champ, & pour avancer la joie de ses citoiens, il dépêcha un courrier plus prompt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude & de l'alarme où elle étoit.

Je prie encore, en finissant, qu'on me pardonne la longueur de cette espece de digression. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvoit être aussi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y auroit beaucoup de réflexions à faire, principalement sur deux caracteres, incompatibles en apparence, & qui se trouvent néanmoins réunis dans le discours de Flavien; l'humilité & l'abaissement d'un suppliant, la noblesse & la grandeur d'un Evêque; mais

qui sont tellement tempérées l'une par l'autre, qu'elles se prêtent toujours un mutuel secours. On le voit d'abord, tremblant, suppliant, & comme abbatu aux piés de l'Empereur. Puis vers la fin du discours il paroît revêtu de tout l'éclat & de toute la majesté du Maître dont il est le ministre. Il commande ; il menace, il intimide : toujours humble dans son élévation. Mais je me contente de la réflexion qui est naturelle au sujet qui m'a donné lieu de rapporter cette histoire. Il me semble que ces deux discours de Flavien & de Théodose peuvent être proposés comme un modèle excellent dans ce genre de passions douces & tendres. Je ne prétends pas par là en exclure les passions fortes & véhémentes qui y sont quelquefois mêlées : mais si je ne me trompe, ce sont les premières qui y dominant.





§. III.

DE L'E LO QUENCE
D U

B A R R E A U.

LES REGLES que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence étant presque toutes tirées de Cicéron & de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des orateurs pour le Barreau, elles pourroient suffire aux jeunes gens qui se destinent à cette honorable profession. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulieres, qui puissent leur servir comme de guides en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modèles on doit se proposer dans le Barreau pour se former un stile qui y convienne. Je parlerai ensuite des moyens que les jeunes gens peuvent employer pour se préparer à la plaidoierie. Enfin je ramasserai quelque chose de ce que Quintilien a dit de

332 DE L'ELOQUENCE
plus beau sur les mœurs & sur le
caractere de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER.

*Des modèles d'éloquence qu'il convient de
se proposer au Barreau.*

SI NOUS avons les harangues & les plaidiers de tant d'habiles orateurs qui depuis un certain nombre d'années ont si fort illustré le Barreau françois, & de ceux qui y paroissent encore aujourd'hui avec tant d'éclat; nous pourrions y trouver des régles sûres & des modèles parfaits de l'éloquence qu'on y doit suivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces sortes de pieces nous oblige de recourir à la source même, & d'aller chercher dans Athènes & dans Rome ce que la modestie de nos orateurs, peut-être excessive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

Démosthene & Cicéron, du consentement de tous les siècles & de tous les savans, sont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du Barreau: & l'on peut par conséquent proposer leur stile aux jeunes gens comme un modèle qu'ils peuvent sûrement imiter.

Il s'agiroit pour cela de le leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractère, & de leur en faire sentir les différences. Cela ne se peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron sont entre les mains de tout le monde, & par cette raison assez connus. Il n'en est pas ainsi des discours de Démosthène, & dans un siècle aussi savant & aussi poli qu'est le nôtre, il doit paroître étonnant que la Grece aiant toujours été considérée comme la première & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence, on soit si peu soigneux, surtout dans le Barreau, de consulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce genre ;^a & que, si l'on ne croit pas devoir donner un tems considérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curiosité d'y prêter l'oreille comme en passant, & de les écouter comme de loin, pour examiner par soi-même s'il est donc

^a Ego idem existimavi pecudis esse, non hominis, cum tantas res Greci suscipere, profiterentur, agerent... non admoveo aurem, nec, si palam audire eos non auderes, ne minueres apud tuos cives auctoritatem tuam, subauscultando tamen exciperes voces eorum, & procul quid narrarent attendere. 1. de Orat. n. 153.

vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs, soit aussi merveilleuse qu'on le dit, & si elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens, & ceux qui n'ont point étudié le grec, en état de se former quelque idée du stile de Démosthène, je rapporterai ici plusieurs endroits de ses harangues: qui ne suffiront pas à la vérité pour montrer tout entier ce grand Orateur, ni peut-être pour donner des modèles de son éloquence dans tous les genres; mais qui aideront au moins à le faire connoître en partie, & à faire sentir ses principaux caractères. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eschine son compétiteur & son rival prononça contre lui. Je me servirai de la traduction qu'en a fait M. de Turreil: j'entens la dernière, qui est beaucoup plus travaillée & plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changemens, parce que d'un côté on y a laissé beaucoup d'expressions * basses & tri-

* Ce que nous demandons à cor & à cri...
Le soin qu'ils ont de vous
corner aux oreilles, . . .
Si vous continuez à fai-

néanter... Vous vous com-
portez au rebours de tous
les autres hommes... Vous
ne cessez de m'assommer de
clabauderies éternelles...

viales, & que de l'autre le stile en est quelquefois * trop enflé & empoullé: défauts directement opposés au ca-

Ils vous escamoteront les dix talens... Vous amuser de fariboles... Il se ménagea un prompt rapatriement... Que si le cœur vous en dit, je vous cede la Tribune... Mais tout comté, tout rabattu... Non, en fussiez-vous crever à force de l'assurer fausement... Vous vomissez des charités d'injures... Je rapporte peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très estimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'orateur grec de pareils défauts d'expression.

* Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troisième Philippique. De là il arrive que dans vos assemblées, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté: mais que dans les conjonctures & dans les événemens vous courez les derniers périls. Voici le texte de la première partie, qui seule souffre quelque difficulté. ἢ ὅτι οὐ μὴν συνδέσκει ἐκ τέτταρ' ὅτι μὲν ταῖς ἐκκλησίαις τρυφᾷ καὶ χαλαρεύεται πάντες

πολλοὶ ἰδιῶν ἀνάσσει. Volsius le traduit ainsi: Unde id consequimur, ut in concionibus fastidiatis, assentationibus delinitis, & omnia, qua voluptati sunt, audiat. Ce qui est le véritable sens, & M. de Mauclerc l'a suivi. Vous vous rendez difficiles dans vos assemblées: vous voulez y être flattés, & qu'on ne vous tienne que des propos agréables. Cependant cette délicatesse vous a conduits sur le bord du précipice. Ce qui a trompé M. de Tourreil est le mot τρυφᾷ, qui signifie ordinairement, deliciis abundare, diffuere, in deliciis vivere. Quand il auroit eu ici ce sens, il n'auroit pas falu l'exprimer par ces termes pompeux: vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté: qui joints aux précédens, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, forment un stile tout opposé à celui de Démosthène, dont l'éloquence mâle & austère ne souffre point de ces sortes d'ornemens. Mais les délices & la volupté

caractere de Démosthene, dont l'élocution réunit en même tems beaucoup de simplicité, & beaucoup de noblesse. Mr de Maucroy en a traduit quelques discours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paroît plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai employée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la premiere Philippique.

EXTRAITS

DE DEMOSTHENE ET DESCHINE.

EXTRAITS DE DEMOSTHENE.

DE LA PREMIERE PHILIPPIQUE.

M. de Turreil met cette harangue à la tête de toutes les autres.

DEMOSTHENE anime les Athéniens par l'esperance d'un meilleur succès

n'étoient point alors le caractere des Athéniens : & d'ailleurs quel rapport pouvoient-elles avoir aux assemblées publiques ? Au lieu qu'il étoit très naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faisoient de leur grande puissance, de leur mérite supérieur, des exploits de leurs ancêtres, & accoutumés depuis lo-

tems à de telles flateries, d'un côté fissent les importans dans leurs assemblées, & y prissent des airs fiers & dédaigneux pour un ennemi qu'ils méprisoient : & de l'autre fussent venus à ce point de délicatesse de ne pouvoir souffrir que leurs orateurs leur dissent la vérité. Car je croi qu'ici ~~vous~~ peut avoir ce double sens.

pour

pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

Si vous êtes résolus, MESSIEURS, d'imiter Philippe, ce que jusqu'ici vous n'avez pas fait : si chacun veut s'employer de bonne foi pour le bien public ; les riches en contribuant de leurs biens, les jeunes en prenant les armes : enfin, pour tout dire en peu de mots, si vous voulez ne vous attendre qu'à vous-mêmes, & renoncer à cette paresse qui vous lie les mains, en vous entretenant de l'espérance de quelque secours étranger ; avec l'aide des dieux vous réparerez bientôt vos fautes & vos pertes, & vous tirerez vengeance de votre ennemi. Car, MESSIEURS, ne vous imaginez pas que cet homme soit un dieu qui jouisse d'une félicité fixe & immuable. Il est craint, haï, envié, & par ceux-là même qui paroissent les plus dévoués à ses intérêts. En effet l'on doit présumer qu'ils sont remués par les mêmes passions que le reste des hommes. Mais tous ces sentimens demeurent maintenant comme

» étouffés & engourdis , parce que vo-
» tre lenteur & votre nonchalance ne
» leur donnent point lieu d'éclater :
» & c'est à quoi il faut que vous re-
» médiez.

» Car voiez , MESSIEURS , où vous
» en êtes réduits , & à quel point
» d'insolence cet homme est monté.
» Il ne vous laisse pas le choix de l'a-
» ction ou du repos. Il use de mena-
» ces : il parle , dit-on , d'un ton fier &
» arrogant. Il ne se contente plus de
» ses premières conquêtes ; Il y en
» ajoute tous les jours de nouvelles :
» & pendant que vous temporisez , &
» que vous demeurez tranquilles , il
» vous enveloppe & vous investit de
» toutes parts.

» En quel tems donc , MESSIEURS ,
» en quel tems agirez-vous comme
» vous le devez ? Quel événement at-
» tendez-vous ? Quelle nécessité faut-
» il qui survienne pour vous y con-
» traindre ? Eh ! l'état où nous som-
» mes n'en est-il pas une ? Car pour
» moi je ne connois point de néces-
» sité plus pressante pour des hom-
» mes libres , qu'une situation d'affai-
» res pleine de honte & d'ignominie.
» Ne voulez-vous jamais faire autre

chose qu'aller par la ville vous de-
 mander les uns aux autres : Que
 dit-on de nouveau ? Eh quoi , y
 a-t-il rien de plus nouveau , que
 de voir un homme de Macédoine
 se rendre maître des Athéniens , &
 faire la loi à toute la Grece ? Phi-
 lippe est-il mort ? dit l'un. Non , il
 n'est que malade , répond l'autre.
 Mort ou malade , que vous importe ,
 Messieurs ? puisque s'il n'étoit plus ,
 vous vous feriez bientôt un autre
 Philippe par votre mauvaise con-
 duite. Car il est bien plus redevable
 de son agrandissement à votre négli-
 gence qu'à sa valeur.

DE LA SECONDE OLYNTHIENNE.

Elle est ordinairement la troisième.

DEMOSTHENE compare l'état pré-
 sent des Athéniens avec la gloire de
 leurs ancêtres.

Nos ancêtres , que leurs orateurs
 ne flatoient point , & n'aimoient
 pas comme les vôtres vous aiment ,
 commandèrent l'espace de soixante-
 cinq ans à toute la Grece du con-
 sentement unanime de la nation ,
 amassèrent dans le trésor public plus

» de dix mille talens , exercerent sur
» le Roi de Macédoine la domination
» qu'il sied aux Grecs d'exercer sur
» un Barbare , dresserent de nombreux
» & de magnifiques trophées pour des
» victoires qu'en personne ils avoient
» remportées & sur terre & sur mer :
» enfin , seuls de tous les hommes
» ils transmirent par leurs exploits
» aux races futures une gloire supé-
» rieure aux traits de l'envie. Tels
» ils furent sur ce qui concernoit la
» Grece. Examinez maintenant quelle
» étoit dans Athènes leur vie , soit
» publique , soit privée. Leurs ma-
» gistratures nous ont pourvûs de
» beaux édifices , & ont décoré nos
» temples de tant & de si riches or-
» nemens , qu'à l'avenir nul homme
» ne pourra jamais enchérir sur leur
» magnificence. Pour ce qui regarde
» leur conduite particuliere , ils vi-
» voient si modestement , & persévé-
» roient avec tant de constance dans
» l'ancienne simplicité de nos mœurs ,
» que si par hazard quelqu'un de vous
» connoît la maison qu'habitoient ou
» Aristide , ou Miltiade , ou quelque
» autre de leurs illustres contempo-
» rains , il voit qu'en rien la moin-

dre splendeur ne la distingue de la «
 maison voisine. Car ils croioient que «
 dans la conduite de l'Etat, ils de- «
 voient se proposer l'agrandissement, «
 non de leur famille, mais de leur «
 patrie. C'est ainsi que par une fi- «
 déle attention au bien général des «
 Grecs, par une pieté exemplaire «
 envers les dieux, par une égalité «
 modeste avec leurs concitoiens, ils «
 parvinrent, & avec raison, au com- «
 ble de la félicité. Voila quel fut l'état «
 de vos ayeux sous de si dignes Chefs. «
 Quel est aujourd'hui le vôtre sous «
 ces orateurs doucereux qui vous gou- «
 vernent ? Lui ressemble-t-il, & en «
 approche-t-il le moins du monde ? «
 Je ne veux point appuier sur ce «
 parallele, quoique le sujet m'ouvre «
 un vaste champ....

Mais vous qui parlez, me ré- «
 pondra-t-on, si les choses vont mal «
 au dehors, sachez qu'en récompense «
 elles vont beaucoup mieux au de- «
 dans. Et quelles preuves peut-on en «
 alléguer ? Des créneaux reblanchis, «
 des chemins réparés, des fontaines «
 construites, & d'autres bagatelles «
 semblables ? Jetez, de grace, les «
 yeux sur les hommes à qui vous de- «

» vez ces rares monumens de leur ad-
» ministration. Les uns ont passé de la
» misere à l'opulence , les autres de
» l'obscurité à la splendeur. Quelques
» autres ont bâti des maisons particu-
» lieres , dont la magnificence insulte
» aux édifices publics:& plus la fortune
» de l'Etat a descendu , plus la fortune
» de tels gens a monté. A quoi donc
» imputer ce total renversement , &
» pourquoi enfin cet ordre merveilleux
» qui regnoit autrefois en tout , se
» dément-il en tout de notre tems ?
» parce qu'en premier lieu le peuple ,
» alors assez courageux pour remplir
» lui-même les fonctions militaires ,
» tenoit les Magistrats dans sa dépen-
» dance , & dispoisoit souverainement
» de toutes les graces ; & que chaque
» citoien s'estimoit heureux de tenir
» du peuple & honneurs, & charges, &
» bienfaits. Mais en ce jour au con-
» traire , les Magistrats dispensent les
» faveurs , & ils exercent un pouvoir
» despotique ; tandis que vous , pau-
» vre peuple , énérvés & dénués soit
» de finances , soit d'alliances , vous
» ne jouez plus que le personage de
» valets , & de canaille faite seulement
» pour le nombre : trop contents de

votre sort, si vos Magistrats ne vous «
 retranchent ni les deux oboles pour «
 le théâtre, ni la vile pâture dont ils «
 vous régalent dans vos jours de ré- «
 jouissance. Et pour comble de lâcheté «
 encore, vous prodiguez le titre de «
 vos bienfaiteurs à des gens qui ne «
 vous donnent que du vôtre, & qui «
 après vous avoir comme emprison- «
 nés dans l'enceinte de vos murailles, «
 ne vous amorcent & ne vous appri- «
 voisent de la sorte que pour vous «
 dresser au manège de la sujettion. «

D E L A H A R A N G U E S U R L A
 Q U E R S O N E S E.

Les pensionnaires que Philippe avoit
 à Athènes ne cessoient de porter le
 peuple à la paix. Démosthene décou-
 vre leur artifice & leur trahison.

J'observerai seulement qu'aussitôt « *Vers la fin*
 qu'on entame le discours sur Phi- « *du discours.*
 lippe, quelqu'un de ces mercenai- «
 res se leve, & s'écrie : *Qu'il est* «
doux de vivre en paix ! Qu'il est dur «
d'avoir à nourrir une nombreuse ar- «
mée ! On en veut à nos finances : & «
 ils vous tiennent d'autres sembla- «
 bles propos par lesquels ils ralen- «

» tissent votre ardeur, & ménagent à
» Philippe le tems de faire à son aise
» ce qu'il veut Ce n'est point à
» vous qu'il faut persuader de vivre en
» paix ; à vous, dis-je, qui pleins de
» cette persuasion demeurez ici les
» bras croisés, mais à cet homme, qui
» ne respire que la guerre D'ail-
» leurs il faut regarder comme dur,
» non ce que nous aurons dépensé
» pour notre salut, mais ce que nous
» aurons à souffrir au cas que nous ne
» voulions pas y pourvoir. Quant à la
» dissipation de vos finances, on doit
» y remédier en proposant les moiens
» les plus propres à la prévenir, non
» en vous portant à l'abandon total de
» vos propres intérêts.

» Pour moi je me sens rempli d'indi-
» gnation, MESSIEURS, lorsqu'au
» sujet de la déprédation de vos finan-
» ces, qu'il ne tient qu'à vous de ré-
» primer en punissant d'une façon
» exemplaire les déprédateurs, quel-
» ques-uns de vous poussent les hauts
» cris, parce qu'il s'agit de leur in-
» térêt particulier ; & qu'au sujet de
» Philippe, qui pille successivement
» la Grece entiere, & la pille à votre
» préjudice, ils ne proferent pas un

seul mot. D'où peut venir, MES-
SIEURS, que tandis qu'aux yeux de
l'univers Philippe déploie ses éten-
dars, qu'il exerce des violences, &
qu'il envahit des places, nul de ces
gens-là ne s'avise une seule fois de
dire que cet homme commet des in-
justices & des hostilités; & que si
on vous conseille de ne pas souffrir
de pareils outrages, & d'arrêter le
cours de semblables entreprises, ces
mêmes gens crient aussitôt qu'on
veut rallumer une guerre éteinte?

Eh quoi! dirons-nous encore, que
vous conseiller de vous défendre,
c'est allumer la guerre? Si cela est,
il ne vous reste donc plus que l'es-
clavage. Car point d'autre milieu,
si d'un côté nous ne voulons point
repousser la violence, & que de l'au-
tre l'ennemi ne veuille point nous
donner de trêve. Or le péril que
nous courons est fort différent de
celui que courent les autres Grecs.
Car Philippe ne veut pas simplement
asservir Athènes, il veut l'anéantir:
puisque'il sait sûrement que vous ne
voulez point vous apprivoiser avec la
servitude, & que quand vous le vou-
driez, vous ne le pourriez pas. Car

» chez vous le commandement a tour-
 » né en habitude. Et de plus , à la pre-
 » miere occasion dont il vous plaira de
 » vous prévaloir , vous pourrez lui
 » susciter plus de traverses que tous
 » les autres hommes ensemble. Il faut
 » donc poser comme un principe cer-
 » tain , qu'il y va de notre ruine to-
 » tale ; & que vous ne pouvez trop
 » détester ni flétrir les mercenaires qui
 » se sont vendus à cet homme. Car il
 » n'est pas possible , non il ne l'est pas ,
 » de vaincre vos ennemis étrangers ,
 » tant que vous ne châtierez point vos
 » ennemis domestiques qui sont à ses
 » gages : mais de nécessité , tant que
 » vous heurterez contre ceux-ci com-
 » me contre autant d'écueils, vous n'a-
 » girez contre ceux-là qu'après coup.

DE LA TROISIE'ME PHILIPPIQUE.

» Faites, je vous prie, cette réflexion.
 » Vous jugez que le droit de tout dire
 » appartient si fort à quiconque respire
 » l'air d'Athènes , que vous souffrez
 » qu'au milieu de vous les étrangers &
 » les esclaves s'expliquent sans façon
 » sur quelque matiere que ce puisse
 » être , en sorte que les domestiques
 » parlent ici plus librement , que ne

font les citoiens dans quelques autres «
républiques. Il n'y a que cette Tri- «
bune d'où vous avez totalement «
banni la liberté de la parole. De là il «
arrive que dans vos assemblées vous «
devenez extraordinairement fiers & «
difficiles. Vous voulez y être flatés, «
& n'entendre que des choses agréa- «
bles. Et c'est cette délicatesse & cette «
fierté qui vous ont conduits sur le «
bord du précipice. Si donc aujour- «
d'hui encore vous persistez dans cette «
disposition, je n'ai qu'à me taire. «
Mais si vous pouvez vous résoudre à «
souffrir qu'on vous expose sans fla- «
terie ce qui convient à vos intérêts, «
me voila prêt à parler. Car malgré «
le train déplorable des affaires, & «
leurs divers dépérissmens par notre «
négligence; tout cela, pourvû qu'en- «
fin vous vous déterminiez à vous «
acquitter de vos devoirs, peut encore «
se réparer

Au reste vous le savez : tout ce «
que les Grecs eurent à souffrir ou «
des Lacédémoniens, ou de nous, «
au moins le souffroient-ils de gens «
qui étoient Grecs aussi bien qu'eux. «
En sorte que l'on pouvoit compa- «
rer nos fautes à celles d'un fils, qui

» né dans le sein d'une opulente fa-
» mille pécheroit contre quelque ré-
» gle de la bonne & sage économie.
» Tel fils encourroit justement le re-
» proche & l'accusation de dissipateur:
» mais qu'il envahît une succession
» étrangere, ou qu'il ne fût pas l'hé-
» ritier légitime, c'est ce qu'on ne
» pourroit point avancer. Mais si un
» esclave, ou un enfant supposé, s'a-
» visoit d'engloutir & d'absorber des
» biens qui ne lui appartiendroient
» en façon quelconque; juste ciel,
» l'énormité du cas ne révolteroit-elle
» pas tout le monde, & ne s'écrieroit-
» on pas d'une commune voix, qu'elle
» mériteroit une punition exemplaire?
» Ce n'est pourtant point de cet œil
» qu'on regarde Philippe & ses actions
» présentes; Philippe, qui non seule-
» ment n'est point Grec, qui non seu-
» lement ne tient aux Grecs par aucun
» endroit, mais qui entre les barbares
» mêmes ne se distingue que par être
» sorti d'un lieu indigne qu'on le nom-
» me; mais qui misérable Macédonien
» par sa naissance, reçut le jour dans
» ce vil coin du monde, où jusqu'à
» présent ne s'acheta jamais un bon
» esclave. Que manque-t-il néanmoins

à l'indignité avec laquelle il vous « traite? N'est-elle pas montée au com- « ble? Non content, &c. «

LES EXTRAITS qui vont suivre, étant tirés des harangues d'Eschine & de Démosthène sur la Couronne, il est nécessaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le sujet. Cicéron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avoit mis à la tête de ces deux harangues en les traduisant, & c'est le seul morceau qui nous reste de cet excellent ouvrage.

On avoit commis à Démosthène le soin de réparer les murs d'Athènes. Il s'acquitta noblement de cette commission, & généreusement y mit beaucoup du sien. Ctésiphon à ce sujet lui décerna une couronne d'or, proposa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre dans l'assemblée générale du peuple, & que le héraut déclarât qu'on récompensoit le zèle & la probité de cet orateur. Eschine accusa Ctésiphon d'avoir violé les loix par ce décret...

^a Une cause si extraordinaire excita «

^a Ad hoc judicium concursus dicitur à tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit,

quàm summorum oratorum in gravissimâ causâ, accurata & inimicitiis incensa contentio? Cic. de opt. gen. Orat. n. 22.

» la curiosité de toute la Grece. On
 » accourut de toutes parts , & l'on ac-
 » courut avec raison. Quel plus beau
 » spectacle que de voir aux mains deux
 » orateurs , excellens chacun en leur
 » genre , formés par la nature , perfe-
 » ctionnés par l'art , & de plus animés
 » par une inimitié personnelle !

EXTRAITS de la harangue d'Eschine.

E S C H I N E , après avoir exposé dans
 le commencement de l'Exorde les dé-
 foidres qu'on a introduits dans la Ré-
 publique , & qui en troublent le bon
 ordre , continue ainsi :

» Dans une telle situation , & dans
 » de pareils défoidres , dont vous vous
 » apercevez vous - mêmes ; l'unique
 » moien , si je ne me trompe , de sau-
 » ver le débris du gouvernement ,
 » c'est de laisser le champ libre aux
 » accusations contre les infraçteurs de
 » vos Loix. Que si vous le fermez ,
 » ou si vous souffrez que d'autres le
 » ferment ; je vous prédis qu'imper-
 » ceptiblement & dans peu, vous tom-
 » berez sous une domination tyranni-
 » que. Car , MESSIEURS , vous le
 » savez les hommes ne distinguent

que trois especes de gouvernement ;
 la Monarchie, l'Oligarchie, & la
 Démocratie. Quant aux deux pre-
 mieres, elles ne le gouvernent qu'au
 gré de qui regne dans l'une ou dans
 l'autre ; au lieu que les Loix éta-
 blies regnent seules dans l'Etat po-
 pulaire. Qu'aucun de vous n'ignore
 donc, mais qu'au contraire chacun
 sache avec une entiere certitude,
 que le jour qu'il monte au Tribu-
 nal pour discuter une accusation sur
 le violement des Loix ; ce même
 jour il va prononcer sur sa propre
 indépendance. Aussi le Législateur
 convaincu qu'un Etat libre ne peut
 se maintenir qu'autant que la ma-
 jesté des loix y domine, prescrit
 avant toutes choses aux Juges cette
 formule de serment : *Je jugerai selon*
les loix. Il faut donc que ce souve-
 nir, profondément gravé dans vos
 esprits, vous inspire une juste hor-
 reur pour quiconque ose par de té-
 meraires décrets les transgresser ;
 & que loin de vous figurer jamais
 une pareille transgression comme
 une faute legere, vous la regardiez
 toujours comme un forfait énorme
 & capital. Ne permettez donc point,

» que sur un tel principe personne
 » vous ébranle . . . Mais ainsi qu'à l'ar-
 » mée chacun de vous rougiroit de
 » quitter le poste où l'auroit placé le
 » Général ; que pareillement chacun
 » de vous rougisse aujourd'hui d'aban-
 » donner dans le sein de la Républi-
 » que le poste où la Loi vous place.
 » Quel poste ? Celui de protecteurs du
 » gouvernement.

Cette comparaison fort belle &
 fort noble par elle-même, a ici une
 grace particulière, en ce qu'elle pré-
 sente comme deux faces. Car au même
 tems qu'elle interesse les Juges, elle
 pique vivement la poltronerie de Dé-
 mosthene, contre qui elle renferme
 un trait d'autant plus délicat & plus
 malin, qu'il paroît plus éloigné de
 toute affectation. On sait qu'à la ba-
 taille de Chéronée cet orateur avoit
 abandonné son poste & pris la fuite.
 Cette judicieuse observation est de
 M. de Turreil.

» Faut-il en votre personne (il s'a-
 » dresse à Démosthene) couronner
 » l'auteur des calamités publiques, ou
 » l'exterminer ? En effet quelles ré-
 » volutions imprévûes, quelles cata-
 » strophes inopinées n'avons-nous pas

vû arriver de notre tems ? ... Le Roi de Perse , ce Roi qui s'ouvrit un passage au travers du mont Athos , qui enchaîna l'Hellespont, qui manda impérieusement aux Grecs qu'ils eussent à le reconnoître pour Souverain de la terre & de la mer , qui dans ses dépêches osoit se qualifier le maître du monde depuis le couchant jusqu'à l'aurore , combat aujourd'hui , non pour dominer sur le reste des humains , mais pour sauver sa propre personne. Ne voions-nous pas revêtus & de la gloire dont brilloit autrefois ce Roi puissant , & du titre de Chefs des Grecs contre lui, ceux-là mêmes qui signalerent leur zèle à secourir le temple de Delphes ? Quant à Thèbes , qui confine avec l'Attique , ne l'avons-nous pas vû en un seul jour disparoître du sein de la Grece ? ... Quant aux malheureux Lacédémoniens , pour avoir d'abord touché légèrement au pillage du temple, eux qui s'arrogioient jadis la prééminence dans la Grece, ne vont-ils pas maintenant envoyer à la Cour d'Alexandre des Ambassadeurs, traîner le nom d'otages à sa suite ,

» & devenus un spectacle de **misere**;
 » fléchir les genoux devant le Mo-
 » narque, se mettre à sa discrétion eux
 » & leur patrie, & subir la loi telle
 » qu'un vainqueur, & un vainqueur
 » qu'ils ont attaqué les premiers, vou-
 » dra la leur prescrire? Athènes elle-
 » même, le commun asyle des Grecs,
 » Athènes autrefois peuplée d'Ambas-
 » sadeurs, qui venoient en foule ré-
 » clamer sa protection toute-puissante,
 » n'est-elle pas réduite à combattre
 » aujourd'hui non pour la prééminence
 » sur les Grecs, mais pour la conser-
 » vation de ses foiers? Tels sont les
 » malheurs où nous a plongés Démo-
 » sthene, depuis qu'il s'est mêlé du
 » gouvernement

» O vous, de tous les mortels le
 » moins propre à vous distinguer par
 » de grandes & de mémorables actions;
 » mais en même tems le plus propre à
 » vous signaler par de téméraires dis-
 » cours, osez-vous bien à la vûe de
 » cette auguste assemblée soutenir
 » qu'en vous on doive paier d'une cou-
 » ronne l'auteur de la désolation publi-
 » que? Et cet homme, s'il l'ose, le souf-
 » frirez-vous, MESSIEURS, & la mé-
 » moire de ces grands hommes qui sont

morts-**en** combattant pour la patrie
 mourra-t-elle avec eux ? Ah, de gra-
 ce, pour quelques momens, trans-
 portez-vous en idée du Tribunal au
 Théâtre, & imaginez-vous voir le
 héraut qui s'avance, & qui procla-
 me la couronne décernée à Démon-
 sthène. Sur quoi croiez-vous que les
 proches de ces citoyens, qui donne-
 rent leur sang pour vous, doivent plus
 verser de larmes, ou sur les tragi-
 ques aventures des héros qu'ensuite
 l'on représentera, ou sur l'énorme in-
 gratitude d'Athènes ? ... Ne r'ou-
 vrez pas les plaies profondes & in-
 curables des malheureux Thébains,
 par lui fugitifs, & recueillis par vous
 dans Athènes... Mais puisque vous
 n'avez point assisté en personne à
 leur catastrophe, tâchez au moins de
 vous en former une image, & figu-
 rez-vous une ville prise, des murail-
 les rasées, des maisons réduites en
 cendre, des meres & des enfans
 traînés en esclavage, de vieux hom-
 mes & de vieilles femmes réduits
 sur la fin de leur vie à servir, fon-
 dans en larmes, implorans votre ju-
 stice, éclatans en reproches, non
 contre les exécuteurs, mais contre

» les auteurs de la barbare vengeance
 » qu'ils ont éprouvée, vous demandais
 » avec instance, que loin de couronner
 » en aucune façon le destructeur de la
 » Grece, vous vous gardiez de la ma-
 » lediction & de la fatalité insépara-
 » blement attachées à sa personne . . .

Peroraison. » Vous donc, MESSIEURS, lors-
 » qu'à la fin de sa harangue il invitera
 » les confidens & les complices de sa
 » lâche perfidie à se ranger autour de
 » lui : Vous, de votre côté, MESSIEURS,
 » figurez-vous voir autour de cette
 » Tribune où je parle, les anciens
 » bienfaiteurs de la République ran-
 » gés en ordre de bataille, pour re-
 » pousser cette troupe audacieuse. Imá-
 » ginez-vous entendre Solon, qui
 » par tant d'excellentes loix prit soin
 » de munir le gouvernement popu-
 » laire, ce Philosophe, ce Législateur
 » incomparable, vous conjurer avec
 » une douceur & une modestie dignes
 » de son caractère, que vous vous
 » gardiez bien d'estimer plus les phra-
 » ses de Démosthene, que vos sermens
 » & vos loix. Imáinez-vous enten-
 » dre Aristide, qui sut avec tant d'or-
 » dre & de justice répartir les con-
 » tributions imposées aux Grecs pour

la cause commune, ce sage dispen- «
 sateur, lequel en mourant ne trans- «
 mit à ses filles d'autre succession que «
 la reconnoissance publique, qui les «
 dota; imaginez-vous, dis-je, l'en- «
 tendre déplorer amèrement l'outra- «
 geuse façon dont nous foulons aux «
 piés la justice, & vous adresser la pa- «
 role en ces termes : Eh quoi ! parce- «
 qu'Arthmius de Zélie, cet Asiatique «
 qui passoit par Athènes, où il jouissoit «
 même du droit d'hospitalité, avoit «
 apporté de l'or des Medes dans la «
 Grece; vos peres se porterent presque «
 à l'envoyer au dernier supplice, & du «
 moins le bannirent, non de la seule «
 enceinte de leur ville, mais de toute «
 l'étendue des terres de leur obéissan- «
 ce; & vous à Démosthene, qui veri- «
 tablement n'a pas apporté ici de l'or «
 des Medes, mais qui de toutes parts «
 a touché tant d'or pour vous trahir, «
 & qui maintenant jouit encore du «
 fruit de ses forfaits; vous, dis-je, «
 vous ne rougirez point d'adjuger à «
 Démosthene une couronne d'or ? «
 Pensez-vous que Thémistocle & les «
 Héros qui moururent aux batailles «
 de Marathon & de Platée, pensez- «
 vous que les tombeaux mêmes de «

» vos ancêtres n'éclatent point en gé-
 » missemens, si vous couronnez un
 » homme, qui de son propre aveu n'a
 » cessé de conspirer avec les barbares
 » à la ruine des Grecs ?

» Pour moi, ô Terre ! ô Soleil !
 » ô Vertu ! & vous, sources du juste
 » discernement, Lumieres naturelles
 » & acquises, par où nous démêlons
 » le bien d'avec le mal, je vous en
 » atteste ; j'ai de mon mieux secouru
 » l'Etat, & de mon mieux plaidé sa
 » cause. J'aurois souhaité que mon
 » discours eût pû répondre à la gran-
 » deur & à l'importance de l'affaire.
 » Du moins je puis me flater d'avoir
 » rempli mon ministère selon mes
 » forces, si je n'ai pu le faire selon
 » mes desirs. Vous, MESSIEURS, &
 » sur les raisons que vous venez d'en-
 » tendre, & sur celles que suppléera
 » votre sagesse, prononcez en faveur
 » de la patrie un jugement, tel que
 » l'exacte justice le prescrit, & que
 » l'utilité publique le demande.

EXTRAITS de la harangue de Dème-
 sthene pour Ctésiphon.

Exorde. » JE COMMENCE par prier tous les
 » dieux & toutes les déesses ensemble;

que dans cette cause, MESSIEURS, « ils vous inspirent pour moi une bien-
 « veillance proportionnée au zèle con-
 « stant que j'ai toujours eu pour la Ré-
 « publique en général, & pour cha-
 « cun de vous en particulier. Ensuite, «
 « ce qui vous importe souveraine-
 « ment, à vous, à votre conscience, «
 « à votre honneur, je le demande «
 « aussi à ces mêmes dieux : savoir «
 « que sur la manière dont vous de-
 « vez m'entendre, ils vous fixent dans «
 « la résolution de consulter, non pas «
 « mon accusateur, (car vous ne le «
 « pourriez sans une partialité injuste) «
 « mais vos loix & votre serment, «
 « dont la formule entre autres ter-
 « mes, tous dictés par la justice, ren-
 « ferme ceux-ci : *Écoutez également les* «
deux parties. Ce qui vous impose «
 « l'obligation, non seulement d'appor-
 « ter au Tribunal un esprit & un «
 « cœur neutres, mais encore de per-
 « mettre * qu'à son choix & qu'à son «
 « gré chacune des deux parties puisse «
 « librement arranger ses raisons & ses «
 « preuves.

Or, MESSIEURS, entre plusieurs «
 « désavantages que j'ai dans cette «
 « cause, deux sur-tout, & deux bien «

* *Eschine*
 « avait préten-
 « du prescrire à
 « *Démosthène* «
 « l'ordre qu'il
 « devait garder
 « dans son plai-
 « doier.

» terribles , rendent ma condition
» beaucoup plus mauvaise que la
» sienne. L'un , que lui & moi nous
» courons un risque fort inégal. Car
» maintenant je risque bien plus à
» déchoir de votre bienveillance , que
» lui à succomber dans l'accusation :
» puisqu'il y va pour moi de ... Mais
» je ne veux pas que dès l'entrée de
» mon discours il m'échape un seul
» mot , qui présage rien de sinistre.
» Lui au contraire il m'attaque de
» gaieté de cœur , & sans nécessité.
» L'autre désavantage , c'est que tout
» homme naturellement écoute avec
» plaisir quiconque accuse & investi-
» ve , tandis qu'il n'entend qu'avec
» indignation quiconque se glorifie &
» se vante. Lui donc , il a pour sa part
» ce qui plaît universellement ; au lieu
» que ce qui révolte presque tout le
» monde , me reste seul en partage.
» Que si d'un côté la crainte d'encou-
» rir l'indignation , attachée au récit
» de nos propres louanges , me réduit
» à taire mes actions , je paroîtrai ne
» pouvoir ni réfuter qui m'impute des
» crimes , ni justifier qui me décerne
» des récompenses. D'autre part , si
» je viens à traiter les services que j'ai
rendus

rendus dans mon administration, je «
me verrai contraint à parler souvent «
de moi. Je vais donc dans ce violent «
état essayer de me comporter avec «
toute la modération possible : mais «
ce qu'exigera de moi la nécessité de «
me défendre, ne doit en bonne ju- «
stice s'imputer qu'à l'agresseur qui «
me l'a volontairement imposée... »

Cependant malgré ces faits in- «
contestables, & comme certifiés par «
l'organe de la vérité elle-même, «
Eschine a tellement renoncé à toute «
pudeur, que non content de me dé- «
clarer l'auteur d'une telle paix, il «
ose me taxer encore d'avoir empêché «
que la République ne la concertât «
avec l'assemblée générale des Grecs. «
Mais vous, ô... (de quel nom doit- «
on justement vous qualifier ?) vous, «
lorsqu'en votre présence je rompois «
les accords de cette harmonie, lors- «
qu'à vos yeux je dépouillois la Ré- «
publique des avantages de cette con- «
fédération, dont aujourd'hui vous «
exaltez l'importance avec les der- «
niers efforts de votre voix de * théâ- «
tre ; laissâtes-vous alors échaper «
contre moi le moindre signe d'in- «
dignation ? Montâtes-vous dans la «

* Eschine
avoit été co-
median.

» Tribune ? Êtes-vous soin de dé-
 » noncer, de développer une seule fois
 » ces crimes, dont il vous plaît main-
 » tenant de me charger ? Or certaine-
 » ment, si pour exclure les Grecs de
 » toute participation à la paix, j'avois
 » pû m'oublier au point de me ven-
 » dre à Philippe, le parti qui vous re-
 » stoit à prendre, c'étoit, non de vous
 » taire, mais de crier, de protester, de
 » révéler mes prévarications à ceux
 » qui m'entendent. Cependant jamais
 » vous n'agîtes de la sorte, ni jamais
 » personne qui vive ne vous ouit arti-
 » culer un seul mot, qui tendît à cette
 » fin . . .

» Que si sans nulle exception Phi-
 » lippe ne cessoit de ravir à tous les
 » peuples honneur, prérogatives, li-
 » berté, ou plutôt d'abolir autant de
 » Républiques qu'il fut en son pou-
 » voir ; vous, MESSIEURS, par votre
 » déférence à mes conseils n'embral-
 » sâtes-vous pas le parti, sans contre-
 » dit, le plus glorieux ? Dites-nous,
 » Eschine, comment devoit se com-
 » porter Athènes à la vûe de Philippe,
 » mettant tout en œuvre pour établir
 » son empire & sa tyrannie sur les
 » Grecs ? Ou moi qui remplissois la

fonction de ministre, quels conseils
 & quels décrets devois-je proposer,
 sur-tout dans Athènes? (car la cir-
 constance du lieu mérite une atten-
 tion particuliere.) Moi, dis-je, qui
 dans mon ame savois que de tout
 tems jusqu'au jour que je montai la
 premiere fois dans la Tribune, ma
 patrie avoit perpetuellement com-
 battu pour la prééminence, pour
 l'honneur & pour la gloire; & que
 par une noble émulation, elle seule
 avoit sacrifié plus d'hommes & d'ar-
 gent à l'avantage commun des Grecs,
 que nul autre des Grecs n'en sacri-
 fia jamais à ses avantages particu-
 liers. Moi, qui d'ailleurs voiois ce
 même Philippe, avec qui nous dis-
 putions de la souveraineté & de
 l'empire, qui le voiois, quoique
 couvert de blessures, œil crevé,
 clavicule rompue, main & jambe
 estropiés, résolu pourtant à se pré-
 cipiter encore au milieu des ha-
 zards, & prêt à livrer à la fortune
 toute autre partie de son corps qu'elle
 voudroit, pourvû qu'avec ce qui
 lui resteroit il pût vivre dans la gloi-
 re & dans l'honneur. Or certaine-
 ment nul homme n'oseroit dire qu'à

» un barbare élevé dans Pella, lieu
» alors vil & obscur, appartenoit d'a-
» voir l'ame assez haute pour désirer
» & pour entreprendre de subjuguier
» les Grecs ; mais qu'à vous, tout
» Athéniens que vous êtes, qu'à vous,
» aux quels chaque jour, soit vos ora-
» teurs dans la Tribune, soit sur la
» scène vos acteurs, retracent la ver-
» tu de vos ancêtres, il convenoit de
» pousser la bassesse d'ame & la lâche-
» té, jusqu'à abandonner & livrer vo-
» lontairement à Philippe la liberté
» de la Grece. Non encore une fois,
» homme qui vive n'auroit le front
» d'avancer une proposition si étrange,
» Attaquez-moi, Eschine, sur les avis
» que je donnai ; mais abstenez-vous
» de me calomnier sur ce qui arriva,
» Car c'est au gré de l'Intelligence
» suprême que tout se dénoue & se
» termine ; au lieu que c'est par la
» nature des avis mêmes qu'on doit
» juger de l'intention de celui qui les
» donne. Si donc par l'événement Phi-
» lippe a vaincu, ne m'en faites point
» un crime, puisque c'étoit Dieu qui
» disposoit de la victoire, & non moi,
» Mais qu'avec une droiture, qu'avec
» une vigilance, qu'avec une activité

infatigable & supérieure à mes forces, «
 je ne cherchai pas, je ne mis pas en «
 œuvre tous les moyens où la pruden- «
 ce humaine peut atteindre, & que «
 je n'inspirai pas des résolutions & «
 nobles, & dignes d'Athènes, & «
 nécessaires; montrez-le moi, & «
 alors donnez carrière à vos accusa- «
 tions. Que si un coup de foudre ou «
 de tempête survenu vous terrassa, «
 MESSIEURS, & non seulement «
 vous, mais tous les autres Grecs «
 ensemble, que faire à cela? Faut-il «
 tomber sur l'innocent? Si le pro- «
 priétaire d'un vaisseau l'avoit équipé «
 de toutes les choses nécessaires, & «
 prémuni pleinement contre les ha- «
 zards de la mer, & qu'ensuite il «
 survînt une tourmente qui en rom- «
 pît & brisât les agrès, l'accuseroit-on «
 en ce cas d'avoir été cause du nau- «
 frage? Mais je ne gouvernois pas le «
 vaisseau, diroit-il. Moi non plus, «
 je ne commandois pas l'armée, je «
 ne dispois pas de la fortune: au «
 contraire, c'étoit la fortune qui dis- «
 posoit de tout. «

Or puisqu'il appuie si fort sur «
 les événemens, je ne crains pas d'a- «
 vancer une espèce de paradoxe. Que «

» nul de nous , au nom de Jupiter &
 » des autres dieux , ne s'effarouche
 » de l'hyperbole apparente ; mais qu'il
 » examine équitablement ce que je
 » vais dire. Car , si par une lumie-
 » re prophétique tous les Athéniens
 » avoient démêlé les événemens fu-
 » turs , & que tous les eussent pré-
 » vûs , & que vous , Eschine , qui
 » ne lâchâtes pas un seul mot , vous
 » les eussiez prédits & certifiés avec
 » votre voix de tonnerre : Athènes ,
 » même en ce cas , ne devoit point se
 » départir d'un tel procédé , pour peu
 » qu'elle respectât sa gloire , ou ses
 » ancêtres , ou les jugemens de la po-
 » stérité. Car maintenant , Athènes
 » paroît au plus avoir échoué ; genre
 » de malheur commun à tous les mor-
 » tels ; lorsqu'il plaît ainsi au Sou-
 » verain Etre. Mais une République
 » qui se jugeoit alors digne de la préé-
 » minence sur tous les autres Grecs ,
 » ne pouvoit se désister d'un pareil
 » droit , sans encourir le juste repro-
 » che de les avoir tous livrés à Phi-
 » lippe : puisqu'en cas que sans coup
 » ferir elle eût abandonné une pré-
 » rogative qu'au prix de tout danger
 » sans réserve nos ancêtres avoient

acheté, de quelle honte, vous Eî-
 chine, n'auriez-vous pas été cou-
 vert ? car à coup sûr cette honte
 n'eût pû retomber ni sur la Répu-
 blique, ni sur moi. De quel œil, grand Dieu, soutiendrions-nous la
 vûe de cette multitude innombra-
 ble d'hommes qui viennent de tou-
 tes parts à Athènes, si par notre
 faute les affaires avoient déperî au
 point où l'on les voit ; si l'on eût
 élu Philippe pour le Chef & pour
 l'arbitre de la Grece entiere ; si
 nous avions souffert que d'autres sans
 nous eussent hazardé le combat
 pour détourner un tel malheur ; sur-
 tout nous disant citoiens d'une ville,
 qui de tout tems aima mieux affron-
 ter de glorieux hazards, que de
 jouir d'une honteuse sûreté. Car
 quel est le Grec, quel est le Bar-
 bare, qui ne sache que les Thé-
 bains, & devant eux encore les
 Lacédémoniens parvenus au plus
 haut degré de puissance, & enfin
 le roi de Perse, auroient accordé
 volontiers à la République, non
 seulement la possession de ses pro-
 pres Etats, mais encore tout ce
 qu'elle auroit voulu, pourvû qu'elle

» eût pû se résoudre à recevoir la
 » loi, & souffrir qu'un autre domi-
 » nât sur les Grecs ? Mais par des
 » Athéniens, ainsi qu'il y parut, tel
 » sentiment ne pouvoit s'admettre,
 » ni comme héréditaire, ni comme
 » supportable, ni comme naturel. Et
 » depuis qu'Athènes existe, personne
 » n'a jamais pû l'induire à plier lâ-
 » chement sous des Puissances, à la
 » vérité supérieures, mais tyranni-
 » ques; ni à s'acquiescer par de serviles
 » complaisances une indigne sûreté.
 » Au contraire, dans une possession
 » immémoriale de combattre pour la
 » principauté, pour l'honneur, & pour
 » la gloire, elle a persévéré dans tous
 » les tems à braver les plus grands pé-
 » rils... Si donc je tentois d'insinuer
 » que mes conseils vous déterminé-
 » rent à penser en dignes fils de vos
 » prédécesseurs, je ne fâche personne
 » qui ne pût légitimement me taxer
 » d'arrogance. Mais je déclare ici, que
 » si vous prîtes de semblables résolu-
 » tions, la gloire vous en appartient;
 » & je reconnois que lontems avant
 » moi la République pensoit avec cette
 » magnanimité. Je ne me vante uni-
 » quement que d'avoir aussi coopéré

pour ma part à tout ce qui se fit ^{ce}
alors dans le ministère. ^{ce}

Au reste, MESSIEURS, il faut ^{ce} *Peroraison.*

que le citoyen naturellement ver- ^{ce}
rueux (car en parlant de moi je me re- ^{ce}
streins à ce terme, pour moins irri- ^{ce}
ter l'envie) possède ces deux quali- ^{ce}
tés : savoir, dans les exercices de ^{ce}
l'autorité un courage ferme & iné- ^{ce}
branlable, pour maintenir la Répu- ^{ce}
blique en sa prééminence; & de plus, ^{ce}
dans chaque conjoncture & dans ^{ce}
chaque action particulière un zèle ^{ce}
à toute épreuve. Car ces sentimens ^{ce}

* dépendent de nous, & la nature ^{ce} * *C'est ainsi*
nous les donne : mais pour le pou- ^{ce} *que pensoient*
voir & la force, ils nous viennent ^{ce} *les Stoïciens.*
d'ailleurs. Or ce zèle, vous trou- ^{ce}
verez absolument qu'il ne se démen- ^{ce}
tit jamais en moi ; jugez-en par les ^{ce}
œuvres : ni lorsque l'on demandoit ^{ce}
ma tête, ni lorsque l'on me traduisoit ^{ce}
au tribunal des Amphictyons, ni lors- ^{ce}
que l'on s'efforçoit de m'ébranler ^{ce}
par des menaces, ni lorsque l'on ten- ^{ce}
toit de m'amorcer par des promesses, ^{ce}
ni lorsqu'on lâchoit sur moi ces hom- ^{ce}
mes maudits comme autant de bê- ^{ce}
tes féroces ; jamais en aucune façon ^{ce}
je ne me suis départi de mon zèle. ^{ce}

Q v

» pour vous. Pour ce qui regarde le
 » gouvernement ; dès que je commen-
 » çai à y avoir part , j'e suivis la droite
 » & juste voie de conserver les pré-
 » rogatives , les forces , la gloire de
 » ma patrie ; de les accroître , & de
 » me consacrer entièrement à ce soin.
 » Aussi , lorsque d'autres puissances
 » prospèrent , on ne me voit point me
 » promener avec un visage content &
 » serein dans la place publique , éten-
 » dre une main caressante , & d'une
 » voix de congratulation annoncer la
 » bonne nouvelle à gens que je crois
 » qui la manderont en Macédoine ; ni
 » au récit des événemens heureux pour
 » Athènes , on ne me voit point trem-
 » bler , gémir , bailler les yeux vers la
 » terre , à l'exemple de ces impies , qui
 » diffament la République ; comme si
 » par de telles manœuvres ils ne se
 » diffamoient pas eux-mêmes. Ils ont
 » toujours l'œil au dehors ; & lors-
 » qu'ils voient quelque Potentat pro-
 » fiter de nos malheurs , ils font valoir
 » ses prospérités , & publient qu'on
 » doit mettre tout en œuvre pour éter-
 » niser ses succès.
 » Dieux immortels , qu'aucun de
 » vous n'exauce de semblables vœux :

mais rectifiez plutôt l'esprit & le cœur de ces hommes pervers. Que si leur malice invétérée est incurable, poursuivez-les sur terre & sur mer; & exterminiez-les totalement. Quant à nous autres, détournez au plutôt de dessus nos têtes les malheurs qui nous menacent, & accordez-nous une pleine sûreté.

Succès des deux harangues.

ESCHINE succomba, & païa de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne: mais quand ce vint à celle de Démosthène, les battemens de mains & les acclamations redoublèrent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival: *Eh que seroit-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même?* *Valer. Max. lib. 8. c. 10e*

EN RAPORTANT, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eschine & de Démosthène

Qvj

je n'ai pas prétendu qu'ils fussent suffisans pour donner une juste idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus essentielle de l'éloquence, & qui en est comme l'ame, manque nécessairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le dessein, le plan, l'économie, la suite du discours : la force, la liaison, l'arrangement des preuves : cet art merveilleux, par lequel l'orateur fait tantôt s'insinuer avec douceur dans les esprits, tantôt y entrer comme par violence, & s'en rendre absolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puisse rendre cette pureté, cette élégance, cette finesse, cette délicatesse de l'Atticisme, dont la seule langue grecque est susceptible, & que Démosthène avoit portées au souverain degré de perfection. Mon dessein n'a été, en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque en état de pouvoir se former quelque idée du stile de ces deux orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté dans tous les tems les plus habiles Ecrivains, serviront encore davantage à

faire connoître leur caractère, & pour-
ront peut-être inspirer le désir de voir
de plus près, & de connoître par soi-
même des hommes d'un si rare mérite,
& dont on dit tant de merveilles. M. de
Tourreil en a ramassé plusieurs ; j'en
raporterai ici une partie.

I.

JUGEMENS DES ANCIENS

Sur Eschine & sur Démosthène.

QUINTILIEN, estimateur non moins *Lib. 10. c. 2*
éclairé qu'équitable, en parle en ces
termes : *a* « Une foule d'orateurs vient
ensuite, Démosthène à leur tête, le
modèle auquel doit * nécessairement
s'affujettir quiconque aspire à la véri-
table éloquence. Son stile a tant de
force : il est si serré, si ** nerveux : »

a Sequitur oratorum
ingens manus... quorum
longè princeps Demo-
sthenes, ac penè lex oran-
di fuit. Tanta vis in eo,
tam densa omnia, ita qui-
busdam nervis intenta
sunt, tam nihilo otiosum,
is dicendi modus, ut nec
quod desir in eo, nec quod
redundet, invenias. Ple-
nior Æschines, & magis
fusus, & grandiori simi-
lis, quo minus strictus est.
Carnis tamen plus habet,
lacertorum minus.

* Quintilien n'a pas osé
dire absolument que les
écrits de Démosthène fus-
sent la règle de l'éloquen-
ce : il a adouci cette pen-
sée : penè lex orandi fuit.

** Tam densa omnia,
ita quibusdam nervis in-
tenta sunt. „ Il est si serré,
si nerveux „ je ne sai si la
métaphore ici est tirée des
nerfs du corps ou d'un arc,
dont la corde extrêmement
tendue (nervi) pousse les
traits avec une force & une
impétuosité extraordinaires.

» tout s'y trouve dans une telle justesse
 » & dans une précision si exacte, qu'il
 » n'y a rien de trop ni de trop peu. Es-
 » chine est plus étendu & plus diffus. Il
 » paroît plus grand, parce qu'il est
 » moins ramassé; il a plus d'embon-
 » point, & moins de nerfs.

*Dionys.
 d'Halicar-
 nasse dans le
 livre intitulé
 τὰ ἀρχαία
 ῥήματα cap. 5.*

» Ce qui caractérise l'éloquence de
 » Démosthène, c'est la violence des
 » mouvemens, le choix des paroles,
 » & la beauté de l'ordonnance, qui
 » soutenue jusqu'au bout, & jusqu'au
 » bout accompagnée de force & de
 » douceur, attache & fixe continuel-
 » lement l'esprit des Juges. Eschine
 » véritablement n'a pas tant d'éner-
 » gie: mais néanmoins il se signale
 » par la diction, que tantôt il orne
 » des plus nobles & des plus magnifi-
 » ques figures, & que tantôt il allai-
 » sonne des traits les plus vifs & les
 » plus piquans. L'art & le travail ne
 » s'y font point sentir. Une facilité
 » heureuse, que la nature seule peut
 » donner, règne par tout. Il est bril-
 » lant & solide: il étend & il amplifie,
 » mais souvent il serre & presse; en-
 » sorte que son stile, qui au premier
 » coup d'œil ne paroît que coulant
 » & doux, se trouve, lorsqu'on vient

à le regarder de plus près, énergi-
que & véhément. En quoi le seul
Démosthène le surpasse de façon,
que sans contredit Eschine tient le
second rang entre les orateurs.

^a Je me souviens, dit Cicéron,
d'avoir préféré Démosthène à tous
les orateurs. Il remplit l'idée que
j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce de-
gré de perfection que j'imagine,
mais que je ne trouve qu'en lui seul.
On n'a jamais vû dans aucun ora-
teur ni plus de grandeur & de force,
ni plus d'art & de finesse, ni plus
de sagesse & de sobriété dans les or-
nemens ... Il excelle dans tous les
genres de l'éloquence ... ^b Pas une des
qualités qui constituent l'orateur ne
lui manque, il est parfait. Tout ce que

^a Recordor me longè
omnibus unum anteferie
Demosthenem, qui vim
accommodavit ad eam
quam sentiam eloquen-
tiam, non ad eam quam
in aliquo ipse cognove-
rim. Hæc nec gravior ex-
ticit quisquam, nec calli-
dior, nec temperatior ...
Utius eminet inter omnes
in omni genere dicendi.

Orat. n. 23. § 104.

^b Planè quidem perfe-
ctum, & cui nihil admo-
dum deest, Demosthe-

nem facile dixeris. Nihil
acutè inveniri potuit in-
eis causis quas scripsit,
nihil (ut ita dicam) sub-
dolè, nihil versutè, quod
ille non viderit; nihil
subtiliter dici, nihil
pressè, nihil enucleatè,
quo fieri possit aliquid
limatius: nihil contra-
grande, nihil incitatum,
nihil ornatum vel ver-
borum gravitate, vel
sententiarum, quo quid-
quam esset elatius: &c.

Bent. n. 35,

» la pénétration d'esprit, tout **ce que le**
 » raffinement, tout ce que l'**artifice**,
 » pour **ainsi** dire, & la ruse **peuvent**
 » fournir sur un sujet, il le **trouve**,
 » & il fait le mettre en œuvre avec
 » une justesse, une précision, une net-
 » teté, qui ne laissent rien à **desirer**.
 » Faut-il de l'élévation, de la **grandeur**,
 » de la véhémence? il efface **tous les**
 » autres par la **sublimité des pensées**,
 » & par la magnificence des **expressions**.
 » Il prime incontestablement : **nul ne**
 » l'égale. Hyperide, Eschine, **Lycur-**
 » gue, Dinarque, Démade, n'ont **que**
 » le **mérite** d'en avoir le plus **approché**.
 » ^a Cette harangue (dit-il ailleurs
 » en parlant de la cause pour Ctésiphon)
 » répond de **telle** sorte à l'idée que j'ai
 » dans l'esprit de la parfaite **éloquenn-**
 » ce, qu'on ne peut rien **desirer** de plus
 » **achevé**.

A V A N T que de passer au **caractère**
 de l'éloquence de Cicéron, je croi
 devoir ajouter ici quelques réflexions
 sur celle de Démosthène.

Il faudroit, ce me semble, renon-
 cer au bon sens & à la droite raison,

^a Ea profectò oratio in | includi sic potest, ut **ma-**
 eam formam, quæ est in- | jor eloquentia non qua-
 fica in mentibus nostris, | ratur. *Orat. n. 133.*

pour révoquer en doute le mérite supérieur de l'orateur grec après le succès incroyable qu'il a eu de son tems, & les éloges magnifiques que les plus habiles connoisseurs lui ont donnés comme à l'envi.

Il parloit.^a devant le peuple le plus poli qui fût jamais, le plus délicat, le plus difficile à contenter en matiere d'éloquence; si sensible aux beautés & aux graces du discours, & à la pureté du langage, que ses orateurs n'osoient hazarder devant lui aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût, en quelque manière que ce fût, blesser des oreilles si fines & si épurées. D'ailleurs il vivoit dans un siecle, où le goût du beau, du vrai, du simple regnoit souverainement: ^b siecle heureux, qui produisit en même tems une foule d'orateurs, dont chacun auroit pû être regardé comme un modèle

^a Atheniensium semper fuit prudens sincerumque judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire & elegans. Eorum religioni cum serviret orator, nullum verbum insolens, nullum otiosum ponere audebat. . . . Ad Atticorum aures teret; & religiosas

qui se accommodant, ii sunt existimandi Atticè dicere. *Orat. n. 25. & 27.*

^b Sequitur oratorum ingens manus, cum decem simul Athenis ætas una tulerit: quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

achevé, si Démosthène par une force de génie & une supériorité de mérite extraordinaire ne les avoit tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la justice que son siècle même ne lui avoit pas refusée. Mais le jugement seul qu'en a porté Cicéron, devroit fixer celui de tout homme sensé & raisonnable. Ce n'est point un stupide admirateur qui se livre sans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démosthène en tout genre, ^a il avoue néanmoins qu'il ne le satisfaisoit pas en tout, & qu'il lui falloit encore quelque chose à désirer, tant il étoit délicat sur ce point, & tant l'idée qu'il s'étoit formée d'un orateur parfait étoit élevée & sublime. Il ne laisse pas pourtant de donner ses harangues, & sur-tout celle pour Ctésiphon qui étoit son chef-d'œuvre, comme le modèle le plus accompli que l'on puisse se proposer.

Qu'y a-t-il donc dans ses harangues de si admirable, & qui ait pû enlever

à Utique eò difficiles ac
morosi sumus, ut nobis
non satisfaciat ipse De-
mosthenes : qui, quan-
quam unus eminet inter
omnes in omni genere di-

cendi, tamen non semper
implet aures meas, ita sunt
avidæ & capaces, & sem-
per aliquid immensum
infinitemque desiderant.
Orat. n. 104.

si universellement & si unanimement les suffrages de tous les siècles ? Démosthène est-il un orateur qui s'amuse simplement à flater l'oreille par le son & l'harmonie des périodes, ou qui fasse illusion à l'esprit par un stile fleuri & des pensées brillantes ? Une telle éloquence peut bien dans le moment même éblouir & charmer : mais l'impression qu'elle fait n'est pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démosthène, c'est le plan, la suite, l'économie du discours : c'est la force des preuves, la solidité du raisonnement, la grandeur & la noblesse des sentimens & du stile, la vivacité des tours & des figures, enfin un art merveilleux de mettre dans tout leur jour & de faire paroître dans toute leur force les matieres qu'il traite ; en quoi, selon Quintilien, consiste principalement la solide éloquence, qui ne se contente pas de représenter les choses telles qu'elles sont réellement & en elles-mêmes, mais qui y ajoute par la véhémence du discours des traits vifs & ani-

à in hoc eloquentiæ vis est ut judicem non ad id tantum impellat, in quod ipse à rei natura ducere- tur : sed aut qui non est, aut majorem quam est, faciat affectum. Hæc est	illa quæ <i>discrete</i> voca- tur, rebus indignis, as- peris, invidiosis addens vim oratio : qua virtute præter alios plurimum Demosthenes valuit. <i>Quintil. l. 6. c. 3.</i>
---	---

més, seules capables de toucher & d'émouvoir les auditeurs. Mais ce qui caractérise encore plus que tout cela Démosthène, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expression, un tour, une pensée, qui n'ait pour but simplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette sobriété, dans un aussi beau génie qu'étoit Démosthène, dans des matières si susceptibles de grace & d'élégance, met le comble à son mérite, & est au dessus de toutes les louanges. La traduction de M. de Turreil, quoique très exacte pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conserver ce caractère inimitable, & elle a quelquefois prêté au texte des ornemens qui ne s'y trouvent pas.

ON NE ME saura pas mauvais gré si, pour appuyer ce que je viens de dire du stile de Démosthène, je raporte ici ce qu'en ont pensé deux illustres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des anciens.

Le premier est de M. de Fénelon Archevêque de Cambrai, dans ses Dialogues sur l'éloquence, livre très propre à former le goût par les sages & judicieuses réflexions dont il est rempli. Voici comme il y parle de Démosthène, en le comparant à Isocrate. « On ne voit dans celui-ci que des discours fleuris & efféminés, « que des périodes faites avec un tra- « vail infini pour amuser l'oreille, « pendant que Démosthène émeut, « échauffe, & entraîne les cœurs. Il « est trop vivement touché des inte- « rêts de sa patrie, pour s'amuser à « tous les jeux d'esprit d'Isocrate. « C'est un raisonnement serré & pres- « sant : ce sont des sentimens géné- « reux d'une ame qui ne conçoit rien « que de grand : c'est un discours qui « croît & qui se fortifie à chaque pa- « role par des raisons nouvelles : c'est « un enchaînement de figures hardies « & touchantes. Vous ne sauriez le « lire sans voir qu'il porte la Répu- « blique dans le fond de son cœur. « C'est la nature qui parle elle-même « dans ses transports. L'art y est si « achevé, qu'il n'y paroît point. Rien « n'égalà jamais la rapidité & la vé- «

» hémence. Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Fénelon encore plus beau, où il compare Démosthène à Cicéron.

Mon second témoin est M. de Turreil, qui avoit étudié assez longtems Démosthène pour en bien connoître le caractère. » Je conviens, dit-il, qu'Es-
 » chine n'a pas cet air de droiture,
 » ce stile impétueux, ce ton de vé-
 » rité suprême, qui entraîne l'esprit
 » par le poids de la conviction : ta-
 » lent qui tire Démosthène du pair,
 » & dont il use d'une façon singulière.
 » Vous calme ou vous agite-t-il ? vous
 » ne sentez rien qui vous dérange :
 » vous pensez obéir à la nature. Vous
 » persuade ou vous dissuade-t-il ?
 » vous ne sentez rien qui vous vio-
 » lente : vous croiez obéir à la rai-
 » son. Car il parle toujours comme
 » la raison & comme la nature. Il
 » n'a proprement que leur stile. C'est
 » à ce coin qu'il marque tout ce qu'il
 » dit. Il écarte jusqu'à l'ombre du su-
 » perflu, Point d'ornemens recherchés :
 » point de fleurs. Il n'aime que le feu
 » & la lumière. Il veut non des armes
 » brillantes, mais des armes sûres.
 » Voilà, si je ne me trompe, ce qui

fonde cette véhémence victorieuse
qui domtoit les Athéniens, & qui
place Démosthène au dessus de tout
ce qu'il y eut jamais d'orateurs.

Une énergie qui lui est propre le
caractérise, & le titre de pair, dit
le même auteur dans un autre en-
droit. Son discours est un tissu d'in-
ductions, de conséquences, & de
démonstrations, formé par le sens
commun. Son raisonnement, dont
la force augmente toujours, monte
par degrés & avec précipitation jus-
ques où il veut le pousser.... Il
attaque à découvert, il presse & ré-
duit enfin à ne pouvoir plus reculer.
Mais en cet état l'auditeur, loin
d'avoir honte de sa défaite, sent le
plaisir de se rendre à la raison. *Isocrate*,
disoit Philippe, s'escrime avec
le fleuret, Démosthène se bat avec l'é-
pée... On voit un homme qui n'a
d'autres ennemis que ceux de l'E-
tat, ni d'autre passion que l'a-
mour de l'ordre & de la justice : un
homme qui ne prétend pas éblouir,
mais éclairer ; qui ne cherche pas
à plaire, mais à servir. Point d'orne-
mens, qui ne naissent de son sujet :
point de fleurs, s'il ne les rencontre

„ sur son chemin. On diroit qu'il n'as-
 „ pire qu'à se faire entendre, & que
 „ sans dessein il se fait admirer. Non
 „ qu'il n'ait des graces, mais il n'en a
 „ que d'austeres, que de compatibles
 „ avec la candeur & la franchise dont
 „ il faisoit profession. La vérité chez lui
 „ n'est point fardée : il ne l'effémine
 „ point, sous prétexte de l'embellir ...
 „ Nulle sorte d'ostentation : nul retour
 „ sur lui-même. Il ne se montre, ni ne
 „ se regarde. Il regarde, il montre uni-
 „ quement sa cause : & sa cause, c'est
 „ toujours ou le salut ou l'avantage de
 „ sa patrie.

I I.

*De l'Eloquence de Cicéron, comparée avec
celle de Démosthène.*

IL SE PEUT faire que ^a deux ora-
 teurs, quoique très différens pour le
 stile & pour le caractère, soient néan-
 moins également parfaits, en sorte qu'il
 seroit difficile de décider auquel des
 deux on aimeroit mieux ressembler.
 Peut-être cette règle, que Cicéron

^a In his oratoribus illud animadvertendum est, posse esse summos, qui inter se sint dissimi- les Ita dissimiles	erant inter se, statuere ut tamen non posses u- trius te malles similio- rem. <i>Brut. n. 204. &</i> <i>148.</i>
---	---

nous

nous fournit, pourra nous servir dans le jugement que nous aurons à porter de lui & de Démosthené.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils savoient, selon la diversité des matières, diversifier leur stile : tantôt simples & subtils * dans les petites causes, dans les récits, dans les preuves ; tantôt tempérés & ornés, lorsqu'il falloit plaire ; tantôt élevés & sublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit.

C'est Cicéron qui fait cette remarque : *In Orat. n.*
 & il en cite des exemples pour Démon- *102. 103. &*
 sthène & pour lui-même. *110. 111.*

ON TROUVE dans Quintilien un beau parallele de ces deux orateurs.

Les qualités, dit-il, qui regardent le fond de l'éloquence leur étoient communes : le dessein, l'ordre, l'économie du discours, la division, la manière de préparer les esprits, de prouver ; en un mot tout ce qui est de l'invention.

* Je me sers ici de ce mot, quoique dans notre langue il porte une autre idée que le subtilis des Latins.

^a Horum ego virtutes

pleraque arbitror similes : consilium : ordinem : dividendi, præparandi, probandi rationem : omnia denique quæ sunt inventionis. *Q. l. 10. c. 1.*

» ^a Quant au stile, il y a quelque
 » différence. L'un est plus précis, l'au-
 » tre plus abondant. L'un ferre de plus
 » près son adversaire : l'autre pour le
 » combattre se donne plus de champ.
 » L'un songe toujours à le percer, pour
 » ainsi dire, par la vivacité de son stile,
 » l'autre souvent l'accable aussi par le
 » poids du discours. Il n'y a rien à re-
 » trancher à l'un, rien à ajouter à l'au-
 » tre. On voit en Démosthène plus de
 » soin & d'étude : en Cicéron plus de
 » naturel & de génie.

» ^b Pour ce qui est de la manière de
 » railler, & d'exciter la commisération,
 » deux choses infiniment puissantes,
 » Cicéron l'emporte sans contredit.

» ^c Mais il lui cède d'un autre côté,
 » en ce que Démosthène a été avant
 » lui, & que l'orateur Romain, tout

a In eloquendo est ali-
 qua diversitas. Densior
 ille, hic copiosior. Ille
 concludit ascripsi, hic
 latius pugnat. Ille ^{*}acu-
 mine semper, hic fre-
 quenter & pondere. Illi
 nihil detrahi potest, huic
 nihil adjici. Curæ plus
 in illo, in hoc naturæ.

^{*} Le Traducteur a rendu
 ainsi cet endroit : L'un est
 toujours subtil dans la
 dispute : &c. je ne croi
 pas qu'il s'agisse ici de

subtilité. La Métaphore,
 ce me semble, est tirée
 d'une épée.

b Salibus certè & com-
 miseratione (qui duo plu-
 rimum affectus valent)
 vincimus.

c Cedendum verò in
 hoc quidem, quòd & ille
 prior fuit, & ex magna
 parte Cicéronem, quan-
 tus est, fecit. Nam mihi
 videtur Marcus Tullius,
 cum se totum ad imita-
 tionem Græcorum con-

grand qu'il est , doit une partie de «
son mérite à l'Athénien. Car il me «
paroît que Cicéron , aiant tourné «
toutes ses pensées vers les Grecs «
pour se former sur leur modèle , a «
composé son caractère de la force «
de Démosthène , de l'abondance de «
Platon , & de la douceur d'Isocrate. «
Et non seulement il a extrait par son «
application ce qu'il y avoit de meil- «
leur dans ces grands originaux : «
mais la plûpart de ces mêmes per- «
fections , où pour mieux dire toutes , «
il les a comme enfantées de lui-mê- «
me par l'heureuse fécondité de son «
divin génie. Car , pour me servir «
d'une expression de Pindare , il ne «
ramasse pas les eaux du ciel pour «
remédier à sa sécheresse naturelle , «
mais il trouve dans son propre fond «
une source d'eau vive , qui coule «
sans cesse à gros bouillons : & vous «
diriez que les dieux l'ont accordé à «

culisset , effinxisse vim Demosthenis , copiam Platonis , jucunditatem Isocratis. Nec verò quod in quoque optimum fuit studio consecutus est tantum , sed plurimas vel potius omnes ex se ipso virtutes extulit immor-	talis ingenii beatissima ubertate. Non enim pluvias (ut ait Pindarus) aquas colligit , sed vivo gurgite exundat , dono quodam Providentiæ ge- nitus , in quo totas vires suas eloquentia experire- tur.
--	---

» la terre, afin que l'éloquence fît l'essai
 » de toutes ses forces en la personne de
 » ce grand homme.

» ^a Qui est-ce en effet qui peut in-
 » struire avec plus d'exactitude, &
 » toucher avec plus de véhémence ?
 » Et quel orateur a jamais eu plus de
 » charmes ? jusques-là, que ce qu'il
 » vous arrache, vous croiez le lui ac-
 » corder ; & que les Juges, emportés
 » par sa violence comme par un tor-
 » rent, s'imaginent suivre leur mou-
 » vement propre, quand ils sont en-
 » traînés. D'ailleurs il parle avec tant
 » de raison & de poids, que vous avez
 » honte d'être de sentiment contraire.
 » Ce n'est pas le zèle d'un avocat que
 » vous trouvez en lui, mais la foi d'un
 » témoin & d'un Juge. Et toutes ces
 » choses, dont une seule coûteroit des
 » peines infinies à un autre, coulent

a Nam quis docere di-
 ligentius, movere vehe-
 mentius potest ? Cui tan-
 ta unquam jucunditas af-
 fuit ? ut ipsa illa quæ ex-
 torquet, impetrare eum
 credas & cum transver-
 sum vi sua judicem ferat,
 tamen ille non rapi vi-
 deatur, sed sequi. Jam in
 omnibus quæ dicit tanta
 auctoritas inest, ut dis-

sentire pudeat; nec advo-
 cati studium, sed testis
 aut judicis afferat fidem.
 Cum interim hæc omnia,
 quæ vix singula quisquam
 intentissimâ curâ conse-
 qui posset, fluunt illa-
 borata : & illa, quâ
 nihil pulcrius auditu est,
 oratio præ se fert ta-
 men felicissimam facili-
 tatem.

en lui naturellement & comme d'el-
les-mêmes : en sorte que sa manière
d'écrire si belle & si inimitable, a
néanmoins un air si aisé & si natu-
rel, qu'il semble qu'elle n'ait rien
coûté à cet heureux génie.

C'est pourquoi ce n'est pas sans
fondement que les gens de son tems
ont dit qu'il exerçoit une espece
d'empire au Barreau : comme c'est
avec justice que ceux qui sont venus
depuis l'ont tellement estimé, que
le nom de Cicéron est moins aujour-
d'hui le nom d'un homme, que celui
de l'éloquence même. Aions donc
les yeux continuellement sur lui :
qu'il soit notre modèle : & tenons-
nous sûrs d'avoir beaucoup profité,
quand nous aurons pris de l'amour
& du goût pour Cicéron.

Quintilien n'ose décider entre ces
deux grands orateurs, quoique pour-
tant il semble laisser entrevoir quel-
que prédilection & un panchant secret
pour Cicéron.

a Quare non immerito
ab hominibus ætatis suæ
regnare in judiciis dictus
est : apud posteros verò
id consecutus, ut Cicero
jam non hominis sed elo-

quentiæ nomen habeat-
tur. Hunc igitur spectæ-
mus : hoc propositum no-
bis sit exemplum. Ille se
profecisse sciat, cui Ci-
cero v. Idè placebit.

LE P. RAPIN, dans la comparaison qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudroit copier tout son traité, si je voulois ici rapporter tout ce qu'il dit de beau sur ce jujet. Quelques courts extraits suffiront pour faire connoître la différence qu'il trouve entre ces deux orateurs.

„ Outre cette solidité, dit-il, en par-
 „ lant de Cicéron, qui renfermoit tant
 „ de sens & de prudence, il avoit un
 „ certain agrément, & comme une fleur
 „ d'esprit, qui lui donnoit l'art d'em-
 „ bellir tout ce qu'il disoit : & il ne
 „ passoit rien par l'imagination de cet
 „ orateur à quoi il ne donnât le tour
 „ le plus beau & les couleurs les plus
 „ agréables du monde. Tout ce qu'il
 „ traitoit, jusques aux matières les plus
 „ sombres de la dialectique, tout ce que
 „ la physique a de plus sec, ce que la
 „ jurisprudence a de plus épineux, &
 „ ce qu'il y avoit de plus embarrassé
 „ dans les affaires ; tout cela, dis-je,
 „ prenoit en son discours cet enjoue-
 „ ment d'esprit & toutes ces graces qui
 „ lui étoient si naturelles. Car il faut
 „ avouer que jamais personne n'a eu le
 „ talent de parler si judicieusement ni
 „ si agréablement de toutes choses.

Démosthene, dit-il ailleurs, découvre dans chaque raison qui se présente à son esprit tout ce qu'il y a de réel & de solide, & a l'art de l'exposer dans toute sa force. Cicéron, outre ce solide qui ne lui échappe pas, voit tout ce qu'il y a d'agréable & d'engageant, & il en suit la trace sans s'y méprendre... Ainsi pour distinguer les caractères de ces deux orateurs par leur véritable différence, il me semble qu'on peut dire que Démosthene par l'impétuosité de son tempérament, par la force de ses raisonnemens, & par la véhémence de sa prononciation, étoit plus pressant que Cicéron : de même que Cicéron par ses manières tendres & délicates, par ses mouvemens doux, pénétrants, passionnés, & par toutes ses graces naturelles, étoit plus touchant que Démosthene. Le Grec frappoit l'esprit par la force de son expression, & par l'ardeur & la violence de sa déclamation : le Romain alloit au cœur par de certains charmes & de certains agrémens imperceptibles qui lui étoient naturels, & auxquels il avoit joint tout l'artifice dont l'éloquence peut être capable.

„ L'un éblouissoit l'esprit par l'éclat de
 „ ses lumieres , & jettoit le trouble
 „ dans l'ame , qui n'étoit gagnée que
 „ par l'entendement : & le génie infi-
 „ nuant de l'autre pénétoit par des
 „ douceurs & des complaisances jus-
 „ ques dans le fond du cœur. Il avoit
 „ l'art d'entrer dans les interêts , dans
 „ les inclinations , dans les passions ,
 „ & dans les sentimens de tous ceux
 „ qui l'écoutoient.

„ M. DE FENELON , plus hardi
 que les deux témoins que je viens de
 citer , se déclare nettement pour Dé-
 mosthene. Cependant ce n'est pas un
 écrivain qu'on puisse soupçonner d'être
 ennemi des graces , des fleurs ,
 & de l'élégance du discours. Voici
 comme il s'en explique dans sa lettre
 sur l'éloquence „ Je ne crains pas
 „ de dire que Démosthene me paroît
 „ supérieur à Cicéron. Je proteste que
 „ personne n'admire Cicéron plus que
 „ je fais. Il embellit tout ce qu'il tou-
 „ che. Il fait honneur à la parole. Il
 „ fait des mots ce qu'un autre n'en
 „ sauroit faire. Il a je ne sai combien
 „ de sortes d'esprit. Il est même court
 „ & véhément toutes les fois qu'il
 „ veut l'être , contre Catilina , contre

Verrès, contre Antoine. Mais on “ remarque quelque parure dans son “ discours. L’art y est merveilleux, “ mais on l’entrevoit. L’orateur, en “ pensant au salut de la république, “ ne s’oublie pas, & ne se laisse pas “ oublier. Démosthène paroît sortir “ de soi, & ne voir que la patrie. Il “ ne cherche point le beau : il le fait “ sans y penser. Il est au-dessus de l’ad- “ miration. Il se sert de la parole, “ comme un homme modeste de son “ habit pour se couvrir. Il tonne, il “ foudroie. C’est un torrent qui en- “ traîne tout. On ne peut le critiquer, “ parce qu’on est saisi. On pense aux “ choses qu’il dit, & non à ses pa- “ roles. On le perd de vûe. On n’est “ occupé que de Philippe qui enva- “ hit tout. Je suis charmé de ces deux “ orateurs : mais j’avoue que je suis “ moins touché de l’art infini & de “ la magnifique éloquence de Cicé- “ ron, que de la rapide simplicité de “ Démosthène. “

On ne peut rien de plus sensé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénelon : & plus on approfondit son sentiment, plus on reconnoît qu’il est fondé dans le bon sens, dans

la droite raison, & dans les règles les plus exactes de la bonne rhétorique. Mais pour préférer les harangues de Démosthène à celles de Cicéron, il me semble qu'il faudroit presque avoir autant de solidité, de force, & d'élévation d'esprit, qu'il en a falu à Démosthène pour les composer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, soit habitude & accoutumance à un stile qui est plus dans nos manières & plus à notre portée, nous ne pouvons gu- « guer sur nous de préférer la sévère austérité de Démosthène à l'insinuante douceur de Cicéron, & nous aimons mieux suivre notre panchant & notre goût pour un écrivain en quelque sorte ami & familier, que de nous déclarer, sur la bonne foi d'autrui, je dirois presque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'éloquence de Démosthène: il en sentoît bien toute la force & toute la beauté. Mais persuadé que l'orateur, sans s'écarter des bonnes règles, peut jusqu'à un certain point former son stile sur le goût de ceux

qui l'écoutent ; (on comprend assez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé & corrompu) ; il ne crut pas que son siècle fût susceptible d'une si rigide exactitude ^a, & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, quoiqu'il ne perdît jamais de vûe l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose au plaisir : & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'interêt de sa patrie ; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moïens de persuader est de plaire.

LE CONSEIL donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, est de prendre pour modèle du stile qu'ils y doivent suivre, le fond solide de Démosthene orné & embelli par les graces

^a Quapropter ne illis quidem nimium repugno, qui dandum putant non-nihil esse temporibus atque auribus viridius aliquid atque affectatius potulantibus . . . Atque id fecisse M. Tullium video,

ut, cum omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret : cum & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maxime) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quod placebat. *Q. l. 12. c. 10.*

R vj.

de Cicéron^a : auxquelles , si nous en croions Quintilien , il n'y a rien à ajouter , si ce n'est peut-être , dit-il , de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle sans doute de celles qui étoient fort en usage alors , & par lesquelles , comme par un trait vif & éclatant , on terminoit presque toutes les périodes. Cicéron en hazarde quelquefois , mais rarement^b : & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On sent bien que ce que dit ici Quintilien n'est qu'une permission & une condescendance que semble lui arracher malgré lui le mauvais goût de son siècle ,^c où , comme le remarque l'auteur du dialogue sur les orateurs , l'auditeur se croioit comme en droit d'exiger un stile orné & fleuri , & où le Juge , s'il n'étoit invité & en quelque sorte corrompu par l'amorce du plaisir & par le bril-

a Ad cujus voluptates nihil equidem , quod addi possit , invenio , nisi ut sensu nos quidem dicamus plures. *Ibid.*

b Cicero primus excoluit orationem ... locoque lætiores attentavit , & quasdam sententias invenit. *Dial. de Or. n. 22.*

c Auditor assuevit jam exigere lætitiā & pulcritudinem orationis ... Juxta ipse , nisi ... aut colore sententiarum , aut nitore & cultu descriptionum invitatus & corruptus est , aversatur decentem. *Ibid. n. 20.*

tant des pensées & des descriptions, ne daignoit pas même écouter l'avocat.

^a Mais, ajoute Quintilien, qu'on ne prétende pas abuser de ma complaisance, ni la pousser plus loin. J'accorde au siècle où nous sommes que la robe dont on se sert ne soit pas d'une étoffe grossière, mais non pas qu'elle soit de soie; que les cheveux soient proprement faits & bien entretenus, mais non frisés par étages & par boucles: la parure la plus honnête étant aussi la plus belle, quand on ne porte pas le desir de plaire jusqu'au dérèglement & à l'excès.

CE FUT pour ne s'être pas tenue dans ces justes bornes & dans cette sage sobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra & à Athènes & à Rome.

A Athènes on peut dire que le beau siècle de l'éloquence fut celui de Démosthène ^b, où parut tout à la fois

^a Sed me hastenus cedentem nemo insequatur ultra. Do tempori, ne crassa toga sit, non serica: ne intonsum caput, non in gradus atque annulos totum comptum:	cum in eo qui se non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem speciosiora quoque sint, quæ honestiora. <i>Quint. l. 12. c. 10.</i> ^b Hæc ætas effudit hanc copiam: &, ut opinio-
--	---

cette foule d'excellens orateurs, dont le caractère commun fut une beauté naturelle & sans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même stile : mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du simple ; & ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha à les imiter. Mais après leur mort le souvenir s'en étant peu à peu obscurci, & enfin entièrement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce & plus relâchée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avoit pû voir & entendre Démosthène, suivit une autre route que lui. Il donna entièrement dans le genre orné & fleuri. Il crut devoir égaler l'éloquence, & la tirer de cet air sombre & austère, qui, selon lui, la rendoit trop sérieuse. Il y jeta beaucoup plus de

mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis inest non fucatus nitor. *Brut. n. 36.*

Demosthenes, Hyperides, Lycurgus, Æschines, Dinarchus, alique complures, etiam inter se pates non fuerunt, tamen sunt omnes in eodem ye-

ritatis imitandæ genere versati. Quorum quandiu mansit imitatio, tandiu genus illud dicendi studiumque vixit. Posteaquam, extinctis his, omnium eorum memoria sensim obsecutata est & evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remissiora genera viguerunt. 2. *de Orat. n. 94. 95.*

pensées: il y répandit des fleurs: & pour me servir d'une expression de Quintilien, au lieu de ce vêtement majestueux, mais modeste, qu'elle avoit eu sous Démosthène, ^a il lui donna une robe toute brillante & bigarée de diverses couleurs peu séante à la vérité pour la poussière du Barreau, mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouir.

^b Aussi, comme Cicéron le remarque, plus propre pour des actions de pompe & de cérémonie, que pour les combats du Barreau, il préféroit la douceur à la force, songeoit plus à charmer les esprits qu'à les vaincre, se contentoit d'y laisser le souvenir agréable d'un discours coulant & har-

^a Meminerimus versicoloream illam, qua Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensē pulverem facere. *Quintil. L. 10. c. 1.*

^b Phalereus successit eis senibus adolescens, eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis instruitus quam palæstra. Itaque delectabar magis Athenienses, quam inflammabat. Procefferat enim in solem & pulverem, non ut è militari taberna-

culo, sed ut è Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & suavis, sicut fuit, videri maluit, quam gravis, sed suavitate ea qua perfunderet animos, non qua perfringeret; & tantum ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum a quibus esset auditus. *Brut. n. 37. 38.*

monieux, sans vouloir comme Péricles, y laisser aussi des éguillons perçans mêlés avec les attraits du plaisir.

Orat. n. 91.
96.

Il ne paroît pas par le portrait que le même Cicéron en fait dans un autre endroit, & par le jugement qu'il en porte, qu'il y eût encore rien dans son stile d'outré & d'excessif : puisqu'il dit ^a qu'on auroit pu l'estimer & l'approuver, si on ne l'avoit pas comparé avec la force & la majesté du stile noble & sublime. ^b Cependant il fut le premier qui fit dégénérer l'élo-

Quint. l. 2.
67.

quence : & peut-être que les déclama-
tions, dont l'usage fut introduit de son tems dans les écoles, si lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuerent beaucoup à cette funeste décadence, comme il est certain qu'elles le firent aussi dans la suite chez les Romains.

Mais les choses n'en demeurèrent pas dans cet état. ^c Quand l'éloquence sortie du Pirée, eut commencé à respirer un autre air que celui d'Athènes,

^a Et nisi coram erit, comparatus ille fortior, per se hic, quæ dico, probabitur. *Orat. n. 95.*

^b Primus inclinasse eloquentiam dicitur. *Quint. l. 10. c. 1.*

^c Ut semel à Piræo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata totâ Asiâ est, ut se externis oblineret moribus : omnemque illam salu-

elle perdit bientôt cette santé & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conservé : & gâtée par les manières étrangères , elle désapprit en quelque sorte à parler , & devint entièrement méconnoissable. C'est ainsi que par degrés , du beau & du parfait elle tomba dans le mediocre , & que du mediocre elle se précipita bientôt dans toutes sortes d'excès & de défauts.

J'ai déjà fait observer ailleurs , en parlant de Sénèque , que l'éloquence latine a eu le même sort.

Les mêmes raisons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur : d'autant plus que ce changement ne s'est introduit chez l'un & l'autre peuple que par le desir excessif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne sai par quelle fatalité il est toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il est parvenu à un certain point de maturité & de perfection , a presque aussitôt dégénéré , & par des déclinis imperceptibles , mais quelquefois assez prompts , est descendu du plus haut comble au plus bas degré.

britatem Articæ dictionis | ret, ac loqui penè de-
& quasi sanitatem perde- | disceret. *Brut. n. 51.*

J'excepte pourtant la poësie grecque, qui depuis Homere jusqu'à Théocrite, & ses contemporains, c'est-à-dire, pendant six ou sept siècles, a toujours conservé en tout genre la même pureté, la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un siècle le goût, par rapport aux belles lettres, a été exquis parmi nous, & qu'il l'est encore. Mais il est remarquable que ces illustres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la France, & dont chacun en son genre peut être considéré comme original, se sont tous fait un devoir de regarder les anciens comme leurs maîtres, & que les ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous, & qui selon toutes les apparences passeront jusqu'à la postérité la plus reculée, sont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là aussi notre règle, & nous devons craindre de nous écarter de la perfection à mesure que nous nous écarterons du goût des anciens.

Pour revenir à mon sujet, & finir cet article, le modèle le plus sûr que les jeunes gens destinés au Barreau

puissent se proposer, est, comme je l'ai déjà dit, le stile de Démosthène, adouci & orné par celui de Cicéron; en sorte que les graces du dernier temperent l'austérité de l'autre, & que la précision & la vivacité de Démosthène corrigent la trop grande abondance & la manière d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron. *Dial. de Orat. n. 18.*

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'est celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoiers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son tems nommé Callidius, sans y reconnoître presque en tout les principaux caractères de M. Fléchier; & la réflexion qu'il y ajoute me paroît convenir extrêmement à la matiere que je traite. ^a « Ce n'est point, dit-il, un orateur du commun, mais « d'un mérite rare & singulier. Ses « pensées sont nobles & exquisés, & « il fait les revêtir d'expressions fines «

^a Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus è multis: potius inter multos propè singularis fuit: ita reconditas exquisitasque sententias mollis & pellucens vestiebat oratio. Nihil tam tenerum quàm illius comprehensio verborum: nihil tam flexibile: nihil quod magis ip-

» & délicates. Il fait du discours tout
 » ce qu'il lui plaît : il fait lui donner
 » telle forme qu'il veut : jamais ora-
 » teur n'en fut plus le maître que lui,
 » & ne le mania avec tant d'art. Rien
 » de plus pur, rien de plus coulant
 » que son langage. Chaque mot est
 » en son lieu, & comme artistement
 » enchassé où il doit. Il n'en admet
 » point de dur, d'inusité, de bas, où
 » qui puisse déranger le discours. La

Quis arbitrio fingeretur ;
 ut nullius oratoris æque
 in potestate fuerit. Quæ
 primum ita pura erat, ut
 nihil liquidius : ita libe-
 rè fluebat, ut nusquam
 adhæresceret. Nullum ni-
 si loco positum, & tan-
 quam in vermiculato em-
 blemate, ut ait Lucili-
 us, structum verbum
 videres. Nec vero ullum
 aut durum, aut insolens,
 aut humile, aut in lon-
 gius ductum. Ac non pro-
 pria verba rerum, sed
 pleraque tralata : sic ta-
 men ut ea, non irruisse
 in alienum locum, sed
 immigrasse in suum di-
 ceres. Nec verò hæc so-
 luta, nec diffuentia, sed
 adstricta numeris, non
 apertè nec eodem modo
 semper, sed variè dissi-
 mulanterque conclusis.
 Erant. autem & verbo-

rum & sententiarum lu-
 mina ... quibus tanquam
 insignibus in ornatu di-
 stinguebatur omnis ora-
 tio ... Accedebat ordo re-
 rum plenus artis, totum-
 que dicendi placidum &
 sanum genus. Quod si
 est optimum suaviter di-
 cere, nihil est quod me-
 lius hoc querendum pu-
 tes. Sed cum à nobis
 paulo antè dictum sit,
 tria videri esse quæ ora-
 tor efficere deberet, ut
 doceret, ut delectaret,
 ut moveret : duo sum-
 mè tenuit, ut & rem
 illustraret disserendo, &
 animos eorum qui audi-
 rent demulceret volup-
 tate. Aberat tertia illa
 laus qua permoveret at-
 que incitaret animos,
 quam plurimum pollece
 diximus. *Brut. n. 274.*
 275, 276.

métaphore chez lui est fréquente, «
 mais si naturelle, qu'elle paroît n'a- «
 voir point usurpé la place d'un autre «
 mot, mais être entrée dans la sienne. «
 Tout cela est accompagné d'un nom- «
 bre, d'une cadence, qui a une mer- «
 veilleuse variété, & ne montre au- «
 cune affectation. Les plus belles fi- «
 gures y sont employées à propos; & «
 y jettent un grand éclat. L'ordre «
 & le plan de l'ouvrage sont pleins «
 d'art & de justesse; & par tout regne «
 un stile doux, tranquille, & d'un «
 goût exquis. En un mot, si l'élo- «
 quence consistoit dans l'agrément, «
 il n'y auroit rien au dessus de cet «
 orateur. Des trois parties qui la com- «
 posent, il a les deux premières dans «
 un souverain degré, je veux dire «
 celles qui tendent à instruire & à «
 plaire: mais la troisième, qui est «
 la plus importante, & qui consiste «
 à toucher & à émouvoir les esprits, «
 lui manque absolument. »

On ne peut certainement ne pas
 faire un grand cas d'une éloquence
 de ce genre: mais de quel prix doit-
 elle paroître en comparaison du grand
 & du sublime qui fait le caractère de
 celle de Démosthène? Cette dernière

ressemble à ces beaux & magnifiques bâtimens, construits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettoit que des ornemens simples : dont le premier coup d'œil, & encore bien plus le plan, l'économie, & la distribution des parties, ont quelque chose de grand, de noble, & de majestueux, qui frappe & saisit les connoisseurs. L'autre pourroit être comparée à ces maisons bâties dans un goût d'élégance & de délicatesse, où l'art & l'opulance ont amassé tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, où l'or & le marbre se montrent de toutes parts, & où les yeux ne sauroient tomber sur aucun endroit qui ne leur présente quelque chose de rare & d'exquis.

Il est un troisième genre d'éloquence, encore inférieur ce me semble au second, & qui pourroit insensiblement nous conduire à quelque chose de pis : c'est celui où regnent ces jeux d'esprit, ces pensées brillantes, ces especes de pointes, qui deviennent assez à la mode. Elles sont soutenues dans quelques-uns de nos écrivains par la solidité des choses, par la force du raisonnement, par l'ordre & la suite

du discours, & par une beauté de génie qui leur est naturelle. Mais comme ces dernières qualités sont rares, il est à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur stile que ce qu'il a de moins estimable: comme firent ceux de Sénèque, ^a qui n'ayant copié que ses défauts, se trouverent autant au dessous de leur modèle, que Sénèque lui-même étoit au dessous des anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce stile éblouissant & plein d'une affectation vicieuse, & il l'est encore aujourd'hui plus que jamais. Les graves discours de ces judicieux Magistrats qui chaque année, en prescrivant aux Avocats les règles de la vraie éloquence, leur en tracent en même tems de parfaits modèles, sont de fortes barrières contre le mauvais goût, & ne contribuent pas peu à perpétuer dans le Barreau cette heureuse tradition de bon goût, aussi bien que de bons sentimens, qui s'y conserve depuis si longtems.

AVANT que de finir cet article, j'aurois encore à traiter une matiere

^a Amabant eum magis, quàm imitabantur; fluebant, quantum ille ab antiquis descenderat. Quintil. l. 10. c. 1.

dont plusieurs des jeunes gens qui étudient auront un jour besoin d'être instruits : c'est de marquer le stile dont il convient de se servir en faisant un *Raport*. Cette partie est d'un usage bien plus fréquent, & a beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence du Barreau : puisqu'elle embrasse tous les emplois de la Robe, & qu'elle a lieu dans toutes les Cours souveraines ou subalternes, dans toutes les Compagnies, dans tous les Bureaux & toutes les Commissions. Le succès de ces sortes d'actions attire autant de gloire qu'aucun plaidoyer, & il est d'un aussi grand secours pour la défense de la justice & de l'innocence. Je ne puis traiter ici cette matiere que très légèrement, & je ne ferai qu'en indiquer les principes sans les approfondir.

Je sai que chaque Compagnie, chaque Jurisdiction a ses usages particuliers pour la manière de rapporter les procès : mais le fond est le même pour toutes, & le stile qu'on y emploie doit par tout être le même. Il y a une sorte d'éloquence propre à ce genre de discours, qui consiste, si je ne me trompe, à parler avec clarté & avec élégance.

Le

Le but que se propose un Rapporteur est d'instruire les Juges ses confreres de l'affaire sur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il est chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occasion, pour ainsi dire, l'œil de la Compagnie. Il lui prête & lui communique ses lumieres & ses connoissances. Or pour le faire avec succès, il faut que la distribution méthodique de la matiere qu'il entreprend de traiter, & l'ordre qu'il mettra dans les faits & dans les preuves, y répandent une si grande netteté, que tous puissent sans peine & sans effort entendre l'affaire qu'on leur rapporte. Tout doit contribuer à cette clarté, les pensées, les expressions, les tours, & même la maniere de prononcer, qui doit être distincte, tranquille, & sans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il falloit joindre quelque agrément, parce que souvent pour instruire il faut plaire. Les Juges sont hommes comme les autres, & quoique la verité & la justice les intéressent par elles-mêmes, il est bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires, obscures pour l'or-

dinaire & épineuses, causent de l'ennui & du dégoût, si celui qui fait le Rapport n'a soin de l'assaisonner d'un sel fin & délicat, qui sans chercher à paroître se fasse sentir, & qui par une certaine pointe d'agrément & de grace réveille & pique l'attention des auditeurs.

Les mouvemens, qui sont ailleurs la plus grande force de l'éloquence, sont ici absolument interdits. Le Rapporteur ne parle pas comme avocat, mais comme Juge. En cette qualité il tient quelque chose de la loi, qui tranquille & paisible se contente de montrer la règle & le devoir : & comme il lui est commandé d'être lui-même sans passions, il ne lui est pas permis non plus de songer à exciter celles des autres.

Cette manière de s'exprimer, qui n'est soutenue ni par le brillant des pensées & des expressions, ni par la hardiesse des figures, ni par le pathétique des mouvemens, mais qui a un air aisé, simple, naturel, est la seule qui convienne aux Rapports, & elle n'est pas si facile qu'on se l'imagine.

J'appliquerois volontiers à l'éloquence du Rapporteur ce que dit Cicé-

ron de celle de Scaurus ; laquelle n'étoit pas propre à la vivacité de la plaidoierie , mais convenoit extrêmement à la gravité d'un Sénateur , qui avoit plus de solidité & de dignité , que d'éclat & de pompe ; & où l'on remarquoit , avec une prudence consommée , un fond merveilleux de bonne foi , qui entraînoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de son éloquence , & l'idée qu'on a de sa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à son discours. *In Scauri oratione* , Brut. n. 217. & 112.
sapientis hominis & recti , gravitas summa & naturalis quædam inerat auctoritas : non ut causam , sed ut testimonium dicere putares , cum pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur ; ad senatoriam verò sententiam , -cujus erat ille princeps , vel maxime : significabat enim non prudentiam solum , sed , quod maxime rem continebat , fidem.

Ainsi l'on voit que pour réussir dans les *Rapports* , il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence , qui est le simple , en bien prendre le caractère & le gout , & s'en proposer les plus parfaits modèles : être très-réservé & très-sobre à faire usage du second

genre, qui est l'orné & le temperé; n'en emprunter que quelques traits & quelques agrémens avec une sage circonspection, dans des occasions rares: mais s'interdire très-séverement le troisième stile, qui est le sublime.

Ce que l'on pratique au College, en Rhétorique sur tout, & en Philosophie, peut servir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la maniere de bien faire un Rapport. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron, on les oblige d'en rendre compte, d'en exposer toutes les parties, d'en distinguer les différentes preuves, & d'en marquer le fort ou le foible. De même en philosophie on accoutume les écoliers, après qu'on a vû avec eux quelques traités, comme de Descartes ou du P. Malbranche, à en faire l'analyse; à réduire des raisonnemens, souvent fort abstraits & fort étendus, à quelque chose de précis & de net; à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les solutions qu'on en apporte. J'ai vû de jeunes Conseillers avouer que de tous les exercices du College c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faisoient le plus d'usage en rapportant des procès.

A R T I C L E S E C O N D .

*Par quels moïens les jeunes gens peuvent
se préparer à la plaidoirie.*

DE'MOSTHENE & Cicéron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, sont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver aussi. Je vais donc rapporter en abrégé ce que l'histoire nous apprend de leurs premières années, de leur éducation; des différens exercices par lesquels ils se sont préparés à la plaidoirie, & de ce qui a fait leur principal mérite, & établi leur réputation. Ainsi ces deux grands orateurs serviront en même tems de modèles & de guides aux jeunes gens. Je ne prétens pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puissent les imiter en tout: mais quand ils ne feroient que les suivre de loin, ils avanceroient beaucoup.

D E ' M O S T H E N E .

DE'MOSTHENE aiant perdu son pere *Plut. in vita Demosth.*
dès l'âge de sept ans, & étant tombé
entre les mains de tuteurs intéressés
& avarés, qui ne songeoient qu'à pro-
S ij

fitier de son bien, ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandoit un naturel aussi excellent que le sien : outre que la foiblesse de sa complexion & la délicatesse de sa santé, jointes à l'excessive tendresse d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

Leur aiant un jour entendu parler d'une cause célèbre qui devoit se plaider, & qui faisoit beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au Barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoierie. L'orateur, qui s'appelloit Callistrate, fut écouté avec une grande attention, & aiant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres, qui s'empressoient à l'envi de lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, & encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet, & ne pouvant résister à ses charmes,

il s'y livra entierement dès ce jour, & renonça à toute autre étude & à tout autre plaisir.

L'école d'Isocrate, ^a d'où sortirent tant de grands orateurs, étoit pour lors à Athènes la plus renommée. Mais soit que la sordide avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisoit paier fort * cher, soit que l'éloquence douce & paisible d'Isocrate ne fût point dès lors de son goût, il étudia sous Isée, ^b dont le caractère étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enseignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène : ^c & il est aisé de reconnoître dans les écrits du disciple le stile noble & sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de

^a Isocrates... cujus è ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes exierunt. *a. de Orat.* n. 94.

^b Sermo promptus, & usque torrentior. *Juvén.*

^c Illud jusjurandum per casos in Marathonis ac Salamine propugnatores Reip. satis manifestò docet præceptorem ejus Platonem fuisse.

Quintil. l. 12. c. 10.

* Dix minas
c'est-à-dire
cinq cens livres.

son bien. Animé par cet heureux succès, il se hazarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarrassée, & une fort courte haleine : & cependant ses périodes étoient si longues, qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entièrement découragé, & résolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il se croioit incapable. Un de ses auditeurs, qui au travers de ses défauts avoit aperçu en lui un excellent fond de génie, & une éloquence assez approchante de celle de Periclès, lui fit reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, & par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baissée, & plein de confusion, un des plus excellens acteurs de ce tems, qui étoit son ami, nommé Satyrus, le rencontra ; & aiant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point sans remède ; & que tout n'étoit pas si désespéré qu'il le croioit. Il lui demanda seulement

de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle : ce qu'il fit sur le champ. Satyrus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geste, & la vivacité avec lesquels il les prononça, en sorte que Démosthene lui-même les trouva tout différens. Il sentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquiescer.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avoir fait connoître le prix, paroissent presque incroyables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. ^a Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit : & il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entière sans s'ar-

^a Orator imitetur illum, cui sine dubio summa vis dicendi conceditur, Atheniensem Demosthenem, in quo tantum studium fuisse tantisque labor dicitur, ut primum impedimenta nature diligentia industria

que superaret : cumque ita balbus esset, ut ejus ipsius artis, cui studeret, primam literam non posset dicere, perfecit meditando ut nemo plinius eo locutus putaretur. Deinde cum spiritus ejus esset angustior, tantum

rêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles , en mettant dans sa bouche de petits cailloux , & prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre , & cela même en marchant , & en montant par des endroits fort roides & fort escarpés : en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta , & que les plus longues périodes n'épuisoient plus son haleine. Il fit plus. ^a Il alloit sur le bord de la mer , & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités , il y prononçoit des harangues pour s'appriivoiser par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple , & aux cris tumultueux des assemblées. Il avoit chez lui un grand miroir , qui étoit son maître pour l'action , & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public.

continenda anima in dicendo est assecutus, ut una continuatione verborum (id quod scripta ejus declarant) binæ ei contentiones vocis & remissiones continerentur. Qui etiam (ut memorie proditum est) conjectis in os calculis , summa voce versus multos uno spiritu pronuntiate consuebat : neque id con-

sistens in loco, sed inambulans atque adscensu ingrediens arduo. 1. de Orat. n. 260. 261.

a Propter quæ idem ille tantus amator secreti. Demosthenes , in litore , in quod se maximæ cum sono fluctus illideret , meditans consuebat concionum fremitus non expavescere. Quint. l. 10. c. 13.

Il fut bien païé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'étoit pas moindre pour tout le reste. Pour être plus éloigné du bruit & moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admirables, dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. On voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas tant coûté de peines. Il se levoit extrêmement matin, & il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de

a Cui non sunt auditæ | dō opificum antelūcana
Demosthenis vigilie? qui | victus esset industria. 4.
dolere se aiebat, si quan- | Tusc. quest. n. 44.

S. vj.

420 DE L'ELOQUENCE
copier de sa propre main jusqu'à huit
fois l'histoire de Thucydide, pour se
rendre son stile plus familier.

C I C E' R O N.

C I C E' R O N apporta en naissant un
excellent naturel, & rien ne lui man-
qua du côté de l'éducation: en quoi
il fut plus heureux que Démosthène.

2. de Orat.

¶ 2.

Son père en prit un soin particulier,
& n'épargna rien pour cultiver son
esprit. Il paroît que le célèbre Craf-
sus, dont il parle si souvent dans ses
ouvrages, voulut bien lui-même ré-
gler le plan de ses études, & qu'il
lui donna des maîtres capables d'en-
trer dans ses vûes. ^a Ce fut le poete
Archias qui jeta dans son esprit en-
core rendre les premières semences
du goût pour la belle littérature,
comme Cicéron lui-même nous l'ap-
prend dans l'éloquent discours qu'il
fit pour la défense de son maître.

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur
pour l'étude que celui-ci. Il n'y avoit

^a Quod ad longissimè
potest mens mea respicere
spatium præteriti tempo-
ris, & pueritiæ memo-
riam recordari ultimam,
inde usque repetens, hunc

video mihi principem &
ad suscipiendam & ad
ingrediendam rationem,
horum studiorum exte-
nisse. *Orat. pro Arch.*
¶ 1.

alors que des Grecs qui enseignassent la jeunesse : & ils le faisoient dans leur langue, ce qui est digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette coutume, & qui fit ses leçons en latin. Il étoit de Gaule.^a Son école devint fort célèbre. On y courut de toutes parts, & ceux qui avoient le plus de goût approuvoient fort sa maniere. Cicéron brûloit du desir d'entendre un tel maître : mais ceux qui présidoient à son éducation ; & qui régloient ses études ; ne le jugerent pas à propos. C'est que cette maniere d'enseigner, inouïe & inusitée jusques-là, parut aux Magistrats une nouveauté dangereuse ; & les Censeurs, dont Crassus étoit l'un, firent un décret pour l'interdire, sans en apporter d'autre raison sinon que cette coutume étoit contraire à l'usage établi par les ancêtres. Crassus dans le troisième livre de l'Orateur, ou plutôt

3. de Oratore.

n. 93. 95.

^a Equidem memoria teneo, pueris nobis primum latinè docere cepisse Lucium Plotium quemdam : ad quem cum fieret concursus, quod studiosissimus quisque apud eum exercetur, dolebam mihi idem

non licere. Continebar autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant græcis exercitationibus ali melius ingenia posse. *Epist. Cic. apud Suet. de claris Rhetoribus.*

Cicéron sous son nom, tâche de justifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avoit fort blessé les personnes sages, & il laisse entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avoit été condamnée, que la maniere dont les maîtres s'y prenoient. En effet ^a cette méthode prit enfin le dessus, & l'on en reconnut l'utilité & les avantages, comme nous l'apprenons de Suetone, qui nous a conservé & la lettre où Cicéron parle de Plotius, & le décret des Censeurs, aussi bien que l'arrêt du Senat.

*Plut. in vita
Cicer.*

Cicéron cependant faisoit de grands progrès sous ses maîtres. Aussi avoit-il un génie tel que Platon le désire, avide d'apprendre, propre pour toutes les sciences, & qui embrassoit tout. La poésie fut une de ses premières passions, & l'on dit qu'il y réussissoit assez. Dès ses premières années il se distingua parmi ceux de son âge d'une manière si marquée, que les parens de ceux qui étudioient avec lui, sur le récit merveilleux qu'on leur faisoit du

a Paulatim & ipsa utilitas honestaque apparuit: | causa & gloriæ appetiverunt. *Sueton. ibid.*
multaque eam præsidii |

génie extraordinaire de cet enfant, venoient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, & s'en retournoient charmés de ce qu'ils avoient vû & entendu. Il falloit que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modestie, puisque ses compagnons étoient les premiers à le faire valoir, & qu'ils lui rendoient des honneurs qui allerent jusqu'à exciter la jalousie de quelques-uns des parens.

A l'âge de seize ans, qui étoit le tems où l'on faisoit prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus sérieuses. C'étoit alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont nous parlons, le pere où le plus proche parent de celui qu'on destinoit à la plaidoierie, allât le présenter à quelqu'un des plus célèbres orateurs du tems, & le mît sous sa protection. Le

a Ergo apud majores nostros juvenis ille, qui foro & eloquentiæ parabatur, imbutus jam domesticæ disciplina, refertus honestis studiis, deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus omni-

bus dictionibus interesse... Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum discipulus, fori auditor, sectator judiciorum, eruditus & assuefactus alienis experimentis... solus statim & unus cuiuscumque causæ pat erat. *Dial. de Orat. n. 34.*

jeune homme après cela s'attachoit à lui d'une manière particulière, alloit régulièrement l'entendre quand il plaidoit, le consultoit sur ses études, & ne faisoit rien sans prendre ses avis. Accoutumé ainsi de bonne heure à respirer l'air du Barreau ; qui est la meilleure école pour un jeune avocat ; devenue le disciple des plus grands maîtres, & formé sur les plus parfaits modèles, il étoit bientôt en état de les imiter.

^a Cicéron nous apprend lui-même qu'il suivit cette route ; & qu'il se rendit l'auditeur assidu de ce qu'il y avoit à Rome de plus habiles avocats. Il donnoit dès lors chaque jour un tems considérable à la lecture & à la composition : & il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Crassus dans ses livres de l'Orateur, étoit ce qu'il avoit lui-même pratiqué dans sa jeunesse, savoir de traduire en latin les plus belles harangues des orateurs grecs, afin de mieux prendre leur stile & leur génie.

Brut. n. 306. Il ne se renferma pas dans la seule étude de l'éloquence. Celle du droit

a Reliquos frequenter | commentans, oratoris
audiens acerrimo studio | tantum exercitationibus
tenebar, quotidieque & | contentus non eram.
scribens, & legens ; & *Brut. n. 305.*

lui parut une des plus nécessaires, & il y donna une singulière application. Il apprit aussi à fond la philosophie dans toutes ses parties, ^a & il témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages, que cette étude lui servit infiniment plus pour devenir orateur, que celle de la rhétorique. Il eut pour maîtres *Brut. n. 305.* en ce genre tout ce qu'il y avoit alors *& 309.* de plus savans hommes.

Cicéron ne commença à plaider, qu'à l'âge environ de vingt-six ans. Les troubles de la République l'avoient empêché de le faire plutôt. ^b Ses premiers essais furent des coups de maître, & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala presque celle des plus anciens avocats. Son plaidoyer pour Roscius d'Amerie, & sur-tout l'endroit de ce discours qui regarde le supplice des parricides, eut un succès extraordinaire, & lui attira de grands applaudissemens : d'autant plus que personne n'avoit osé se charger de cette

^a Ego fateor, me oratorem, si modò sim, aut etiam quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spaciis extitisse. *Orat. n. 12.*

^b Prima causa publica pro Sexto Roscio dicta,

tantum commendationis habuit, ut non ulla esset, quæ non nostro digna patrocinio videretur.

Brut. n. 312.

Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum? *Orat. n. 107.*

affaire à cause du crédit énorme de Chryfogonus affranchi du Dictateur Sylla , qui étoit alors tout puissant dans la République.

^a Cette joie si sensible d'une réputation naissante fut troublée par l'inquiétude que lui causa sa santé. Il étoit d'une complexion fort délicate. Le travail du Barreau joint à sa manière d'écrire & de prononcer fort vive & fort véhémence , fit craindre qu'il n'y succombât : & tous ses amis, aussi bien que les medecins , le condamnoient au silence & à la retraite. C'eût été pour lui une espece de mort , que de renoncer absolument à la douce espérance d'une gloire aussi flatteuse que celle que lui offroit le Barreau. Il crut qu'il suffiroit de modérer un peu la véhémence de

a. Erat eo tempore in nobis summa gracilitas & infirmitas corporis; procerum & tenue collum: qui habitus & quæ figura non procul abesse putatur à vitæ periculo, si accedit labor, & laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, commovebat, quod omnia sine remissione, sine varietate, vi summa vocis, & totius corporis contentione dicebam. Ita-

que cum me & amici & medici hortarentur, ut causas agere desisterem: quodvis potius periculum mihi adeundum, quam à sperata dicendi gloria discedendum putavi. Sed cum censerem remissione & moderatione vocis, & commutato genere dicendi, me & periculum vitare posse & temperatius dicere; ea causa mihi in Aliam proficiscendi fuit. *Brut. n. 313. 314.*

son stile & de sa prononciation, & qu'un voiage pourroit rétablir sa santé. Il partit donc pour l'Asie. Quelques-uns ont cru qu'une raison de politique rendit cette absence nécessaire, pour éviter les suites du ressentiment de Chrysogonus.

Il passa par Athènes, & s'y arrêta plus de six mois. Plein d'ardeur comme il étoit pour l'étude, on juge aisément à quoi il employa ce tems dans une ville, qui étoit encore alors regardée comme le siége & le domicile de la plus fine littérature, & de la plus solide philosophie. D'Athènes il alla en Asie, où il consulta avec soin tout ce qu'il y rencontra d'habiles professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y avoit amassées, il passa à Rhodes, pour y entendre le célèbre Molon. Déjà fort renommé parmi les Avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons, & de devenir une seconde fois son disciple. ^a Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cethabile maître le remaniant de nouveau, pour ainsi dire, reformant dans son stile ce qui y restoit de vicieux,

Brut. n. 315.

Brut. n. 315.
& 316.

^a Is (Molo) de lit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos & superfluentes juvenili quadam

dicendi impunitate & licentia reprimere, & quasi extra ripas diffidentes coerceret. Brut. n. 316.

M. Tullius, cum jam,

& vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette superfluité excessive, qui semblable à un fleuve qui se déborde ne connoissoit ni borne ni mesure.

^a Après deux années d'absence Cicéron revint à Rome, non seulement plus formé qu'auparavant, mais presque entièrement changé. Il avoit pris un ton de voix plus doux : son stile étoit devenu plus châtié & moins étendu : son corps même s'étoit fortifié. ^b Il y trouva deux orateurs, qui s'y étoient fait une grande réputation, & qu'il auroit fort désiré d'égaliser, savoir Cotta & Hortensius : mais le dernier sur tout, qui étoit à peu près de son âge, & dont la manière d'écrire avoit plus de rapport à la sienne. Ce n'est pas une curiosité inutile aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, de voir ces deux grands

clarum mervisset inter patronos qui tum erant nomen . . . Appollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat, Rhodî se rursus formandum ac velut recoquendum dedit. *Quint. l. 12. c. 6.*

^a Ita recepi me biennio post, non modò exercitator, sed prope mutatus. Nam & conventio nimia vocis reciderat, & quasi defer-

buerat oratio, lateribusque vires & corporis mediocris habitus accesserat. *Brut. n. 316.*

^b Duò tum excellèbant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta & Hortensius . . . Cum Hortensio mihi magis arbitrabar rem esse; quòd & dicendi ardore eram propior, & ætate conjun-
rior. Brut. n. 317.

prateurs en venir aux prises comme deux athlètes, & poussés par une noble émulation se disputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je rapporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

^a RIEN de ce qui fait les grands orateurs ne manquoit à Hortensius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude. Il avoit un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une assez grande étendue de science, une mémoire prodigieuse, & une manière de prononcer si accomplie, que les plus fameux acteurs du tems alloient exprès l'entendre pour se former par son exemple au geste & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau, & s'y fit un grand nom.

^b Mais après son consulat, n'ayant plus rien qui piquât son ambition, & desirant mener une vie, comme il le pensoit, plus heureuse, ou au moins

^a Nihil isti, neque à natura, neque à doctrina defuit. . . . Erat ingenio feracri, & studio flagranti, & doctrina eximia & memoria singulari. 3. *de Orat. n. 229. 230.*

^b Post consulatum . . . summum illud suum studium remisit, quo à puc-

ro fuerat incensus: atque in omnium rerum abundantia voluit beatius, ut ipse putabat, remissius certè vivere Primus, & secundus annus, & tertius tantum quasi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non quivis unus ex populo,

plus douce , dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amassés, il comença à se négliger, & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La première, la seconde, la troisième année apportèrent dans sa manière de plaider quelque changement, mais presque encore imperceptible, & dont les seuls connoisseurs pouvoient s'apercevoir : comme il arrive à des tableaux dont le vif éclat diminue & s'amortit insensiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à mesure qu'il avançoit en âge ; son feu & sa vivacité l'abandonnant, il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoissable.

Cicéron cependant redoublant ses efforts avançoit à grands pas, & tâchoit d'atteindre, & même, s'il se pouvoit, de devancer son rival dans cette noble carrière de la gloire, où il est permis aux

sed existimator doctus & intelligens possit cognoscere. Longius autem procedens, & in ceteris eloquentiæ partibus, tum maximè in celeritate & continuatione verborum adherescens : sui dissimilior videbatur fieri quotidie *Brut. n. 320.*

a Nos autem non desistebamus, cum omni

genere exercitationis, tum maximè stilo, nostrum illud quod erat augere : quantumcumque erat. Nam cum propter assiduitatem in causis & industriam, tum propter exquisitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteream. *n. 321.*

avocats de disputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence, également plein d'agrément & de force, qu'il introduisit dans le Barreau, attiroit sur lui les yeux, & le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une manière fine & délicate, en marquant ce qui manquoit aux autres, & laissant par là entrevoir ce qu'on admiroit en lui. Je rapporterai l'endroit entier, parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand orateur.

« Il n'y avoit alors personne, dit-il, « qui eût fait une étude particulière des « belles lettres, sans lesquelles il n'y a « point de parfaite éloquence: personne « qui eût étudié à fond la philosophie, « qui seule enseigne en même tems à « bien vivre & à bien parler: personne « qui eût appris le droit civil, connois- « sance absolument nécessaire à l'ora- «

a Nihil de me dicam; dicam de ceteris, quorum nemo erat qui videretur exquisitiùs quàm vulgus hominum studuisse literis, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur: nemo, qui philosophiam complexus esset, matrem omnium benè factorum	benèque dictorum: nemo, qui jus civile didicisset, rem ad privatas causas, & ad oratoris prudentiam, maxime necessariam: nemo, qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex qua, si quando opus esset, ab interis locupletissimè testes exci-
---	--

» teur pour le mettre en état de bien
 » plaider les causes particulieres, & de
 » juger sainement des affaires: person-
 » ne qui possédât bien l'histoire Ro-
 » maine, ni qui sût en faire usage dans
 » ses plaidoiers: personne qui, après
 » avoir pressé vivement son adversaire
 » par la force & la subtilité des argu-
 » mens, pût égayer l'esprit des Juges &
 » comme les dérider par des railleries
 » placées à propos: personne qui connût
 » l'art de tirer une affaire des circonstan-
 » ces particulieres de la cause à une que-
 » stion commune & générale: personne
 » qui par de sages digressions pût quel-
 » quefois sortir de son sujet, pour jetter
 » de l'agrément dans sa plaidoierie: per-
 » sonne enfin qui sût porter les Juges
 » tantôt à la colere, tantôt à la compas-
 » sion, & leur inspirer tels sentimens
 » qu'il lui plairoit, en quoi pourtant con-
 » siste le principal mérite de l'orateur.

taret: nemo, qui brevi-
 ter arguteque incluso ad-
 versario, laxaret judi-
 cum animos, atque à
 severitate paulisper ad hi-
 laritatem risumque tra-
 duceret: nemo, qui di-
 latate posset, atque à
 propria ac definita dispu-
 tatione hominis ac tem-
 poris ad communem que-
 stionem universi generis

orationem traduceret: ne-
 mo, qui delectandi gratiâ
 digredi parumper à causa:
 nemo, qui ad iracundiam
 magnopere judicem, ne-
 mo, qui ad fletum posset
 adducere: nemo, qui
 animum ejus, (quod
 unum est oratoris maxi-
 me proprium: quocum-
 que res postularet, im-
 pelleret. *Brut. n. 322.*

^a Le grand succès de Cicéron réveilla Hortensius de son assoupissement, surtout quand il le vit arrivé au Consulat; craignant sans doute que celui qui l'avoit égalé pour les dignités, ne le surpassât par le mérite. Ils plaiderent encore ensemble pendant douze ans, vivans dans une grande union, pleins d'estime l'un pour l'autre, & chacun mettant son collègue beaucoup au dessus de lui-même. Mais le public donna sans balancer la préférence à Cicéron.

^b Celui-ci nous apprend pourquoi Hortensius fut plus goûté dans sa jeunesse, que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie, où regnoit une heureuse richesse d'expressions; une grande

a Itaque, cum jam penè evanuisset Hortensius, & ego consul factus essem, revocare se ad industriam coepit: ne, cum pares honore essemus, aliqua re superiorem videretur. Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cum ego mihi illum, sibi me ille anteferebat, conjunctissime versati sumus.

BEAUTE. n. 3-43.

^b Si quærimus cur adolescens magis floruerit dicendo, quam senior,

Hortensius: causas repერიemus verissimas duas. Primum, quod genus erat orationis Asiaticum, adolescentiæ magis concessum, quam senectuti. Itaque Hortensius hoc genere florens, clamores faciebat adolescens... (Erat in verborum splendore elegans, compositione aptus, facultate copiosus... Vox canora & suavis: motus & gestus etiam plus artis habebat quam erat oratori satis.) Habebat illud stu-

beauté & délicatesse de pensées, souvent néanmoins plus brillantes que solides; une exactitude, une justesse, une élégance de composition non communes. Ses discours, travaillés ainsi avec un soin & un art infini, & soutenus par un beau son de voix, un geste très-agréable, & une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, & enleverent d'abord tous les suffrages. Mais dans la suite, comme le poids des charges par où il avoit passé, & la maturité de l'âge demandoient quelque chose de plus grave & de plus sérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de saison. C'étoit toujours le même orateur, & le même stile, mais non le même succès. D'ailleurs, comme son ardeur pour le travail s'étoit beaucoup rallen-

dium crebrarum venustatumque sententiarum: in quibus erant quædam magis venustæ dulcesque sententiæ, quàm aut necessariæ, aut interdum utiles. Et erat oratio cum incitata & vibrans, cum etiam accurata & polita... Et si genus illud dicendi auctoritatis habebat parum, tamen aptum esse ætati videbatur. Et certè, quod ingenii quadam forma lucebat... summam hominum ad-

mirationem excitabat. Sed cum jam honores, & illa senior auctoritas gravius quiddam requireret; remanebat idem, nec decebat idem. Quodque exercitationem studiumque dimiserat, quod in eo fuerat acerrimum, concinnitas illa crebrarumque sententiarum pristina manebat, sed ea vestitu illo orationis, quo consueverat, ornata non erat. *Brut.* 325. 326. 327. & 303.

tie, & qu'il ne se donnoit plus la même peine qu'autrefois pour composer, les pensées qui jusques-là avoient fait briller son discours, n'ayant plus leur ancienne parure, mais paroissant sous un air negligé, perdirent presque tout leur éclat, & firent perdre aussi à l'orateur une grande partie de sa réputation.

R E F L E X I O N S

Sur ce qui vient d'être dit.

LE SIMPLE récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenu les plus grands orateurs de l'antiquité, montre assez aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent arriver au même bû.

I. Avant tout, ils doivent se former une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car quoiqu'il ne conduise plus aux premières places de l'Etat, comme cela étoit autrefois ordinaire à Athènes & à Rome, quelle considération n'attire-t-il point encore à ceux qui s'y distinguent soit pour la plaidoierie, soit pour la consultation? ^a Y a-t-il rien de plus flatteur pour un simple particulier que de voir sa maison fréquentée par les

^a Quid est præclarus, quàm honoribus & reip. muneribus perfunctum senem, posse suo jure dicere idem,

personnes les plus qualifiées, & par les princes mêmes: qui tous dans leurs doutes & dans leurs besoins viennent à lui comme à un oracle faire hommage à sa science & à ses rares talens, & reconnoître en lui une supériorité de lumières & de prudence que toutes les richesses & toute la grandeur ne peuvent donner? Est-il un plus beau spectacle que de voir un nombreux auditoire attentif, immobile, & comme suspendu à la bouche d'un avocat, qui fait manier avec tant d'habileté la parole, commune ce semble à tous, qu'il charme & enlève les esprits, & s'en rend absolument le maître? Mais indépendamment de cette gloire, qui par soi-même pourroit être un motif assez frivole, quelle solide joie pour un homme de bien de penser qu'il a reçu de Dieu un

quod apud Eunium dicat ille Pythius Appollo, se eun-
esse, UNDE sibi, si non POPULI ET REGES, at omnes
sui cives CONSILIUM EXPETANT,
SUARUM RERUM INCERTI: QUOS EGO MEA OPE EX
INCERTIS CERTOS, COMPOTESQUE CONSILII
DIMITTO, UT NE RES TEMERE TRACTENT TUR-
BIDAS.

Est enim sine dubio domus jurisconsulti totius oraculum civitatis. 1. *de Orat. n. 166. 200.*

Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiz voluptas, quàm spectare homines veteres & senes & totius urbis gratia subnixos, in summa omnium rerum abundantia contentes id quod optimum sit se non habere. *Dialog. de Orat. n. 6.*

talent qui le rend l'asyle des malheureux, le protecteur de la justice, & qui le met en état de défendre les biens, la vie, & l'honneur de ses freres !

2. Une suite naturelle de cette premiere réflexion, est de se bien préparer à un emploi si important, & de suivre, au moins de loin, le zèle & l'ardeur infatigable de Démosthene & de Cicéron.

^a Je sai que le fond de génie est la premiere qualité & la plus nécessaire pour un avocat : mais je sai aussi que le travail peut beaucoup. Il est comme une seconde nature ; & s'il ne donne pas l'esprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redresse, il le polit, il l'augmente, il le fait valoir : & ce n'est point sans raison que Cicéron insiste extrêmement sur cet article, & déclare qu'en matiere d'éloquence tout dépend du soin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'orateur.

^a Cum ad inveniendum in dicendo tria sint, acumen, ratio, diligentia : non possum equidem non ingenio primas concedere : sed tamen ipsum ingenium diligentia etiam ex tarditate incitat . . . Hæc præcipuè colenda est nobis ; hæc semper adhibenda : hæc nihil est

quod non assequatur . . . Reliqua sunt in cura, attentione animi, cogitatione, vigilantia, assiduitate, labore : complectar uno verbo, quo sæpe jam usi sumus, diligentia ; qua una virtute omnes virtutes reliquæ continentur. 2. *de Orat.* n. 147. 148. 150.

3. La connoissance des loix, des différentes coutumes, de la jurisprudence ancienne & nouvelle, est proprement la science de l'avocat. Prétendre être en état de plaider sans ce secours, c'est vouloir élever un édifice sans avoir posé de fondement.

4. C'est le talent de la parole qui fait l'orateur. Elle est comme l'instrument commun qui le met en état de faire usage de tout le reste. Il me semble qu'on ne s'y applique point assez. Soit paresse, soit confiance en soi-même, on croit que pour y exceller il suffit d'avoir de l'esprit. Cicéron ne pensoit pas ainsi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paroîtroit incroyable, si lui-même ne l'attestoit en plusieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre chose, le modele des jeunes gens. Puiser la rhétorique dans les sources mêmes, consulter d'habiles maîtres, lire avec grand soin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la composition & dans la traduction, & faire une étude particulière de sa langue: tels furent les exercices que Cicéron crut nécessaires pour devenir habile orateur.

5. Mais ce qui est le plus négligé, est l'action, la prononciation : & cepen-

dant c'est ce qui contribue davantage au succès de la parole. ^a Cette éloquence extérieure, comme l'appelle Cicéron, qui est à la portée de tous les auditeurs parce qu'elle ne parle qu'aux sens, a quelque chose de si séduisant & de si capable d'éblouir, que souvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un avocat médiocre au-dessus des plus habiles. ^b Tout le monde fait la fameuse réponse de Démosthène sur la qualité qu'il jugeoit plus nécessaire à l'orateur, dont le défaut pouvoit moins se couvrir, & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Aussi fit-il des efforts incroyables pour y réussir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reste : & il s'y trouva en quelque sorte forcé par le desir d'atteindre son rival Hortensius, qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque aussi, ce me semble, à

^a Est actio quasi corporis quædam eloquentia. Nam & infantes, actionis dignitate, eloquentiæ sæpe fructum tulerunt : & diserti, deformitate agendi, multi infantes putati sunt. *Or. n. 55. 56.*

^b Actio in dicendo una dominatur, sine hac sum-

mus orator esse in numero nullo potest : mediocris, hac instructus, summos sæpe superare. Huic primas dedisse Demosthenes dicitur, cum rogaretur quid in dicendo esset primum : huic secundas, huic tertias. *3. de Orat. n. 213.*

T iij

plusieurs avocats une certaine fleur de belles lettres & d'érudition, qui orne néanmoins & enrichit infiniment l'esprit, & qui répand dans la composition une finesse, une délicatesse, & des graces qui ne se puissent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, & sur-tout des grecs, est trop négligée. Combien Cicéron les avoit il étudiés ! Orateurs, poètes, historiens, philosophes, tout lui étoit connu, tout lui servoit; & les derniers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devroient ne se livrer pas de si bonne heure à la plaidoierie, & prendre dans les premières années du tems pour amasser ce fond si nécessaire & si précieux de connoissance, auquel on ne revient point dans la suite. J'avoue que l'usage du Barreau est le meilleur maître pour eux, & le plus capable de les former : mais il ne doit pas consister d'abord à plaider souvent. On y entend assiduellement les grands orateurs, on étudie leur génie, on observe leurs manieres, on est attentif au jugement qu'en portent les connoisseurs; & l'on tâche ainsi de profiter également & de leurs perfections & de leurs défauts.

7. Quel est l'âge propre à entrer au Barreau, & à y exercer la plaidoierie?

C'est sur quoi l'on ne peut point établir de règle fixe ; & le conseil que donne Quintilien sur ce sujet , est tout-à-fait sage. »^a Il faut , dit-il , garder un certain tempéramment, & tenir un certain milieu, en sorte qu'un jeune homme n'aille pas s'exposer au grand jour avant que d'être capable de le soutenir , ni faire montre de ses études lorsqu'elles sont encore , pour ainsi dire , toutes crues. Car par là il s'accoutume à mépriser le travail : l'imprudence s'enracine en lui : & , ce qui est un grand mal, la confiance & la hardiesse devancent les forces. Il ne faut pas aussi d'un autre côté qu'il diffère son apprentissage à un âge trop avancé : car la timidité augmente tous les jours, & à mesure qu'on diffère , on sent plus de peine à se hasarder de parler en public. Ainsi à force de délibérer s'il est tems

^a Modus mihi videtur quidam tenendus, ut neque præproperè distinguatur imatura frons, & quicquid est illud adhuc acerbum proferatur. Nam inde & contemptus operis innascitur, & fundamenta jaciuntur impudentiæ, & (quod est ubique perniciosissimum)

prævenit vires fiducia. Nec tursus differendum est tyrocinium in senectutem. Nam quotidie metus crescit, majusque fit semper quod ausuri sumus: &, dum deliberamus quando incipiendum sit, incipere jam serum est. *Quintil. l. 12. c. 6.*

» de commencer, il se trouve qu'il n'en
 » est plus tems.

8. Il seroit fort à souhaiter que la coutume observée autrefois parmi les Romains, eût lieu parmi nous; & que la maison des anciens avocats devînt comme l'école de la jeunesse destinée au même emploi. Quoi en effet de plus digne d'un grand orateur, que de terminer la glorieuse carrière du Barreau par une si utile & si honorable fonction? On verra, dit Quintilien, une troupe de jeunes gens studieux fréquenter sa maison, & le venir consulter comme un oracle sur la vraie maniere de bien parler. Il les formera, comme s'il étoit le pere de l'éloquence: & semblable à un vieux pilote instruit par une longue expérience, les voyant prêts à sortir du port, il leur marquera la route qu'ils doivent tenir, & les écueils qu'ils doivent éviter.

a Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit quasi eloquentiæ parens, &, ut	vetus gubernator, littora, & portus, & quæ tempestatum signa, quod secundis flatibus, quid adversis ratis poscat, docebit. <i>Quintul. lib. 12. cap. 1^{re}.</i>
---	---

ARTICLE TROISIÈME.

Des mœurs de l'Avocat.

J'AI CRU ne devoir pas terminer ce petit traité qui regarde l'éloquence du Barreau, sans dire aussi quelque chose des mœurs de l'avocat, & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matiere traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douzième livre des Institutions de Quintilien, qui est la partie de son ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

I. *Probité.*

Cicéron & Quintilien établissent en plusieurs endroits de leurs ouvrages comme un principe incontestable, que l'éloquence ne doit point être séparée de la probité, que le talent de bien parler suppose & exige celui de bien vivre, & que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton : *Orator vir bonus dicendi peritus.*^a Sans cela, dit Quintilien, l'éloquence qui est le plus

^a Si vis illa dicendi | que rebus perniciosius
malitiam instruxerit, ni- | eloquentia ... Rerum ip-
hil sit publicis privatis | sa natura, in eo quod.

beau don que la nature ait fait à l'homme, & par où elle l'a particulièrement distingué du reste des animaux, deviendrait pour lui un présent bien funeste; & la nature en cela bien loin de le favoriser, l'auroit plus traité en maître & en ennemie qu'en mere, en lui faisant part d'un talent qui ne serviroit qu'à opprimer l'innocence, & à combattre la verité, en mettant, pour ainsi dire, des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudroit bien mieux, ajoutet-il, que l'homme fût destitué de la parole, & même de la raison, que de les employer à un si pernicieux usage.

La plus légère attention suffit pour reconnoître combien la probité est nécessaire à un avocat. Tout son but est de persuader : & le moyen le plus sûr de le faire, est que le Juge soit prévenu en sa faveur, qu'il le regarde comme un

præcipuè indulgisse homini videtur, quoque nos à ceteris animalibus separasse, non parens sed noverca fuerit, si facultatem dicendi sociam scelerum, adversam innocentie, hostem veritatis invenit. Mutos enim nasci, & egere omni ratione satius fuisset, quam Providentiæ munera in mutuatam perniciem con-

vertere. *Quintil. l. 12. c. 1.*

2 Plurimum ad omnia momenti est in hoc positum, si vir bonus creditur. Sic enim continget, ut non studium advocati videatur afferre, sed penè testis fidem. *Quint. l. 4. cap. 1.*

Sic proderit plurimum causis, quibus ex sua bonitate faciet fidem. Nam

homme vrai & sincère, plein d'honneur & de bonne foi, à qui l'on peut se fier pleinement, qui est ennemi capital du mensonge, & incapable d'user de fraude & d'artifice. Il doit en plaidant apporter non seulement le zèle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il se fera faite, ajoutera beaucoup de poids à ses raisons : au lieu qu'un orateur décrié dans l'esprit des Juges, ou même suspect, est un fâcheux préjugé pour la cause.

2. Désintéressement.

La question que traite Quintilien *Quint. l. 12. c. 7.* dans le dernier livre de sa Rhétorique, si l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre usage: mais les principes qu'il y établit sont de tous les tems.

^a Il commence par déclarer qu'il seroit infiniment plus beau, & plus digne d'une si honorable profession, de ne

qui, dum dicit, malus videtur, utique malè dicit. *l. 6. c. 3.*

Videtur talis advocatus malæ causæ argumentum. *l. 12. c. 1.*

^a Quis ignorat quia id longè sit honestissimum ac liberalibus dis-

ciplinis & illo quem exigimus animo dignissimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem: cum pleraque hoc ipso possint videri vilia; quod pretium habent.

pas vendre un tel ministère, & de ne pas avilir ainsi le mérite d'un si grand bienfait ; vû que la plûpart des choses peuvent sembler viles dès qu'on y met un prix.

^a Il avoue ensuite que si l'avocat n'a pas par lui-même un revenu suffisant, il lui est permis selon les loix de tous les sages, de souffrir que la partie pour qui il a plaidé lui marque sa reconnoissance, puisqu'il ne peut y avoir de bien plus justement acquis que celui qui vient d'un travail si honnête, & de la part de gens à qui l'on a rendu de si grands services, & qui certainement en seroient très-indignes s'ils ne savoient les reconnoître : outre que le tems qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moyen de songer aux siennes, il est non-seulement juste, mais nécessaire, que sa profession ne lui soit pas infructueuse.

^b Mais il veut, même dans ce cas, que

^a At si res familiaris amplius aliquid ad usus necessarios exiget, secundum omnes sapientium leges patietur tibi gratiam referri Neque enim video quæ justior acquirendi ratio, quàm ex honestissimo labore, & ab iis de quibus optinè meruerint, quique, si nihil invicem præ-

stent, indigni fuerint defensione. Quod quidem non justum modò, sed necessarium etiam est, cum hæc ipsa opera, tempusque omne alienis negotiis datum, facultatem aliter acquirendi recidant.

^b Sed tum quoque tenendus est modus : ac plurimum refert & à quo accipiat, & quantum, &

l'avocat garde de grandes mesures, & qu'il soit fort réservé, en observant de qui, combien, & jusqu'à quel tems il recevra. Par où il paroît insinuer que par rapport aux pauvres son travail doit être absolument gratuit; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande somme; enfin, qu'après un certain tems, lorsqu'il aura acquis un bien raisonnable, qu'il renferme dans les bornes d'un honnête nécessaire, l'avocat doit cesser de rien recevoir.

^a Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un paiement & comme un salaire, mais comme une marque d'amitié & de reconnaissance, sachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui: & il en usera ainsi, parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu ni être perdu.

^b Pour ce qui est de cette coutume de faire des conventions avec les parties,

quousque... Nec quisquam, qui sufficientia sibi (modica autem hæc sunt) possidebit, hunc quæstum sine crimine sordidum fecerit.

^a Nihil ergo acquirere volet orator ultra quàm satis erit: nec pauper quidem tanquam merce-

dem accipiet, sed mutua benevolentia utetur, cum sciat se tanto plus præstitisse: quia nec venire hoc beneficium oportet, nec petire.

^b Paciscendi quidem ille piraticus mos, & imponentium periculis prætia procul abominan-

& de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent ; c'est , dit Quintilien , un trafic abominable , plus digne d'un corsaire que d'un orateur , & dont ceux même qui ne se piquent que médiocrement de vertu , seront fort éloignés.

Loin donc du Barreau , & d'une si glorieuse profession , insinue-t-il ailleurs , ces ames basses & mercénaires , qui faisant de l'éloquence une vile marchandise , ne s'occupent que d'un gain fardide. Les préceptes que je donne sur cet art , ne sont point , dit-il , pour qui-conque seroit capable de compter combien son travail & ses études lui pourront rapporter.

Si un païen pense & parle ainsi , combien plus , selon les principes du christianisme , un avocat doit-il apporter à cette profession des vûes pures , nobles , desintéressées ? Aussi est-ce là l'esprit qui regne dans le corps de nos avocats. Ils portent sur ce point la délicatesse jusqu'à s'interdire à eux-

da negotiatio , etiam
mediocriter improbis
aberit.

Neque enim nobis ope-
ris amor est : nec , quia
sit honesta arque pulcher-
rima rerum eloquentia ,

petitur ipsa , sed ad vilem
usum & sordidum lucrum
accingimur . . . Ne ve-
lim quidem lectorem dari
mihi quid studia referant
computaturum. *Quintil.*
l. 1. c. 20.

mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires ; ce qui va si loin , qu'ils désavoueroient pour confrere celui qui auroit formé quelque demande en justice , ou qui retiendrait seulement les pieces de sa partie , pour l'engager à reconnoître les secours qu'il lui a prêtés.

3. *Délicatesse dans le choix des causes.*

^a Dès qu'on suppose l'orateur homme de bien, il est clair qu'il ne peut jamais se charger d'une cause qu'il saura être injuste. Il ne doit le secours de sa voix qu'à la justice & à la verité. Le crime, de quelque éclat & de quelque crédit qu'il soit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence est un asyle , mais pour la vertu. C'est un port salutaire ouvert à tous , mais non aux pirates.

^b Il faut donc avant que de faire la fonction d'avocat , qu'il fasse celle de juge : qu'il s'érige dans son cabinet comme un tribunal domestique , où

^a Non convenit ei quem oratorem esse volumus, injusta tueri scientem . . . Neque defender omnes orator : idemque porrum illum eloquentiæ suæ salutare, non etiam piratis patefacier, ducetur	que in advocacyem maximè causa. Quint. l. 12. c. 7. ^b Sic causam perscrutatus, propositis ante oculos omnibus quæ pro sint noceant-ve, personam deinde induat ju-
--	--

il pefe & examine avec foin & fans prévention, les raifons de fes parties, & où il prononce févèrement contre elles s'il eft befoin.

^a Si même, dans le cours de l'affaire, il vient à découvrir par une difcuffion plus exacte des pieces que la caufe, dont il s'étoit chargé la croiant bonne, eft injufte, il doit en avertir fa partie, ne la pas abufer plus lontems par de vaines efperances, & lui confeiller de ne pas pourfuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendroit très-funefte. Si elle fe rend à fes avis, il lui aura rendu un grand fervice. Si elle les méprife, dès-là elle eft indigne que l'avocat emploie pour elle fon miniftère.

4. Sageffe & modération en plaidant.

C'eft fur-tout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu eft néceffaire. Il y a fur cette matiere des régles d'honnêteté & de bienféance, que tout orateur, & même tout honnête homme,

dicis, fingatque apud fe
agi caufam. *Ibid.* c. 8.

^a Neque. verò pudor
obftet quominus fufce-
ptam, cùm melior vide-
retur, litem, cognita in-
ter difceptandum iniqui-
tate, dimittat, cùm priùs
licigatori dixerit verum.

Nam & in hoc maxi-
mum, fi æqui judices fu-
mus, beneficium eft, ut
non fallamus vana fpe
litigantem. Neque eft
dignus operâ patroni,
qui non utitur confilio.
Ibid. c. 7.

doit garder inviolablement. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y^a auroit de l'inhumanité d'insulter à des personnes tombées dans la disgrâce, que leur état même rend dignes de compassion, & qui d'ailleurs peuvent être malheureuses sans être criminelles. ^b Il faut en général avoir soin que nos jeux soient innocens, & ne blessent personne : & se bien garder de cette manière, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

^c Il n'y a que la sobriété avec laquelle on use des bons mots, & la sagesse des ménagemens qu'on y garde, qui distinguent en ce point l'orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout tems & sans sujet : au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours pour quelque raison essentielle à la cause, & jamais simplement pour faire ^d rire, satisfaction bien frivole, & fruit de l'esprit bien peu estimable.

^a Adversus miseros inhumanus est jocus.

^b * Lædere nunquam velimus, longèque absit propositum illud, potius amicum quàm dictum perdidit. *Quint. l. 6. c. 4.*

^{*} Je crois qu'il faut lire ainsi, au lieu de ludere, qui est dans toutes les éditions.

^c Temporis ratio, &

ipsius dicacitatis moderatio, & temperantia, & raritas dictorum, distinguet oratorem à scurra: & quod nos cum causa dicimus, non ut ridiculi videamur, sed ut proficiamus aliquid; illi totum diem, & sine causa. 2. de Orat. n. 247.

^d Risum quæsit: qui est, mea sententia, vel

^a Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle est plus courte, & qu'elle est comme un trait qui part sur le champ, & qui perce avant presque qu'on ait pû l'apercevoir. Ces plaisanteries qui ne sont point étudiées ni préparées, ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui souvent par cette raison paroissent froides & pueriles. D'ailleurs l'avversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à son imprudence. ^b *Pourquoi aboiez-vous?* dit un jour Philippe à Catulus, en faisant allusion à son nom, & au grand bruit qu'il faisoit en plaidant. *C'est que je voi un voleur*, répondit Catulus.

tenuissimus ingenii fructus. *Ibid.*

^a Disacitas posita est in hac veluti jaculatione verborum, & inclusa breviter urbanitate.

Quint. l. 6. c. 4.

Ante illud facetè dicam hærete debet, quàm cogitari posse videatur.

2. de Orat. n. 219.

Omnia probabiliora sunt, quæ laceffiti dicimus, quàm quæ priores. Nam & ingenii celeritas

major est quæ apparet in respondendo, & humanitatis est responsio. Videremur enim quietari fuisse, nisi essemus laceffiti. *2. de Orat. n. 230.*

Quæ sita, nec ex tempore ficta, sed domo allata; plerumque sunt frigida. *Orat. n. 89.*

^b Catulus, dicenti Philippo: QUID LATRAS? FUREM, inquit, VIDEO. *2. de Orat. n. 220.*

^a Ces sortes de répliques demandent beaucoup de présence & de célérité d'esprit, s'il est permis de s'exprimer ainsi: car elles ne laissent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup soit porté dans l'instant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de sagesse & de modération. ^b Car à quel point faut-il être maître de soi, pour supprimer dans le feu même de l'action & de la dispute un bon mot qui se présente sur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui blesseroit des personnes qu'on doit ménager? Le moyen d'y réussir est de ne pas faire grand cas, ni trop se piquer d'un talent si dangereux, & de s'accoutumer dans l'usage ordinaire de la vie, & dans les conversations, à retenir & modérer sa langue.

S'il n'est pas permis à un avocat d'user de railleries dures & offensantes, à combien plus forte raison les injures grossières doivent-elles lui être interdites? ^c C'est un plaisir inhumain, indigne d'un

^a Opus est imprimis ingenio veloci ac mobili, animo presenti & acuti. Non enim cogitandum, sed dicendum statim est, & propè sub conatu adversarii manus erigenda. *Quint. l. 6. c. 5.*

dicacibus difficillimum est habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cum falsissimè dici possint, tenere. *2. de Orat. n. 2211*

^c Turpis voluptas, & inhumana, & nulli audientium bono grata: à

^b Hominibus facitis &

honnête homme, & qui ne peut que révolter un sage auditeur. Souvent néanmoins des plaideurs qui cherchent à se venger bien plus qu'à se défendre, exigent de l'orateur cette sorte d'éloquence, & ne sont point contents de lui s'il ne trempe sa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel est l'avocat, s'il conserve encore quelque sentiment d'honneur & de probité, qui voulût servir ainsi aveuglément la colere & le ressentiment de sa partie, devenir à son gré violent & emporté, & par un vil esprit d'interêt, ou par un desir mal entendu de fausse gloire, se rendre l'indigne ministre de la passion d'autrui?

5. Sage émulation, éloignée d'une basse jalousie.

Il n'y a point de lieu, ce me semble, plus propre à exciter & à entretenir une vive & sage émulation, que le Barreau. C'est un assemblage nombreux de personnes en qui se trouvent réunies toutes les qualités les plus estimables : beauté & force de génie, dé-

litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malunt quam defensionem... Hoc quidem quis hominum liberi modo sanguinis sustineat, petulans esse ad alterius	arbitrium? . . . Orator à viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compositus, non ad animum judicis, sed ad stomachum litigatoris.
--	--

Quintil. l. 12. c. 9.

licateſſe d'eſprit, ſolidité de jugement, fineſſe de goût, vaſte étendue de connoiſſances, longue expérience des affaires. Là chaque jour ſe renouvellent des combats entre de fameux athlètes, ſous les yeux de ſavans & judicieux Magiſtrats, & au milieu d'un concours extraordinaire de ſpectateurs, attirés par l'importance des affaires qui ſ'y traitent, & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence ſ'y montre ſous toutes ſes formes : grave & ſérieuſe dans l'un, enjouée & plus gaie dans l'autre; quelquefois ſans préparatif & avec un air négligé, d'autrefois avec toute ſa parure & ſes ornemens; étendue, ou ſerrée; pleine de douceur, ou de force; ſublime & majeuſe, ou plus ſimple & plus familière, ſelon la diverſité des cauſes. Là nul mot n'eſt perdu. Nulle beauté, nul défaut n'échape à des auditeurs attentifs & intelligens. Et pendant que d'un côté les Juges, la balance à la main, en préſence & au nom de la Juſtice ſouveraine, décident du fort des particuliers : d'un autre côté le public, dans un tribunal non moins inacceſſible à la faveur, décide du mérite & de la réputation des avocats, & porte de leurs plaidiers un jugement qui eſt ſans appel.

Rien, ce me semble, ne relève davantage la gloire du Barreau, que lorsqu'au milieu de tous ces exercices si capables de piquer l'amour propre, il y regne dans le corps des avocats un esprit d'équité & de modération, qui rend à chacun la justice qui lui est due, & qui en bannit toute envie & toute jalousie : lorsque les anciens avocats, près de sortir d'une carrière où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel essain de jeunes orateurs, qui vont succéder à leurs travaux, & soutenir l'honneur d'une profession qui leur est toujours chère, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéresser : lorsque ceux-ci de leur côté, bien loin de se laisser éblouir à l'éclat d'une réputation naissante, mettent toujours un grand intervalle entr'eux & les anciens, & les respectent sincèrement comme leurs peres & leurs maîtres : enfin lorsqu'entre les jeunes regne cette émulation qui étoit entre Hortensius & Cicéron, dont ce dernier nous a laissé un si beau portrait. ^a J'étois bien éloi-

^a Dolebam quòd non, | consortem gloriosi labo-
ut plerique putabant, | ris amiseram Quo
adversarium aut obrecta- | enim animo ejus mortem
torem laudum mearum, | ferre debui, cum quo
sed socium potius & | certare erat gloriosius,
gné,

gné, dit-il, en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'estimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je sentoie quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adversaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisions un plaisir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumières, en nous donnant des avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit son ami au-dessus de lui-même.

Le Barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils sont jeunes & sans expérience, & par conséquent

quàm omnino adver-
sari non habere? cùm
præsertim non modò
nunquam sit, aut il-
lius a me cursus impe-
ditus, aut ab illo meus,
sed contrà semper alter
ab altero adjutus & com-
municando, & monen-

do, & favendo. *Brut.*
n. 2. 3.

Sic duodecim post
meum consulatum an-
nos in maximis causis,
cùm ego mihi illum, sibi
me ille anteferet, con-
junctissimè versati sumus.

Ibid. n. 223.

ils doivent peu juger , peu décider ; mais écouter & consulter beaucoup. Quelque esprit & quelque talent qu'ils puissent avoir , la modestie doit être leur partage. Cette vertu , qui fait l'ornement de leur âge , en paroissant cacher leur mérite , ne servira qu'à le relever. Mais sur-tout ils doivent éviter une basse jalousie pour qui la gloire & la réputation d'autrui est un tourment , au lieu ^a qu'elle devroit être le lien de l'amitié & de l'union ; ils doivent , dis-je , éviter la jalousie comme le vice le plus honteux , le plus indigne d'un homme d'honneur , & le plus ennemi de la société.

a <i>Aequalitas vestra , & artium studiorumque quasi finitima vicinitas , tantum abest ab obturbatione invidiæ , quæ</i>	<i>solet lacerare plerosque , uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam , sed etiam conciliare videatur. Brut. n. 156.</i>
---	--



§. I V.

DE L'ELOQUENCE
DE
LA CHAIRE.

S A I N T A U G U S T I N, dans l'admirable traité qui a pour titre *de la doctrine chrétienne*, & dont on ne peut trop recommander la lecture aux maîtres de Rhétorique, distingue deux choses dans l'orateur chrétien ; ce qu'il dit, & comment il le dit ; le fond des choses mêmes, & la manière de les traiter, ce qu'il appelle *sapienter dicere*, *eloquenter dicere*. Je commencerai par la dernière de ces deux parties, & finirai par l'autre.

PREMIERE PARTIE.

De la manière dont un Prédicateur doit parler.

S A I N T A U G U S T I N, en suivant le plan que Cicéron nous a tracé des de- *De doctr. chr. l. 4. n. 27.*
voirs de l'orateur, dit qu'ils consistent

a instruire, à plaire, à toucher. *Dixit quidam eloquens, & verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat.* Il répète la même chose en d'autres termes, en disant que l'orateur chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit écouté *intelligenter, libenter, obedienter*: c'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Car la prédication a ces trois fins: Que la vérité nous soit connue; Que la vérité soit écoutée avec plaisir; Que la vérité nous touche: *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* Je suivrai ce même plan, & je parcourrai les trois devoirs de l'orateur chrétien.

I. DEVOIR DU PRÉDICATEUR,

Instruire, & pour cela parler avec clarté.

COMME le prédicateur parle pour instruire, & qu'il est redevable à tous, aux ignorans & aux pauvres, autant & peut-être encore plus qu'aux savans & aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, & dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue: l'ordre, les pensées, l'expression, la prononciation.

C'est un mauvais goût de certains orateurs,^a que de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout discours qui a besoin d'interprète, est un très-mauvais discours.^b La souveraine perfection du stile d'un prédicateur, seroit que, plein de graces pour les savans, plein de clarté pour les ignorans, il plût également aux uns & aux autres. Mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, * S. Augustin veut qu'on sacrifie le premier au second, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire pour se faire entendre: parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette sorte de négligence qui n'est pas sans esprit & sans art, comme il le remarque après

^a Tunc demum ingeniosi scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio. *Quint. in proem. lib. 8.*

^b Otiosum. (ou, vitiosum) sermonem dixerim, quem auditor suo ingenio non intelligit. *Quint. l. 8. c. 2.*

^c Ita & sermo doctis probabilis, & planus imperitis erit. *Ibid.*

^d Ejus evidentix diligens appetitus aliquando negligit verba cultio-

ra, nec curat quid benesonet, sed quid benedicet atque intimet quod ostendere intendit. Unde ait quidam, cum de tali genere locutionis ageret, esse in ea quandam diligentem negligentiam. Hæc tamen sit detrahit ornatum, ut sordes non contrahat. *S. August. de doct. christ. l. 4. n. 24.*

Melius est reprehendans nos grammatici, quam non intelligant populi. *Id. in Psal. 138.*

^a Cicéron, & qui vient d'un homme plus attentif aux choses mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas & rampant, mais seulement plus clair & plus intelligible.

Saint Augustin avoit d'abord écrit contre les Manichéens d'un stile plus orné & plus sublime, qui faisoit que ceux qui avoient peu de science n'entendoient pas ses écrits, ou ne les entendoient qu'avec beaucoup de difficulté. ^b On lui représenta que s'il vouloit que ses ouvrages fussent utiles à un plus grand nombre de personnes, il devoit demeurer dans le stile simple & ordinaire, qui a cet avantage au-dessus de l'autre, d'être intelligible en même tems aux savans & aux ignorans. Le Saint reçut cet avis avec son humilité ordinaire, & il en fit usage dans les livres qu'il composa depuis contre les hérétiques, & dans les discours qu'il

^a Indicat non ingratam negligentiam, de re hominis magis, quam de verbis, laborantis, . . . Quædam etiam negligentia est diligens. *Orat. n. 77. & 78.*

^b Me benevolentissimè monuerunt, ut communem loquendi consuetudinem non desererem,

si errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem. Hunc enim sermonem usitatum & simplicem etiam docti intelligunt, illum autem indocti non intelligunt. *De Gen. contra Manich. l. 1. c. 1.*

prononça devant son peuple. Son exemple doit être une règle pour tous ceux qui instruisent.

Comme l'obscurité est le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin, & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque chose d'obscur :
 a Saint Augustin veut qu'il lise dans les yeux & dans la contenance de ses auditeurs s'ils l'entendent ou non, & qu'il répète la même chose en lui donnant différens tours, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est parvenu à se faire entendre : avantage que ne peuvent avoir ceux qui servilement attachés à leur mémoire, apprennent leurs sermons mot à mot, & les récitent comme une leçon.

b Ce qui cause ordinairement l'obscurité du discours, c'est de vouloir tou-

a Ubi omnes tacet ut audiarur unus, & in eum intenta ora convertunt, ibi ut requiratur quisque quod non intellexerit, nec moris est, nec decoris : ac per hoc debet maximè tacenti subvenire cura dicentis. Solutum autem motu suo significare utrum intellexerit cognoscendi avida mul-

ritudo : quod donec significet, versandum est quod agitur multimoda varietate dicendi : quod in potestate non habent, qui præparata & ad verbum memoriter retenta pronuntiant. S. Aug. de doct. christ. l. 4. n. 25.

b Cavenda, quæ nimium corripientes omnia sequitur, obscuritas ; fa-

jours s'expliquer avec brièveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un stile qui seroit par tout vif & concis, tel par exemple que celui de Salluste, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui n'étant pas faits pour être prononcés laissent au lecteur le loisir & la liberté de revenir sur ses pas, mais non à une prédication, qui par sa rapidité échaperoit à l'auditeur le plus attentif. Il ne faut pas même supposer qu'il le soit toujours, & la clarté du discours doit être telle qu'elle puisse porter la lumière dans les esprits les plus inappliqués, comme le soleil frappe nos yeux sans que nous y songions, & presque malgré nous. L'effet souverain de cette qualité n'est pas qu'on puisse entendre

riusque est aliquid (orationi) superesse, quàm deesse... Vitanda illa Sallustiana (quanquam in ipso virtutis locum obtinet) brevis, & abruptum sermonis genus, quod otiosum fortasse lectorem minùs fallit, audientem transvolat, nec dum repetatur expectat.

Quintil. l. 4. c. 2.

a. Il ipsum in consilio est habendum, non semper tam esse acrem (auditoris) intentionem, ut

obscuritatem apud se ipse discutiat, & tenebris orationis inferat quoddam intelligentiæ suæ lumen; sed multis eum frequenter cogitationibus avocari, nisi tam clara fuerint quæ dicemus, ut in animum ejus oratio, ut sol in oculos, etiam si non intendatur, incurrat. Quare, non ut intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere, curandum. *Quintil. l. 8. c. 2.*

ce que nous disons , mais qu'on ne puisse pas ne point l'entendre.

Combien la clarté est nécessaire dans les Catéchistes.

LA NECESSITE' du principe que je viens d'établir paroît dans toute son évidence par rapport aux premières instructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une première espèce de prédication, plus difficile qu'on ne pense, & souvent plus utile que les discours les plus travaillés & les plus brillans. On convient qu'un Catéchiste, qui apprend aux enfans les premiers élémens de la religion, ne peut parler trop clairement. Aucune pensée, aucune expression, qui soit au-dessus de leur portée ne lui doit échaper. Tout doit être mesuré sur leur force, ou plutôt sur leur foiblesse. Il faut leur dire peu de choses; le dire en termes clairs & le répéter plusieurs fois; ne point prononcer rapidement, articuler toutes les syllabes; leur donner des définitions nettes & courtes, & toujours dans les mêmes termes; leur rendre les vérités sensibles par des exemples connus, & par des comparaisons familières; leur parler peu, & les faire beaucoup parler, ce qui

est un des devoirs les plus essentiels du Catéchiste, & des moins pratiqués ; & surtout se souvenir, comme le dit si bien Quintilien, ^a qu'il en est de l'esprit des enfans comme d'un vase dont l'entrée est étroite, où rien n'entre si l'on y verse l'eau avec abondance & précipitation, au lieu qu'il se remplit insensiblement si l'on y verse cette même liqueur doucement, ou même goutte à goutte. De cette première simplicité le Catéchiste passera peu à peu & par degrés à quelque chose de plus fort & de plus relevé ; selon le progrès qu'il remarquera dans les enfans : mais il aura toujours soin de s'accommoder à leur portée, de se proportionner à leur foiblesse, & de descendre jusqu'à eux, parce qu'ils ne sont point en état de s'élever jusqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importants qui soient dans le ministère ecclésiastique, n'est pas ordinairement assez estimé ; ni assez respecté. Il est rare qu'on

^a Magistri hoc opus est, cum adhuc rudia tractant ingenia, non statim onerare infirmitatem discipulorum, sed temperare vires suas, & ad intellectum audientis descendere. Nam ut vascula oris angustia superfusam humoris copiam

respuunt, sensum autem influentibus, vel etiam instillatis, complentur : sic animi puerorum quantum accipere possint videndum est. Nam majora intellectu velut parum aptos ad percipiendum animos non subibunt. *Quint. l. 1. c. 3.*

s'y prépare avec tout le soin qu'il mérite ; & comme on en connoît peu la difficulté & l'importance , on néglige assez souvent les moïens qui pourroient en faciliter le succès. Quiconque est chargé de cet emploi , doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Augustin sur la méthode d'instruire les Catéchumenes , où ce grand homme , après avoir donné d'excellentes règles sur cette matiere , ne dédaigne pas de proposer un modèle de la manière dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion.

Il me semble que ce seroit une chose fort utile, que dans les différens Catéchismes qui se font dans une paroisse, il y eût un plan général & commun, qui servît de fondement à toutes les instructions , & qui en réglât la matiere & l'ordre, de sorte que dans tous les catéchismes ce fussent toujours les mêmes instructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue , selon que les enfans seroient plus ou moins avancés. On peut les diviser en trois classes , dont la première seroit des enfans qui commencent ; la seconde de ceux qui ont déjà reçu quelque instruction ; la troisième enfin des plus forts, que l'on prépare à

la première communion, ou qui l'ont faite depuis peu. Je suppose que dans chaque classe on y demeure deux ans ou environ, pendant lesquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fût, (car il est bien juste de le laisser au choix & à la prudence de celui qui est à la tête des Catéchistes,) en y joignant toujours le catéchisme du Diocèse. D'abord les matières sont traitées plus brièvement & en général, parce que ce sont des enfans. Le catéchisme de M. Fleury est excellent pour les commencemens, & l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que S. Augustin donne dans son traité. Dans la seconde & la troisième classes on répète les mêmes matières, mais d'une manière nouvelle, qui encherit toujours sur le passé, en y ajoutant de nouveaux éclaircissimens, & des vérités plus fortes. Ne seroit-ce pas là un moyen d'apprendre la religion à fond ? J'ai vû des enfans, même parmi les pauvres, répondre sur des matières très-difficiles, avec une netteté merveilleuse : ce qui ne pouvoit venir que de l'ordre & de la méthode que le maître avoit employés en les enseignant, & ce qui montre que les jeunes gens sont capables de tout quand ils sont bien instruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus rebutant pour un homme d'esprit, qui souvent a beaucoup de vivacité, que d'enseigner ainsi les premiers élémens de la religion à des enfans qui manquent assez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas falu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'est agi de nous faire connoître les lettres, épeller les syllabes, joindre les mots, & quand on nous a appris à nous-mêmes le catéchisme ? ^a Est-ce une chose bien agréable pour un pere, dit S. Augustin, que de balbutier des demi-mots avec son fils, pour lui apprendre à parler ? cependant il en fait sa joie. Une mere ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment proportionné à sa foiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient ? Il faut nous rappeler sans cesse dans l'esprit le souvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ses

^a Num delectat, nisi amor invitet, decurtata & mutilata verba immurmurare ? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant : & suavius est matris minuta manfa inspuere parvulo filio, quam ipsam mandere ac devorare grandiora. Non ergo recedat de pectore

plumes traînantes les petits encore tendres, & qui entendant leurs foibles cris les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enleve impitoyablement ceux qui ne se réfugient pas sous les aîles de leur mere. La charité de Jesus-Christ, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin : & ce n'est qu'à son imitation que S. Paul *se rendoit foible avec les foibles, pour gagner les foibles*, & qu'il avoit pour tous les fideles *la douceur & la tendresse d'une nourrice & d'une mere.*

Matth. 23. 37.

1. Cor. 9. 21.

1. Theff. 2. 7.

Voilà, dit S. Augustin, ce qu'il faut se représenter à soi-même quand on se sent tenté d'ennui & de dégoût, qu'on a de la peine à descendre jusqu'à la petitesse & la foiblesse des enfans, & à leur répéter sans cesse des choses fort communes, & cent fois rebatues. Il arrive souvent, con-

etiam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fetus operit, & susurrantes pullos contracta voce advocat; cujus blandas alas refugientes superbi, prædā hūnt alitibus. De carnef. rudib. c. x. & xii.

a Si usitata, & parvu-

lis congruentia sæpe repetere fastidimus... si ad infirmitatem discendum piget descendere... cogitemus quid nobis prærogatum sit ab illo... qui, cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. Ibid. cap. x.

tinue le même Pere, que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; & la douceur de l'amitié répand des charmes secrets sur des choses qui sans cela nous paroïtroient infiniment ennuyeuses, & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté. ^a Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié: sur-tout quand il s'agit de montrer & de faire connoître aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connoissances & de toutes nos études?

J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la maniere de faire les catéchismes, qui n'est pas étrangere au but que je me propose dans cet article, d'instruire les jeunes gens de ce qui a raport à l'éloquence de la chaire. Il est tems de passer au second devoir des prédicateurs..

a: Quanto ergo magis	dunt; propter quem
delectari nos oportet,	discenda sunt, quæcum-
cum ipsum Deum jam	que discenda sunt? Ibid.
discere homines acce-	cap. XII.

II. DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Plaire, & pour cela parler d'une manière ornée & polie.

S A I N T A U G U S T I N recommande au prédicateur de s'attacher avant tout & sur-tout à la clarté, mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornemens du discours, qu'elle seule a droit d'employer.^a Il veut qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il fait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre.^b C'est une excellente qualité, selon lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choses mêmes, & non les mots : mais il avoue en même tems que cette qualité est fort rare ; que si la vérité est montrée nuement & simplement, elle touche

^a Nec doctor verbis serviat, sed verba doctori. *De doct. christ. l. 4. n. 61.*

^b Bonorum ingeniorum insignis est indolet,

in verbis verum amare, non verba... Quod tamen si fiat insuaviter, ad paucos quidem studiosissimos suus pervenit fructus. *Ibid. n. 16.*

peu de personnes ; ^a qu'il en est de la parole , comme de la nourriture , qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir ; & que par raport à l'une & à l'autre , il faut avoir égard à la délicatesse des hommes , & donner quelque chose à leur goût.

C'est pour cela que les Peres ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui sont appelés au ministère de la parole la lecture des anciens auteurs , & l'érudition profane. Saint Augustin dit que toutes les verités qui se trouvent dans les auteurs païens nous appartiennent , & que par conséquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre , en les retirant d'entre les mains de ces injustes possesseurs pour en faire un meilleur usage. ^b Il veut qu'à l'exemple des Israelites , qui par l'ordre de Dieu même dépouillerent l'Egypte de son or & de ses plus précieux vêtemens sans toucher à ses idoles , nous laissions aux auteurs païens leur profane langage & leurs superstitieuses fictions , que tout

*De doctr.
chr. l. 2. n. 6.*

^a Sed quoniam inter se habent nonnullam similitudinem vascantes atque discantes , propter fastidia plurimorum etiam ipsa , sine quibus vivi non potest , alimentis condienda sunt. *Ibid.*

^b Sic doctrinæ omnes gentilium , non solum simulata & superstiosae figmenta . . . quæ unus-

bon chrétien doit avoir en horreur ; & que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve , qui sont comme de l'or & de l'argent , & les graces du discours qui sont comme les vêtements des pensées, pour faire servir les unes & les autres à la prédication de l'Evangile. ^a Il cite un grand nombre de Peres qui en ont fait cet usage , à l'exemple de Moÿse même, qui fut instruit avec soin dans toute la sagesse des Egyptiens.

Saint Jérôme traite la même matiere avec encore plus d'étendue dans une belle lettre, ^b où il se défend contre les reproches de ses adversaires , qui lui vouloient faire un crime de ce qu'il emploioit dans ses écrits l'érudition

quisque nostrum duce Christo de societate gentiliū exiens debet abominari atque devitare : sed etiam liberales disciplinas usui veritatis aptiores , & quædam morum præcepta utilissima continent . . . quæ tanquam aurum & argentum debet ab eis auferre christianus ad usum justum prædicandæ evangelii. Vestem quoque illorum . . . accipere atque habere licuerit in usum convertendæ christianum. *De doctr. chr. l. 2. n. 60.*

^a Nonne aspicimus quanto auro & argento & veste suffarcinatus exierit de Egypto Cyprianus doctor suavissimus , & martyr beatissimus ? *Ibid. n. 61.* Vir eloquentia pollens & martyrio. *S. Hieron.*

^b Queris cur in opusculis nostris secularium literarum interdum ponamus exempla , & candorem Ecclesiæ Ethnicorum sordibus polluamus. *S. Hieron. Epist. ad Magnum.*

profane. Après avoir indiqué plusieurs passages de l'Ecriture où l'on cite des auteurs païens, il fait un long dénombrement des écrivains ecclésiastiques qui en ont aussi fait valoir les témoignages pour la défense de la religion chrétienne. Entre les écrivains sacrés il avoit nommé S. Paul, qui cite plusieurs endroits des poëtes grecs. ^a C'est, dit-il, qu'il avoit appris du véritable David à arracher d'entre les mains des ennemis leurs armes pour les combattre, & à couper la tête du superbe Goliath de sa propre épée.

Il est donc fort à souhaiter que ceux qui sont destinés au ministère de la prédication, aient d'abord puisé l'éloquence dans les sources mêmes, c'est-à-dire, dans les auteurs grecs & latins, que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler. ^b L'orateur sacré doit avoir appris d'eux à dispenser à propos les ornemens du discours, non pour plaire simplement à l'auditeur, & encore moins pour se faire de la réputation, motifs que la rhétori-

^a Didicerat à vero David extorquere de manibus hostium gladium, & Goliæ superbissimi caput proprio mucrone truncare. *Ibid.*

^b Illud, quod agitur genere temperato, id est ut eloquentia ipsa delectet, non est propter se ipsum usurpandum, sed ut rebus quæ utiliter hone-

que païenne même a jugé indignes de son orateur : mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes , en la leur rendant plus agréable ; & pour les engager par cette espèce d'appas innocent à en goûter plus volontiers la sainte douceur , & à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons.

Tout le monde sait que l'éloquence de S. Ambroise produisit cet effet sur l'esprit d'Augustin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane.^a Ce grand Evêque prêchoit à son peuple la divine parole avec tant de graces & de charmes , que tous les auditeurs , comme par une sainte ivresse , étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes.

^b Augustin ne cherchoit dans ses prédications que les agrémens du discours , & non la solidité des choses : mais il n'étoit pas en son pouvoir de

stèque dicuntur... aliquanto promptius & delectatione ipsa elocutionis accedat, vel tenacius adhærescat assensus.... Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, sed prudenter utamur, non ejus fine contenti, quo tantummodo delectatur auditor: sed hoc potius agentes, ut etiam ipso ad bonum,

quod persuadere volumus, adjuvetur. *S. Aug. de doctr. chr. l. 4. n. 55.*

^a Veni ad Ambrosium Episcopum... ejus tunc eloquia strenuè ministrabat adipem frumenti tui... & sobriam vini ebrietatem populo tuo. *Confess. l. 5. c. 13.*

^b Cum non satagerem discere quæ dicebat, sed tantum quæ admodum

faire cette séparation. Il croioit n'ouvrir son esprit & son cœur qu'à la beauté de la diction : mais la vérité y entroit en même tems, & elle s'en rendit bien-tôt la maîtresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ses sermons, que le peuple ravi en admiration se récrioit & applaudissoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudissemens : son humilité sincère & profonde en étoit véritablement affligée, & lui faisoit craindre la contagion secrète & subtile de cette vapeur empoisonnée.

* Mais d'où peuvent venir de si fréquentes acclamations, sinon de ce que la vérité mise ainsi en évidence, & placée dans tout son jour par un homme solidement éloquent, charme & enleve les esprits ?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les lecteurs à se donner la peine

discebat audire .. venie-
bant in animum meum
simul cum verbis quæ
diligebam, res etiam quas
neglegebam : neque enim
ea dirimere poteram. Et
dum cor aperirem ad ex-
cipiendum quàm disertè
diceret, pariter intrabat

& quàm verè diceret.
Ibid. c. 14.

a Unde autem crebrò
& multùm acclamatur
ita dicentibus, nisi quia
veritas sic demonstrata,
sic defensa, sic invicta,
delectat ? *De doctr. chr.*
l. 4. n. 56.

de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre : *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*. Il y réfute une partie de la Préface que M. du Bois son ami avoit mise à la tête de sa Traduction des sermons de S. Augustin, où il prétendoit montrer que la maniere de prêcher de la plupart des prédicateurs étoit contraire à celle de ce saint Docteur, en ce qu'on y faisoit trop d'usage de l'éloquence humaine, qu'il croioit ne devoir pas être employée dans les prédications. Cette Préface avoit ébloui beaucoup de personnes, & avoit reçu de grands applaudissemens. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle étoit presque toute entière fondée sur de faux principes, & sur de faux raisonnemens. Il est utile & agréable de comparer ensemble ces deux ouvrages, en lisant d'abord la Préface, pour voir si l'on y remarquera soi-même quelques défauts, & en examinant ensuite la réfutation, pour juger si elle est solide & appuyée sur de bonnes raisons.

Le principe que j'ai établi en suivant les règles de S. Augustin, que l'orateur chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'auditeur, a besoin d'être ren-

fermé dans de certaines bornes, & demande quelque éclaircissement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter : dont l'un est de trop rechercher les ornemens & les graces du discours, & l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque chose de l'un & de l'autre de ces défauts.

PREMIER DÉFAUT.

Trop rechercher les ornemens du discours.

C'EST une disposition bien condamnée dans un orateur chrétien, que de songer davantage à plaire à son auditeur qu'à l'instruire ; de plus s'occuper des mots que des choses ; de trop compter sur son travail & sur sa préparation ; d'énervier la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de pensées brillantes ; enfin de frelater & de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornemens.

^a Saint Jérôme, dont le goût pour l'éloquence & pour les graces du discours est connu, ne pouvoit souffrir que l'orateur chrétien négligeant de s'instruire

a Nolo te declamator esse & rabulam, garculumque sine ratione...

Verba volvere, & celeritate dicendi apud

imperitum vulgus admirationem sui facere, indoctorum hominum est.

S. Hieron. Epistol. ad Nepot.

lui-même & d'instruire les autres du fond même des vérités de la religion, s'occupât uniquement comme un déclamateur, du soin de plaire; ni que l'auguste éloquence de la chaire dégénérât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissemens. Saint Ambroise pensoit comme lui, & vouloit qu'on bannît absolument de la prédication cette sorte de parure qui n'est propre qu'à affoiblir les pensées. *Aufer mihi lenocinia fucumque verborum, quia solent enervare sententias.*

Comment. l. 3.

Dieu nous marque dans Ezéchiel combien il détestoit la malheureuse disposition des Israelites captifs à Babylone, ^a qui, au lieu de profiter des tristes prédictions que son prophète leur faisoit de sa part, & d'en être utilement effraîés, alloient l'entendre uniquement pour le plaisir, comme on va à un concert de musique. Quels reproches n'eût-il point faits au Prophète même, si par sa faute il eût donné lieu à un si indigne abus, en ne s'appliquant qu'à flater l'oreille de ses au-

^a Et es eis quasi carmen musicum, quod suavi dulcique sono canitur: & audiunt verba tua; & non faciunt. *Ezech. 33. 31.*

diteurs

diteurs par une douce harmonie & un vain son de paroles ? C'est la peinture naïve de ces sermons, dont il ne reste rien que le stérile souvenir du plaisir qu'on a eu en les écoutant.

Un païen se plaignoit de ce que de son tems ces sortes de délices & d'aménités du stile, qui doivent être réservées pour des matieres moins graves & moins sérieuses, avoient fait une espece de violence au bon sens & à la droite raison, & s'étoient emparé comme par force des causes même, où il s'agissoit des biens & de la vie des hommes : *In ipsa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.*

Quint. l. 4.
c. 2.

Combien plus ce même abus seroit-il condannable dans des discours de religion, où l'on traite les matieres les plus graves en même tems & les plus effrayantes ? où l'on se propose, par exemple, d'intimider salutairement & d'abatre le pécheur, en lui représentant les horreurs d'une mort plus prochaine peut-être qu'il ne pense, le cri du sang de Jesus-Christ qui demande vengeance d'avoir été si lontems profané, la colere d'un Dieu justement irrité prête à éclater sur sa tête, & l'enfer ouvert sous ses piés pour l'engloutir ?

^a Au milieu de si grandes verités, un predicateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des pensées brillantes, à arrondir des périodes, à entasser de vaines figures ? Que deviennent cependant cette douleur & cette tristesse dont il doit être pénétré en parlant de tels sujets, & qui devroient ne faire de tout son discours qu'un continuel gémissement ? N'auroit-on pas lieu de s'indigner s'il se mettoit en peine de montrer de l'esprit, & s'il avoit le loisir de songer à faire le beau parleur, dans un tems où il ne faut que tonner, foudroier, & employer les mouvemens les plus vifs & les plus animés ?

SECOND DÉFAUT,

Trop négliger les ornemens du discours,

IL Y A un autre défaut en matiere

^a An quisquam tulerit reum in discrimine capitis, decurrentibus periodis, quam ætissimis locis sententisque dicentem ? . . . Quò fugerit interim dolor illè. Ubi lacrymæ substituerint ? Unde se in medium tam securæ observatio artium miserit ? Non ab exordio usque ab ultimam vocem continuus quidam gemitus, & idem tristitiæ vultus servabitur ? . . . Commoveatur-ne quisquam ejus fortuna quem tumidum ac sui jactantem, & ambitiosum instigorem eloquentiæ in ancipiti sorte videat ? Non imò oderit reum verba aucupantem, & anxium de fama ingenii, & cui esse disertio vacet ?

Quintil. l. II. c. 1.

de prédication , beaucoup plus commun que le premier, & qui a des suites infiniment plus pernicieuses : c'est de trop négliger le talent de la parole ; de ne point assez respecter son auditoire ; de se présenter devant lui presque sans aucune préparation ; de dire les choses comme elles viennent sur le champ, souvent sans ordre, sans choix, sans justesse ; & par cette négligence affectée d'inspirer à ses auditeurs du dégoût & du mépris pour la parole de Dieu, qui est digne par elle-même de s'attirer l'estime & le respect des hommes & qui devoit faire leur plus solide gloire & leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout pasteur, tout prédicateur, en parlant aux fidèles, est de les persuader, pour les porter à la vertu, & les détourner du vice : mais tous ne prennent pas les moyens propres pour parvenir à ce but, & ne s'appliquent pas à parler d'une manière capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons & des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit S. Augustin, le font grossièrement, désagréablement, froidement ; *obtusè, deformiter, frigide* ; les autres le font ingénieusement, agréablement,

*De doctrin.
chr. l. 4. n. 7.*

fortement ; *acutè , ornatè , vehementer.*

Le salut de la plûpart des chrétiens, aussi-bien que la foi , est attaché à la parole : mais cette parole doit être man-
niée avec art , avec habileté , pour lui
préparer une entrée dans les esprits.

L'ornement du discours est un des
moïens propres à produire cet effet ; &
la raison en est bien claire. Il faut que
l'auditeur non seulement entende ce
qu'on dit , mais qu'il l'écoute volon-

n. 56. *tiers ; volumus non solum intelligenter , ve-
rum etiam libenter audiri.* Or comment
écouterait-il volontiers : s'il n'est at-
tiré & gagné par l'amorce du plaisir ?

n. 58. *Quis tenetur ut audiat , si non delecta-*

n. 56. *tur ? . . . Quis eum (oratorem) velit au-
dire , nisi auditorem nonnulla etiam sua-*

vitare detineat ? Cet ornement n'exclud
point la simplicité du discours : car il

ibid. ne faut pas une simplicité rude & gros-
sière , qui rebute & qui fatigue : *Nolu-*

mus fastidiri etiam quod submissè dicimus.
Il y a un milieu entre un stile recherché,
fleuri , brillant ; & un stile bas , ram-
pant , négligé : & ce milieu est l'élo-

n. 57. *quence qui convient à un pasteur. Illa
quoque eloquentia generis temperati apud
eloquentem Ecclesiasticum , nec inornata
relinquitur , nec indecenter ornatur.*

Les fidèles seroient tout autrement instruits qu'ils ne le sont, s'ils assistoient régulièrement aux prônes de leurs paroisses, ce qui est pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne pense; & si les prônes se faisoient comme il faut, ce qui n'en est pas un moins essentiel pour les pasteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce ministère, de voir le plus souvent leur auditoire vuide, ou très peu rempli, & d'avoir peut-être à se reprocher que c'est leur manière de parler froide, languissante, ennuyeuse, & souvent trop longue, qui rebute & écarte les auditeurs? Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, & qui sont obligés de s'en retourner à jeun. Ils avilissent la parole de Dieu par la manière négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils deshonnorent la majesté divine, dont ils tiennent la place, & dont ils sont les ambassadeurs; & ne font point d'attention qu'un envoyé d'un Prince

*Legatione
fungimur.*

qui en useroit ainsi , seroit regardé avec raison par son maître comme un prévaricateur.

Pericles.

Ils sont bien éloignés de la disposition de cet orateur grec, qui ne parloit jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé & qu'il n'eût prié les dieux avant que de sortir de sa maison de ne pas permettre qu'il lui échapât une seule parole qui fut indigne de son auditoire : & de celle de l'orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare ^a qu'il ne plaidoit jamais aucune cause sans s'y être disposé avec tout le travail nécessaire. Je n'oserois marquer clairement de quels termes se sert ^b Quintilien pour condamner la négligence d'un avocat qui manqueroit à ce devoir essentiel à sa profession, & qui l'est beaucoup plus à celle d'un ministre de la parole, d'où dépend le salut des peuples.

Je sai que l'accablement des affaires presque inévitable aux pasteurs sérieusement appliqués à leurs devoirs

^a Ad illam causarum operam nunquam nisi paratus & meditatus accedo. *Lib. 1. De leg.* n. 12.

^b Afferet ad dicendum curæ semper quan-

tum plurimum poterit. Neque enim solum negligentis, sed & mali, & in suscepta causa perfidi, ac proditoris est, pejus agere quam possit. *Quintil. l. 12. c. 9.*

leur laisse quelquefois peu de tems pour préparer leurs discours. Mais il ne s'agit pas ici de pièces d'éloquence travaillées & polies avec un extrême soin, qui demandent un long travail, & par conséquent un grand loisir. Un pasteur qui avec quelque fond d'esprit a de l'étude & de la lecture, & qui joint à ces qualités un grand zèle pour le salut des fidèles, ne manque jamais de réussir, & d'être goûté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ses discours, qu'il dit des choses solides & touchantes, qu'il les appuie de passages tirés de l'Ecriture, & qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de tems; & elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministère ecclésiastique quelque fonction qui paroisse plus importante, plus nécessaire, plus digne du zèle pastoral, que le soin des pauvres, & celui d'administrer les sacremens? Cependant d'un côté nous voions que les Apôtres, assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avoit fait

Act. 6. 3.

naître parmi les fidèles, se croient obligés de renoncer à ce ministère, quelque saint qu'il fût, plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étoient chargés spécialement & préféablement à tout le reste : & de l'autre, S. Paul, si instruit des devoirs de l'Apostolat, & si infatigable dans le travail, déclare nettement que *Jésus-Christ ne l'a point envoyé pour bâtir, mais pour prêcher l'Evangile*. Le ministère de la prédication est donc la principale fonction des Apôtres, des Evêques, & de tous les Pasteurs ; à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils sont capables, en écartant avec une sévérité inflexible tout ce qui est incompatible avec ce premier & ce plus essentiel de leurs devoirs.

C'est le précepte & l'exemple que nous ont donné tous les grands Saints qui ont fait tant d'honneur au christianisme par leurs savantes & éloquentes prédications, quoique la plupart fussent placés dans les plus grands sièges de l'Eglise, & fussent occupés à la défendre contre les hérésies.

Orat. 15. Saint Grégoire de Nazianze, plain de mépris pour l'arrangement des

paroles & pour les vaines délicatesses du discours qui ne servent qu'à flater l'oreille, étoit bien éloigné de négliger ce que l'éloquence pouvoit avoir d'utile, comme il le marque en plus d'un endroit. * Je ne me suis réservé, dit-il, que l'éloquence; & je ne me repens point des peines & des fatigues que j'ai souffertes sur mer & sur terre pour l'acquérir. Je souhaiterois pour mes amis & pour moi que nous en possédassions toute la force.... C'est de tous mes biens le seul qui me soit resté. Je l'offre, je le dévoue, je le consacre à mon Dieu. La voix de son commandement, & le mouvement de son esprit, m'ont fait abandonner toutes les autres choses, pour faire avec la pierre précieuse de l'Evangile un échange de tout ce que je possédois. Je suis donc ainsi devenu, ou, pour mieux dire, je desirer ardemment de devenir cet heureux marchand, qui avec des choses viles & périssables, en achete d'excellentes & d'éternelles. Mais comme ministre de la parole, je m'attache uniquement à

Orat. 3.

Orat. 11.

* Saint Grégoire de Nazianze avoit fait aller étudier l'éloquence sous les plus habiles maîtres, pour plusieurs voyages.

l'art de parler. J'en fais mon partage, & je ne l'abandonnerai jamais...

Orat. 27.

Dans un autre endroit il remercie son peuple de ce que par son ardeur incroyable pour la parole de Dieu, il le consolait des discours injurieux & pleins de malignité que la jalousie de ses ennemis répandoit contre son éloquence, qu'il avoit acquise dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avoit annoblie par la lecture des livres sacrés, & par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'étoit pas du sentiment de beaucoup d'autres, qui vouloient qu'on se contentât d'un discours sec, simple, sans ornement, sans élévation; qui couvroient leur paresse ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adversaires; & qui prétendoient en cela imiter les Apôtres, sans considérer que les miracles & les prodiges leur tenoient lieu d'éloquence.

^a Saint Ambroise, dans l'endroit même où il recommande que le discours d'un ecclésiastique soit pur, sim-

^a Oratio sit pura, non affectatâ elegantia, simplex, dilucida, atque manifesta, plena gravitatis & ponderis: sed non intermissâ gratiâ. *Offic. lib. 1. cap. 22.*

plè, clair, plein de poids & de gravité ; ajoute que comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut pas aussi y mépriser l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avoit enseigné.

Y eut-il jamais un pasteur plus occupé que S. Augustin, & plus dévoué aux bonnes œuvres ? Mais son zèle, non moins éclairé que fervent, ne déroboit rien du tems qu'il lui falloit pour préparer les choses nécessaires à l'instruction des fidèles. Il paroît que dans les commencemens ses sermons étoient écrits mot à mot, & appris par cœur, parce qu'il avoit alors plus de tems, & plus de besoin d'user de cette précaution. Dans la suite il se contenta de chercher le sens des endroits de l'Ecriture qu'il avoit dessein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenoient, & de trouver les passages nécessaires pour les appuyer & les éclaircir : & cette recherche ne laissoit pas de lui coûter beaucoup, aussi-bien que la fatigue de parler, comme il le marque lui-même à la fin du quatrième discours qu'il fit sur le psaume 103. *Magno labore quesita & inventa sunt, magno labore nuntiata*

Epist. 73.

Et disputata sunt : sit labor noster fructuosus vobis , Et benedicat anima nostra Dominum. L'ardeur insatiable de ses auditeurs pour l'écouter , est un grand bien sûr du talent qu'il avoit pour la parole , & du soin qu'il y donnoit.

J'ai réservé exprès S. Chrysostome pour le dernier de mes témoins, parce qu'il est l'un des Peres qui ont le plus insisté sur la matiere que je traite. Dans son beau traité sur le sacerdoce , qui est regardé avec raison comme son chef-d'œuvre , il établit comme un principe incontestable , que la principale partie du devoir des Evêques, & par conséquent de tous les pasteurs , consiste dans l'instruction qui se donne par la parole : parce que c'est par elle seule qu'ils sont en état d'enseigner aux fidèles les verités de la religion , de les animer à la vertu , de les retirer du vice , & de les soutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à souffrir , & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur salut. Sans ce secours, une pauvre église est semblable à une ville attaquée de toutes parts , & qui se trouve sans défenses ; ou à un vais-

seau battu de la tempête, & qui est sans pilote. La parole dans la bouche du pasteur, est comme l'épée dans la main d'un capitaine; mais cette épée demande d'être maniée avec art & avec adresse : c'est-à-dire, pour parler plus clairement, ² qu'un pasteur doit se préparer avec beaucoup de soin aux prédications & aux autres discours qu'il est obligé de faire en public, & qu'il doit employer tous ses efforts pour acquérir ce talent, puisque c'est de là que dépend le salut de la plupart des âmes qui lui sont confiées.

Mais, dit-on, si cela est ainsi, pourquoi S. Paul ne s'est-il point soucié d'acquérir ce talent? & pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'il est ignorant, *ὁ πενὶς ἰσχυρὸς τῆς λέξεως* pour la parole : & cela en écrivant aux Corinthiens, qui faisoient tant de cas de l'éloquence?

Imperitus sermone. 2. Cor. 11. 6.

Cette parole, dit S. Chrysostome, dont on n'a point pénétré le sens, ni connu la profondeur, en a trompé plusieurs, & a servi de prétexte & de voile à leur paresse. Si S. Paul étoit ignorant, comme vous le prétendez,

2 Χὼν τὸν ἰσχυρὸν λόγον | τῆς κηρύξεως τῆς ἰσχυρῆς
 οὐκ ἔμελλεν ὑπερβαίνειν τὸν λόγον

comment a-t-il confondu les Juifs de Damas, n'ayant point encore fait de miracles ? Comment a-t-il terrassé les Grecs, & pourquoi se retira-t-il à Tarfe ? Ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la puissance de la parole, que ne pouvant souffrir la honte d'être vaincus, ils résolurent de le faire mourir ? De quoi se servit-il pour combattre & pour disputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçoient d'embrasser les cérémonies des Juifs ? Ce Sénateur de l'Aréopage, qui demeurait dans la ville du monde la plus superstitieuse & la plus savante, ne le suivit-il pas avec sa femme, après avoir oui seulement un de ses discours ? ... Que fit cet Apôtre à Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, & à Rome même ? Ne passa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les écritures divines ? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens ? ... De quel front ose-t-on encore après cela l'appeler ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, & dans ses disputes & dans ses sermons ; lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, sans doute à cause de son éloquence ?

Il se peut faire que des pasteurs, pleins de zèle, de charité, & très-propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, & ne puissent pas instruire leurs peuples par eux mêmes. Alors l'exemple de Valère, évêque d'Hippone, qui pour suppléer au peu d'usage qu'il avoit de la langue latine, fit prêcher S. Augustin en sa place & en sa présence, devient pour eux une règle, & les autorise à chercher ailleurs le supplément de ce qui leur manque. Les Curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le secours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des plus grossiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix; ou au moins leur en faire la lecture. Saint Augustin ne blâmeroit point cette pratique, à lui qui croit qu'un pasteur, incapable de composer lui-même un bon discours, peut le faire composer par un autre, &

*M. l'Abbé
Lambert.*

a Sunt quidam, qui bene pronuntiare possunt, qui autem pronuntiant excogitare non possunt. Quod si ab aliis sumant eloquentem sapienterque conscriptum,

memorizque commendent, atque ad populum proficiant: si eam personam gerunt, non improbe faciunt. *De doct. christ. lib. 4. n. 62.*

après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'est que, de quelque manière que ce soit, il est d'une indispensable nécessité que les peuples soient instruits.

III. DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.

QUOIQ'ON DOIVE fort estimer un discours qui est joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'est ni le genre simple & médiocre, ni le genre orné & fleuri; mais le sublime & le pathétique. Par les deux premiers, l'orateur vient à bout d'instruire & de plaire : & il peut se contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités spéculatives qu'il suffit de croire, qui ne demandent que notre consentement, & qui regardent plutôt l'esprit que le cœur, si pourtant il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en est pas ainsi quand on propose des vérités de pratique, qui doivent être mises en exécution. Que serviroit en effet que

l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, & qu'il applaudit à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'alloit jusqu'à aimer, embrasser, pratiquer les maximes qu'on lui prêche? Si l'orateur n'arrive à ce troisième degré, il demeure en chemin. Il n'a dû songer à instruire & à plaire, que pour toucher. C'est en cela que S. Augustin, après Cicéron, fait consister la pleine victoire de l'éloquence. Tout discours qui laisse l'auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas jusqu'à le troubler, l'abbattre, le renverser, & vaincre son opiniâtre résistance, quelque beau qu'il paroisse, n'est point un discours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inspirer de l'horreur de ses péchés, & de la crainte des jugemens de Dieu; de dissiper le charme séducteur qui l'aveugle, & de le forcer d'ouvrir les yeux; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïssoit; de déraciner de son cœur des passions vives, ardentes, enflammées, dont il n'est plus le maître, & qui ont pris sur lui un empire absolu; en un mot, de l'enlever & de l'arracher à lui-même, à ses desirs, à ses joies, à tout ce qui fait sa vie & son bonheur.

Je fai qu'il n'y a que la grace toute-puissante de Jesus-Christ qui soit capable de toucher ainsi les cœurs, & d'y faire des changemens si merveilleux. Penser autrement, & attendre en quelque degré que ce soit l'efficace de la parole ou des graces du discours, ou de la solidité des raisons, ou de la force des mouvemens, ce seroit, selon le langage de S. Paul, ^a anéantir la croix de Jesus-Christ, & lui dérober l'honneur de la conversion du monde, pour l'attribuer à la sagesse humaine. ^b C'est pour cela que S. Augustin veut que l'orateur chrétien compte beaucoup plus sur la priere que sur ses talens; & qu'avant que de parler aux hommes il s'adresse à Dieu, qui peut seul nous inspirer & ce qu'il faut dire, & la maniere dont il le faut dire. ^c Mais comme on ne laisse pas d'employer les remedes

^a Misit me Christus evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuatur crux Christi.
1. Cor. I. 17.

^b Noster iste eloquens.. hæc se posse, pietate magis orationum, quam oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro se, ac pro illis quos est

allocuturus, sit orator, antequam dicat... Et quis facit ut quod oportet, & quemadmodum oportet, dicatur à nobis, nisi IN CUJUS MANU SUNT ET NOS ET SERMONES NOSTRI?...
c Sicut enim corporis medicamenta, quæ

hominibus ab hominibus

naturels que prescrit la médecine, quoiqu'on sache que leur effet dépend uniquement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guérison ordinaire des maladies, sans pourtant s'y alstreindre lui-même : ainsi l'orateur chrétien peut & doit mettre en usage tous les moïens, tous les secours que lui fournit la rhétorique, mais sans y mettre sa confiance, & étant bien persuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, si Dieu ne parle aux cœurs.

Or c'est le stile sublime & pathétique, ce sont les grandes & vives figures, les passions fortes & véhémentes, qui emportent le consentement, & entraînent les cœurs. ^a L'instruction, les raisons ont éclairé & convaincu l'esprit. Les graces du discours l'ont gagné,

bus adhibentur, non nisi eis profunt, quibus Deus operatur salutem, qui & sine illis mederi potest, cum sine ipso illa non possint, & tamen adhibentur. . . ita & adjumenta doctrinæ tunc profunt animæ adhibita per hominem, cum Deus operatur ut profint, qui potuit evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. *S. Aug. de doct. chr. l. 4. c. 15. & 16.*

^a Oportet igitur eloquentem ecclesiasticum, quando suadet aliquid quod agendum est non solum docere ut instruat & delectare ut teneat, verum etiam flectere ut vincat. Ipse quippe jam remanet ad confessionem flectendus eloquentiæ granditate in quo id non egit usque ad ejus confessionem demonstratam veritas adjuncta etiam suavitate dictionis. *Ibid. c. 13.*

& par leur plaisir flateur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de s'en rendre le maître. C'est ce qui est réservé à la grande & forte éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le sublime. Je me contenterai de rapporter ici quelques extraits des Peres, qui seront plus instructifs que toutes les réflexions que je pourrois faire sur ce sujet.

EXTRAIT DE S. AUGUSTIN.

*S. August.
Epist. 29. a.
Mysium.*

CE GRAND SAINT mit en usage les préceptes de cette éloquence victorieuse dans une occasion importante, dont il nous a lui-même conservé l'histoire. Ce fut à Hippone, dans le tems qu'il n'étoit encore que prêtre, & que l'évêque Valère le faisoit parler à sa place. La fête de S. Leonce évêque d'Hippone étant proche, le peuple murmuroit de ce qu'on vouloit l'empêcher de la célébrer avec les réjouissances ordinaires, c'est-à-dire, de faire dans l'Eglise des festins qui dégénéroient en ivrogneries & en débauches. S. Augustin sachant le murmure du peuple, commença dès le

mercredi, veille de l'Ascension, à lui parler sur ce sujet à l'occasion de l'Evangile du jour où l'on avoit lû ce passage : *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, & ne jetez pas vos perles devant les pourceaux.* Matth. 7. 6.

Comme ce premier discours avoit eu peu d'auditeurs, & dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant fête de l'Ascension dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avoit lû l'Evangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jesus-Christ auroit eu plus de zèle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Ecriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissemens & de toutes les marques de la vive douleur que lui causoit sa charité : & après l'avoir interrompu par quelques prières qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il étoit capable, leur représentant le péril commun des peuples & des prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des pasteurs.

» Je vous conjure , leur dit-il, par les
 » humiliations , ses souffrances , sa
 » couronne d'épines , sa croix & son
 » sang : aiez du moins pitié de nous, &
 » considérez la charité du venerable
 » Valére , qui par tendresse pour vous
 » m'a chargé du redoutable miniftère
 » de vous annoncer la parole de la
 » verité. Il vous a témoigné plusieurs
 » fois la joie qu'il avoit de ce que
 » j'étois venu ici : mais c'étoit dans la
 » vûe que je ferois le miniftre de votre
 » falut, & non le témoin de votre per-
 » te & de votre dannation, S. Augu-
 » ftin ajoûta qu'il efperoit que ce mal-
 » heur n'arriveroit pas , & que s'ils ne
 » cédoient point à l'autorité de la parole
 » divine qu'il leur avoit annoncée , ils
 » céderoient aux châtimens dont il ne
 » pouvoit douter que Dieu ne les punit
 » en ce monde , pour ne les pas danner
 » en l'autre. Il dit cela d'une maniere fi
 » touchante , qu'il tira les larmes des
 » yeux de fes auditeurs, & ne put retenir
 » les fiennes. » Ce ne fut point, dit-il ,
 » en pleurant fur eux que je les fis
 » pleurer : mais pendant que je par-
 » lois, leurs larmes prévinrent les mien-
 » nes. J'avoue que je ne pus point
 » alors me retenir. Après que nous

eûmes pleuré ensemble , je com-
mençai à espérer fortement leur cor-
rection. »

Le lendemain , ^a qui étoit le jour
du festin , il apprit que quelques-uns
murmuroient encore , & disoient :
De quoi s'avise-t-on maintenant ?
Ceux qui ont souffert jusqu'ici cette
coutume, n'étoient-ils pas chrétiens ?
S. Augustin ^b ne sachant quel ressort
faire jouer pour les ébranler , se trou-
va fort embarrassé. Il avoit pris la ré-
solution de lire à ces obstinés l'endroit
du Prophete Ezéchiel, où il est dit, que
la sentinelle est déchargé quand elle a
annoncé le peril; & ensuite de secouer
ses vêtemens sur le peuple , & de se
retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna
cette douleur , & les murmureurs ne
purent résister plus longtems à une cha-
rité si vive & si éloquente.

Ezech. 31. 9.

La solidité & l'agrément du discours
servirent sans doute à préparer ce chan-
gement , & à ébranler les esprits. Mais
ce qui terrassa pour ainsi dire les mur-
mureurs , & ce qui procura à saint
Augustin une pleine victoire , fut le

^a Cum illuxisset dies, cui solebant fauces ven- tresque se parare.		maiores commovendi eos machinas prepa- rarem , omnino nescie- bam.
^b Quo audito , quas		

sublime & le pathétique , mêlé à ces manieres douces & tendres dont nous avons parlé ailleurs. ^a Les deux autres parties peuvent exciter des acclamations : le sublime , le pathétique , accablent comme par leur poids , & au lieu d'applaudissemens , arrachent des pleurs.

EXTRAIT DE S. CYPRIEN.

L'EXTRAIT que je donne ici est tiré de la belle lettre de ce grand Evêque au pape Corneille au sujet de ceux qui étant tombés pendant la persécution demandoient avec fierté d'être rétablis dans l'usage des sacremens , sans avoir fait une pénitence convenable , & emploioient même pour cela les menaces.

» Si ces pécheurs , dit S. Cyprien
 » veulent être reçus dans l'Eglise ,
 » voions quel sentiment ils ont de la
 » satisfaction qu'ils doivent faire , &
 » quels fruits de pénitence ils apportent. L'Eglise n'est ici fermée à

^a Non sanè , si dicentibus crebrius & vehementius acclametur , ideo granditer putandus est dicere : hoc enim & acumina submissi generis , & orna-

menta faciunt temperari. Grande autem genus plerumque pondere suo voces premit , sed lacrymas exprimit. *Sanct. August. de doctr. christ. L. 4. c. 24.*

personne

personne. l'Evêque ne rejette per-
 sonne. Nous sommes prêts à rece-
 voir avec patience, avec indulgen-
 ce, & avec douceur tous ceux qui
 se présentent à nous. Je desire que
 tous retournent à l'Eglise. Je desire
 que tous ceux qui combattoient
 avec nous se rallient sous les en-
 seignes de Jesus-Christ, & revien-
 nent dans son camp céleste & dans
 la maison de Dieu son pere. Je me
 relâche dans tout ce que je puis. Je
 dissimule beaucoup de choses, dans
 l'ardent desir que j'ai de réunir nos
 freres avec nous. Je n'examine pas
 même avec toute la sévérité que la
 pieté & la religion chrétienne de-
 manderoient, les offenses qu'on a
 commises contre Dieu; & je pé-
 che peut-être moi-même, en re-
 mettant trop facilement les péchés
 des autres. J'embrasse avec l'ardeur
 & avec la tendresse d'une entière
 charité ceux qui retournent avec
 des sentimens de pénitence, ceux
 qui confessent leurs péchés, & en
 font satisfaction avec humilité &
 simplicité de cœur. Que s'il y en
 a qui croient pouvoir rentrer dans
 l'Eglise par les menaces, & non par

„ les prieres ; & qui songent à en
 „ forcer les portes par la terreur , &
 „ non pas à se les ouvrir par la satis-
 „ faction & par les larmes ; qu'ils
 „ sachent que l'Eglise demeure tou-
 „ jours fermée à des personnes de
 „ cette sorte , & que le camp invin-
 „ cible de Jesus-Christ , fortifié par
 „ la toute-puissance de Dieu qui en
 „ est le protecteur , ne se force point
 „ par l'insolence des hommes. Le prê-
 „ tre du Seigneur qui suit la règle
 „ de l'Evangile , & qui garde les pré-
 „ ceptes de Jesus-Christ , peut être tué ,
 „ mais il ne peut être vaincu. *Sacerdos*
Dei evangelium tenens , & Christi præ-
cepta custodiens , occidi potest , non po-
test vinci.

Il me semble que cet extrait , qui
 ne ressent pas moins la douceur pa-
 ternelle d'un saint Evêque que le cou-
 rage invincible d'un grand martyr ,
 peut être proposé comme un modèle
 parfait de la plus forte & de la plus
 sublime éloquence , qui ne le cede en
 rien à celle de Démosthène,

DE S. JEAN CHRYSOSTOME

Contre les Sermons.

SAINT CHRYSOSTOME, dans
ses homélies au peuple d'Antioche, par-
le souvent avec beaucoup de force con-
tre ceux qui, pour des intérêts tempo-
rels, obligeoient leurs freres à prêter
serment sur l'autel, & par là souvent
leur donnoient lieu de se parjurer. » Que Homil. XV.
faites vous, malheureux, dit-il? Vous ad pop. An-
tioch. exigez un serment sur la sainte table, «
& vous immolez cruellement votre «
frere sur le même autel où repose Je- «
sus-Christ, qui s'est immolé pour «
vous? Les voleurs commettent des «
meurtres, mais c'est en secret: & vous «
en présence de l'Eglise, notre mere «
commune, vous égorgez un de ses «
enfans, pire en cela que Caïn. Car «
enfin il cacha son crime dans le dé- «
fert, & ne ravit à son frere qu'une vie «
de peu de durée: & vous au milieu «
du temple, & sous les yeux de Dieu, «
vous causez à votre prochain une mort «
éternelle! Est-ce donc pour jurer que «
la maison du Seigneur est établie, & «
non pour prier? L'autel sacré est-il «

Y ij

» destiné à donner occasion aux crimes,
 » & non à les expier? Si tout autre sen-
 » timent de religion est étouffé en vous,
 » respectez au moins le livre sacré que
 » vous présentez à votre frere pour ju-
 » rer. Ouvrez le saint Evangile sur le-
 » quel vous êtes prêts de lui faire prê-
 » ter serment, & écoutant ce qu'y dit
 » Jesus-Christ sur les juremens, trem-
 » blez, & retirez-vous. Et qu'y dit Je-
 » sus-Christ? *Il a été dit aux anciens: Vous*
 » *ne vous parjurerez point... Et moi je vous*
 » *dis que vous ne juriez en aucune sorte.*
 » Quoi! vous faites jurer sur ce même
 » livre, qui vous interdit les juremens?
 » O impiété, ô étrange sacrilège! C'est
 » comme si l'on prenoit pour compli-
 » ce d'un meurtre le Législateur mê-
 » me qui le condamne.

» Je répands moins de larmes quand
 » j'apprens que quelqu'un a été assassiné
 » dans le grand chemin, que lorsque
 » je voi un homme approcher de l'autel
 » pour porter sa main sur le saint livre des
 » Evangiles, & prononcer à haute voix
 » le serment. Car pour lors je ne puis
 » m'empêcher de pâlir, de trembler,
 » de frissonner, autant pour celui qui
 » exige le serment que pour celui qui le
 » prête. Misérable! pour t'assurer quel-

que somme d'argent douteuse , tu es
perds ton ame ! Le gain que tu fais es
peut-il entrer en comparaison avec es
la perte de ton frere & la tienne ? Si es
tu fais que celui dont tu exiges le ser- es
ment est homme de bien , pourquoi es
ne te pas contenter de sa parole ? Et es
s'il ne l'est pas , pourquoi le force-tu es
à faire un parjure ? es

Mais sans cela , dites-vous , votre es
preuve étoit imparfaite , & l'on ne es
vous croïoit point. Hé ! que vous im- es
porte ? C'est en craignant d'exiger le es
serment que vous paroîtrez véritable- es
ment digne de foi , & que vous vous es
mettiez l'esprit en repos. Car enfin , es
quand vous êtes de retour chez vous , es
votre conscience ne vous fait-elle es
point de reproches ? Ne dites-vous es
point en vous-même : Ai-je eu raison es
de lui faire prêter serment ? N'a-t-il es
point fait un parjure ? N'ai-je point es
donné lieu à un crime si horrible ? Au es
contraire , quelle consolation n'est-ce es
point pour vous , quand de retour dans es
votre maison vous pouvez dire : Dieu es
soit beni , je me suis retenu , j'ai épar- es
gné à mon frere l'occasion d'un crime , es
& lui ai peut-être sauvé un faux ser- es
ment ? Que tout l'or , que toutes les es

» richesses de la terre périssent, plutôt
 » que de m'obliger à enfreindre la loi,
 » & à forcer les autres de la violer.

Dans l'homélie précédente, S. Chrysostome, après avoir raconté à ses auditeurs comment le saint Précurseur avoit été mis à mort à cause du serment d'Herode, les exhorte à conserver la mémoire d'un si tragique événement, & à profiter d'un si terrible exemple: & il emploie pour cela les figures les plus vives & les plus sublimes. Je vous dis hier d'emporter chacun en votre maison la tête de Jean-Baptiste encore toute sanglante, & de vous représenter ses yeux animés d'un saint zèle contre les sermens, & sa voix qui s'élevant encore contre cette habitude criminelle, semble vous dire: Fuyez, & détestez le jurement, qui a été mon meurtrier, & qui est la cause des plus grands crimes. En effet, continue S. Chrysostome, ce que ni la généreuse liberté du saint Précurseur, ni la violente colere du Roi qui se voioit repris publiquement, n'avoient pû faire, la crainte mal entendue du parjure le fit, & la mort de Jean-Baptiste fut l'effet & la suite du jurement: Je vous répète encore aujourd'hui la même

chose. Envisagez toujours cette tête « sacrée , qui fait de continuels repro- « ches aux blasphémateurs : & cette « seule pensée sera comme un frein sa- « lutaire qui arrêtera votre langue , & « la détournera du blasphême. »

E X T R A I T

*Du discours de saint Chrysostome , sur
la disgrâce d'Eutrope.*

EUTROPE étoit un favori tout-
puissant auprès de l'Empereur Arcade
& qui gouvernoit absolument l'esprit
de son Maître. Ce Prince, aussi foible à
soutenir ses ministres, qu'imprudent à
les élever , se vit obligé malgré lui d'a-
bandonner son favori. En un moment
Eutrope tomba du comble de la gran-
deur dans l'extrémité de la misère. Il ne
trouva de ressource que dans la pieuse
générosité de S. Jean Chrysostome qu'il
avoit souvent maltraité, & dans l'asyle
sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'a-
bolir par diverses loix , & où il se re-
fugia dans son malheur. Le lendemain,
jour destiné à la célébration des saints
mysteres, le peuple accourut en foule à
l'Eglise pour y voir dans Eutrope une
image éclatante de la foiblesse des hom-
mes, & du néant des grandeurs humai-

nes. Le saint Evêque parla sur ce sujet d'une manière si vive & si touchante, qu'il changea la haine & l'aversion qu'on avoit pour Eutrope en compassion & fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de S. Chrysostome étoit de parler aux grands & aux puissans, même dans le tems de leur plus grande prospérité, avec une force & une liberté vraiment épiscopale.

Eradef. 1. 2. » Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité*
 » *des vanités, & tout n'est que vanité*, certainement c'est dans la conjoncture
 » présente. Où est maintenant cet éclat
 » des plus hautes dignités? Où sont ces
 » marques d'honneur & de distinction?
 » Qu'est devenu cet appareil des festins
 » & des jours de réjouissance? Où se
 » sont terminées ces acclamations si
 » fréquentes & ces flâteries si outrées de
 » tout un peuple assemblé dans le cirque
 » pour assister au spectacle? Un seul
 » coup de vent a dépouillé cet arbre
 » superbe de toutes ses feuilles, & après
 » l'avoir ébranlé jusques dans ses racines,
 » l'a arraché en un moment de la
 » terre? Où sont ces faux amis, ces vils
 » adulateurs, ces parasites si empressés à
 » faire leur cour, & à témoigner par

leurs actions & leurs paroles un ser-
 vile dévouement? Tout cela a disparu
 & s'est évanoui comme un songe,
 comme une fleur, comme une ombre.
 Nous ne pouvons donc trop répéter
 cette sentence du Saint-Esprit: *Vanité*
des vanités, & tout n'est que vanité.
 Elle devroit être écrite en caractères
 éclatans dans toutes les places publi-
 ques, aux portes des maisons, dans
 toutes nos chambres: mais elle de-
 vroit encore bien plus être gravée
 dans nos cœurs, & faire le continuel
 sujet de nos entretiens.

N'avois-je pas raison, dit S. Chry-
 sostome en s'adressant à Eutrope, de
 vous représenter l'inconstance & la
 fragilité de vos richesses? Vous con-
 noissez maintenant par votre expé-
 rience que comme des esclaves fugi-
 tifs elles vous ont abandonné, &
 qu'elles sont même en quelque sorte
 devenues perfides & homicides à vo-
 tre égard, puisqu'elles sont la principa-
 le cause de votre désastre. Je vous ré-
 pétois souvent que vous deviez faire
 plus de cas de mes reproches, quel-
 que amers qu'ils vous parussent, que
 de ces fades louanges dont vos flatteurs
 ne cessoient de vous accabler, parce

» que les blessures que fait celui qui aime,
 » valent mieux que les baisers trompeurs
 » de celui qui hait. Avois-je tort de vous
 » parler ainsi ? Que sont devenus tous
 » ces courtifans ? Ils se sont retirés : ils
 » ont renoncé à votre amitié : ils ne
 » songent qu'à leur sûreté, à leurs inté-
 » rêts, aux dépens même des vôtres. Il
 » n'en est pas ainsi de nous. Nous avons
 » souffert vos emportemens dans votre
 » élévation : & dans votre chute nous
 » vous soutenons de tout notre pou-
 » voir. L'Eglise à qui vous avez fait la
 » guerre , ouvre son sein pour vous
 » recevoir : & les théâtres, objet éternel
 » de vos complaisances, qui nous ont
 » si souvent attiré votre indignation ,
 » vous ont abandonné & trahi.

» Je ne parle pas ainsi pour insulter
 » au malheur de celui qui est tombé, ni
 » pour r'ouvrir & aigrir des plaies en-
 » core toutes sanglantes ; mais pour sou-
 » tenir ceux qui sont debout , & leur
 » faire éviter de pareils maux. Et le
 » moien de les éviter , c'est de se bien
 » convaincre de la fragilité & de la va-
 » nité des grandeurs humaines. De les
 » appeller une fleur, une herbe, une fu-
 » mée, un songe , ce n'est pas encore en
 » dire assez, puisqu'elles sont au dessous

même du néant. Nous en avons une «
 preuve bien sensible devant les yeux. «
 Qui jamais est parvenu à une plus «
 haute élévation ? N'avoit-il pas des «
 biens immenses ? Lui manquoit-il «
 quelque dignité ? N'étoit-il pas craint «
 & redouté de tout l'empire ? Et main- «
 tenant plus abandonné & plus trem- «
 blant que les derniers des malheureux, «
 que les plus vils esclaves, que les pri- «
 sonniers enfermés dans des noirs ca- «
 chots, n'ayant devant les yeux que les «
 épées préparées contre lui, que les «
 tourmens & les bourreaux, privé de «
 la lumière du jour au milieu du jour «
 même, il attend à chaque moment «
 la mort, & ne la perd point de vûe. «

Vous fûtes témoins hier, quand on «
 vint du palais pour le tirer d'ici par «
 force, comment il courut aux vases «
 sacrés, tremblant de tout le corps, le «
 visage pâle & défait, faisant à peine en- «
 tendre une foible voix entrecoupée de «
 sanglots, & plus mort que vif. Je le «
 répète encore, ce n'est point pour in- «
 sulter à sa chute que je dis tout ceci, «
 mais pour vous attendrir sur ses maux, «
 & pour vous inspirer des sentimens de «
 clémence & de compassion à son égard. «

Mais, disent quelques personnes «

» dures & impitoyables, qui même nous
 » savent mauvais gré de lui avoir ou-
 » vert l'asyle de l'Eglise; n'est-ce pas cet
 » homme-là qui en a été le plus cruel
 » ennemi, & qui a fermé cet asyle sacré
 » par diverses loix ? Cela est vrai, ré-
 » pond saint Chrysostome : & ce doit
 » être pour nous un motif bien pressant
 » de glorifier Dieu, de ce qu'il oblige
 » un ennemi si formidable de venir ren-
 » dre lui-même hommage, & à la
 » puissance de l'Eglise, & à sa clémence.
 » A sa puissance, puisque c'est la guerre
 » qu'il lui a faite, qui lui a attiré sa dis-
 » grace : à sa clémence, puisque malgré
 » tous les maux qu'elle en a reçus, ou-
 » bliant tout le passé, elle lui ouvre son
 » sein, elle le cache sous ses ailes, elle
 » le couvre de sa protection comme
 » d'un bouclier; & le reçoit dans l'asyle
 » sacré des autels, que lui-même avoit
 » plusieurs fois entrepris d'abolir. Il n'y
 » a point de victoires, point de tro-
 » phées, qui pussent faire tant d'hon-
 » neur à l'Eglise. Une telle générosité,
 » dont elle seule est capable, couvre
 » de honte & les Juifs & les infidèles.
 » Accorder hautement sa protection à
 » un ennemi déclaré, tombé dans sa
 » disgrâce, abandonné de tous, devenu

l'objet du mépris & de la haine publique ; montrer à son égard une tendresse plus que maternelle ; s'opposer en même tems & à la colere du Prince, & à l'aveugle fureur du peuple : voila ce qui fait la gloire de notre sainte religion.

Vous dites avec indignation, qu'il a fermé cet asyle par diverses loix. O homme, qui que vous soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites ? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Dieu crucifié, qui dit en expirant : *Mon Pere, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Et cet homme, prosterné aux piés de l'autel, & exposé en spectacle à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abroger ses loix & en reconnoître l'injustice ? Quel honneur pour cet autel, & combien est-il devenu terrible & respectable, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion enchainé ? C'est ainsi que ce qui relève l'éclat de l'image d'un Prince, n'est pas qu'il soit assis sur un trône, revêtu de pourpre, & ceint du diadème ; mais qu'il foule aux piés les barbares vaincus & captifs...

Je voi dans notre temple une

» assemblée aussi nombreuse qu'à la
 » grande fête de pâque. Quelle leçon
 » pour tous que le spectacle qui vous
 » occupe maintenant, & combien le
 » silence même de cet homme réduit en
 » l'état où vous le voiez est-il plus élo-
 » quent que tous nos discours. Le riche
 » en entrant ici n'a qu'à ouvrir les yeux
 » pour reconnoître la vérité de cette pa-
 » role : *Toute chair n'est que de l'herbe,*
 » *& toute sa gloire est comme la fleur des*
 » *champs. L'herbe s'est séchée & la fleur*
 » *est tombée, parce que le Seigneur l'a fra-*
 » *pée de son souffle.* Et le pauvre apprend
 » ici à juger de son état tout autrement
 » qu'il ne fait, & loin de se plaindre, à
 » savoir même bon gré à sa pauvreté,
 » qui lui tient lieu d'asyle, de port, de
 » citadelle, en le mettant en repos & en
 » sûreté, & le délivrant des craintes &
 » des allarmes dont il voit que les ri-
 » chesses sont la cause & l'origine.

Le but qu'avoit S. Chrysostome en
 tenant tout ce discours, n'étoit pas seu-
 lement d'instruire son peuple, mais de
 l'attendrir par le récit des maux dont il
 lui faisoit une peinture si vive. Aussi eut-
 il la consolation, comme je l'ai déjà dit,
 de faire fondre en larmes tout son audi-
 toire, quelque aversion qu'on eût pour

Eutrope , qu'on regardoit avec raison comme l'auteur de tous les maux publics & particuliers. Quand il s'en aperçut , il continua ainsi : Ai-jé calmé vos esprits? Ai-je chassé la colere? Ai-je éteint l'inhumanité? Ai-je excité la compassion? Oui sans doute : & l'état où je vous voi, & ces larmes qui coulent de vos yeux , en font de bons garands. Puisque vos cœurs sont attendris, & qu'une ardente charité en a fondu la glace, & amolli la dureté : allons donc tous ensemble nous jeter aux piés de l'Empereur : ou plutôt prions le Dieu de miséricorde de l'adoucir , en sorte qu'il nous accorde la grace entiere.

Ce discours eut son effet, & S. Chrysostome sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après ayant eu l'imprudence de sortir de l'Eglise pour se sauver il fut pris, & banni en Cypre, d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine , & il y fut décapité.

EXTRAIT

Tiré du premier livre du Sacerdoce.

S. CHRYSOSTOME avoit un ami intime, nommé Basile, qui lui avoit persuadé de quitter la maison de sa mere, pour mener avec lui une vie solitaire &

retirée. Dès que cette mère désolée eut
 appris cette nouvelle, elle me prit par la
 main, dit S. Chrysostome, me mena dans
 sa chambre, & m'ayant fait asseoir auprès
 d'elle sur le même lit où elle m'avoit mis
 au monde, elle commença à pleurer, &
 à me parler en des termes qui me donne-
 rent encôre plus de pitié que ses larmes.
 » Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas
 » voulu que je jouisse longtemps de la ver-
 » tu de votre pere. Sa mort; qui suivit
 » de près les douleurs que j'avois endu-
 » rées pour vous mettre au monde, vous
 » rendit orphelin, & me laissa veuve;
 » plutôt qu'il n'eût été utile à l'un & à
 » l'autre. J'ai souffert toutes les peines &
 » toutes les incommodités du veuvage,
 » lesquelles certes ne peuvent être com-
 » prises par les personnes qui ne les ont
 » point éprouvées. Il n'y a point de dis-
 » cours qui puisse représenter le trouble
 » & l'orage où se voit une jeune femme,
 » qui ne vient que de sortir de la maison
 » de son pere, qui ne sait point les af-
 » faires, & qui étant plongée dans l'af-
 » fliction, doit prendre de nouveaux
 » soins, dont la foiblesse de son âge, &
 » celle de son sexe, sont peu capables. Il
 » faut qu'elle supplée à la négligence de
 » ses serviteurs, & se garde de leur ma-

lice : qu'elle se défende des mauvais des-
seins de ses proches : qu'elle souffre
constamment les injures des partisans
& l'insolence & la barbarie qu'ils
exercent dans la levée des impôts.

Quand un pere en mourant laisse des
enfans, si c'est une fille, je sai que c'est
beaucoup de peine & de soin pour une
veuve : ce soin néanmoins est suppor-
table, en ce qu'il n'est pas mêlé de
crainte ni de dépense. Mais si c'est un
fils, l'éducation en est bien plus diffi-
cile, & c'est un sujet continuel d'ap-
préhensions & de soins, sans parler de
ce qu'il coûte pour le faire bien in-
struire. Tous ces maux pourtant ne
m'ont point portée à me remarier. Je
suis demeurée ferme parmi ces orages
& ces tempêtes, & me confiant sur-
tout en la grace de Dieu, je me suis
résolue de souffrir tous ces troubles
que le veuvage apporté avec soi.

Mais ma seule consolation dans ces
misères, a été de vous voir sans cesse,
& de contempler dans votre visage l'i-
mage vivante & le portrait fidèle de
mon mari mort. Consolation, qui a
commencé dès votre enfance, lorsque
vous ne saviez pas encore parler, qui
est le tems où les peres & les meres re-

» coivent plus de plaisir de leurs enfans.
» Je ne vous ai point aussi donné sujet
» de me dire, qu'à la vérité j'ai soutenu
» avec courage les maux de ma condi-
» tion présente, mais aussi que j'ai di-
» minué le bien de votre pere pour me
» tirer de ces incommodités ; qui est un
» malheur que je sai arriver souvent aux
» pupilles. Car je vous ai conservé tout ce
» qu'il vous a laissé, quoique je n'aie rien
» épargné de tout ce qui vous a été né-
» cessaire pour votre éducation. J'ai pris
» ces dépenses sur mon bien, & sur ce
» que j'ai eu de mon pere en mariage. Ce
» que je ne vous dis point, mon fils, dans
» la vûe de vous reprocher les obliga-
» tions que vous m'avez. Pour tout cela
» je ne vous demande qu'une grace ; ne
» me rendez pas veuve une seconde fois.
» Ne r'ouvrez pas une plaie qui com-
» mençoit à se fermer. Attendez au
» moins le jour de ma mort. Peut-être
» n'est-il pas éloigné. Ceux qui sont jeu-
» nes peuvent esperer de vieillir ; mais
» à mon âge je n'ai plus que la mort à
» attendre. Quand vous m'aurez ense-
» velie dans le tombeau de votre pere,
» & que vous aurez réuni mes os à ses
» cendres, entreprenez alors d'aussi
» longs voïages, & navigez sur telle mer

que vous voudrez, personne ne vous en empêchera. Mais pendant que je respire encore, supportez ma présence, & ne vous ennuiez point de vivre avec moi. N'attirez pas sur vous l'indignation de Dieu, en causant une douleur si sensible à une mere qui ne l'a point méritée. Si je songe à vous engager dans les soins du monde, & que je veuille vous obliger de prendre la conduite de mes affaires qui sont les vôtres, n'aiez plus d'égard, j'y consens, ni aux loix de la nature, ni aux peines que j'ai essuïées pour vous élever, ni au respect que vous devez à une mere, ni à aucun autre motif pareil: fuiez-moi comme l'ennemie de votre repos, & comme une personne qui vous tend des pièges dangereux. Mais si je fais tout ce qui dépend de moi, afin que vous puissiez vivre dans une parfaite tranquillité, que cette considération pour le moins vous retienne si toutes les autres sont inutiles. Quelque grand nombre d'amis que vous ayez, nul ne vous laissera vivre avec autant de liberté que je fais. Aussi n'y ena-t-il point qui ait la même passion que moi pour votre avancement & pour votre bien.

S. Chrysostome ne put résister à un dis-

cours si touchant, & quelque sollicitation que Basile son ami continuât toujours à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mere si pleine de tendresse pour lui, & si digne d'être aimée.

L'antiquité paienne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple & naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant : Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté ? Ne voit-on pas que tout y coule de source, & que c'est la nature même qui l'a dicté ? Mais ce que j'admire le plus, c'est la retenue inconcevable d'une mere affligée à l'excès, & pénétrée de douleur, à qui dans un état si violent il n'échape pas un seul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ses peines & de ses allarmes, soit par respect pour la vertu de Basile, soit par la crainte d'irriter son fils, qu'elle ne songeoit qu'à gagner & attendrir.

SECONDE PARTIE.

Du fond de science nécessaire à l'Orateur chrétien.

CE QUE j'ai dit jusqu'ici ne regarde

encore que le stile & la maniere de parler dont l'orateur chrétien doit se servir, ce que S. Augustin appelle, *eloquentér dicere*. Il me reste à traiter de ce qui fait la science indispensablement nécessaire à un prédicateur, ce que le même Saint appelle, *sapienter dicere*.

Sans ce fond de science, ^a un prédicateur, quelque éloquent qu'il parût, ne seroit qu'un déclamateur, d'autant plus dangereux pour ses auditeurs, qu'il leur seroit plus agréable, & qu'en les éblouissant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain son de paroles pour la vérité, qui seule est la nourriture solide de l'esprit. On sait, dit S. Augustin, combien les païens mêmes, qui n'étoient point éclairés des lumières de la sagesse divine, mais guidés par la seule raison & par le bon sens, ont témoigné de mépris pour cette fausse éloquence : que devons-nous donc en penser, nous qui sommes les enfans & les ministres de cette même sagesse ?

Il n'est que trop ordinaire à plusieurs de ceux qui se préparent à la prédica-

^a Qui affluit insipienti eloquentia, tanto magis cavendus est, quanto magis ab eo in iis quæ audire inutile est, delectatur	auditor, & eum, quoniam disertè dicere audire etiam verè dicere existimatur. S. Aug. lib. 4. de doctr. christ. cap. 5.
---	---

tion, d'être plus occupés du soin d'embellir leurs discours, que de celui de les remplir de vérités solides. Cependant c'est un principe de Rhétorique établi par tous ceux qui ont écrit de cet art, que l'unique moien de bien parler est de bien penser : & pour bien penser, il faut être instruit, posséder bien son sujet, avoir l'esprit orné de beaucoup de connoissances.

Horat.
Ars. poet.

de. *Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.*

C'étoit dans la philosophie, & surtout dans celle de Platon, que les anciens croioient qu'on pouvoit puiser ce fond de connoissances, seules capables de former un bon orateur :

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

De là vient que Cicéron en recomman-
de l'étude avec tant de soin ;^a & il
avoue, comme je l'ai déjà remarqué
ailleurs, que s'il a acquis quelque élo-
quence, il en est moins redevable à la
rhétorique qu'à la philosophie.

Les orateurs chrétiens ont des sources
infiniment plus pures & plus abondan-
tes ; où ils doivent puiser ce fonds de

^a Frater me oratorem, | rhetorum officinis, sed
si modo sim, aut etiam | ex Academix spatiis ex-
quicunque sim, non ex | titisse. *Orat. n. 12.*

sciences. Ces sources, sont l'Ecriture & les Peres. Quelles richesses n'y trouve-t-on point ! Et combien seroit-on condamnable de négliger un si précieux trésor ? Quiconque sera bien versé dans cette lecture, ne sera pas après cela beaucoup embarrassé de l'élocution. Les pensées solides & les grandes vérités dont il sera plein, entraîneront après elles des expressions qui y répondent ; & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur :

Verbaque provifam rem non invita fequentur.

De l'étude de l'Ecriture Sainte.

C'EST la lecture des livres saints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur : & S. Augustin avance comme un principe incontestable, que l'orateur chrétien est plus ou moins en état de parler solidement, selon qu'il est plus ou moins versé dans les Saintes Ecritures : *Sapienter dicit homo tanto magis vel minus, quanto in scripturis sanctis magis minusve profecit.*

*De doctrina
christ. l. 4 c. 57*

Toute la religion, toute la science de l'homme pour la vie présente aussi bien que pour l'autre, consiste à connoître le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ qu'il a envoyé : *Hec est vita aterna, Joan. 17. 30*

ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum. Que peut-il manquer à un-homme qui a cette double connoissance ? Et dans quelle autre source peut-elle être puisée que dans les Saintes Ecritures ? Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? Qui a pénétré la profondeur des trésors de sa sagesse & de sa science ? qui peut se vanter d'être rempli de toutes les richesses d'une intelligence ferme & assurée pour connoître le mystere de Dieu le Pere & de Jesus-Christ. Il n'y a que ceux à qui Dieu a bien voulu faire connoître quelles sont les richesses de la gloire de ce double mystere, c'est-à-dire, les Evangelistes & les Apôtres, qui puissent dire, Nous avons reçu l'Esprit de Dieu: nous connoissons les sentimens & les pensées de Jesus-Christ: On fait que ce don a été accordé à S. Paul dans un degré éminent. Il fait profession de ne savoir autre chose que Jesus-Christ, & Jesus-Christ crucifié. . . Tout le reste lui semble une perte au prix de cette haute & sublime connoissance. Il declare en plus d'un endroit que sa vocation est d'annoncer & de decouvrir à tous les hommes les richesses incomprehensibles du mystere de J. C. dont il a reçu une intelligence particuliere, & de les éclairer

en

en leur découvrant *combien est admirable l'économie de ce mystere caché avant tous les siècles en Dieu.*

Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'Evangile, à proprement parler, sinon un député & un ambassadeur que Dieu envoie vers les hommes, pour leur parler de sa part, pour leur expliquer ses intentions, pour leur exposer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux, & de la paix qu'il veut bien leur accorder; selon cette majestueuse parole de S. Paul : *pro Christo legatione fungimur* ? Or 2. Cor. 5. 20. de qui un ambassadeur doit-il tirer ses instructions, de qui doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, sinon du maître qui l'envoie ? C'est pour cela que saint Paul exhortoit les Ephesiens à offrir pour lui de continuelles prieres, *afin que* Ephes. 6. 19. *le Dieu dont il exerçoit la legation & l'am-* 20. *bassade lui ouvrît la bouche, & lui donnât des paroles pour annoncer librement le mystere de l'Evangile.* Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'est Dieu lui-même qui a mis dans sa bouche, & dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation : *Posuit in* 2. Cor. 5. 19 *nobis verbum reconciliationis.*

Quand les prédicateurs peuvent-ils

- dire véritablement aux peuples qui les
 2. Cor. 5. 20. écoutent : *Nous faisons la charge d'am-*
bassadeurs pour Jesus-Christ; & c'est Dieu
même qui vous exhorte par notre bouche :
 Ibid. 12. 19. *Nous vous parlons devant Dieu en Jesus-*
 Ibid. 13. 3. *Christ, ou plutôt, c'est Jesus Christ qui*
parle en nous ; sinon lorsque les vérités
 qu'ils annoncent, & les preuves dont
 ils les appuient, sont tirées de l'Ecriture
 sainte, & ont pour garand la parole de
 Dieu même? Elle est d'ailleurs d'une fé-
 condité infinie, soit qu'on veuille en-
 seigner le dogme, ou expliquer les
 mysteres : soit qu'on veuille développer
 les principes de la morale, ou atta-
 2. Timet. 3. quer les vices. *Toute écriture qui est in-*
 26. *spirée de Dieu est utile pour instruire, pour*
repandre, pour corriger, & pour conduire
à la pieté & à la justice.

Il faut avouer que les vérités qu'on
 annonce aux fidèles ont toute une au-
 tre force, & font toute une autre im-
 pression, quand elles sont ainsi revê-
 tues de l'autorité divine, parce que na-
 turellement tout homme avec l'idée
 de la divinité, porte dans son cœur
 un fond de vénération pour elle.
 D'ailleurs ces vérités demeurent gra-
 vées bien plus profondément dans les
 esprits, lorsqu'elles sont attachées à

quelques passages de l'Ecriture sainte, dont on a soin d'approfondir le sens, & de faire sentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui le rend bien plus attentif : du moins il le trouve chez lui, & en le lisant, il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une simple citation, souvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, passe rapidement, ne laisse aucune trace, & se confond avec le reste du discours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'instructions qui ne sont fondées que sur des raisonnemens humains.

On suivroit, dit M. de Fénelon dans ses dialogues sur l'éloquence, où il établit d'excellentes règles sur la maniere de prêcher. « On suivroit vingt ans bien des prédicateurs, sans apprendre la religion comme on la doit savoir. . . . » J'ai souvent remarqué, ajoute-t-il « dans un autre endroit, qu'il n'y a ni art ni science dans le monde, que les maîtres n'enseignent de suite par principes & avec méthode. Il n'y a que la religion qu'on n'enseigne point de cette maniere aux fidèles. On leur donne dans l'enfance un petit caté- »

» chisme sec, & qu'ils apprennen^{ns} :
 » cœur, sans en comprendre le se^u-
 » après quoi ils n'ont plus pour inst^e-
 » ction que des sermons vagues & d^{at}
 » tachés. Je voudrois qu'on enseign^e
 » aux chrétiens les premiers élémens d'
 » leur religion, & qu'on les menât avec
 » ordre jusqu'aux plus hauts mysteres.
 » C'est ce que l'on faisoit autrefois. On
 » commençoit par les catéchèses, après
 » quoi les pasteurs enseignoient de sui-
 » te l'Evangile par des homélies. Cela
 » faisoit des chrétiens très-instruits de
 » toute la parole de Dieu.

C'est ainsi que les pasteurs instrui-
 soient anciennement leurs peuples : & la
 principale préparation qu'ils croioient
 devoir apporter à cet important mini-
 stère, qui leur paroissoit très-redouta-
 ble, étoit l'étude de l'Ecriture sainte. Je
 me contenterai de citer ici le témoigna-
 ge & l'exemple de S. Augustin. Valère
 son évêque l'avoit ordonné prêtre mal-
 gré lui, dans le dessein principalement
 de lui faire exercer le ministère de la
 prédication. En effet il l'en chargea peu
 de tems après. Qui pourroit exprimer
 les craintes, les inquiétudes, les allar-
 mes de S. Augustin à la vûe de cette
 fonction, que plusieurs regardent

maintenant comme un jeu , mais qui faisoit trembler ce grand'homme? Que lui manquoit-il néanmoins, où du côté des talens naturels , où par rapport au fond de science nécessaire à un prédicateur ? Et c'est ce que lui représentoit son Evêque. Lui-même avoue qu'il savoit assez toutes les choses qui regardent la religion : mais il croioit n'avoir pas encore appris comment il falloit distribuer ces verités aux autres pour contribuer à leur salut; & c'est pour cela qu'il demandoit avec tant d'instance qu'au moins on lui accordât quelque espace de tems pour s'y préparer par l'étude de l'Ecriture sainte, par la priere & par les larmes. « Que si , disoit-il dans la belle requête , qu'il présenta « à son Evêque , après que j'ai connu « par expérience ce qui est nécessaire à « un homme chargé de la dispensation « des sacremens & de la parole de Dieu, « vous ne voulez pas me donner le tems « d'acquérir ce que je voi qui me manque, vous voulez donc que je périsse? ». Valère mon cher pere , où est votre charité ? Car qu'aurai-je à répondre au Seigneur quand il me jugera ? Lui dirai-je qu'étant déjà embarqué dans les emplois ecclésiastiques, il ne

*Epist. 21. ad
Valer.*

» m'a plus été possible de m'instruire
 » de ce qui m'étoit nécessaire pour
 » m'en bien acquitter ?

Ce que S. Augustin a pensé sur ce sujet, tous les Peres qui ont été chargés du ministère de la prédication l'ont pensé & l'ont pratiqué comme lui: saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome; & ils ont marqué cette route à leurs successeurs. Cette étude est donc nécessaire à tous, & peut suffire à beaucoup. Il y a une infinité d'ecclésiastiques, peu habiles d'ailleurs, destinés cependant à instruire les enfans & les personnes du peuple ou de la campagne, que la seule lecture des livres saints, & sur tout du Nouveau-Testament, mettra en état de s'acquitter avec succès de leur emploi, & en qui cette lecture faite avec quelque soin suppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la science & de la facilité de parler. ^a Saint Augustin veut que plus ils se sentent pauvres de leur propre fond, plus ils aient recours aux richesses de l'Ecriture; qu'ils

^a Quanto se pauperior cernit in suis, tanto cum oportet in illis esse ditiorum: ut quod dixerit suis verbis, probet ex illis; & qui propriis verbis minor erat, magnorum testimonio esse ditiorum: quodammodo crescat. *De doctr. christ. l. 4. c. 5.*

empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuiant leurs paroles de son témoignage; & qu'ils trouvent dans sa grandeur & dans sa force le moiende croître en quelque sorte & de se fortifier avec elle.

De l'étude des Peres.

MAIS pour remplir plus dignement un ministration si sublime & si important, il faut ajouter à l'étude de l'Ecriture sainte celle des docteurs de l'Eglise, qui en sont les véritables interprètes, & que Jesus-Christ, l'unique Maître des hommes, a daigné s'associer dans cette honorable qualité, en les éclairant particulièrement de ses lumieres.

L'éloquence de la Chaire a au-dessus de celle du Barreau un avantage & un secours qu'on n'estime point assez, & dont il me semble qu'on ne fait point assez d'usage. Dans la dernière l'orateur tire presque tout ce qu'il a à dire de son propre fond. Il peut bien s'aider de quelques pensées, de quelques tours, que lui fourniront les anciens: mais il ne lui est pas permis de les copier; & quand il le pourroit, son sujet pour l'ordinaire ne le compor-

teroit pas. Il n'en est pas ainsi d'un prédicateur. Quelque matiere qu'il ait à traiter, il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Peres grecs & des Peres latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette matiere; non seulement les principes & leurs conséquences, les verités & leurs preuves, les règles & leur application; mais encore très-souvent les pensées & les tours: en sorte qu'un orateur assez médiocre par lui-même, se trouve tout d'un coup riche du fond d'autrui, qui devient en un certain sens son propre bien par l'usage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puisse lui faire un crime de se parer ainsi de ces précieuses dépouilles, on devroit au contraire lui savoir très-mauvais gré s'il osoit préférer ses propres pensées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilège particulier d'instruire après leur mort tous les pays & tous les siècles.

On ne prétend pas, quand on parle ainsi, borner le travail des prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Peres, & à les débiter de la sorte à leurs auditeurs. Quand

pourtant cela seroit ainsi, les peuples n'en seroient pas moins bien instruits, & ils ne seroient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour maîtres & pour pasteurs S. Ambroise, S. Augustin, S. Chrysostome. J'ai entendu un Curé de Paris, qui étoit fort goûté & fort suivi, dont les prônes n'étoient presque composés que de morceaux de M. le Tourneux & de M. Nicole. En effet qu'importe au peuple d'où soit tiré ce qu'on lui dit, pourvu qu'il soit excellent, & propre à l'instruire? Mais rien n'empêche un prédicateur de prêter, ou plutôt de joindre son éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fond des preuves & du raisonnement, & le tournant à sa maniere, sans s'en rendre esclave. S'il entreprend, par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les justes soient affligés dans cette vie, S. Chrysostome, dans sa premiere homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raisons différentes, toutes appuyées de passages de l'Ecriture sainte, & en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres discours. Saint Augustin dit aussi des choses merveilleuses sur

cette matiere dont il parloit souvent ; parce que de tout tems cette instruction & cette consolation ont été nécessaires aux justes. Un prédicateur , qui d'ailleurs a de l'esprit & du talent pour la parole , se trouvant au milieu de ces richesses immenses , dont il lui est permis de prendre tout ce qui lui plaira , peut-il manquer de parler d'une maniere grande , noble , majestueuse , & en même tems instructive & solide . Quand on est un peu versé dans la lecture des Peres , on sent bien si un discours est puisé dans ces sources , si les preuves & les principes en sont tirés ; & quelque éloquent , quelque solide même qu'il soit d'ailleurs , il lui manque quelque chose d'essentiel , si cette partie lui manque .

Je le répète encore ; cet avantage est d'un prix inestimable , & ne demande pas un travail ni un tems infini . Quelques années de retraite suffiroient pour cette étude , quelque vaste qu'elle paroisse : & si un homme possédoit bien seulement les homélies de saint Jean Chrysostome & les sermons de saint Augustin sur l'Ancien & le Nouveau Testament , avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere , il y trouveroit

tout ce qui est nécessaire pour former un excellent prédicateur. Ces deux grands maîtres suffiroient seuls pour lui apprendre comment il faut instruire les peuples, en leur enseignant à fond & par principes la religion, en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale : mais sur tout en leur faisant bien connoître Jesus-Christ, sa doctrine, ses actions, ses souffrances, ses mystères ; & attachant toutes ces instructions sur le texte même de l'Ecriture, dont l'explication est à la portée & au goût des ignorans comme des savans, & fixe les verités dans l'esprit d'une maniere & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens, à l'exemple de S. Augustin, la nécessité où ils seront un jour, si Dieu les appelle au ministère ecclésiastique, de faire des études solides, d'apprendre la religion dans les sources, de se rendre familière l'Ecriture, & de prendre pour maîtres & pour guides les Saints Peres, avant que d'entreprendre d'instruire les autres.





§. V.

DE L'ELOQUENCE

DE

L'ECRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propose ici de faire quelques réflexions sur l'éloquence des livres sacrés, je suis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faisant remarquer aux jeunes gens que ce qui flatte l'oreille & l'esprit, & ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'est proposé en parlant aux hommes dans ses Ecritures, n'a pas été sans doute de nourrir leur orgueil & leur curiosité, ni d'en faire des orateurs & des savans, mais de les rendre meilleurs. Son dessein dans ces livres sacrés n'est pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres; mais de nous purifier & de nous convertir, & de nous rappeler du dehors où nos sens

nous conduisent à notre cœur où la grace nous éclaire & nous instruit.

Il est vrai que la Sagesse divine mène à sa suite tous les biens, & qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siècle respecte, & qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne seroit-elle pas éloquente, elle ^a qui ouvre la bouche des muets, & qui rend éloquentes les langues des petits enfans ?

^b *Qui a fait la bouche de l'homme*, dit-elle ailleurs en répondant à Moïse, qui croioit manquer du talent de la parole ? *Qui a formé le muet & le sourd ; celui qui voit , & celui qui est aveugle ? N'est-ce pas moi ?*

Mais cette divine Sagesse, pour se rendre plus accessible & plus intelligible, a bien voulu se rabaisser jusqu'à notre langage, prendre notre ton, & balbutier, pour ainsi dire, avec les enfans. De là vient que le caractère dominant des Ecritures, & qui s'y fait sentir presque par-tout, est la simplicité.

Cela est encore plus sensible dans

^a Sapientia aperuit os
mutorum & linguas in-
fantium fecit disertas.
Sap. 10. 28.

^b Obsecro, Domine :
non sum eloquens ab heri

& nudiustertius... *Quis*
fecit os hominis ? aut quis
fabricatus est mutum &
surdum, videntem &
cæcum ? Nonne ego ?
Exod. 4. 10. & 11.

les Ecritures du Nouveau Testament, & S. Paul nous en découvre une raison bien sublime. D'abord le dessein du Créateur avoit été d'attirer les hommes à sa connoissance par l'usage de leur raison, & par la considération de la sagesse de ses ouvrages. Dans ce premier plan, & dans cette première maniere d'enseigner, tout étoit grand & magnifique, tout répondoit & à la majesté du Dieu qui parloit, & à la grandeur de celui qui étoit instruit. Le péché a renversé cet ordre, & a fait prendre une voie toute opposée.

1. Cor. 1. 21. *Dieu voyant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la sagesse divine ; il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui.* Or une partie de cette folie consiste dans la simplicité de la parole & de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'éloquence, de la science, & de l'esprit des philosophes, & rendre méprisables le faste & l'enflure de l'orgueil humain, en faisant écrire les livres saints, seuls destinés à convertir les hommes, d'un stile tout différent de celui des auteurs païens. Au lieu que ceux-ci ne

paroissent presque occupés que du soin de relever leurs discours par des ornemens, les auteurs sacrés ne songent jamais à faire paroître de l'esprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jesus-Christ l'honneur de la conversion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raisonnement humain.

Si donc, malgré cette simplicité, qui est le vrai caractère des Ecritures, on y trouve des endroits si beaux & si éclatans; il est très-remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fond même des choses qu'on y traite, qui sont par elles-mêmes si grandes & si élevées, qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du stile.

D'ailleurs il en est de la manière dont la Sagesse divine a parlé aux hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a conversé avec eux par l'Incarnation, & dont elle a opéré leur salut. Elle étoit voilée à la vérité & obscurcie par les dehors rebutans de l'enfance, du silence, de la pauvreté, des contradictions, des humiliations,

des souffrances : mais au travers de tous ces voiles elle laissoit toujours échaper des traits & des raions de majesté & de puissance, qui annonçoient clairement sa divinité. Ce double caractère de simplicité & de grandeur éclate aussi par tout dans les livres sacrés : & quand on examine avec attention & ce que cette Sagesse a souffert pour notre salut, & ce qu'elle a fait écrire pour notre instruction, on reconnoît également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat Verbum* ; voila la source de sa grandeur : mais qui s'est fait chair pour nous, & *Verbum caro factum est* ; voila la cause de ses foiblesses.

Il étoit nécessaire de prendre ces précautions, & d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car sans cela, en faisant trop valoir ces sortes de beautés, on exposeroit les jeunes gens au péril de respecter moins les endroits de l'Ecriture, où elle est plus accessible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres, & qu'elle y cache

souvent de plus grandes profondeurs ; ou on les exposeroit à un autre danger non moins à craindre , qui est de négliger les choses mêmes que nous dit la Sagesse , & de n'être attentifs qu'à la maniere dont elle les dit ; & ainsi d'estimer moins les avis salutaires qu'elle nous donne , que les traits d'éloquence qui lui échapent. Or c'est lui faire injure que d'admirer sa suite & son cortége , & de ne la pas regarder ; ou d'être plus touché des présens qu'elle fait souvent à ses ennemis , que des grâces qu'elle réserve pour ses enfans & ses disciples.

Je parcourrai différentes matieres ; mais sans y garder un ordre bien exact. J'ai déjà averti ailleurs que la plûpart des réflexions que l'on trouvera ici sur l'Ecriture sainte ne sont pas de moi , & la beauté du stile le fera assez remarquer.

I. S I M P L I C I T E'

DES ECRITURES MYSTERIEUSES.

Ibi crucifixerunt eum. « Là ils crucifierent Jesus-Christ. » *Luc. 23. 33.*

Plus on fait attention au caractère inimitable des Evangelistes, plus on y

reconnoît la conduite d'un autre esprit que celui de l'homme. Ils se contentent de dire en un mot, que leur maître fut crucifié, sans marquer ni étonnement, ni compassion, ni reconnoissance. Qui parleroit ainsi d'un ami qui auroit donné sa vie pour lui? Quel fils rapporteroit d'une manière si courte & si simple comment son père l'auroit exempté du dernier supplice, en le souffrant à sa place? Mais c'est en cela que le doit de Dieu est évident: & moins l'homme paroît dans une conduite si peu humaine, plus l'opération de Dieu est manifeste.

* David ps.

21. & 68.

Isai. ch. 50.

& 53.

Jerem. ch.

21. & 66.

* Les Prophetes décrivent les souffrances de Jesus-Christ d'une manière vive, touchante, pathétique. Ils sont pleins de sentimens & de réflexions. Mais les Evangelistes les racontent d'une manière simple, sans mouvemens, sans réflexions, sans rien permettre à leur admiration & à leur reconnoissance; sans paroître avoir aucun dessein de changer leurs lecteurs en disciples de Jesus-Christ. Il n'étoit pas naturel que des hommes éloignés de tant de siècles de celui du Messie, fussent si touchés de ses souffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de sa croix, & si zélés pour

sa gloire, parlaient d'une manière si modérée du crime inoui commis contre sa personne. Le zèle des Evangelistes eût été suspect : celui des Prophètes ne pouvoit l'être. Mais si les Evangelistes & les Prophètes n'avoient été inspirés, les premiers eussent écrit d'une manière plus animée, & les seconds d'une manière plus indifférente. Les uns eussent marqué un dessein de persuader, & les autres une timidité & une hésitation dans leurs conjectures qui n'eût touché personne. Tous les Prophètes sont ardens, zélés, pleins de respect & de vénération pour les mystères qu'ils annoncent : tous les Evangelistes sont tranquilles, & avec un zèle égal à celui des Prophètes, ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas reconnoître la main qui a conduit les uns & les autres ? & quelle preuve peut être plus sensible de la divinité des Ecritures, que de ne ressembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes ? Mais en même tems, combien un tel exemple, & il y en a une infinité d'autres pareils, doit-il nous apprendre à respecter l'auguste simplicité des livres saints, qui souvent cache les plus sublimes

vérités, & les plus profonds mystères?

Gen. ch. 22.

C'est ainsi à peu près que l'Écriture rapporte qu'Isaac fut mis par Abraham sur le bois qui lui devoit servir de bucher, & qu'il fut lié avant que d'être immolé, sans nous dire un seul mot ni des dispositions de ce fils, ni du discours que son pere lui tint : sans nous préparer à un tel sacrifice par quelques réflexions, & sans nous dire avec quels sentimens le fils & le pere s'y étoient soumis. L'historien Joseph met dans la bouche d'Abraham un discours assez long, qui est fort beau & fort touchant : Moïse lui fait garder le silence, & le garde lui-même. C'est que l'un écrivoit en homme, & par son propre esprit ; & que l'autre n'étoit que l'instrument & la plume de l'esprit de Dieu, qui lui dictoit toutes ses paroles.

2. SIMPLICITÉ ET GRANDEUR.

Gen. 1, 1.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre. Quel homme aiant à parler de si grandes choses, eût commencé comme Moïse ? Quelle majesté, & en même tems quelle simplicité ? Ne sent-on pas que c'est Dieu lui-même qui nous instruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au

dessus de laquelle il est ? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ses expressions à la grandeur de son sujet : & il n'auroit montré que sa foiblesse. La Sagesse éternelle, qui ^a s'est jouée en faisant le monde, en fait le récit sans s'émouvoir.

Les Prophètes, dont le but est de nous faire admirer les merveilles de la création, en parlent d'un ton bien différent.

^b *Le Seigneur prend possession de son* Ps. 92. 1. *empire : il s'est revêtu de gloire. Le Seigneur s'est revêtu de force ; il s'est armé de son pouvoir.*

Le saint Roi transporté en esprit à la première origine du monde, dépeint en termes magnifiques comment Dieu, qui jusques-là étoit demeuré inconnu, invisible, & caché dans le secret impénétrable de son Etre, s'est tout d'un coup manifesté par une foule de merveilles incompréhensibles.

Le Seigneur, dit-il, sort enfin de sa solitude. Il ne veut plus être seul heureux, seul juste, seul saint. Il veut

a *Ludens in orbe terrarum. Prov. 8. 31.* | *decorem indutus est. Indutus est Dominus fortitudinem, & præcinxit se,*

régnér par sa bonté & par ses largesses. Mais de quelle gloire ce Roi immortel est-il revêtu ! Quelles richesses vient-il d'étaler à nos yeux ! De quelle source partent tant de lumières , & tant de beautés ? Où étoient cachés ces trésors & cette riche pompe , qui sortent du sein des ténébres ? Quelle est la majesté même du Créateur , si celle qui l'environne imprime un tel respect ! Que doit-il être , puisque ses ouvrages sont si magnifiques !

Le même Prophète , dans un autre pseaume , sortant d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu , & pénétré d'admiration & de reconnoissance , s'exhorte lui-même à louer & à bénir une majesté & une bonté infinie , dont les merveilles l'étonnent , & les bienfaits l'accablent. ^a *O mon ame , bénissez le Seigneur. Seigneur mon Dieu , vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire : vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau. Ne semble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des siècles s'est revêtu de magni-*

a Benedic anima mea Domino. Domine Deus meus , magnificatus es vehementer. Confessio-	nem [heb. gloriam] & decorem induisti , amictus lumine sicut vestimento.
---	--

ficence & de gloire, & qu'en sortant du secret de son palais, il s'est fait voir tout brillant de lumière ? Mais tout cela n'est que sa parure extérieure, & comme un manteau qui le cache. Votre majesté, ô mon Dieu, est bien au dessus de la lumière qui l'environne.

J'arrête mes regards sur vos habits, ne pouvant les fixer sur vous. Je puis discerner la riche broderie de votre pourpre : mais je cesserois de vous voir, si j'osois élever mes yeux jusqu'à votre visage.

Il n'est pas inutile de comparer ainsi la simplicité de l'historien, avec la sublime magnificence des Prophètes. Ils parlent du même objet, mais dans des vûes toutes différentes. Il en est ainsi de toutes les circonstances de la création. J'en rapporterai seulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

2. ^a *Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, & l'autre moindre pour présider à la nuit : il fit aussi les étoiles.*

Y a-t-il rien en même tems de plus grand & de plus simple ? Je ne parlerai

a Fecit Deus duo lumina : & luminare minus ; ut
 naria magna : luminare præsser nocti, & stellas,
 majus, ut præsser diei ; Gen. 1. 16.

que du soleil & des étoiles, & je commencerai par les dernières.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il avoit orné l'univers : *Et stellas*. Il dit en un mot, ce qui ne lui a coûté qu'une parole. Mais qui peut sonder la vaste étendue de cette parole? Faisons-nous réflexion que ces étoiles sont innombrables, toutes infiniment plus grandes que la terre, toutes, excepté les planètes, une source inépuisable de lumière? ^a Mais quel est l'ordre qui a fixé leurs rangs? Et à qui obéit si ponctuellement, & avec tant de joie, cette armée du ciel, dont toutes les sentinelles sont si vigilantes? Le firmament, par semé de ce nombre infini d'étoiles, ^b est le premier prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puissant : & pour rendre tous les hommes inexcusables, il ne faut que ce livre écrit en caracteres de lumière.

Pour le soleil, qui peut l'envisager fixement, & soutenir quelque tems

^a Stellæ dederunt lumen in custodiis suis, & latere sunt. Vocatae sunt, & dixerunt, Adsumus, & luxerunt ei cum jucunditate, qui

fecit illas. *Baruc.* 3. 34. 35.

^b Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Psf.* 18. 1.

l'éclat de ses raions. ^a C'est l'ouvrage *Eccli. 43.2.5.*
admirable du Très-haut. Il brûle la terre
en son midi ; & qui peut supporter ses vives
ardeurs ? Il conserve une fournaise de feu
toujours agissante. Il brûle les montagnes
d'une triple flamme : il élance des raions
de feu , & la vivacité de sa lumière éblouit
les yeux. Le Seigneur qui l'a fait est grand,
& il hâte sa course pour lui obéir. Est-ce
donc là le même soleil, dont la Genèse
parle d'une manière si simple : Fecit lu-
minare majus , ut præesset diei ? Que de
beautés renfermées & comme voilées
sous ce petit nombre de paroles ! Peut-
on concevoir avec quelle pompe &
quelle profusion le soleil commence
sa course , de quelles couleurs il em-
bellit la nature , & de quelle magni-
ficence il est lui-même revêtu en s'éle-
vant sur l'horison, comme l'époux que
le ciel & la terre attendent , & dont
il fait les délices ? Ipse tanquam sponsus
procedens de thalamo suo. Mais voiez
comme il allie avec la majesté & les
graces d'un époux, la course rapide

^a Sol . . . vas admira-
 bile, opus excelsi. In me-
 ridiano exurit terram, in
 conspectu ardoris ejus
 quis poterit sustinere ?
 Fornacem custodiens in
 operibus ardoris : tripli-

citer sol exurens montes,
 radios igneos exsufflans,
 & refulgens radiis suis
 obcæcat oculos. Magnus
 Dominus qui fecit illum,
 & in sermonibus ejus fe-
 stinavit iter.

d'un géant, qui songe moins à plaire, qu'à porter par tout la nouvelle du Prince qui l'envoie, & qui est moins occupé de sa parure que de son devoir, *Exultavit ut gigas ad currendam viam. A summo coelo egressio ejus; & occurfus ejus usque ad summum ejus; nec est qui se abscondat à calore ejus.* Sa lumière est encore aussi vive & aussi abondante qu'au premier jour, sans que ce déluge continuel de feu qui se répand de toutes parts, ait affoibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine & si précipitée. Le Prophète a bien raison de s'écrier, *Magnus Dominus qui fecit illum!* Quelle est la majesté du Créateur, & que doit-il être lui-même, puisque ses ouvrages sont si magnifiques?

3. J'ajouterai encore ce qui regarde
 Gen 1. 9. la formation de la mer. *Dieu dit que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, & que l'élément aride paroisse.*

Si les Prophetes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées sous la surface de ces paroles, leur profondeur seroit encore plus impénétrable pour nous, que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'est ici

qu'une simple parole, est une menace terrible, & un tonnerre selon le Prophete. ^a *Les eaux avoient surpassé les* ps. 103. 6. 7. *montagnes. Mais votre voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec empressement & fraieur. Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante : elles se hâtèrent de se précipiter, & de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avoient ce semble usurpé, puisque Dieu les en chassoit. Il arriva quelque chose de semblable, quand Dieu fit passer à son peuple la mer rouge & le Jourdain : *Increpuit mare rubrum, & exsiccatum est.* Ce qui donne lieu à un autre Prophete ^b, de demander à Dieu, si c'est donc contre la mer & contre les fleuves qu'il est irrité.*

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effraïées paroissent devoir porter le désordre par tout où elles se déborderoient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mere gouverne & manie

^a Super montes stabunt aquæ. Ab increpatione tua fugient : à voce tonitruui tui formidabunt.

^b Numquid in fluminibus iratus es Domine? vel in mari indignatio tua? *Habac. 3. 8.*

un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, & qu'elle place ensuite dans son berceau, C'est sous ces images que Dieu lui-même nous représente ce qu'il fit alors. ^a *Qui prit soin de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenue ? lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'environnai de vapeurs obscures comme de langes & de bandelettes ? lorsque je lui donnai mes ordres, & que je lui opposai des portes & des barrières, en lui disant : Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au-delà ; & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots. Il n'est pas nécessaire de relever la beauté de ces dernières paroles : à qui ne se fait-elle pas sentir ? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'osa les passer. ^b Ce qu'il avoit écrit sur son rivage, l'empêcha d'aller au-delà ; & l'élément qui paroît*

^a Quis conclusit ostiis mare, dit-il à Job, [*Heb.* Quis protexit in valvis mare ; cum ex utero prodians exiret ?] quando erumpēbat, quasi de vulva procedens : cum ponerem nubem vestimentum ejus, & caligine illud, quasi pannis infantiæ, obvolverem ! Circumdedi illud terminis meis, (*Heb.* decrevi

super eo decretum meum) & posui vestem & ostia. Et dixi : Usque huc venies, & non procedes amplius, & hic contringes tumentes fluctus tuos. (*Heb.* meta hæc contringer tumorē fluctuum ruorum.)

^b Posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum, quod non præteribit. Et compingē-

le plus indocile , fut également obéissant & dans sa fuite, & dans son repos. Cette obéissance est toujours la même depuis tant de siècles , & quelque agités que paroissent les flots , dès qu'ils approchent du bord , la défense de Dieu les tient en respect , & les arrête tout court.

III. *La Beauté de l'Ecriture ne vient point des mots , mais des choses.*

ON SAIT que les auteurs les plus excellens , soit grecs , soit latins , perdent presque toutes leurs graces lorsqu'ils sont traduits littéralement , parce que l'expression fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres saints consiste plus dans les choses mêmes que dans les termes, nous voyons qu'elle subsiste & se fait sentir dans les traductions les plus simples & les plus littérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Ecriture sainte , pour se convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en rapporter deux ou trois passages.

I. ^a *Malheur à vous qui joignez maison à maison , & qui ajoutez terres à*

hantur , & non poterunt ,
& intumescent fluctus
ejus , & non transibunt
illud. *Jerem. 5. 22.*

a Væ qui conjungitis
domum ad domum , &
agrum agro copulatis usque
ad terminum loci.

A a iij

terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque ! Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre ? J'entens le Seigneur : sa voix est à mes oreilles. Je vous déclare, dit-il, que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes & si embellies seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite.

L'éloquence profane n'a rien qu'on puisse comparer à la vivacité du reproche que fait ici le Prophete aux riches de son tems, qui perdant de vûe la loi de Dieu, laquelle avoit assigné à chaque particulier une portion de la terre promise avec défense de l'aliener pour toujours, engloutissoient dans leurs vastes parcs la vigne, le champ, la maison de ceux qui avoient le malheur d'être leurs voisins.

Mais la réflexion qu'ajoute le Prophete, ne me semble pas moins éloquente, quelque simple qu'elle paroisse. *In auribus meis Dominus exercituum.* J'entens le Seigneur : sa voix est à mes

[*Heb.* Donec deficiat locus.] Numquid habitabit vos soli in medio terræ ? In auribus meis * Dominus exercituum : Nisi domus multæ desertæ fuerint grandes & pulcræ absque habitatore.

* C'est ainsi que porte l'hébreu : au lieu que la version latine attribue ces paroles à Dieu, & non au Prophete. In auribus meis sunt hæc : dicit Dominus exercituum.

oreilles. Pendant que tout le monde n'est attentif qu'à ses plaisirs, & que personne n'écoute la loi de Dieu, j'entens déjà gronder son tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne pensent qu'à bâtir, & qu'à s'établir sur la terre. Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entreprises, & une espèce de jurement plus effrayant encore que la menace, parce qu'il est une preuve qu'elle est prête à éclater, & qu'elle est irrévocable : *Si non domus multa deserta fuerint, &c.*

2. Le même Prophète dans un autre endroit peint avec des traits merveilleux le caractère du Messie. ^a *Un Isai. 9. 6.* *petit enfant nous est né, & un fils nous a été donné. Sa principauté sera sur son épaule ; & il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Prince du siècle futur, le Prince de la paix.*

Jene m'arrête qu'à cette expression : *Et erit principatus super humerum ejus.* Sa principauté sera sur son épaule « qui a un sens merveilleux, & une

^a Parvulus natus est nobis, & filius datus est nobis, & factus est [<i>Heb.</i> & erit] principatus super humerum ejus, &	vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri seculi, Princeps pacis.
---	--

énergie toute particuliere quand on l'approfondit.

Jesus-Christ naîtra enfant, mais il n'attendra ni l'âge, ni l'expérience pour regner. Il n'aura besoin ni d'être reconnu par ses sujets, ni d'être aidé par ses armées à soumettre les rebelles. Il sera lui-même sa force, sa puissance, sa roiauté. Il sera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un Etat qui les reconnoisse; & qui retombent dans la condition d'un homme privé, si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité n'est point à eux: elle ne tire point d'eux son origine ni sa durée. Mais l'enfant qui naîtra, lors même qu'il paroîtra avoir besoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majesté divine & de la roiauté.
 a Il soutiendra tout par son efficace & sa puissance, & la souveraine autorité résidera pleinement & solidairement sur lui. *Et erit principatus super humerum ejus.* Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choisira

a Portans omnia verbo virtutis suæ. *Heb* 1. 3.

Ecce Deus vester: ecce Dominus Deus in for-

titudine veniet, & brachium suum dominabitur. *Isai.* 40. 10.

pour regner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moiens extérieurs, une souveraine puissance, pour se faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu se charger, & pour convertir l'instrument de son supplice en l'instrument de sa victoire, & en la marque la plus éclatante de sa roiauté. « Sa principauté sera sur son épaule. »

Quand on étudie avec quelque soin les Ecritures, on reconnoît que c'est toujours la force des pensées & la grandeur des sentimens qui en font la beauté.

IV. DESCRIPTIONS.

1. Cyrus a été le plus grand conquérant, & le prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire. L'Ecriture nous en découvre la raison. C'est que Dieu avoit pris plaisir à le former lui-même pour l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple. Deux cens ans avant sa naissance il l'appelle par son nom, & avertit que c'est lui qui lui mettra la couronne sur la tête, & l'épée en main pour le rendre le libérateur de son peuple.

A a v

Isai. 45. 1. 2.

n. 5.

^a Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les grands de la terre : je briserai les portes d'airain & de bronze... Je suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre : il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus-roi des Perses, appelés pour lors Elamites, de partir avec les Médes : il donne les ordres pour le siège, & Babylone tombe. ^b Marche, Elam ; Méde assiège la ville. Enfin Babylone ne fera plus soupirer les autres. Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'il s'unisse aux Médes. Qu'il assiège une ville ennemie de mon culte & de mon

^a Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo ; portas

æreas conteram, & vestes ferreos confringam... Ego Dominus, & non est amplius : extra me non est Deus. Accinxite : & non cognovistis me.

^b Ascende, Elam : obside, Méde : omnem genitum ejus cellare feci,

peuple. Qu'il m'obéisse sans me connoître, qu'il me suive les yeux fermés: qu'il exécute mes volontés sans être ni de mon conseil, ni dans ma confiance: & qu'il apprenne à tous les princes, & même à tous les hommes, combien je suis maître des empires, des événemens, des volontés mêmes, puisque je me fais également obéir par les rois, & par chaque soldat de leur armée, sans avoir besoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'employer d'autres moiens que ma volonté, qui est aussi ma puissance. *Ut sciant Isai. 45. 6.*
hi qui ab ortu solis, & qui ab occidente, quoniam absque me non est. Ego Dominus, & non est alter.

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles: *Ascende, Elam*: Prince des Perses, partez. *Obside, Mede*: Et vous, Prince des Médes, formez le siège. *Omnem gemitum ejus cessare feci*: Babylone est prise & pillée. Elle est sans pouvoir. Sa tyrannie est finie.

2. Comme Dieu est extrêmement sensible à l'oppression des pauvres, & des foibles, aussi bien qu'à l'injustice des Juges & des grands de la terre, c'est ce que l'Ecriture a peint avec les couleurs les plus vives.

A a vj

Isai. 59. 14
16.

^a Isaïe nous représente la vérité foible & tremblante, qui implore en vain le secours des Juges, & qui se présente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Par tout elle est rebutée, mise en oubli, foulée aux piés. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme de bien est livré en proie à l'injuste. *Le Seigneur l'a vu*, dit le Prophete, *& ses yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avoit plus de justice au monde. Il a vu qu'il ne restoit plus d'homme sur la terre, & il a été saisi d'étonnement de voir que personne ne s'opposoit à ces maux.*

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres, ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi, dit le Prophete dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement, sans que les hommes y pensent. ^b Le Juge invisible est présent. Il est debout pour

^a *Conversum est retrorsum judicium, & justitia longè stetit: quia corrui in platea veritas, & æquitas non potuit ingredi. Et facta est veritas in oblivionem: & qui recessit à malo, prædæ paruit: & vidit Dominus, & malum apparuit in oculis ejus, quia non*

est judicium. Et vidit quia non est vir: & aporiatu est, quia non est qui occurrat.

^b *Stat ad judicandum [Heb. concertandum] Dominus, & stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium venit cum senibus populi sui, & principibus ejus.*

prendre en main la défense de ceux qui n'en ont point d'autre ; & pour prononcer contre les injustes , & pour les foibles & les pauvres, un jugement très-différent. *Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens & les princes de son peuple. Quoi ! c'est vous qui avez ravagé la vigne. La dépouille du pauvre paroît dans vos maisons. Pourquoi foulez-vous aux piés mon peuple ? pourquoi brisez-vous les pauvres , dit le Seigneur , le Dieu des armées ? Rien n'est plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux juges & aux princes de son peuple. Quoi ! vous qui deviez défendre mon peuple , comme une vigne dont vous aviez la garde ; vous qui deviez lui servir de haie & de rempart : c'est vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne , & qui l'avez ruinée , comme si le * feu y avoit passé. Et vos depasti estis vineam.* Encore si vous aviez la modération de ménager vos freres , & de ne pas les ruiner entierement. Mais après avoir dépouillé mon peuple, vous le mettez sous le pressoir, pour tirer de ses os quelque suc , *atteritis ; &*

* c'est la force du texte original.

Vos enim [Heb. & vos] depasti estis vineam. Ra- pina pauperis in domo vestra. Quare atteritis	populum meum , & fa- cies pauperum commo- litis , dicit Dominus Deus exercituum ?
--	--

vous le brisez sous le moulin, pour achever de le mettre en poudre, *commolitis*. Vous prétendez peut-être me déguiser vos vols & vos rapines, en les convertissant en de superbes ameublemens dont vous ornez vos maisons. J'ai suivi avec des yeux attentifs & jaloux tout ce qui étoit à votre frere, & que vous lui avez enlevé. Je le voi, malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina pauperis in domo vestra*. Tout demande vengeance, & l'obtiendra. Elle tombera sur vous & sur vos enfans ; & le fils d'un pere injuste, en héritant de son crime, héritera aussi de ma colere.

Abac. 2. 11.
12.

^a *Malheur à vous, dit-il ailleurs, qui bâtissez vos maisons du sang du peuple. La pierre crierà contre vous du milieu de la muraille : & le bois qui sert à lier le bâtiment, rendra témoignage contre vous.*

Job. cap. 31.
18. & *cap. 29.*
12. 17.

On voit un caractère tout opposé dans la personne de Job, qui étoit le modèle d'un bon Juge & d'un bon Prince. ^b *La compassion, dit-il, m'a élevé & m'a nourri dès mon enfance, & je l'ai eue pour guide dès le sein de ma mere...*

^a *Vz qui ædificat civitatem in sanguinibus... Quia lapis de pariete clamabit : & lignum, quod inter juncturas ædificio-*

rum est, respondebit.

^b *Ab infantia mea crevit mecum misératio, [Heb. educavit me] & ab utero matris deduxi*

Mon vêtement étoit la justice, & elle me servoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadème. Je délivrois le pauvre qui demandoit justice par ses cris, & l'orphelin qui étoit sans protecteur. Celui qui étoit prêt de périr, me combloit de bénédictions; & je consois le cœur de la veuve. J'étois l'œil de l'aveugle, & le pied du boiteux. J'étois le pere des pauvres... Je brisois les mâchoires de l'injuste, & je lui arrachois sa proie d'entre les dents.

3. Je finirai par une description d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'est pas moins remarquable : c'est celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

^a *Est-ce vous, dit Dieu à Job, qui* Job. 39. 12. 25.

illam... Liberabam pauperem vociferantem, & pupillum cui non erat adiutor. Benedictio perituri super me veniebat, & cor viduæ consolatus sum. Iustitia indutus sum, & vestivi me, sicut vestimento & diademate, iudicio meo. Oculus fui cæco, & pes claudus. Patet eram pauperum... Conterebam molas iniqui, & de dentibus illius auferabam prædam.

^a Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus

hinnitum? Numquid suscitabis eum quali locustas? Gloria narium ejus terror. Terram ungula fodit: exultat audacter: in occursum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta & clypeus. Fervens & fremens sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitus.

avez donné au cheval la force & le courage ? qui l'avez rendu terrible par un fremissement semblable au tonnerre ? Le rendrez-vous inquiet, & le ferez-vous bondir comme une sauterelle, dans le tems que la fierté qui paroît dans le mouvement de ses narines inspire la terreur ? Il creuse du pié la terre : il est plein de confiance en sa force : il va au-devant des hommes armés. Il se rit de la peur, & il en est incapable, & la vue de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir son inquiétude & son ardeur, il frappe la terre & l'enfonce ; & il ne devient point tranquille par les premiers signaux de la trompette. Mais lorsqu'elle donne un signal décisif, alors il dit : Courage. Il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, avant qu'il se donne. Il entend ce semble le commandement des généraux, & il prend garde au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé, pour en faire sentir la beauté : je ne m'arrêterai qu'aux derniers, qui donnent une espèce d'entendement & de parole au cheval.

Les armées sont lontems à se mettre en ordre de bataille, & elles sont quelquefois lontems en présence sans

s'ébranler. Tous les mouvemens sont marqués par des signaux particuliers, & les différens sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni aussi défobéir, il bat continuellement du pié, & se plaint en sa maniere qu'on perde inutilement le tems à se regarder sans rien faire. *Fervens & fremens sobet terram.* Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé : *nec reputat tubæ sonare clangorem.* Mais quand c'est tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On diroit qu'il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, & qu'il a entendu distinctement l'ordre du général : & il répond aux cris confus de l'armée par un frémissement qui marque son allégresse & son

570 DE L'ELOQUENCE
 courage. *Ubi audierit buccinam, dicit,
 Vah! Procul odoratur bellum, exhortatio-
 nem ducum, & ululatum exercitus.*

Qu'on compare les admirables descriptions qu'Homere & Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci est supérieure.

V. FIGURES.

Ce seroit une chose infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes especes de figures qui se rencontrent dans l'Ecriture. Les passages que j'ai déjà cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, sur-tout de celles qui sont les plus communes, telles que sont la Métaphore, la Similitude, la Répétition, l'Apostrophe, la Prosopopée.

I. Métaphore & Similitude.

Job. 31. 23. ^a J'ai toujours craint la colere de Dieu, comme des flots suspendus sur ma tête, & je n'en ai pu supporter le poids. Quelle idée de la colere de Dieu! des flots qui engloutissent tout; un poids qui accable & qui brise. *Mich. 7. 9.* *Iram Domini portabo.* Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité?

^a Semper quasi tumen- | mui - Deum & pondus
 tes super me fluctus ti- | ejus ferre non potui.

La magnificence de Dieu à l'égard de ses élus n'est pas moins difficile à comprendre & à exprimer. ^a *Il les enivra de ses biens, il les inondera d'un torrent de délices.* *Ps. 35. 9.*

Il est une autre ivresse bien terrible, réservée aux impies. ^b *Tu seras enivrée de douleurs,* dit un Prophète à Jérusalem réprouvée. *Tu boiras la même coupe que ta sœur Samarie a bû, qui n'est pleine que de désolation & de tristesse. Tu la boiras jusqu'à la lie. Tu seras même contrainte d'en manger les fragmens : & dans l'excès de ton desespoir, tu te déchireras la poitrine. Car c'est moi qui l'ai ainsi ordonné,* dit le Seigneur. Voilà une affreuse peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au-dessous de la vérité.

2. Répétition.

^c *Comme je me suis appliqué à les arra-* *Jer. 31. 28.*

^a Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ : & torrente voluptatis tuæ potabis eos.

^b Ebrietate & dolore repleberis : calice mœroris & tristitiæ, calice sororis tuæ Samaritæ. Et bibes illum, & epotabis usque ad fæces, & fragmenta ejus devorabis,

& ubera tua lacerabis : quia ego locutus sum, ait Dominus Deus.

^c Sicut vigilavi super eos ut evellerem, & demolirer, & dissiparem, & disperderem, & affligerem : sic vigilabo super eos ut adihcent, & plantem, ait Dominus.

cher, & à les détruire, & à les dissiper, & à les perdre, & à les affliger: ainsi je m'appliquerai à les édifier, & à les planter, dit le Seigneur. La conjonction répétée ici plusieurs fois marque comme autant de coups redoublés de la colere de Dieu.

Apoc. 14. 8.

^a *Babylone est tombée, elle est tombée cette grande ville, qui a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution.* Cette répétition, qui est aussi

Isai. 21. 9.

dans Isaïe, marque que la chute de cette grande ville paroîtra incroyable, & que pour y ajouter foi, on se fera répéter plusieurs fois cette étonnante nouvelle.

Isai. 33. 10.

^b *C'est maintenant, dit le Seigneur, que je me leverai: c'est maintenant que je signalerai ma grandeur: c'est maintenant que je ferai éclater ma puissance.* C'est-à-dire, qu'après avoir lontems paru endormi, il sortira enfin de son sommeil, pour prendre avec éclat la défense de son peuple; & que le moment en est venu: *nunc, nunc.* Dieu s'explique encore d'une maniere plus vive

^a *Cecidit, cecidit Babilon illa magna; quæ à vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes.* ^b *Nunc confurgam, dicit Dominus: nunc exaltabor: nunc suble-*

dans le même Prophète : ^a *Je me suis tû* *Isai. 42. 14.*
jusqu'à cette heure, je suis demeuré dans le
silence, j'ai été patient ; mais maintenant
je me ferai entendre comme une femme
qui est dans les douleurs de l'enfement :
je détruirai tout, j'abîmerai tout.

3. *Apostrophe. Prosopopée.*

Ces deux figures sont souvent mêlées ensemble. La dernière consiste principalement à personifier des choses inanimées, à leur donner du sentiment & de la parole, ou bien à leur adresser son discours.

Dans le Pseaume 136. c'est un citoyen de Jerusalem relegué à Babylone, qui tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosoit cette ville, exhale sa douleur & ses plaintes, en tournant les yeux vers sa chere patrie. Ses maîtres qui le tenoient captif, le pressoient de chanter pour les réjouir quelques airs de musique sur ses instrumens. Pénetré de douleur & d'indignation, il s'écrie : ^b *Comment chan-* *Ps. 136. v. 5.*

^a Tacui semper, filui, patiens fui ; sicut parturians loquar : dissipabo & absorbebo simul.

^b Quo modo cantabimus canticum Domini in

terra aliena? Si oblitus fueris tui, Jerusalem, obliviscaris detur [*Heb. obliviscatur*] dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.

terions nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangere ? Si je viens à t'oublier , ô Jerusalem , que ma main droite oublie tout ce qu'elle fait : que ma langue demeure attachée à mon palais , si je ne me souviens plus de toi , Combien cette apostrophe à Jerusalem rend-elle tendre & touchant le discours de ce Juif exilé ! Il croit la voir , l'entretenir , lui protester avec serment qu'il consent à perdre la voix & l'usage de la langue aussi-bien que de ses instrumens , plutôt que de l'oublier en prenant part aux fausses joies de Babylone.

*Baruch. c. 4.
& s.*

Les Ecrivains sacrés font un merveilleux usage de la Prosopopée , & Jerusalem en est souvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un seul exemple tiré de Baruch , où ce Prophete décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jerusalem comme une mere désolée , mais soumise aux ordres de son Dieu , quelque rigoureux qu'ils soient , qui exhorte ses enfans d'obéir à l'arrêt qui les condamne à l'exil ; qui déplore sa solitude & leurs miseres ; qui leur représente que c'est la juste peine de leurs prévarications & de leur

ingratitude ; qui leur donne des avis salutaires pour leur apprendre à faire un saint usage de leur dure captivité ; & qui enfin , pleine de confiance en la bonté & en la promesse de Dieu , les assure de leur retour glorieux. Le Prophete ensuite adresse la parole à cette même Jerusalem , & la console par la vûe du rappel de ses enfans , & de tous les avantages qui le suivront. *Exue te, Jerusalem, stolâ luctus, & vexationis tuæ, & indue te decore, & honore ejus, quæ à Deo tibi est, sempiternæ gloriæ... Nominabitur enim nomen tuum à Deo in sempiternum: Pax justitiæ, & honor pietatis.*

Rien n'est plus ordinaire dans les Ecritures que de personifier l'épée du Seigneur. ^a Dieu lui commande : elle s'aiguise : elle se polit, elle se prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ses ennemis, elle s'engraisse de leur chair, elle s'enivre de

^a Mucro, mucro, evagina te ad occidendum : lima te ut interficias & fulgeas ... Gladius exacutus est, & limatus. Ut cedat victimis, exacutus est, ut splendeat, limatus est. *Ezech. 21.*

v. 28. & 9. 10.

Gladius Domini repletus est sanguine, incrassatus est adipe. *Isai. 34. 6.*

Devorabit gladius, & saturabitur, & inebriabitur sanguine eorum. *Jerem. 46. 10.*

leur sang, elle s'échauffe dans le carnage; & quand elle a exécuté les ordres de son maître, elle revient dans son lieu. Le Prophete Jérémie réunit presque toutes ces idées dans un seul endroit, & y en ajoûte encore de plus

Jerem. 47. 6, 7. vives, a O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais? Rentre en ton fourreau, refroidis-toi, & demeure en silence. Comment se reposeroit-elle, replique le Prophete, puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon, & que c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre?

VI. ENDROITS SUBLIMES.

Gen. 1. 3. Dixit Deus, Fiat lux; & facta est lux. L'original porte: Dixit Deus, fit lux, & fuit lux: ce qui est bien plus vif. Dieu dit: Que la lumiere soit, & la lumiere fut.

Où étoit-elle un moment auparavant? Comment a-t-elle pû naître du sein même des ténébres? Avec la lumiere, toutes les couleurs, dont elle est la mere, embellirent la nature. Le monde plongé jusqu'alors dans l'obscurité, parut sortir une seconde

a O mucro Domini usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & fice. Quomodo quiesces,	cùm Dominus præceperit ei adversus Ascalonem, . . . ibique condixerit illi?
---	---

fois

DEL' ECRITURE SAINTE. 577
fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fut
orné, en devenant éclairé.

Voilà ce que produisit une simple
parole, dont la majesté s'est fait sentir
même aux infidèles, qui ont admiré
que Moyse eût fait parler Dieu en
maître : & qu'au lieu d'employer des
expressions qu'un petit esprit auroit
trouvé magnifiques, il se soit contenté
de celle-ci : *Dieu dit, Que la lumiere
soit ; & la lumiere fut.*

Longin.

Rien en effet n'est plus noble
ni plus élevé que cette maniere de
penser. Pour créer la lumiere, (& il
en est ainsi de l'univers) Dieu n'a eu
qu'à parler : c'est encore trop dire ;
il n'a eu qu'à vouloir. ^a La voix de
Dieu, est sa volonté. Il parle en com-
mandant, & il commande par ses
décrets.

La Vulgate diminue quelque chose
de la vivacité de l'expression : *Dieu dit,
Que la lumiere soit faite ; & la lumiere
fut faite.* Car le mot de *faire*, qui par-
mi les hommes a différens degrés, &
suppose une succession de tems, sem-
ble en quelque sorte retarder l'ouvrage

^a Dicere Dei, voluisse est. <i>S. Eucher.</i>	Sermo Dei, voluntas est ; opus Dei, natura est. <i>S. Ambr.</i>
Natura opifex lucem locutus est, & creavit.	

Tome II.

Bb

de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut, & eut tout d'un coup toute sa perfection.

C'est dans ce même stile que le Prophete Isaïe fait parler Dieu, lorsqu'il prédit la prise de Babylone par Cyrus.

*a Je suis le Seigneur qui fais toutes choses : c'est moi seul qui ai étendu les cieux ; & personne ne m'a aidé quand j'ai affermi la terre . . . C'est moi qui dis à l'abyme * : Epuise-toi, je mettrai tes eaux à sec. Qui dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Qui dis à Jerusalem: Vous serez rebâtie ; & au temple : Vous serez fondé de nouveau.*

Le roi de Syrie, & celui d'Israel, avoient juré la perte de Juda, & les mesures qu'ils avoient prises pour détruire ce royaume paroissoient inmanquables. Un seul mot les dissipe. *b Voici ce que dit le Seigneur : Ce dessein ne subsistera pas, il n'aura point d'effet.*

a Ego sum Dominus, faciens omnia : extendens cœlos solus, stabilis terram, & nullus mecum . . . Qui dico profundo, desolare, & flumina tua aridifaciam. Qui dico Cyro: Pastor meus es, & omnem voluntatem meam complebis.

Qui dico Jerusalem : Edificaberis, & templo : Fundaberis. Isai. 44. 24. 27. 28.

(Il marque l'Euphrate, que Cyrus dessécha pour prendre Babylone.)*

b Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit, & non erit istud. Is. 7. 7.

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit ; & le Prophete qui fait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'au tems du Messie qui en doit naître, brave avec une sainte fierté les vains efforts des princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le trône de David. *Assemblez-vous , peuples , & vous serez vaincus. Peuples éloignés , peuples de toute la terre , écoutez : réunissez vos forces , & vous serez vaincus ; prenez vos armes , & vous serez vaincus ; formez des desseins , & ils seront dissipés ; donnez des ordres , & ils ne s'exécuteront point : parce que Dieu est avec nous.* Isaie prédit ici en termes dignes de la puissance infinie de Dieu , que tous les hommes ensemble ne retarderont pas un seul moment des promesses immuables ; que les confédérations , les conspirations , les desseins secrets, les armées nombreuses, seront inutiles : que tous ceux qui attaqueront le foible royaume de Juda, seront vaincus ; que l'univers entier ne pourra

a Congregamini , populi , & vincimini , & audite universæ procul terræ : confortamini , & vincimini : accingite vobis , &	vincimini : inite consilium , & dissipabitur ; loquimini verbum , & non fiet : quia nobiscum Deus. <i>Isaï. c. 8. v. 9. 10.</i>
--	--

rien contre lui : & que ce qui le rendra invincible , c'est que *Dieu est avec lui*, ou, ce qui est la même chose, parce qu'Emmanuel est son protecteur & son roi , & que c'est de ses intérêts qu'il s'agit , plutôt que des princes dont il doit naître.

Des obstacles infinis s'opposoient au dessein qu'avoit Zorobabel , de faire rebâtir le temple de Jerusalem ; & ces obstacles , comme une montagne , étoient insurmontables à tous les efforts humains, Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de maître , & la montagne disparoît. ^a *Quis tu, mons magne, coram Zorobabel ? In planum.*

Tout le monde sait avec quelle énergie l'Ecriture fait dis paroître par une ruine subite l'impie , qui un moment auparavant, semblable au cédre, portoit sa tête orgueilleuse jusques dans le ciel. *Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani : & transivi, & ecce non erat ; & quasi eum, & non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu & anéanti , que le lieu même où il étoit ne subsiste plus, M. Racine a traduit cet endroit :

Ps. 36. v. 35.
30.

^a *Qui es tu grande montagne, devant Zo-* | *robabel ? suis applazie.*
| *Zach. 4. 7.*

J'ai vû l'impie adoré sur la terre.

*Esther Act. v.
scène dernière*

Parcil au cédre , il cachoit dans les cieux

Son front audacieux.

Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ,

Fouloit aux piés ses ennemis vaincus.

Je n'ai fait que passer , il n'étoit déjà plus.

Voila ce qu'est toute la grandeur
des princes les plus formidables, quand
eux-mêmes ne craignent point Dieu ;
une fumée , une vapeur , une ombre ,
un songe , une vaine image. *In ima-*
gine pertransit homo.

Pf. 38. 7.

Quelle noble idée au contraire l'E-
criture nous donne-t-elle de la gran-
deur de Dieu !^a Il est celui qui est.
Son nom est l'Eternel ; le monde entier
son ouvrage. Le ciel est son trône ,
& la terre son marchepié. Toutes les
nations ne sont devant lui que com-
me une goutte d'eau , & la terre qu'el-
les habitent que comme un grain de

^a Ego sum , qui sum.
Exod. 3. 14.

Cœlum sedes mea ,
terra autem scabellum
pedum meorum. *Isai.*
66. 1.

Quis mensus est pugil-
lo aquas , & cœlos palmo
ponderavit ? quis ap-
pendit tribus digitis mo-
leui terræ , & libravat in

pondere montes , & col-
les in statera ? . . . Ecce
gentes quasi stilla situlæ
& quasi momentum sta-
teræ reputatæ sunt : ecce
insulæ quasi pulvis exi-
guus . . . Omnes gentes
quasi non sint , sic sunt
coram eo , & quasi ni-
hilum & inane reputatæ
sunt ei. *Is. 40. 12. 15. 17.*

B b iij

poussière. Tout l'univers est devant Dieu comme n'étant point. Sa puissance & sa sagesse le conduisent, & en réglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée.^a Il dispose des royaumes en maître souverain, & les donne à qui il lui plaît : mais son empire, aussi bien que son pouvoir, est sans bornes.

Tout cela nous paroît grand & sublime, & l'est en effet par rapport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils soient capables d'entendre, que peut-on dire qui soit digne de Dieu ? L'Ecriture elle-même succombe sous le poids de sa majesté, & les expressions qu'elle emploie, quelque magnifiques qu'elles soient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'est ce que Job nous marque d'une manière admirable. Après avoir rapporté les merveilles de la création,

a Donec cognoscant
videntes, quoniam do-
minatur Excelsus in re-
gno hominum, & cui-
cunque voluerit, dabit

illud . . . Potestas ejus
potestas sempiterna, &
regnum ejus in genera-
tionem & generationem.
Job. 4. 14. 31.

il termine ce récit par une réflexion très-simple & en même tems très-sublime.^a *Ce que nous venons de dire*, Job. 26. 14. *n'est qu'une petite partie de ses œuvres : que si ce que nous avons entendu est seulement comme une goutte en comparaison de ce que l'on en peut dire, qui pourroit donc soutenir le tonnerre de ses merveilles & de sa toute-puissance ? Le peu qu'il nous découvre de sa grandeur infinie, n'a aucune proportion avec ce qu'il est, & surpasse néanmoins notre intelligence. Il se rabaisse, & nous ne saurions atteindre jusqu'à lui dans le tems même qu'il descend jusqu'à nous. Il est contraint d'employer notre langage & nos pensées pour se rendre intelligible, & alors même nous sommes plutôt éblouis de sa lumière, que véritablement éclairés. Que seroit-ce donc s'il se montroit dans toute sa majesté ? s'il levoit les voiles qui en tempèrent l'éclat ? s'il vouloit nous dire tout ce qu'il est ? Quelles oreilles seroient à l'épreuve d'un tel tonnerre ? Quels yeux ne seroient point aveuglés par une lumière si disproportionnée à*

^a Ecce, hæc ex parte dicta sunt viarum ejus ; & cum vix parvam stil- lam sermonis ejus audie-

timus, quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri ?

leur foiblesse ? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri ?*

VII. *Endroits tendres & touchans.*

On ne pourroit croire qu'une telle majesté fût capable de se rabaisser comme elle fait en parlant aux hommes, si l'Ecriture ne nous en donnoit des preuves presque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature, ne l'est pas encore assez pour son amour.

Isai. 1. v. 2. 3. ^a J'ai nourri des enfans, dit-il par la bouche d'Isaïe, & je les ai élevés ; & après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connoit celui à qui il est, & l'âne l'étable de son maître : mais Israël ne m'a point connu.

Isai. 5. 3. 4. ^b Maintenant donc, vous habitans de Jérusalem, & vous hommes de Juda, soyez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait ? Est-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais ?

^a Filios enutivi, & exaltavi: ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, & asinus ire sepe domini sui: Israël autem me non cognovit.

^b Nunc ergo, habita-

tores Jerusalem, & viri Juda, judicate inter me & vineam meam. Quid est quod debui ultra facere vinez mez, & non feci ei? An quod expectavi ut faceret uvas, & lecit labruicas?

^a On dit d'ordinaire : si une femme , après avoir été répudiée par son mari , & l'avoir quitté , en épouse un autre , son mari la reprendra-t-il encore : & cette femme n'est-elle pas considérée comme impure & comme deshonorée ? Mais pour vous , ô fille d'Israel , vous vous êtes corrompue avec plusieurs qui vous aimoient : & néanmoins revenez à moi , dit le Seigneur , & je vous recevrai. Jerem. 3. 1.

^b Ecoutez-moi , maison de Jacob , & vous tous qui êtes restés de la maison d'Israel ; vous que je porte dans mon sein , que je renferme dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore jusqu'à la vieillesse , je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés , & je vous soutiendrai : je vous porterai , & je vous sauverai. Isai. 45. 3. 4.

^c Comme une mere caresse son petit Isai. 66. 3.

^a Vulgò dicitur : si dimiserit vir uxorem suam & recedens ab eo duxerit virum alterum ; numquid revertetur ad eam ultra ? numquid non polluta & contaminata erit mulier illa ? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis : tamen revertere ad me , dicit Dominus , & ego suscipiam te.

^b Audite me , domus

Jacob , & omne residuum domus Israel , qui portamini à meo utero , qui gestamini à mea vulva. Usque ad senectam ego ipse , & usque ad canos ego portabo. Ego feci , & ego feram ; ego portabo , & salvabo.

^c Quomodo si cui mater blandiatur , ita ego consolabor vos & in Jerusalem consolabimini.

enfant, ainsi je vous consolerai, & vous trouverez votre paix dans Jérusalem.

Isai. 49. 14.
15.

^a Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier son enfant, & n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais.

Toutes ces comparaisons, quelque tendres qu'elles soient, ne fussent pas encore à Dieu, pour nous témoigner jusqu'où va sa tendresse & sa sollicitude, pour des hommes qui le méritent si peu. Ce souverain maître de l'univers ne dédaigne pas de se comparer à une poule, qui tient toujours ses ailes étendues pour y recevoir ses petits, & il déclare que le plus petit de ses serviteurs lui est aussi cher & aussi précieux que nous l'est la prunelle de l'œil. ^b Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophetes, & qui lapides ceux qui

Mat. 23. 37.

^a Dixit Sion : Dereliquit me Dominus, & Dominus oblitus est mei. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.

^b Jérusalem, Jérusalem, quæ occidis prophetas, & lapidas eos qui ad te missi sunt : quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, & noluisti ?

*sont envoiés vers toi ; combien de fois
ai-je voulu rassembler tes enfans , comme
une poule rassemble ses petits sous ses aîles,
& tu ne l'as pas voulu ? Il dit lui-même
en parlant de son peuple ;^a Celui qui vous
touche , touche la prunelle de mon œil.*

Zach. 2.

De là viennent ces expressions si
ordinaires dans l'Ecriture , dont il est
étonnant que des créatures osent se
servir à l'égard de Dieu : *b Gardez-moi ,
comme la prunelle de votre œil : Couvrez-
moi sous l'ombre de vos aîles.* A qui des
hommes , ô mon Dieu , oserois-je
parler de la sorte , & à qui pourrois-
je dire que je lui suis précieux comme
la prunelle de ses yeux ? Mais c'est
vous-même qui m'inspirez & me com-
mandez cette confiance. Rien n'est
plus délicat ni plus foible que la pru-
nelle. En cela elle est mon image.
Qu'elle le soit aussi , ô mon Dieu , dans
tout le reste ; & multipliez les secours
à mon égard , comme vous avez mul-
tiplié les précautions par rapport à elle,
en l'environnant de paupières & de
défenses. *Custodi me ut pupillam oculi.*
Mes ennemis m'environnent comme

Ps. 16. 8.

^a Qui retigerit vos tan-
gi pupillam oculi mei.

^b Custodi me ut pupil-

lam oculi ; sub umbra
alarum tuarum proteget
me.

des oiseaux de proie, & je ne puis leur échaper, si je ne me réfugie dans votre sein. Vous avez appris à des petits encore foibles à se retirer sous les ailes de leurs meres, & vous avez donné aux meres cette sollicitude & cette tendresse pour leurs petits qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans vos ouvrages, & vous avez exhorté les hommes à recourir à vous par toutes les preuves de votre bonté que vous avez répandues dans les animaux & dans la nature. Que j'ose, ô mon Dieu, avoir autant de confiance en vous que vous avez de bonté pour moi ! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'est plus tendre ni plus touchant que l'histoire admirable de Joseph ; & il est difficile de retenir ses larmes, ^a lorsqu'on le voit obligé de se détourner ou de se retirer pour es-
suyer les siennes, parce que ses entrailles étoient attendries par la présence

a Festinavitque, quia
cominota fuerant visce-
ra ejus super fratre suo,
& erumpebant lacrymæ.
Gen. 43. 30.

En oculi vestri, &
oculi fratris Benjamin,
vident quod os meum
loquatur ad vos... De-
que amplexatus recidit

in collum Benjamin fra-
tris sui, flevit, illo
quoque similiter flevit
super collum ejus. Oscu-
latusque est Joseph om-
nes fratres suos, & plo-
ravit super singulos.
Post quæ ausi sunt lo-
qui ad eum. *Gen. 45-
12. 14. 15.*

de Benjamin; ou lorsqu'après s'être fait connoître, il se jette au cou de ce cher frere, & le tenant étroitement embrassé, mêle ses larmes aux siennes, & en fait autant à l'égard de ses autres freres, sur chacun desquels il est dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parla; & ce silence est infiniment plus éloquent que tous les discours. La surprise, la douleur, le souvenir du passé, la joie, la reconnoissance, étouffent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes, qui signifient tout ce qu'ils pensent, mais qu'ils ne peuvent exprimer.

Quand on lit les ^a tristes lamentations de Jérémie sur la ruine de Jérusalem; qu'on voit cette ville, autrefois si peuplée, réduite en une affreuse solitude; la maîtresse des nations, devenue comme une veuve désolée; les rues de Sion pleurer, parce qu'il n'y a plus personne qui aille à ses solen-

^a Quomodo sedet sola civitas plena populo; facta est quali vidua domina gentium? .. Vix Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem ... Sacerdotes ejus gementes: virgines ejus squalidæ ... Sederunt in

terra, conticuerunt senes filia Sion: consperserunt cinere capita sua, accincti sunt ciliciis ... Parvuli petierunt panem, & non erat qui frangeret eis. *Lament.* c. 1. v. 1. 4. c. 2. v. 10. c. 4. v. 4.

nités; les prêtres & les vierges, plongés dans l'amertume, gémir jour & nuit; les vieillards couverts de cendre & de cilices, soupirer sur les tristes ruines de leur patrie; les enfans affamés demander du pain, & n'en pouvoir obtenir : on est prêt à s'écrier avec le Prophete : ^a *Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer les malheurs de Jerusalem ?*

Jerem. 9. 1.

C'est cet état de Jerusalem qui tiroit continuellement de la bouche des Prophetes des plaintes si tendres, & des prieres si vives. ^b *Seigneur, regardez-nous du ciel : jetez les yeux sur nous de votre demeure sainte, & du trône de votre gloire.. Où est maintenant votre Zele & votre force ? Où est la tendresse de vos entrailles & de vos miséricordes ? Elle ne se répand plus sur moi... c* Cependant, Seigneur, vous êtes notre pere... C'est vous qui nous avez formés, & nous sommes les ouvrages de vos mains... Jetez les yeux sur nous, & considérez que nous sommes tous votre peu-

Isai. 63. 15.

Isai. 6. 4. 3. 12

^a Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum ? & plorabo die ac nocte inter se & filia populi mei.

^b Attende de caelo, & vide de habitaculo sancto tuo, & glorie tue. Ubi est zelus tuus, & for-

titudo tua & multitudo viscerum tuorum ? & miserationum tuarum ? super me continuerunt se.

^c Et nunc Domine, pater noster es tu & factor noster tu & opera manuum tuarum omnes nos. Ecce respice, popu-

DE L'ÉCRITURE SAINTE. 595
*ple. La ville de votre Saint a été changée en
 un desert : Sion est deserte : Jerusalem est
 désolée. Le temple de notre sanctification &
 de notre gloire , où nos peres avoient
 chanté vos loanges , a été réduit en cen-
 dre , & tous nos bâtimens les plus som-
 ptueux ne sont plus que des ruines. Après
 cela , Seigneur , vous retiendrez-vous en-
 core ? Demeurerez-vous dans le silence , &
 nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité ?*

VIII. CARACTERES.

Il n'est pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les différens caractères des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentimens raisonnables qui s'y trouvent ; & il connoît mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoît pas la candeur ingénue , & l'innocente simplicité de l'enfance , dans le ^a récit que fait

lūs tuus omnes nos. Civitas sancti tui facta est deserta : Sion deserta facta est , Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis & gloriæ nostræ , ubi laudaverunt te patres nostri , facta est in exustionem ignis ; & omnia de-

siderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te , Domine ; tacebis , & affliges nos vehementer ?
a *Hæc ergo causa somniorum atque sermonum invidiæ & odii fomitem ministravit. Gen. 37. 8.*

Joseph à ses freres de songes qui devoient allumer leur jalousie & leur haine contre lui, & qui l'allumèrent en effet ?

Quand le même Joseph se découvre à sa famille, il ne dit que deux mots, mais qui sont puisés dans le fonds même de la nature : *a Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ?* Voila de ces traits d'éloquence qui sont inimitables. L'historien Joseph n'a pas senti cette beauté : du moins il ne l'a pas conservée dans son récit. Le long discours qu'il y substitue, quoique beau en lui-même, n'est pas en sa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractère d'une joie subite & impétueuse. S. Pierre avoit été mis en prison. En ayant été tiré miraculeusement, il vint à la maison de Marie mere de Jean, où les fideles étoient assemblés & en prieres. Quand il eut frappé à la porte, une fille nommée Rhode, ayant reconnu sa voix, au lieu de lui ouvrir,

a Elevavit vocem cum fletu... & dixit fratribus suis : Ego sum Joseph
Adhuc pater meus vivit?
Gen. 45. 2. 3

b Et ut cognovit vo-

cem Petri, præ gaudio non aperuit januam, sed intrò currentis nuntiavit stare Petrum ante januam. *Act. 12. 14.*

daris le transport où elle étoit, courut vers les fidèles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & sur-tout d'une mere, a aussi un langage & un caractère qui sont particuliers. Je ne sai s'il est possible de les mieux représenter qu'ils le sont dans l'histoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour son voiage, sa mere qui l'aimoit tendrement, ne le voiant plus, fut inconsolable; & plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment, lorsqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au jour marqué. ^a *Ab, mon fils, mon* ^{Tob. 10. 4. 5. 7.} *fils, s'écria-t-elle, baignée de larmes, pourquoi vous avons-nous envoié si loin, vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, & l'esperance de notre posterité? Nous ne devons pas vous éloigner de*

a Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat: Heu heu me fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium vitæ nostræ, spem posteritatis nostræ? Omnia simul in te uno haben-

tes, te non debuimus dimittere à nobis... Illa autem nullo modo consolati poterat, sed quotidie exiliens circumspiciebat, & circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

nous , puisque vous seul nous tenez lieu de toutes choses. Rien ne la pouvoit consoler , & sortant tout les jours de sa maison , elle regardoit de tous côtés , & alloit dans tous les chemins , par lesquels elle espéroit qu'il pourroit revenir , pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendrait. On peut juger de l'effet que produisit le retour de Tobie & de Raphael. Le chien qui les avoit suivis durant le chemin , courut devant eux ; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue , il sembloit temoigner sa joie par le mouvement de sa queue , & par ses caresses. Le pere de Tobie , tout aveugle qu'il étoit , se leva & se mit à courir , s'exposant à tomber à chaque pas ; & donnant la main à un serviteur , il s'en alla au-devant de son fils. L'ayant rencontré , il l'embrassa & sa mere ensuite , & ils commencerent tous deux à pleurer de joie. Puis aiant adoré Dieu , & lui aiant rendu grâces , ils s'assirent. Il ne manque rien à ce récit ; & l'écriture , pour en augmenter la naïveté , n'a pas omis la circonstance même du chien , qui est tout-à-fait dans la nature.

Un mot échapé à l'ambitieux Aman , nous découvre tout ce qui se passe dans l'ame de ceux qui sont livrés à l'insatiable desir des honneurs. Il étoit arrivé

au plus haut comble de fortune où
puisse parvenir un mortel , & tout
le monde fléchissoit le genou devant
lui , à l'exception du seul Mardochée.

^a Mais, dit-il en confidence à ses amis Esl. 5. 13.
en leur ouvrant son cœur, *quoique j'aie*
tous ces avantages , je croirai n'avoir
rien , tant que je verrai le Juif Mardo-
chée demeurer assis devant la porte du
palais du roi quand je passe. Ce trait
n'est pas échappé à M. Racine , il a
bien su en profiter.

Dans les mains des Persans jeune enfant
apporté ;

Je gouverne l'empire où je fus acheté.

Mes richesses des rois égalent l'opulence.

Environné d'enfans , soutiens de ma puis-
sance ,

Il ne manque à mon front que le bandeau
roial.

Cependant, des mortels aveuglement fatal

De cet amas d'honneurs la douceur pas-
sagere

Fait sur mon cœur à peine une atteinte
légere.

Mais Mardochée assis aux portes du palais

Dans ce cœur malheureux enfonce mille
traits :

Et toute ma grandeur me devient insipide

Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

^a Cum hæc omnia ha- | Mardochæum Judæum
beam : nihil me habere | sedentem ante fores re-
puto , quandiu videro | gas.

Je finirai par un endroit de l'Ecriture, où la suppression d'un seul mot nous peint d'une manière merveilleuse le caractère d'une personne fortement occupée d'un objet. L'Esprit de Dieu avoit révélé à David que l'arche auroit enfin une demeure fixe sur la montagne de Sion, où l'on bâtiroit l'unique temple qu'il vouloit avoir dans l'univers. ^a Ce saint Roi tout transporté hors de lui-même, & comme dans une sainte ivresse, sans rendre compte de ce qui s'est passé en lui, ni de qui il parle, & supposant que les autres, aussi-bien que lui, ne sont occupés que de Dieu, & du mystère qui vient de lui être révélé, s'écrie : ^b *Sa demeure stable & ferme est sur les saintes montagnes. Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que toutes les tentes & tous les pavillons de Jacob.* Il n'y aura donc plus de variation dans les promesses, & le Seigneur ne s'éloignera plus d'Israel. Sa demeure est désormais fixe

^a Repletus spiritu sancto civis iste, & multa de amore & desiderio civitatis hujus volvens secum, tamquam plura intus apud se meditatus; erumpit in hoc, FUNDAMENTA EJUS.

S. August. in psalm. 86°
^b Fundamenta ejus *ou plutôt, fundatio ejus, sedes ejus fundata, firma*) in montibus sanctis Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.

parmi nous. Son arche ne sera plus errante. Son sanctuaire ne sera plus incertain : & Sion sera dans tous les siècles le lieu de son repos. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.*

C'est par le même sentiment que Madeleine, lorsqu'elle cherchoit Jésus-Christ dans le tombeau, toute occupée de l'objet de son amour & de ses desirs, croiant voir un jardinier, lui dit, sans l'avertir de qui elle parloit : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai.*^a Transportée hors d'elle-même par l'ardeur de son amour, elle s'imagina que tout le monde doit avoir dans l'esprit celui qu'elle a dans le cœur, & que personne ne peut ignorer qui est celui qu'elle cherche.

Les psaumes seuls fournissent une infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence : pour le stile simple, le sublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet Evêque de Meaux dans le second chapitre de sa préface sur les psaumes, qui a pour

^a Vis amoris hoc agere solet in animo, ut quem ipse semper cogitat, nullum alium ignoret, rare credat. S. Gregor. Pap.

titre, *De grandiloquentia & suavitate psalmorum*. On y reconnoît par tout le génie vif & sublime de ce grand homme. J'en rapporterai ici un seul endroit, qui suffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire sentir les beautés de l'Ecriture sainte : c'est celui où David fait la description d'une tempête.

Ps. 106. 25.
&c.

» Sit exempli loco illa tempestas :
 » *Dixit, & adstitit spiritus procellæ : in-*
 » *tumuerunt fluctus : ascendunt usque ad*
 » *calos ; & descendunt usque ad abyssos.*
 » *Sic undæ susque deque volvuntur.*
 » *Quid homines ? Turbati sunt, & moti*
 » *sunt sicut ebrius : & omnis eorum sa-*
 » *pientia absorpta est ;* quam profecto
 » fluctuum animorumque agitationem
 » non Virgilius, non Homerus, tanta
 » verborum copia æquare potuerunt.
 » Jam tranquillitas quanta ; *statuit pro-*
 » *cellam ejus in auram, & siluerunt flu-*
 » *ctus ejus.* Quid enim suavius, quàm
 » mitem in auram desinens gravis pro-
 » cellarum tumultus, ac mox silentes
 » fluctus post fragorem tantum ? Jam,
 » quod nostris est proprium, majestas
 » Dei quanta in hac voce : *Dixit, &*
 » *procella adstuit ?* Non hic Juno Æolo
 » supplex : non hic Neptunus in ventos

tumidis exaggeratifque vocibus fa- «
viens , atque æstus iræ suæ vix ipse «
interim premens. Uno ac simplici «
jussu statim omnia peraguntur. «

Dieu commande , & la mer s'enfle
& s'agite : les flots s'élèvent jusqu'aux
cieux , & descendent jusqu'au fond
des abymes. Le même Dieu parle , &
d'un mot il change la tempête en un
doux Zéphyre , & l'agitation tumultueuse
des flots en un profond silence.
Quelle vivacité & quelle variété d'i-
mages !

CANTIQUE DE MOYSE

après le passage de la mer rouge.

Expliqué selon les règles de la
Rhétorique.

L'explication de ce Cantique est de
M. HERSAN , ancien professeur de
Rhétorique au Collège du Plessis.
Son nom & sa réputation doivent faire
attendre quelque chose d'excellent. On
a cru devoir faire dans cet écrit quel-
ques changemens, que l'Auteur adop-
teroit sans peine , s'il étoit encore
vivant.



CANTICUM MOYSIS. •

ψ. 1.^a **C**ANTEMUS Domino : gloriōse
enim magnificatus est. Equum &
ascensorem dejecit in mare,
a Heb. Cantabo.

ψ. 2. Fortitudo mea & laus mea Dominus,
& factus est mihi in salutem. Iste Deus
meus, & glorificabo eum : Deus patris
mei, & exaltabo eum.

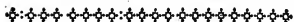
ψ. 3. Dominus quasi vir pugnator ; Omni-
potens , nomen ejus. Heb. Jehova , vir
belli : Jehova nomen ejus.

ψ. 4. Currus Pharaonis & exercitum ejus
projecit in mare : electi principes ejus
submersi sunt in mari rubro.

ψ. 5. Abyssi operuerunt eos : descenderunt in
profundum quasi lapis.

ψ. 6. Dexterā tuā , Domine , magnificatā
est in fortitudine : dexterā tuā , Domine ,
percussit inimicum.

ψ. 7. Et in multitudine gloria tuā deposuisti
CANTIQUE



CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur, Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur est ma force, & le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut (*ou*, mon Sauveur.) C'est lui qui est mon Dieu, & je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon pere, & je releverai sa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier ; son nom est Jéhova.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon, & son armée ; les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge.

Ils ont été ensevelis dans les abymes : ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puissance

Tome II.

Cc

adversarios tuos. Misisti iram tuam, ^a que devoravit eos sicut stipulam.

a Il n'y a dans l'original ni *que*, ni *&*, ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.

Ÿ. 8. *Et in spiritu furoris tui congregatae sunt aquae: ^b stetit unda fluens: ^c congregatae sunt abyssi in medio mari.*

b Heb. Steterunt, sicut acervus, fluentia.

c Heb. Coagulae sunt.

Ÿ. 9. *Dixit inimicus: Persequar, & comprehendam: dividam spolia; implebitur anima mea; evaginabo gladium meum; ^d interficiet eos manus mea.*

d Heb. Possidebit, ou possidere faciet.

Ÿ. 10. *^e Flavuit spiritus tuus, & operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.*

e Heb. Sufflasti spiritu tuo.

Ÿ. 11. *Quis similis tui in ^f fortibus, Domine, quis similis tui, magnificus in sanctitate, & terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia?*

f Le mot hébreu signifie également *Dieux & forts*.

g Heb. Terribilis laudibus.

Ÿ. 12. *Extendisti manum tuam, ^h & devoravit eos terra.*

h & n'est point dans l'hébreu.

& de votre gloire, vous avez terrassé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoié votre colere : elle les a dévorés comme une paille.

Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées : l'onde qui couloit s'est tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ; je les attendrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs ; (*ou* je satisferai ma vengeance) je tirerai mon épée ; ma main me les assujetira [de nouveau.]

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuse, & dont les œuvres sont autant de merveilles ?

Vous avez étendu votre main, [&] la terre les a dévorés.

ψ. 13. *Dux fuisti in misericordia tua populo quem redemisti: & ^a portasti eum in fortitudine tua ad habitaculum sanctum tuum.*

^a Heb. deduces,

ψ. 14. *^b Ascenderunt populi & irati sunt: dolores obtinuerunt habitatores Philistinum,*

^b Heb. Audient populi.

ψ. 15. *Tunc conturbati sunt principes Edom: robustos Moab obtinuit tremor: ^c obriguerunt omnes habitatores Chanaan,*

^c Heb. dissolventur.

ψ. 16. *Irruat super eos formido & pavor: in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quasi lapis, donec pertranseat populus tuus, Domine, donec pertranseat populus tuus iste, quem possedisti.*

ψ. 17. *Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tue, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine: Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tue,*

ψ. 18. *Dominus regnabit in eternum, & ultra,*

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté ; & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

Les peuples l'apprendront , & en seront consternés : les habitans de la Palestine en seront pénétrés de douleur.

Les Princes de l'Idumée seront dans le trouble : les chefs de Moab trembleront de fraieur : tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi fondront sur eux. La grandeur [& la force] de vos bras les rendra immobiles comme une pierre , jusqu'à ce que votre peuple soit passé , Seigneur ; jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez , & vous les établirez sur la montagne de votre héritage , dans ce lieu que vous construirez , Seigneur , pour vous servir de demeure ; dans ce sanctuaire , Seigneur , que vos mains affermiront.

^a Lett. vous les planterez.

Le Seigneur regnera dans l'éternité , & au-delà de tous les siècles.

C c iij

✓. 19. Ingressus est enim eques Pharaon cum
curribus & equitibus ejus in mare; &
reduxit super eos dominus aquas maris:
filii autem Israel ambulaverunt per sic-
cum in medio ejus.



Car Pharaon est entré dans la mer
avec ses chariots & sa cavalerie ; & le
Seigneur a fait retourner sur eux les
eaux de la mer : mais les enfans d'Israel
ont passé au milieu d'elle à pié sec.





CANTIQUE DE MOYSE.

*Expliqué selon les règles de la
Rhétorique.*

CET EXCELLENT Cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes pièces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles, le stile sublime & magnifique, les expressions fortes, les figures hardies : tout y est plein de choses & d'idées qui frappent l'esprit, & saisissent l'imagination. Cette pièce, qui, selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moïse en vers hébreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes, & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Auguste au commencement du troisième

livre des Géorgiques, & à la fin du huitième de l'Enéide; & ce qu'il fait chanter au prêtre d'Evandre en l'honneur d'Hercule dans le même livre: quoique ces endroits soient très-beaux, je les trouve rampans au prix de notre Cantique. Virgile me paroît tout de glace, & Moïse tout de feu. Il en est de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatrième livre, & dans la dernière des Epodes. v. 675. 718.

Ce qui semble favoriser ces deux poëtes & les autres profanes, c'est qu'ils ont le nombre, l'harmonie, & l'élégance du stile, qu'on ne trouve point dans l'Ecriture sainte. Mais aussi l'Ecriture sainte que nous avons, n'est qu'une traduction: & l'on sait combien les meilleures traductions françoises de Cicéron, de Virgile, & d'Horace, défigurent ces auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture, puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies, que dans tout le latin de l'ancienne Rome, & dans tout le grec d'Athènes. Elle est serrée, concise, dégagée des ornemens étrangers, qui ne serviroient qu'à ralentir son impétuosité & son feu. Ennemie des longs

circuits, elle va à son but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pensées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, & à rendre sensibles les objets les plus éloignés des sens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majestueuse simplicité, qui la mettent au dessus de toute l'éloquence païenne. Que l'on prenne seulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, & l'on sera convaincu de ce que je dis.

OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

Le grand miracle que Dieu fit au passage de la mer rouge, est l'occasion de ce Canticque. Le dessein du Prophete est de s'abandonner aux transports de joie, d'admiration, de reconnaissance sur ce grand miracle : de chanter les louanges de Dieu libérateur ; de lui rendre des actions de grâces publiques & solennelles, & d'inspirer au peuple les mêmes sentimens.



EXPLICATION

DU CANTIQUE.

*C*Antemus (Heb. cantabo) Domino : *ψ. 1.*
gloriosè enim magnificatus est. Equum
& ascensorem dejecit in mare. « Je chan-
 terai des hymnes en l'honneur du «
 Seigneur, parce qu'il a fait éclater «
 sa grandeur. Il a précipité dans la «
 mer le cheval & le cavalier.

Moyse plein d'admiration, de reconnoissance, & de joie, pouvoit-il mieux déclarer les mouvemens de son cœur, que par cet exorde impétueux, qui marque la vive reconnoissance du peuple délivré, & la grandeur terrible du Dieu libérateur ?

Cet exorde est la proposition simple de toute la pièce. Il est comme l'abregé & le point de vûe, où toutes les parties du tableau se raportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le Cantique, pour comprendre avec quel artifice le Prophete tire tant de beautés & tant de richesses d'une proposition qui paroît si simple & si stérile.

Cantabo, est bien plus énergique ; plus intéressant , plus tendre , que ne seroit le pluriel , *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux sur les Egyptiens ne ressemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte sur un autre peuple , & dont le fruit est général , vague , commun , presque imperceptible à chaque particulier. Ici tout est propre à chaque Israelite , tout est personnel. Dans ce premier moment chacun pense à ses propres fers rompus , chacun croit voir son cruel maître noyé , chacun sent le prix de sa propre liberté qui lui est assurée pour toujours. Car il est naturel au cœur humain dans les dangers extrêmes de rappeler tout à soi , & de se compter seul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier, Ce singulier , *le cheval* , *le cavalier* , qui embrasse la généralité , la totalité des chevaux & des cavaliers , est bien plus énergique que n'auroit été le pluriel. D'ailleurs , ce singulier est bien plus propre à marquer la facilité & la promptitude de la submersion. La cavalerie Egyptienne étoit nombreuse , formidable , & couvroit des plaines entières. Il auroit

salu une victoire continuée pendant plusieurs jours pour la défaire & pour la mettre en pièces. Mais à Dieu sa défaite n'a coûté qu'un instant, qu'un effort, qu'un seul coup. Il l'a toute renversée, noyée, abymée, comme si ce n'avoit été qu'un seul cheval, & qu'un seul cavalier. *Equum & ascensorem deiecit in mare.*

Le Seigneur est ma force, & le sujet de mes louanges, &c. Voilà l'amplification du premier mot du Cantique : *Cantabo.* Voions comment cela est développé.

De tous les attributs de Dieu, il ne loue que la force, parce que c'est par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure est énergique, pour *causa fortitudinis*, qui est plat & languissant : outre que *fortitudo mea* fait sentir que Dieu tint seul lieu de courage aux Israelites, & les dispensa de faire aucun usage du leur.

Laus mea. Le sujet de mes louanges. Même figure, & de même énergie. Il est l'unique sujet de mes louanges. Aucun instrument ne les partage avec lui. La puissance, la sagesse, l'industrie humaine n'y peuvent être associées. Il merite seul toute ma reconnaissance, puisqu'il a seul tout fait,

614 DE L'ELOQUENCE
tout ordonné , & tout exécuté. *Laus
mea Dominus.*

Factus est mihi in salutem. Le siecle
d'Auguste auroit dit, *me servavit.* L'E-
criture dit bien plus. Le Seigneur s'est
chargé de faire lui-même tout ce qu'il
falloit pour me sauver. Il a fait de
mon salut son affaire propre , & per-
sonnelle : & ce qui est bien plus ex-
pressif , *il est devenu mon salut.*

Iste Deus meus. *Iste*, est emphati-
que , & signifie beaucoup plus qu'il
ne paroît. *Iste*, non pas les dieux des
Egyptiens & des nations : des dieux
sans force , sans parole , sans vie : mais
celui qui a fait tant de prodiges en
Egypte & dans notre passage , celui-la
est mon Dieu : c'est lui seul que je
glorifierai.

Deus meus. Ce , *meus* , peut avoir un
double raport : l'un à Dieu , l'autre à
l'Israélite. Dans le premier : Dieu pa-
roît n'être grand , n'être puissant , n'être
Dieu que pour moi. Distrait sur le
reste de l'univers , il ne s'occupe que
de mes périls & de ma sûreté ; & il est
prêt à sacrifier à mes interêts toutes
les nations de la terre. Dans le second
raport : *Iste Deus meus.* C'est lui qui est
mon Dieu : Je n'en aurai jamais d'autre.

Je réunis en lui seul tous mes vœux,
tous mes desirs, toute ma confiance.
Il est seul digne de mon culte & de
mon amour. Il aura pour jamais tous
mes hommages.

*C'est le Dieu de mon pere, & je rele-
verai sa grandeur.* Cette répétition est
la chose du monde la plus tendre. Ce-
lui dont je relève la grandeur, n'est
point un Dieu étranger, inconnu jus-
qu'à ce jour, protecteur pour une oc-
casion passagere, & prêt à accorder le
même secours à tout autre. Non : c'est
l'ancien protecteur de ma famille. Sa
bonté est héréditaire. J'ai mille preu-
ves domestiques de son amour con-
stant, perpétué de race en race jusqu'à
moi. Ses anciens bienfaits, étoient
des titres & des gages qui m'en assu-
roient de pareils. C'est le Dieu de mon
pere. C'est le Dieu qui s'est montré
tant de fois à Abraham, à Isaac, à
Jacob. C'est le Dieu enfin qui vient
d'accomplir les grandes promesses
qu'il a faites à mes ayeux.

Qu'a-t-il fait pour cela ? *Il a paru
comme un guerrier. Dominus quasi vir
pugnator.* Dans l'hébreu, *Jehova vir
belli.* Il pouvoit dire : comme il est le
Dieu des armées, il nous a délivrés de

l'armée de Pharaon : mais c'étoit trop peu dire. Il regarde son Dieu comme un soldat, comme un capitaine : il lui met, pour parler ainsi, les armes à la main, & le fait combattre pour les enfans de Jacob.

Dominus quasi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hébreu porte : *Jehova vir belli : Jehova nomen ejus.* Moïse insiste sur le terme *Jehova*, pour mieux faire sentir par cette répétition, quel est ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Israël. Comme s'il disoit : *Jehova, le Seigneur, a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis ? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille ? Oui, je le répète : C'est le Dieu suprême en personne, c'est le Dieu unique, c'est, pour tout dire, celui qui s'appelle *Jehova*, qui porte le nom incommunicable, qui possède seul toute la plénitude de l'être : c'est celui-là qui s'est rendu le champion d'Israël. Lui-même leur a tenu lieu de soldat. Il s'est chargé seul de tout le poids de la guerre.

*Qui est...
Ego sum, qui
sum.*

Exod. 14. 14. Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis & vos tacebitis, disoit Moïse aux Israélites avant l'action. *Le Seigneur (Jehova) combattra pour vous, & vous*

demeurerez dans le silence : c'est-à-dire , vous vous tiendrez en repos sans combattre.

Il a renversé dans la mer les chariots 4. & 5. de Pharaon & son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge. Ils ont été ensevelis dans les abîmes. Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots , *Equum & ascensorem* ; le cheval & le cavalier.

1. *Currus Pharaonis*. 2. *exercitum ejus*. 3. *electi principes ejus*. Belle gradation.

Que dirons-nous de cette admirable amplification : *Projecit in mare*. *Submersi sunt in mari rubro*. *Abyssi operuerunt eos*. *Descenderunt in profundum quasi lapis* ; Tout cela pour expliquer , *Dejecit in mare*. Vous voyez dans tous ces mots une suite d'images qui se succèdent & se grossissent par degrés.

1. *projecit in mare*. 2. *submersi sunt in mari rubro*. Tous submergés dans la mer rouge. *Submersi sunt*, enchérit sur *projecit*... *In mari rubro*, est une circonstance qui fixe plus que *mari* simplement. Heb. *in mari Suph*. Il semble que Moïse veuille relever la grandeur de la puis-

fance que Dieu a fait paroître dans une mer qui faisoit partie de l'empire Egyptien, & qui étoit sous la protection des dieux * d'Egypte. 3. *Electi principes*, les plus grands d'entre les princes de Pharaon : c'est-à-dire, les plus superbes ; & peut-être les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Israel : enfin les plus capables de se sauver du naufrage, sont submergés comme les moindres foldats. 4. *Abyssi operuerunt eos*. Quelle image ! Ils sont couverts, abymés, disparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une similitude, qui est comme le gros trait qui figure la chose : *descenderunt in profundum quasi lapis*. Tout fiers qu'ils sont, ils ne font pas plus de résistance pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

Après cela que devoit penser Moïse ? que devoit-il dire ? C'est une des plus importantes règles de Rhétorique & à laquelle Cicéron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action surprenante, ou même d'une circonstance extraordinaire, il faut sortir de l'air tranquille & paisible de la nar-

ration, pour se répandre dans des mouvemens plus ou moins impétueux selon la nature du sujet : ce qui se fait presque toujours par des apostrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller & le discours & l'auditeur. C'est ce que Moïse fait dans tout ce cantique d'une manière inimitable.

Dextera tua, Domine, magnificata est v. 6.
in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum ; & in multitudine gloriae tuae deposuisti adversarios tuos.

Il y a ici plusieurs choses à remarquer.

1. Moïse pouvoit dire : *Deus magnificavit fortitudinem suam percutiendo Pharaonem.* Mais que cela seroit foible & languissant, pour exprimer une si grande action ! Il s'élance vers Dieu, & lui dit par une espece d'enthousiasme : *Dextera tua, Domine, magnificata est, &c.*

2. Il pouvoit dire : *O Domine, magnificasti fortitudinem, &c.* Mais cela ne porte point assez d'idée, & n'a rien de sensible : au lieu que dans l'expression de Moïse, vous voyez, vous distinguez, pour ainsi dire, la main de Dieu, qui s'étend & qui écrase les

Egyptiens: D'où je conclus tout à la fois, que la véritable éloquence est celle qui persuade: qu'elle ne persuade ordinairement qu'en touchant: qu'elle ne touche que par des choses & par des idées palpables: & que par toutes ces raisons l'éloquence de l'Écriture Sainte est la plus parfaite de toutes, puisque les choses les plus spirituelles & les plus métaphysiques y sont représentées sous des images vives & sensibles.

3. *Dextera tua, Domine; percussit inimicum.* Belle répétition, & nécessaire pour mieux faire sentir la puissance du bras de Dieu. Le premier membre, *votre droite a fait éclater sa force*, n'ayant désigné l'événement qu'en général & confusément, le Prophète croit n'en avoir pas assez dit; & pour marquer la manière de cette action, il répète aussi-tôt: *Votre droite a brisé l'ennemi.* C'est le génie des grandes passions, de répéter ce qui sert à les entretenir. Nous voyons cela dans tous les endroits passionnés des meilleurs auteurs. Et c'est ce qui regne particulièrement dans l'Écriture, sur-tout dans les psaumes.

4. *In multitudine gloriae tuae deposuisti*

adversarios tuos. L'hébreu porte: *In multitudine elationis (celsitudinis) tua destruxisti insurgentes contra te*. Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu développées.

1. Par ces mots : *in multitudine elationis tua*, l'Auteur sacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui se redresse, qui prend un air haut & fier, qui s'élève à proportion de ce qu'un petit inférieur ose s'élever contre lui, & qui se plaît à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens se comptoient pour quelque chose de grand : ils s'attaquoient à Dieu même : ils demandoient fierement, *Quel* Exod. 5. 2. *est donc ce Seigneur ?* Mais à mesure que ces insolens s'élevoient selon toute leur étendue, Dieu s'élevoit aussi, & prenoit contre eux toute l'élévation de sa grandeur infinie, toute la hauteur de sa majesté suprême : *alta à longè cognoscit*. Et c'est de Ps. 137. 6, là qu'il a renversé ses ennemis si pleins d'eux-mêmes, & les a rabais-sés non-seulement contre terre, mais dans les abymes les plus profonds de la mer.

2. *Insurgentes contra TE*. Ce n'est

pas contre Israel que les Egyptiens se sont déclarés : c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer : c'est vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre : c'est à vous qu'ils faisoient la guerre : *contra te*. Ce tour est délicat & touchant, pour intéresser Dieu même dans la cause d'Israel.

- V. 7. *Vous avez envoié votre colere ; elle les*
 8. *a dévorés comme une paille. Au soufflé*
de votre fureur les eaux se sont entassées :
l'onde qui couloit s'est tenu élevée comme
en un monceau , les flots de l'abyme se
sont condensés & durcis au milieu de la
 9. *mer. L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ;*
je les atteindrai ; je partagerai les depouil-
les ; j'assouvirai mes desirs ; ou , je satis-
ferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ;
 10. *ma main les assujetira de nouveau. Vous*
avez soufflé , & la mer les a abymés. Ils
sont tombés au fond des eaux comme une
masse de plomb.

Moyse revient à sa narration , non pas comme aux versets 4 & 5 , par une description toute pure , mais en continuant son apostrophe à Dieu ; ce qui passionné davantage le récit : en quoi la conduite de ce Cantique me paroît au dessus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la pro-

DE L'ECRITURE SAINTE. 623
position simple qui lui sert d'exorde,
plus on voit augmenter la force de ses
amplifications.

Misisti iram tuam. Quelle figure !
quelle expression ! Le Prophete donne
à la colere divine de l'action &
de la vie. Il la transforme en un mi-
nistre ardent & zélé, que le Juge
tranquille envoie du haut de son trône
exécuter les arrêts de sa vengeance.
Les rois ont besoin, contre leurs
ennemis, de cavalerie, de troupes,
d'armes, & d'un grand attirail de
guerre. A Dieu, sa colere seule lui
suffit pour punir des coupables. *Vous*
avez envoyé votre colere. Que de cho-
ses renfermées dans un seul mot,
qui laisse au lecteur le plaisir de com-
pter lui-même dans son imagination
les feux, les éclairs, les foudres, les
tempêtes, & tous les autres instru-
mens de cette colere ! On sent mieux
la beauté de cette expression, qu'on
ne peut l'exprimer. On y trouve une
certaine profondeur, & un je ne sai
quoi, qui occupe & qui remplit l'es-
prit. Horace a eu en vûe cette figure
par son *Iracunda fulmina*. Virgile l'a Od. 3. liv. 2.
attrapée dans l'ingénieuse compo-
sition de la foudre qu'il décrit au

Sonitumque , metumque
Miscebant operi , flammisque sequacibus iras.

Qu'à donc fait cette terrible colere ? *Elle les a dévorés comme une paille.* Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette pensée. Nous verrons la colere de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes , chevaux , chariots , tout cela est broié , consumé , abymé : foibles synonymes. Tout cela est dévoré : ce seroit tout dire. Mais la similitude qui vient après , acheve le portrait. Car dans le mot de *dévoré* , vous concevez une action qui dure quelque tems : mais *sicut stipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc une armée si nombreuse est dévorée comme une paille ! Pesez bien ces idées.

Mais comment cela s'est-il fait ? Dieu par un vent furieux a rassemblé les eaux , qui se sont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Israel y ont passé à sec. Les Egyptiens les y ont poursuivis , & ils ont été envelopés dans les flots. Voila un récit simple & sans ornement.

Mais

Mais que de beautés, que de richesses dans le tour de l'Ecriture ? Je n'aurois jamais fait, si je voulois les examiner en détail. Tout le Cantique me charme : mais cet endroit m'enleve.

In spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ. Le Prophete annoblit le vent, en lui donnant Dieu même pour principe; & il anime les eaux, en les représentant susceptibles de fraieur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ses effets, il emprunte l'image de la colere humaine, dont les vifs transports sont accompagnés d'une respiration précipitée, qui cause un souffle impétueux & violent. Et lorsque cette colere, dans une personne puissante se tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de ceder la place, & de se renverser tumultuairement les uns sur les autres. C'est ainsi qu'*au souffle de la fureur* du Seigneur, les eaux épouvantées se sont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & se sont entassées à la hâte les unes sur les autres, pour laisser passer cette colere sans y mettre obstacle : au lieu que les Egyptiens, qui se sont présentés sur son chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture

de la colere divine se trouve souvent dans les Ecritures. ² *La mer l'a vû, & a pris la fuite. On a vû les abymes des eaux s'entr'ouvrir . . . par le bruit de vos menaces, Seigneur, & par la respiration du souffle de votre colere. La fumée de sa colere s'est élevée: un feu dévorant est sorti de sa bouche: des charbons en ont été allumés. Faut-il s'étonner qu'une telle colere renverse & abyme tout?*

Ps. 113. 3.

Ps. 17. 16.

Ibid. v. 9.

Congregata sunt abyssi in medio mari. C'est la répétition, & tout ensemble l'amplification de *congregata sunt aqua*. 1. Au lieu de *congregata*, le texte original porte *coagulata*, c'est-à-dire, les eaux se sont prises & épaissies comme de la glace. 2. *Abyssi* donne une idée beaucoup plus affreuse que *aqua*. 3. *In medio mari*. Cette circonstance a beaucoup d'emphase. Elle attache l'imagination, & fait concevoir des montagnes d'eau solides dans le centre des choses liquides.

Les deux versets suivans sont d'une beauté qu'on ne peut assez admirer.

² Mare vidit, & fugit. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua Domine, ab inspiratione spiritus iræ tuæ . . .	Ascendit fumus in ira ejus, & ignis à facie [Heb. ex ore] ejus exarsit: carbonēs succensī sunt ab eo.
--	--

Au lieu de dire simplement, comme nous l'avons déjà remarqué, les Egyptiens sont entrés dans la mer, en poursuivant les Israelites: le Prophete entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il se met à leur place, il prend leurs passions, & les fait parler; non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le desir de vengeance, & la chaleur à poursuivre les Israelites, étoient le langage de leurs cœurs, que Moysè leur a mis dans la bouche pour varier & passionner sa narration.

Dixit inimicus, pour, dixerunt Egyptii. Ce singulier, cet *inimicus*, tout cela est de si bon goût!

Persequar ... comprehendam ... dividam spolia, &c. On lit, & on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on se sent presque animé en lisant. L'auteur sacré n'a point mis de conjonction à aucun des six verbes qui composent le discours du soldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la disposition d'un homme plein de passion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne se met pas en peine de mettre des liaisons & des conjonctions dans ses pensées, qui demandent de la liberté.

Un autre en seroit demeuré là : mais Moÿse va plus loin. *Implebitur anima mea*, Il pouvoit dire : *Dividam spolia, & iis me implebo*. Mais *implebitur anima mea*, nous les représente régorgeans de dépouilles, & nageans dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'est ainsi que porte la vulgate. *Evaginabo gladium meum ; interficiet eos manus mea*. La réflexion qui suit, suppose ce sens, & est fort belle. Le plaisir d'égorger leurs ennemis n'est pas moins sensible, que celui de les dépouiller. Voions comme il touche cet endroit. Il pouvoit dire en un mot, *eos interficiam* ; je les égorgerai ; mais cela auroit passé trop vite : il leur ménage le plaisir d'une longue vengeance. *Evaginabo gladium meum ; je tirerai mon épée*. Quelle image ! Elle frappe même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea ; ma main les égorgera*.

Ce *manus mea*, est d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expression un soldat sûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, & qui mesure son bras. Jd tremble pour les enfans d'Israel. Grâce Dieu ! que ferez-vous pour les sauver ?

Voilà un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance & à la victoire. Tous les traits de votre colere peuvent-ils suffire pour arrêter vos ennemis ? Dieu souffle , & la mer les a déjà envelopés. *Flavit spiritus tuus , & operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion est bien vive , bien éloquente , & bien propre à former le goût : & c'est pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je suis obligé d'avertir, que le texte Hébreu, au lieu de, *interficiet eos manus mea*, a *possidere faciet eos manus mea* ; *possidioni restituet eos manus mea*. Ce qu'on pourroit traduire : *ma main me les assujettira de nouveau. Ma main s'en rendra maitresse. Ma main me remettra en possession de ces fugitifs.* En effet, c'étoit là le véritable motif de la poursuite si ardente des Egyptiens : l'histoire y est formelle. On vint dire au Roi des Egyptiens, que Exod. 14. 5. les Hébreux s'en étoient enfuis. En même tems le cœur de Pharaon & de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple ; & ils dirent : *A quoi avons-nous pensé , de laisser ainsi aller les Israelites , afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis ?* L'intention de Pharaon & de ses Officiers ,

n'étoit donc pas de tuer & d'exterminer les Israelites : ils auroient agi contre leurs intérêts. Mais ils songeoient à les forcer , les armes à la main , à rentrer dans l'esclavage , & à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression, *Ma main me les assujettira de nouveau*. Le Dieu des Israelites s'étoit vanté de tirer son peuple de la prison des Egyptiens , & de les délivrer de leur dure servitude par la force de son bras :

Exod. 6. 6. Educam vos de ergastulo Aegyptiorum, & eruam de servitute, ac redimam in brachio excelsò. Il avoit fait dire plusieurs fois à Pharaon qu'il étendoit sa main sur lui , sur ses serviteurs , sur ses campagnes , sur ses bestiaux : qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maître & le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Egypte , & en tirant son

ibid. 9. 3. & 15.

Exod. 7. 5. peuple de l'esclavage : *Scient Aegyptii quia ego sum Dominus, qui extenderim manum meam super Aegyptum, & edu-
xerim filios Israel de medio eorum.* Ici l'Egyptien, qui se croit déjà vainqueur, insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la foiblesse de son bras,

& la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu ; & il se dit à lui-même , dans l'enivrement d'une joie insolente , & dans les transports d'une folle confiance : Quoiqu'en ait dit le Dieu d'Israel , *ma main me les assujettira de nouveau.*

Vous avez soufflé , & la mer les a aby-^{v. 10.}més. Ils sont tombés au fond des eaux violentes , comme une masse de plomb.

Vous avez soufflé , & la mer les a aby-^{v. 10.}més. Moÿse pouvoit-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu ? Il ne fait que souffler pour abymer tout d'un coup des troupes innombrables. Voila ce qu'on appelle le véritable sublime. *Le fiat lux , & facta est lux ,* a-t-il rien de plus grand ?

Et la mer les a abymés. Que de choses en trois mots ! *operuit eos mare.* Quelle sobriété de termes ! quelle foule d'idées ! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Plinè dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur , quàm pingitur . . . ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moÿse auroit donné l'effor à son imagination. Il nous auroit fait un long détail , & de grandes descriptions fades & inutiles. Il auroit

épuisé tout le sujet, & avec un pompeux verbiage, & une stérile abondance, il auroit appauvri sa matiere, & fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit; elle tombe sur les Egyptiens : les voila tous engloutis. Y eut-il jamais rien de si plein, de si vif, ni de si animé ? Vous ne voyez point d'espace entre le souffle de Dieu, & le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple. *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.*

Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination, & acheve le tableau.

- *. I. I. *Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui meritez d'être loué avec une fraieur religieuse, & dont les œuvres sont autant*
 *. I. 2. *de merveilles ? Vous avez étendu votre main & la terre les a dévorés.*

Cet admirable récit est suivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de sentiment & de reconnoissance. Et quel moien de ne pas se récrier, & de ne pas sortir comme hors de soi-même à la vûe d'une telle

merveille ? Interrogation , comparaison , répétition : toutes figures propres à l'admiration & à l'extase.

Magnificus in sanctitate, &c. Il est impossible ici d'approcher du stile vif & concis du texte , qui a trois petits membres , séparés les uns des autres , sans liaison , & dont chacun est composé de deux mots assez courts. *Magnificus sanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'est pas plus facile d'en rendre le sens , quelque étendue qu'on donne à la version : ce qui d'ailleurs la rend froide & languissante , au lieu que l'Hébreu est plein de feu & de vivacité.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple... & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu, &c. V. 13. 17.

Ces cinq versets sont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à son peuple après l'avoir tiré de l'Égypte. Tout y est plein d'images vives & touchantes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction , ou la tendresse de Dieu pour son peuple , dont il veut bien devenir lui-même le guide & le Deut. 32. 10.
conducateur , en le conservant pendant 11.

634 DE L'ELOQUENCE
 tout le voiage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de son œil, & le portant sur ses épaules, comme l'aigle se charge de ses aiglons : ou sa formidable puissance, qui faisant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'opposer au passage des Israelites, & les rend immobiles comme une pierre : où enfin l'attention merveilleuse de Dieu à les établir d'une maniere fixe & permanente dans la terre promise, ou plutôt à les y planter : *plantabis in monte hereditatis tue* : expression énergique, & qui seule rappelle tout ce que l'Ecriture dit en tant d'endroits du soin que Dieu avoit pris de planter cette vigne chérie, de l'arroser, de la faire croître, de l'environner de fossés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ses branches fécondes.

Y. 18. 19. *Le Seigneur regnera dans l'éternité, & au-delà de tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots & sa cavalerie ; & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer ; mais les enfans d'Israel ont passé au milieu d'elle à pié sec.*

C'est ici la conclusion de tout le

Cantique, par laquelle Moyse promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnoissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de les délivrer.

Cette conclusion paroîtra peut-être trop simple, en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité, que dans tout le reste. En effet, après avoir remué & enlevé les esprits par tant de grandes expressions, & de si violentes figures, la justesse de l'art vouloit qu'il terminât son Cantique par une exposition simple & naïve, tant pour délasser les esprits, que pour leur faire comprendre sans figures, sans détours, & sans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La sortie du peuple Juif de l'Egypte, est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Testament. Il le rappelle en mille occasions : il en parle, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, avec une espece de complaisance : il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet ce n'est pas un seul prodige, mais une longue

suite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juste que la beauté du Cantique, destiné à conserver la mémoire de ce miracle, répondît à la grandeur de l'événement; & cela ne pouvoit pas n'être point de la sorte, puisque le même Dieu qui étoit l'auteur des prodiges, l'étoit aussi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y apercevrons-nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans les sens mystérieux cachés sous le voile & sous l'écorce de ce grand événement? Car on ne peut disconvenir, que la sortie de l'Egypte ne couvre & ne représente d'autres délivrances. L'autorité

1. Cor. 4. 10.

de S. Paul, & de toute la Tradition, & les prières de l'Eglise, nous obligent d'y voir la liberté que le chrétien acquiert par les eaux du baptême, & son affranchissement du joug du

Apoc. 15. 2. 4.

Prince du monde. L'apocalypse fait un autre usage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes

Cantantes

*cantic. Moysé
servi Dei.*

de Dieu, & chantant le Cantique de Moysé serviteur de Dieu, & le Cantique de l'Agneau, en disant; Seigneur

Dieu , vos œuvres sont grandes & merveilleuses , &c. Or comme , selon l'Ecriture , les merveilles de la seconde délivrance surpasseront infiniment celles de la première , & en aboliront entièrement la mémoire ; ainsi l'on peut juger que les beautés du sens spirituel de ce Cantique effaceroient celles du sens historique.

De telles merveilles passent de beaucoup mes forces , & n'entrent point dans le dessein de cet ouvrage , où je me suis proposé de former le goût des jeunes gens par rapport à l'éloquence. Cette explication du Cantique de Moïse peut y contribuer plus que toute autre chose. J'ai cru , en donnant ce morceau , faire au public un présent qui lui seroit agréable. La modestie de l'Auteur l'avoit tenu jusqu'ici comme enseveli dans les ténèbres : on ne fera point fâché que la juste reconnaissance d'un disciple plein de respect pour la mémoire de son maître , le fasse paroître au jour. A la qualité de maître , il avoit joint à mon égard celle de pere , m'ayant toujours aimé comme son enfant. Il avoit pris dans les classes un soin particulier de me former , me destinant dès-lors pour

son successeur : & je l'ai été en effet en Seconde , en Rhétorique , & au College Roial. Je puis dire sans flaterie que jamais personne n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs , & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'Oraison funebre de M. le Chancelier le Tellier qu'il prononça en Sorbonne , & qui est la seule piece de prose qu'il ait permis qu'on imprimât , suffit pour montrer jusqu'où il avoit porté la délicatesse du goût : & les vers qu'on a de lui peuvent passer pour un modele en ce genre. Mais il étoit encore plus estimable par les qualités du cœur , que par celles de l'esprit.

* Il n'a jamais voulu consentir à être élu Recteur dans l'Université. Bonté , simplicité , * modestie , désintéressement , mépris des richesses , générosité portée presque jusqu'à l'excès , c'étoit là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un

* M. de Louvoise

puissant * Ministre avoit en lui , que pour faire plaisir aux autres. Quand il me vit Principal au College de Beauvais , il sacrifia par bonté pour moi , & par amour du bien public , deux mille écus pour y faire des réparations & des embellissemens nécessaires. Mais les dernières années de sa vie ,

quoique passées dans la retraite & l'obscurité, ont effacé tout le reste. Il s'étoit retiré à Compiègne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Ecriture sainte, qui avoit toujours fait ses délices, aiant continuellement dans l'esprit la pensée de la* mort & de l'éternité, il se consacra entièrement au service des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peut-être la plus belle qui soit dans le royaume; & fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenoit lieu lui-même: il assistoit très-souvent à leurs leçons: il en avoit presque toujours quelques-uns à sa table: il en habilloit plusieurs: il leur distribuoit à tous dans des tems marqués diverses récompenses pour les animer: & sa plus douce consolation étoit de penser qu'après sa mort ces enfans feroient pour lui la même prière que le fameux Gerson, devenu par humilité maître d'école à Lyon, avoit demandée par son testament à ceux dont il avoit

* Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avoit faits sur ce sujet, intitulé, Pensées édifiantes sur la mort, tirées des propres paroles de l'Ecriture Sainte & des Saints Peres.

640 DE L'ELOQUENCE, &c.
pris soin : *Mon Dieu, mon Créateur,*
aiez pitié de votre pauvre serviteur Jean
Gerson. Il a eu le bonheur de mourir
pauvre en quelque sorte au milieu des
pauvres, ce qui lui restoit de bien
aiant à peine suffi pour une dernière
fondation qu'il avoit faite des Sœurs
de la Charité pour instruire les filles,
& pour prendre soin des malades. Je
prie le Lecteur de me pardonner cette
digression, que ma tendre recon-
noissance pour un maître à qui j'ai tant
d'obligations doit rendre excusable.

F I N.

TABLE



TABLE.

LIVRE TROISIE' ME.

DE LA RHÉTORIQUE. pag. 1.

CHAPITRE PREMIER.

Des préceptes de Rhétorique. 5

CHAPITRE SECOND.

De la Composition. 13

ART. I. *Des matieres de Composition.* pag. 14

ART. II. *Essai de la maniere dont on peut former les jeunes gens à la composition, soit de vive voix, soit par écrit; où l'on apporte des modèles tirés des auteurs anciens & modernes.* 27

CHAPITRE TROISIE' ME.

De la lecture & de l'explication des Auteurs.. 74

§. I.

Des trois différens genres ou caractères d'éloquence. 78

ART. I. *Du genre simple.* 82

ART. II. *Du genre sublime.* 99

ART. III. *Du genre tempéré.* 114

Tome II.

E e

T A B L E.

ART. IV. <i>Réflexions générales sur les trois genres d'éloquence.</i>	127.
--	------

§. II.

De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.	140
---	-----

ART. I. <i>D</i> U raisonnement & des Preuves.	141
--	-----

Explication d'une Harangue de Tite-Live.	153.
--	------

ART. II. <i>Des pensées.</i>	161
------------------------------	-----

Combat des Horaces & des Curiaces.	163.
------------------------------------	------

Différentes réflexions du P. Bonhours sur les pensées.	175.
--	------

Des pensées brillantes, où l'on examine quelques endroits de Sénèque.	191
---	-----

ART. III. <i>Du choix des mots.</i>	212
-------------------------------------	-----

ART. IV. <i>De l'arrangement des mots.</i>	225
--	-----

ART. V. <i>Des Figures.</i>	244.
-----------------------------	------

ART. VI. <i>Des précautions oratoires.</i>	296
--	-----

ART. VII. <i>Des passions.</i>	308.
--------------------------------	------

§. III.

De l'Eloquence du Barreau:	331.
----------------------------	------

ART. I. <i>D</i> Es modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.	332.
---	------

Extraits de Démosthène & d'Eschine.	336.
-------------------------------------	------

T A B L E:

<i>Jugement des anciens sur Démosthene & sur Eschine.</i>	373
<i>De l'éloquence de Cicéron comparée avec celle de Démosthene.</i>	384
<i>De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athenes & à Rome.</i>	397.
<i>ART. II. Par quels moiens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie.</i>	413
<i>Court récit de ce que Démosthene & Cicéron ont fait pour s'y préparer.</i>	414
<i>ART. III. Des Mœurs de l'Avocat.</i>	443.

§. IV.

<i>De l'Eloquence de la Chaire.</i>	459.
-------------------------------------	------

P R E M I E R E P A R T I E.

<i>De la maniere dont un Prédicateur doit parler.</i>	<i>ibid.</i>
---	--------------

I. D Evoir du Prédicateur : Instruire ; & pour cela parler avec clarté. 460

Combien la clarté est nécessaire pour ceux qui sont chargés de faire des Catéchismes. 465

II. Devoir du Prédicateur : Plaire , & pour cela parler d'une maniere ornée & polie. 472

1. Défaut à éviter : Trop rechercher les ornemens du discours. 479

2. Défaut : Trop négliger les ornemens du discours. 482.

T A B L E.

III. Devoir du Prédicateur: Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.	496
<i>Extrait de S. Augustin.</i>	500
<i>Extrait de S. Cyprien.</i>	504
<i>Extrait de S. Jean Chrysostome.</i>	505

SECONDE PARTIE.

Du fonds de science nécessaire à l'Orateur chrétien.	524
<i>De l'étude de l'Ecriture sainte.</i>	527
<i>De l'étude des Peres.</i>	535

S. V.

De l'éloquence de l'Ecriture Sainte. **540**

1. Simplicité des Ecritures mystérieuses.	545
2. Simplicité & grandeur.	548
3. La beauté de l'Ecriture ne vient pas des mots, mais des choses.	557
4. Descriptions.	561
5. Figures.	570
6. Endroits sublimes.	576
7. Endroits tendres & touchans.	584
8. Caractères.	591
Cantique de Moïse expliqué selon les règles de la Rhétorique.	599

F. I N.





